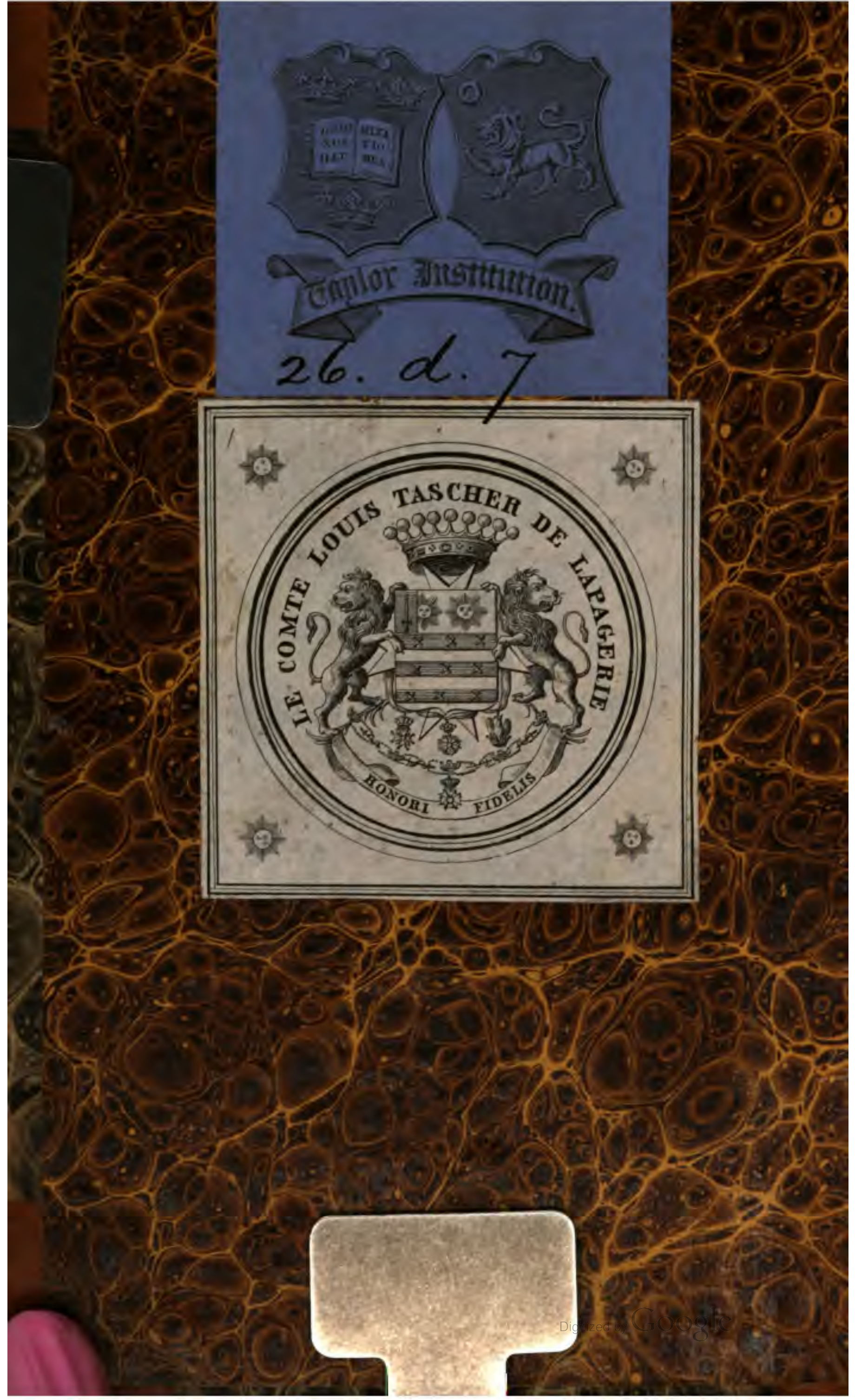
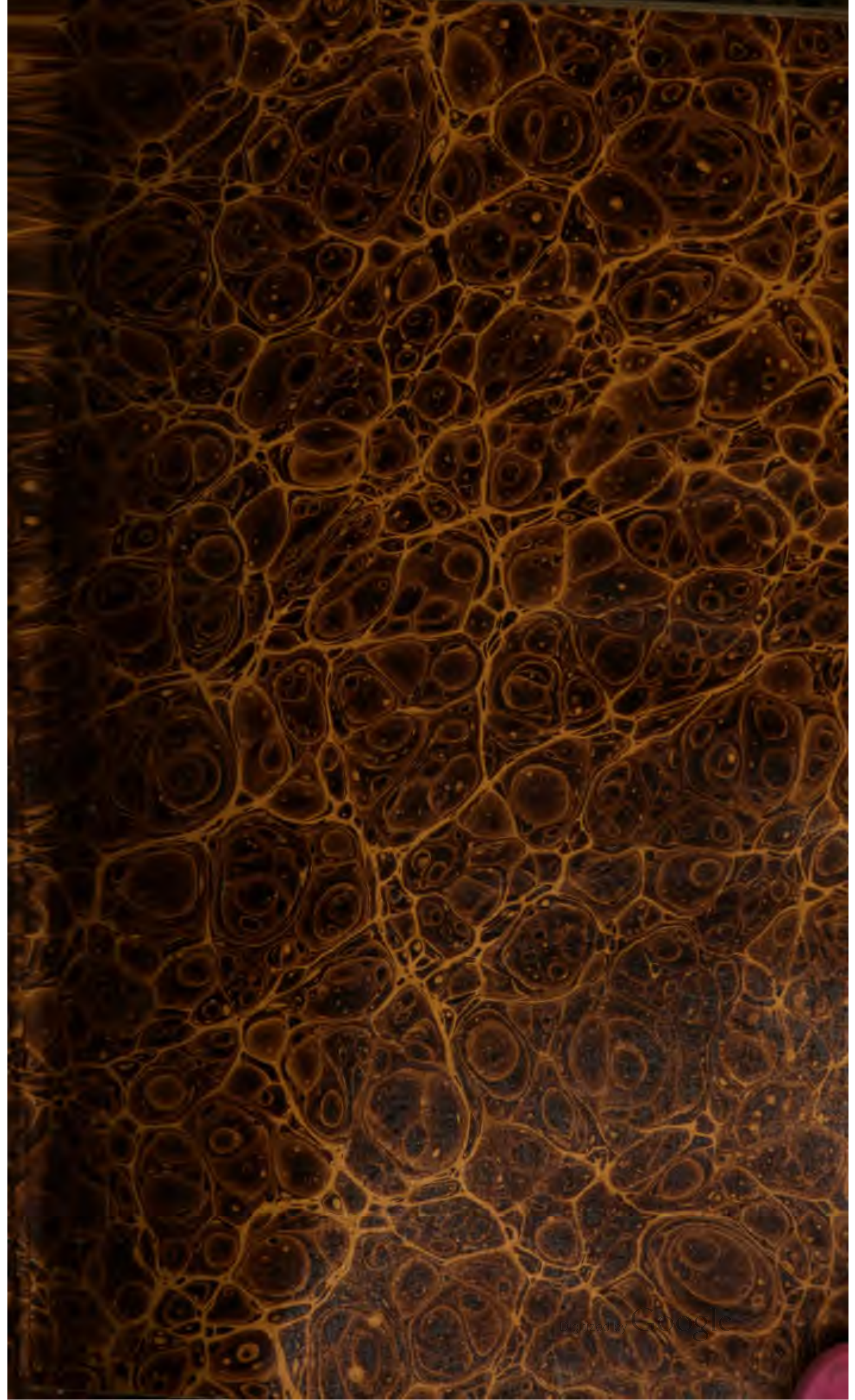
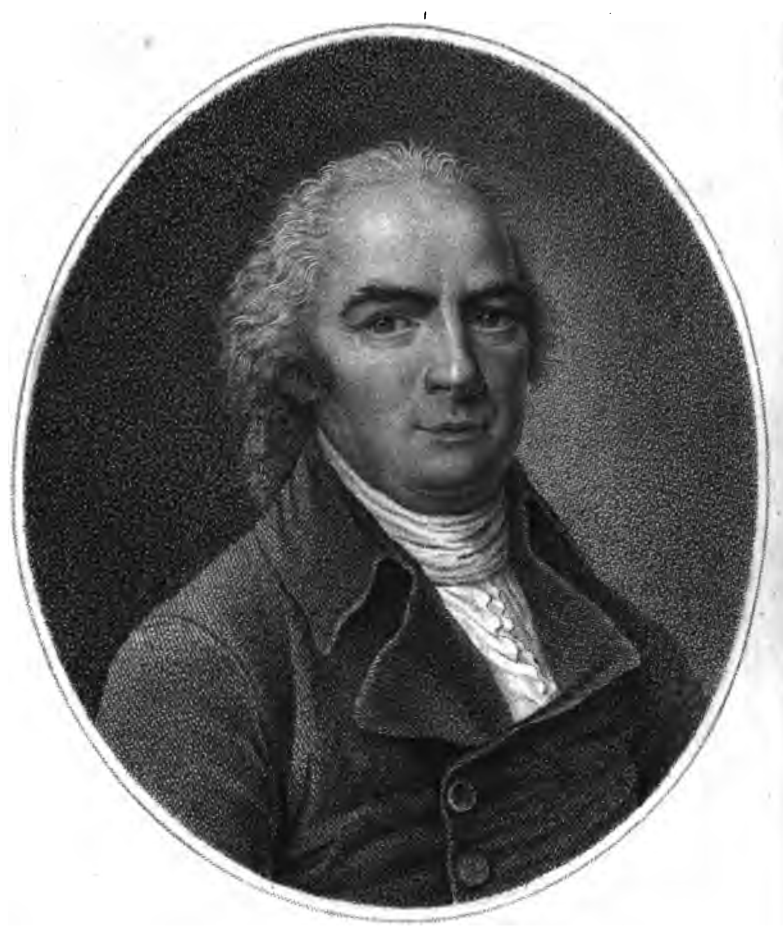


Taylor Institution.
26. d. 7
LE COMTE LOUIS TASCHER DE LAPAGERIE
HONORI FIDELIS



HISTOIRE
D'ITALIE.



ANT. FANTIN DESODOARDS
Né dans les Hautes Alpes.

Dans les feux du volcan qui dévoroit en france
Le talent, la vertu, les arts, les mœurs, les loix ;
Clio lui confia son burin, sa balance ;
Il instruisit le peuple ; il instruisit les rois,
Et de la vérité n'écoutant que la voix
Des méchans et des sots, il brava la puissance.

HISTOIRE

D'ITALIE,

Depuis la chute de la République romaine jusqu'aux premières années du dix-neuvième siècle.

Par Ant. FANTIN DESODOARDS.

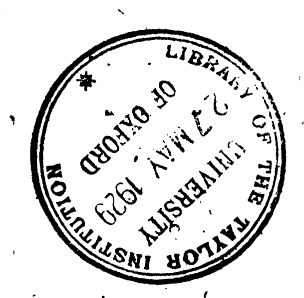
Terra antiqua, potens armis atque ubere glebæ
Italiam dixisse, ducis de nomine gentem
Hùc cursus fuit. Virg. *Æneid.* Lib. I.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez PERLET, Libraire, rue de Tournon, n°. 1133.
J. E. Gabriel DU FOUR, Libraire, rue de Tournon, n°. 1126.

1803.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
27 MAY 1929

PRÉFACE.

Je ferais inutilement un long discours pour prouver l'utilité de l'Histoire, c'est une vérité universellement sentie.

L'Histoire nous transporte dans les siècles passés. Nous devenons présens à des événemens dont une série de siècles nous séparent ; nous conversons avec des hommes dont le temps a consumé les dernières reliques. C'est dans la sagesse ou dans les erreurs, dans les crimes ou dans les vertus, dans la fermeté ou dans la faiblesse de ces hommes, qu'au sein des circonstances les plus épineuses, leur postérité trouve une règle constante de sa conduite.

L'Histoire manifeste aux gouvernés les causes des maux éprouvés par les peuples à diverses époques. Cette connaissance tutélaire peut leur faire éviter des fautes qui entraînèrent ces mal-

heurs. Elle prémunit les gouvernans contre la bassesse intéressée des flatteurs dont ils sont perpétuellement environnés, et les avertit que les louanges ne sont la preuve d'une paternelle administration, que lorsqu'un peuple heureux fait entendre les accens de sa naïve reconnaissance.

Ces effets, dans un ouvrage historique, sont indépendans du style; mais ils se font mieux sentir, si l'écrivain sait réunir à la vérité de ses écrits le rare talent de peindre les événemens avec les couleurs qui leur sont propres.

Instruire et plaire, tels sont les rigoureux devoirs de l'historien. Qu'il mette ses lecteurs à portée de comparer les mœurs, les usages, les préjugés des contemporains avec ceux de leurs pères. Qu'il inspire aux jeunes gens le goût des connaissances, en suivant les progrès de l'esprit humain, et en distinguant dans la foule des individus pla-

cés sur la scène du monde, ceux qui furent utiles à leur patrie par l'usage de leurs talens.

Pour instruire et pour plaire en même temps, les bons historiens veillant avec soin à la distribution de leur travail, eurent l'art de grouper les événemens et de les placer dans le point de vue convenable, parfaitement instruits que de cette heureuse combinaison résulte un tout dont les parties correspondent avec symétrie. Effleurant à peine les faits peu essentiels, ils réservèrent les efforts de leur burin, pour calculer l'influence des grands mouvemens politiques sur les habitudes, la religion, l'industrie et les lois des peuples. Il serait ridicule de raconter le combat de deux frégates, comme s'il s'agissait de la bataille d'Actium.

Celui qui se réduit à coudre des faits à d'autres faits, et à les raconter avec

agrément, pour amuser notre curiosité ou notre imagination, pourra réussir quelques instans; l'illusion s'évanouit bientôt, l'ouvrage tombe et disparaît pour jamais.

Enfin l'Histoire, en conduisant les lecteurs au milieu de la fluctuation des événemens, dans l'obscur dédale des diverses formes administratives employées par les différens peuples, en nouant le tissu des guerres étrangères et domestiques, le choc des passions tumultueuses et discordantes, en crayonnant le tableau des vertus, des crimes, des faiblesses des hommes, et de ces vicissitudes perpétuelles dont l'enchaînement amena la ruine des empires, en formant de nouveaux états élevés sur les débris dispersés des états précédens, pour éprouver un jour un même sort, doit étendre la raison humaine, nous apprendre à juger de ce qui se passe sous nos yeux, et à prévoir la fortune

du gouvernement sous lequel nous vivons, par là fortune des gouvernemens anciens.

Mais il est plus aisé de donner des préceptes et d'établir les qualités indispensables d'un bon historien, que de mettre en œuvre ces préceptes, que de réunir ces qualités. Hérodote, Thucydide, Tite-Live, Tacite, Salluste, Jules-César, Polybe, Plutarque, parmi les anciens; Giannone, Guicciardini, Machiavelli, Caterin Davila, Frapaolo, Denina, Vely, Rapin de Thoiras, Humes, Voltaire, Mably, parmi les modernes, offrirent des exemples de ces rares talens. Leurs ouvrages, vainqueurs du temps et de leurs vils détracteurs, feront les délices des honnêtes gens, aussi long-temps que la terre sera éclairée par le flambeau des sciences.

Je ne me flatte pas de marcher sur les traces de ces génies immortels. Ce-

pendant l'importance de mon ouvrage lui procurera des lecteurs ; et si le talent pouvait être suppléé par la patience avec laquelle une retraite de douze ans m'a permis de lire, de méditer, de comparer tous les auteurs qui ont écrit sur les affaires d'Italie, et que j'ai pu me procurer à Paris, j'espère que le fruit de mes veilles n'est pas indigne de la nation illustre dont j'écris l'histoire générale.

L'intime liaison qui se rencontre à diverses époques entre l'Histoire d'Italie et celle d'Allemagne, m'avait déterminé à les réunir dans un seul ouvrage; il formait dix-sept volumes in-8°. Peu de libraires étaient en état d'entreprendre une spéculation aussi dispendieuse. Je fus déterminé, par d'autres considérations, à séparer les deux histoires. Celle d'Italie, après la division, renfermait encore douze volumes; j'en ai retranché trois pour al-

léger l'impression. Si mon ouvrage n'était pas goûté, mes lecteurs me sauraient gré de l'ennui dont les préserve une soustraction aussi considérable. Je me propose de faire imprimer l'Histoire d'Allemagne en six volumes. Elle est écrite dans les mêmes principes que celle d'Italie. Ceux qui se procureront les deux ouvrages, trouveront dans l'un le supplément de l'autre.

Avant le quatorzième siècle, le défaut de monumens arrête à chaque pas les recherches du critique, lorsqu'il veut examiner les mœurs, les richesses, les usages du peuple dont il compose les annales, et sur-tout lorsqu'il s'agit de séparer le mensonge de la vérité. La trop grande abondance des matériaux tient l'observateur en suspens dans la suite.

A l'époque de la renaissance des lettres, chaque écrivain, plus occupé de la régularité de son ouvrage que de la

vérité historique, subordonnait sa narration aux convenances particulières de ceux qu'il voulait favoriser. Ainsi Machiavelli ayant pris pour ses héros Castruccio Castracani, duc de Lucques, et César Borgia, bâtard d'Alexandre VI, les compare, sans pudeur, aux plus grands monarques de l'univers. Angelo Costanzo parle avec attendrissement du fils unique du roi Robert, Charles, duc de Calabre, mort à la fleur de son âge. Toutes les vertus brillaient en ce prince avec un tel éclat, que son père avait cru pouvoir confier à son adolescence la direction des principales affaires. Villani le représente, au contraire, comme un prince lâche et efféminé. Les mêmes faits sont rapportés d'une manière absolument contraire, par des historiens égarés par leurs passions, par les préjugés nationaux, ou chargés par l'autorité, d'établir l'erreur à la place de la vérité.

Ce n'est qu'en combinant laborieusement les divers récits, non-seulement entr'eux, mais avec l'esprit qui régnait alors, les circonstances dans lesquelles les écrivains donnaient leurs ouvrages au public ; en écartant avec soin tout le merveilleux adopté souvent par les chroniqueurs, pour plaire à une certaine classe de lecteurs, et en étudiant le caractère des gouvernemens, que j'ai pu me flatter de donner à l'histoire la physionomie convenable.

La manière dont j'ai parlé de quelques usages introduits dans la religion chrétienne, par les ravages du temps ou par les passions des hommes, excitera sans doute l'acharnement des fanatiques et de ces journalistes dirigés par l'esprit de parti. S'enveloppant du manteau de la religion, ils espèrent qu'à force de manœuvres, de brochures, de gazettes et de pamphlets, ils parviendront à

faire rétrograder les événemens en France et dans les républiques d'Italie, et à ramener les abus de l'ancien régime; répétant la méthode par eux vainement employée pour déchirer mon *Histoire de la Révolution de France*, ils auront l'art de couper, de dépecer et de rejoindre mes phrases, pour y trouver des dissonances et des sujets de critique.

Elevé dans la religion chrétienne, loin d'abattre cet arbre antique dont l'ombrage couvre l'Europe entière, je croirais augmenter sa vigueur, en coupant quelques branches malades dont la gangrène pourrait se communiquer au tronc et lui porter un coup mortel.

Jamais Jean-Jacques Rousseau ne fut accusé d'être l'ennemi du christianisme. Qu'il me soit permis de transcrire quelques phrases de ce philosophe célèbre :

« Jésus vint établir (1) sur la terre un royaume spirituel, ce qui, séparant le système théologique du système politique, causa des divisions intestines qui n'ont jamais cessé d'agiter les peuples chrétiens. Cette idée d'un royaume de l'autre monde n'ayant jamais pu entrer dans la tête des païens, ils regardaient les chrétiens comme des rebelles qui ne cherchaient que le moment d'usurper l'autorité qu'ils feignaient de respecter dans leur faiblesse. Telle fut la cause des persécutions.

« Ce que les païens avaient craint est arrivé. Alors tout a changé de face; les humbles chrétiens ont changé de langage, et bientôt on a vu ce royaume de l'autre monde devenir, sous un chef visible, le plus violent despotisme dans celui-ci.

« *J'aime* le christianisme, non pas

---

(1) *Contrat Social*, chap. VIII, *de la Religion civile*.

celui d'aujourd'hui, mais celui de l'Evangile, qui en est tout-à-fait différent. Par cette religion sainte, sublime, véritable, les hommes, enfans du même Dieu, se reconnaissent tous pour frères, et la société qui les unit ne se dissout pas même à la mort.

« Mais cette religion, loin d'attacher le cœur des citoyens à l'état, les en détache comme de toutes les choses de la terre; je ne connais rien de plus contraire à l'esprit social.

« On nous dit qu'un peuple de vrais chrétiens formerait la plus parfaite société que l'on puisse imaginer; je ne vois à cette supposition qu'une grande difficulté, c'est qu'une société de vrais chrétiens ne serait plus une société d'hommes. Chacun remplirait son devoir, le peuple serait soumis aux lois, les chefs seraient justes et modérés, les magistrats intègres, incorruptibles, les soldats mépriseraient la mort, il n'y

aurait ni vanité, ni luxe; tout cela est fort bien, mais voyons plus loin.

« S'il se rencontre un seul ambitieux, un seul hypocrite, il aura bon marché de ses pieux compatriotes. La charité chrétienne ne permet pas aisément de penser mal de son prochain. Dès qu'il aura trouvé, par quelque ruse, l'art de s'emparer d'une partie de l'autorité publique, voilà un homme constitué en dignité, Dieu veut qu'on le respecte; bientôt voilà une puissance, Dieu veut qu'on lui obéisse. Le dépositaire de cette puissance en abuse-t-il? c'est la verge dont Dieu punit ses enfans. On se ferait conscience de chasser l'usurpateur. Il faudrait troubler le repos public, et après tout, qu'importe qu'on soit libre ou serf dans cette vallée de misères, l'essentiel est d'aller en paradis.

« C'était un beau serment à mon gré, que celui des soldats de Fabius,

ils ne jurèrent pas de mourir ou de vaincre, ils jurèrent de revenir vainqueurs, et ils tinrent leur serment. Jamais des chrétiens n'en eussent fait un pareil, ils auraient cru tenter Dieu.

« Je me trompe en disant une république chrétienne, chacun de ces deux mots exclut l'autre. Le christianisme ne prêche que servitude et dépendance; son esprit est trop favorable à la tyrannie pour qu'elle n'en profite pas toujours. Les vrais chrétiens sont faits pour être esclaves, ils le savent et ne s'en émeuvent pas. Cette courte vie a trop peu de prix à leurs yeux. »

J'ai rapporté ces observations sans les approuver; il en est plusieurs que je combattrais avec avantage; je pense même que le *Contrat Social* est, de tous les ouvrages de Rousseau, celui où ce philosophe à le plus fréquemment abusé des dangereuses ressources de la dialectique. Mais parmi ces raisonne-

mens faux, ou du moins très-exagérés dans leurs conséquences, il s'en trouve dont l'homme impartial ne saurait contester la justesse. Quelques usages introduits dans la communion romaine, sont en opposition non-seulement avec les principes d'un bon gouvernement, mais avec l'esprit de l'Evangile.

Je n'ai rien avancé sans avoir pour garans les historiens anciens ou modernes les plus accrédités et les plus dignes de foi. J'ai fait connaître suffisamment chaque auteur dont je me suis servi, en le nommant dans le texte ou dans les notes; cependant je n'ai pas réitéré ces citations chaque fois que j'ai employé le témoignage du même écrivain. Il eût fallu citer, presque à chaque page, Muratori, Giannone, Nani, Saint-Marc, Denina et plusieurs autres. J'aurais surchargé mes notes sans rendre mon livre plus utile.

J'ai étudié non-seulement les écri-

vains d'Italie, mais ceux de France et d'Allemagne, sur-tout pour développer les événemens antérieurs au quatorzième siècle. Jeté dans des routes obscures et peu fréquentées, je cherchais de toute part des autorités, non-seulement pour justifier mes raisonnemens, mais pour servir de guides à ceux qui voudront après moi courir la même carrière, et les aider à faire leurs recherches avec plus de facilité et de succès.

Je suis persuadé qu'un grand nombre de mes lecteurs trouveront mon entreprise trop hardie, je l'ai senti souvent moi-même. La persuasion où j'étais de l'utilité de mon livre, m'a déterminé à le continuer. Le public jugera souverainement du mérite de l'exécution; j'attendrai son jugement et je m'y soumettrai avec un respectueux silence.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

Tous les anciens monumens attestent qu'après la Grèce, la presqu'île d'Italie est le pays de l'Europe le plus anciennement civilisé; mais, dès qu'on veut remonter à l'origine des premiers habitans de cette belle contrée, on est arrêté par la rareté et par la contrariété des récits mêlés de fables, qui nous sont parvenus à travers la succession des siècles. L'Italie, voisine de la Grèce, ne fut cependant connue qu'assez tard par les Grecs. Ils n'en racontaient encore que des fables dans le siècle d'Homère: c'était le pays des Cyclopes et des Lestrigons; on y plaçait les portes de la nuit, le noir empire de Pluton, et le séjour des ames après la mort. Les ouvrages des anciens Siciliens qui, sans doute, avaient parlé de l'Italie dans l'histoire de leur île, ne subsistent plus; nous avons même perdu les Origines de Caton. Ce n'est qu'en réunissant quelques passages d'Hérodote, de Thucydides, de Strabon, de Denys d'Halycarnasse, de Pline l'ancien, de Polybe et

de Fabius Pictor, le plus ancien annaliste de Rome, et dont les mémoires sont fondus dans Tite-Live, que les Cliverius, les Mazochi, les Fréret, les Larcher, les Mario Guarnachi, les Muratori, et les autres modernes, ont établi quelque chose de positif sur ces temps éloignés de nous.

Denina, dans son *Histoire des Révolutions d'Italie*, observe que les documens authentiques sur cette presqu'île, ne remontent pas au-delà des Romains, et que la partie des Annales romaines qui concernent l'Italie, est stérile et obscure, parce que les premiers Romains, peu exacts à tenir registre des principaux événemens de leur république, montraient encore une plus grande indifférence pour la série des faits qui ne les intéressaient pas directement.

L'absence des anciens monumens italiques tient encore à d'autres causes, qui demandent quelques développemens.

Nous ne connaissons que par les Romains, l'histoire de Carthage. Il est cependant difficile de penser qu'une ville aussi célèbre par sa puissance et par ses richesses, n'eût produit aucun historien; mais il importait aux

illustres dévastateurs qui détruisirent de fond en comble cette florissante cité, et qui en dispersèrent les habitans, que ce tragique événement passât aux générations futures, avec des circonstances déversant sur les vaincus les causes de l'affreuse catastrophe, dont ils avaient été les victimes.

Chez les Romains, était en usage cette expression, *fides punica*, foi punique, pour désigner la transgression des règles de la justice, et la violation du serment politique. Ce fut la victoire, disait Montesquieu, qui décida s'il fallait dire foi punique, ou foi romaine. La conduite qu'avaient tenue les Romains, pour soumettre tous les peuples d'Italie les uns après les autres, et quelquefois les uns par les autres, n'était pas moins cauteleuse que celle qu'ils déployèrent envers Carthage, et dont Polybe nous a transmis quelques détails. Tantôt le sénat romain se servait d'un allié pour combattre un ennemi, et bientôt il accablait le vainqueur, lorsqu'il n'avait plus besoin de le ménager : tantôt, après avoir détruit les armées d'un prince, il ruinait ses finances par des impôts excessifs, sous prétexte de lui faire payer les frais de

la guerre, genre de tyrannie qui le forçait de surcharger ses sujets, et de perdre leur confiance.

La coutume du sénat étant de parler toujours en maître, les ambassadeurs envoyés chez les peuples qui n'avaient pas encore senti la puissance romaine, étaient quelquefois maltraités, ce qui devenait un prétexte pour leur déclarer la guerre.

Quand les Romains avaient plusieurs ennemis à combattre, ils accordaient une trève au plus faible, qui se croyait heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé sa ruine; mais lorsqu'ils étaient occupés à une guerre importante, le sénat dissimulait toutes sortes d'injures; il attendait que le moment de la vengeance fût venu; si quelque peuple lui envoyait les coupables, il refusait de les recevoir, aimant mieux tenir toute la nation pour criminelle.

Comme les Romains, ajoute Montesquieu, dont j'ai extrait ces détails, ne faisaient jamais la paix de bonne foi, ils mettaient dans leurs traités des conditions qui commençaient toujours la perte de l'état qui les acceptait; ils forçaient les garnisons d'abandonner les

places fortes, ils bornaient le nombre des troupes de terre, ils se faisaient livrer les chevaux et les éléphans, ils privaient le peuple vaincu de ses alliés, ou, si ce peuple était maritime, ils l'obligeaient de brûler ses vaisseaux, et quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres. . . . . . .

Ainsi, au rapport de Tite-Live, les Romains rompirent l'union entre les villes latines, se firent livrer les vaisseaux d'Antium, et se servirent des Latins et des Herniques pour subjuguer les Volsques et les Toscans.

Les Romains, qui prétendaient surpasser tous les peuples, autant par leur générosité et leur attachement inviolable à la foi des sermens, que par leur courage et leurs talens militaires, avaient le plus grand intérêt que cette opinion ne fût pas affaiblie, ou même détruite dans l'esprit des peuples, par des monumens historiques, dans lesquels auraient été développées les fourberies et toutes les manœuvres basses ou cruelles dont ils se servaient pour séduire, isoler, affaiblir les ennemis, et les conduire à leur perte.

Avant l'invention de l'imprimerie, il était

très-facile à un parti dominateur, d'anéantir jusqu'aux dernières traces des monumens littéraires élevés en faveur d'un parti contraire. Nous avons sous les yeux un exemple frappant des efforts du parti dominateur en cette circonstance, dans l'activité avec laquelle, depuis la révolution de France, disparaissent de toute part les monumens du gouvernement monarchique. Sans l'imprimerie, qui rend immortelles les vérités comme les faussetés historiques, à peine pourrait-on prouver, dans vingt ans, que trois fleurs-de-lis furent le sceau de l'empire français pendant une longue suite de siècles.

Il est donc probable que les Romains supprimèrent les anciens monumens de l'histoire d'Italie.

Presque tous les anciens ont pensé que la Sicile et l'Italie, jointes par un isthme, ne formaient autrefois qu'un même continent: l'isthme fut brisé, ou par un violent tremblement de terre, ou par l'affaissement subit d'une montagne volcanique. Selon Eschyle, cité par Strabon (1), le nom de la

(1) Strab., *lib. sext.*, *p.* 396.

ville de Rhegium Julium, aujourd'hui Reggio, signifie *Neptune*, parce qu'elle se trouva sur le détroit, lorsqu'une tempête ouvrit un passage aux eaux de la mer, entre la côte de Messine et le pays des Brustient. (1)

Mais ce cataclysme est si ancien que Thucydides n'en parle pas, lui qui nous a transmis la fondation des principales villes de Sicile.

L'Italie était appelée, par les Grecs, la *terre de Saturne*. Il paraît que le Saturne des Latins n'était pas le même que le Saturne ou le Chronos des Grecs, père de Jupiter, de Neptune et de Pluton. Le Saturne romain était le Dieu de l'agriculture. Sa femme, Ops, était la déesse des moissons et de l'abondance. Les Romains n'ont connu les fictions, aussi scandaleuses qu'absurdes, dont les poëtes grecs avaient chargé les légendes de cette déité, que par leurs relations avec les colonies helléniques, vers le temps

---

(1) *Hæc loca vi quondam et vastâ convulsa ruinâ,*
Sanctum ævi longinqua valet mutare vetustas;
Dissiluisse ferunt quum protinus utraque tellus
Una foret, venit medio vi pontus et undis
Hesperium siculo latus abscidit, arvaque et urbes
Littore diductas angusto interluit æstu. Æneid. 3.

des derniers rois de Rome. Ni leurs anciens livres sacrés, ni les vers des Saliens, ne contenaient les crimes attribués à Chronos par les mythologues grecs; nous l'apprenons de Denys d'Halycarnasse. Cette observation sert à expliquer comment Saturne, l'assassin de son père, le bourreau de sa famille, le dieu du mal, pour tous les pays qu'il avait dévastés, était regardé comme un dieu bienfaisant par les Romains, qui donnèrent le nom de *siècle d'or* au temps durant lequel il régna. Elle résout les difficultés qu'élève à ce sujet Desales dans son *Histoire du Monde primitif.* L'antiquité connut plusieurs Saturne, comme elle connut plusieurs Hercules.

Tous les anciens écrivains rapportent que Saturne se réfugia en Etrurie, après avoir erré long-temps sur les mers voisines (1): mais dans quel temps vivait Saturne, et de quelle colonie fut-il le fondateur? L'historien Thallus, dont il nous reste quelques fragmens dans Eusèbe, le fait contemporain de Belus. Agamemnon, Achilles, Ajax et

(1) *Thuscum rate venit ad amnem,*
Antè pererrato falcifer orbe deus. Ovid.

Ulysse, prenaient la qualité d'arrière-petits fils de ce dieu, qui, du temps de Janus, apprit aux Italiens à cultiver la terre. Varron, dans son *Traité de la Langue latine*, assure que de son temps on voyait encore sur le mont Tarpéien, quelques vestiges de la ville de Saturnia, bâtie par les compagnons de Saturne.

L'Etrurie était alors habitée par les Tyrréniens. Leur origine est inconnue. Denys d'Halycarnasse (1) assure qu'ils étaient originaires d'Italie, et que leur nom vint des lieux fortifiés qu'ils habitaient. Non-seulement il n'existe aucun vestige de la ville de Tyrrenia, dont parle Platon dans un de ses dialogues, et sur laquelle il assure qu'avaient régné les ancêtres de Saturne, roi des Attantes; mais on ignore même en quel endroit elle fut bâtie, ce qui annonce l'antiquité la plus reculée. Les plaines de la Toscane sont les plus élevées de l'Italie, après les hauteurs des Apennins. On doit en conclure qu'elles furent les premières habitées.

(1) *Dyonis. Halycarn.* Antiquit. roman. lib. 1.

Il est certain que le nom des Tyrréniens fut presque aussi célèbre dans l'antiquité que celui des Grecs. Il est encore certain que ce peuple, auquel les Latins donnèrent le nom d'*Etrusques* ou de *Toscans*, penchait vers sa décadence, lorsque des rois gouvernaient Rome; mais il avait précédemment soumis à son empire la moitié de l'Italie, des bords de l'Adige aux extrémités de la Campanie, regardée par les anciens comme la plus heureuse contrée de la terre.

Hérodote fait venir les Tyrréniens de la Lydie. Cette opinion, combattue par les modernes, fut adoptée généralement par les anciens. « Sous le règne d'Atys, fils de Manés, au rapport du père de l'Histoire, toute la Lydie fut affligée d'une famine que les Lydiens supportèrent long-temps avec patience; mais voyant que la calamité ne diminuait pas; le roi divisa tous les Lydiens en deux classes, et les fit tirer au sort, l'une pour rester dans le pays, l'autre pour en sortir. La classe des émigrans fut conduite par le fils du roi, nommé Tyrrénus.

Les Lydiens, que le sort bannissait de leur patrie, se rendirent d'abord à Smyrne. Ils y

construisirent des vaisseaux, les chargèrent des objets qui leur étaient nécessaires pour former un établissement, et s'embarquèrent. Ils côtoyèrent différens pays, mais ils ne prirent terre qu'en Ombrie. Ils y bâtirent les villes qu'ils habitent encore aujourd'hui ; mais ils quittèrent le nom de Lydiens, pour prendre celui de Tyrréniens, du nom de Tyrrénus, chef de la colonie. »

J'ai déja observé que les Tyrréniens ne furent connus des Romains que sous le nom d'*Etrusci* ou de *Tusci* : Etruria vient, dit-on, de deux mots grecs, *Heteros* et *Horos* : le premier annonce que le principal établissement des Tyrréniens était borné de tous côtés par des limites naturelles, comme le *Macra*, les monts Apennins, et le Tibre. *Horos* signifiait pays élevé, dans le dialecte crétois, suivant Hésychius ; Denys d'Halycarnasse fait dériver le mot *Tuscus* du verbe grec *Thuo*, qui répond au verbe latin *Sacrifico*, parce que les anciens Toscans étaient plus versés que les autres Italiens dans les cérémonies mystérieuses qui concernaient les sacrifices et le culte des dieux.

La puissance des Tyrréniens se soutint

aussi long-temps qu'ils ne formèrent qu'un seul corps de nation. Ils déclinèrent lorsque les pays qu'ils habitaient furent partagés en plusieurs républiques indépendantes. Alors la dénomination d'*Etrusques* ou de *Toscans*, que leur donnaient les Romains, prévalut sur celle de Tyrréniens. Cependant le nom de Tyrrénienne, porté encore aujourd'hui par la mer qui baigne les côtes de la Toscane, est un monument ineffaçable de l'existence des anciens Tyrréniens.

Ceux qui assurent que l'établissement des Étrusques en Italie, ne date pas d'une si haute antiquité, observent que si l'époque précise de la fondation des villes tyrréniennes n'est pas connue, un passage de Varron, cité par Censorin, supplée à cette incertitude. Varron assure que les Toscans appelaient *siècles*, des espaces de temps dont la durée inégale, au lieu de se déterminer par elle-même, se mesurait sur la vie de certains hommes. Le premier de ces siècles se comptait du jour de la fondation des villes, ou de l'établissement des états. Il durait autant que la vie du citoyen qui vivait le plus long-temps entre tous ceux qui étaient nés ce jour-là;

à sa mort commençait un nouveau siècle, dont la durée se mesurait aussi sur la plus longue vie de l'un des hommes nés ce jour même, et ainsi de suite : mais comme il était difficile de fixer ces intervalles avec précision, les dieux avaient soin d'anoncer, par des prodiges, l'instant où commençait un siècle nouveau. Les historiens toscans, qui vivaient dans le huitième siècle de leur nation, évaluaient, au rapport de Varron, cité par Velleïus Paterculus, à sept cent quatre-vingt-un ans, la durée de sept siècles précédemment écoulés. Ils ajoutaient que le huitième siècle serait suivi d'un neuvième, ce neuvième d'un dixième, après lequel le nom toscan serait éteint.

Les anciens ne nous apprennent pas à quel temps répondait ce huitième siècle de l'ère toscane; mais Fréret, dans sa *Dissertation sur l'ancienne histoire des peuples d'Italie*, insérée dans le dix-neuvième tome des *Mémoires de l'Académie des belles Lettres*, a trouvé le moyen de corriger ce défaut. Ce savant observe que les devins étrusques, consultés à l'occasion de plusieurs prodiges ar-

rivés durant le premier consulat de Sylla (1), répondirent qu'ils annonçaient la fin d'une révolution du monde, et le commencement d'un nouvel âge; que déja s'étaient écoulés huit âges différens par les mœurs et par la durée de la vie humaine; que chacun de ces âges formait une grande année, et que les dieux donnaient le signal à la fin de chaque période, par quelques prodiges dans le ciel ou sur la terre. Suidas dit à peu près la même chose en citant Tite-Live et Diodore de Sicile. Il parle, ainsi que Plutarque, de dix-huit siècles toscans écoulés, et donne à ces siècles le nom de *périodes*, ou de *révolution de la grande année*; d'où Fréret conclut que ce huitième siècle des Toscans finissait l'année du premier consulat de Sylla, quatre-vingt-huit ans avant l'ère vulgaire.

En supposant la durée de ce huitième siècle égale à celle du plus long des siècles précédens, elle aura été de cent vingt-cinq ans; joignons-y les sept cent quatre-vingt-un ans des sept siècles antérieurs, nous aurons l'an

---

(1) Plut. *in Sylla*.

992 avant l'ère vulgaire, pour l'époque de l'établissement des Toscans en Etrurie. Cette époque n'est antérieure que de deux cent quarante ans à celle de la fondation de Rome.

Il nous reste un grand nombre d'inscriptions étrusques, publiées par les savans d'Italie. De ces inscriptions, les unes sont en caractères latins, les autres en caractères étrusques, c'est-à-dire en ces anciens caractères que les Phéniciens avaient portés dans la Grèce et en Espagne, et qu'on rencontre sur les monnaies espagnoles publiées par le comte de Lastanosa. Ces lettres ont beaucoup de rapport avec les caractères samaritains, mais elles ressemblent peu à celles qu'on voit sur les médailles de Tyr, de Sidon, de Cadix, et des autres anciennes villes maritimes.

Les inscriptions étrusques, en caractères latins, sont aussi peu intelligibles, quoiqu'on y rencontre des mots latins défigurés. Les interprétations que quelques savans en ont prétendu donner, ne sont que des divinations absolument hasardées. On en doit conclure seulement que la langue latine, avant d'atteindre le point de perfection qu'on ad-

mire dans les écrits de Cicéron et de Virgile, éprouva de grandes variations. Cependant ces monumens peuvent n'être pas d'une haute antiquité; à juger des caractères latins par la forme de ces caractères, ils doivent être postérieurs à la conquête de l'Etrurie par les Romains : ils remontent tout au plus au temps de la première guerre punique.

Lorsque les Toscans cessèrent de former un seul corps de nation, ils se partagèrent en un grand nombre d'associations politiques indépendantes, gouvernées chacune par un chef électif. Ce peuple formait, vers le temps de la fondation de Rome, douze cités liées ensemble par un noeud fédératif. Leurs députés s'assemblaient pour délibérer en commun sur les intérêts généraux de la nation. Leurs troupes se réunissaient quelquefois; mais plus souvent elles restaient désunies. Cette mésintelligence, qui se met presque toujours entre les états fédératifs, livra l'Etrurie aux Romains. Les anciens ont parlé de ces douze cantons, mais aucun n'en a fait l'énumération; les modernes qui l'ont voulu entreprendre ne sont pas d'accord entr'eux.

Diodore, Athénée, Platon, Théophraste et

et d'autres écrivains grecs et latins, parlent de l'extrême opulence qui plongea les Etrusques dans les délices et dans la mollesse. Timée raconte que les Tyrréniens se faisaient servir par des femmes nues. (1)

La langue étrusque survécut à la destruction de la république tyrrénienne. Tite-Live rapporte que les Romains envoyaient chez les Cœrites les jeunes gens qui voulaient s'instruire dans les sciences des Toscans. Ce fut dans *Cœre* que M. Fabius Cœso avait appris la langue étrusque. Cette ville de Cœre n'était qu'un hameau du temps de Strabon. Il paraît néanmoins, par quelques inscriptions, que ceux de ce canton formaient encore, sous le règne de Trajan, une commune gouvernée par ses magistrats : elle avait le titre de Municipe.

Hérodote rapporte que les Tyrréniens formèrent leur premier établissement en Ombrie, ce qui semble supposer que les Ombriens habitaient les pays que les Etrusques vinrent occuper. On ne peut avancer à ce sujet que des conjectures.

(1) Timee Athen. *Deipnosoph.* lib. XIII, cap. 3.

Le nom d'*Ombri*, sous lequel Pline (1) et d'autres écrivains ont désigné les peuples qui occupaient anciennement l'Italie antérieure, était, dans leur langue, une épithète honorable, qui signifiait noble, vaillant, et dont le singulier *ombra*, est encore usité dans la langue irlandaise. Il est traduit dans le *Dictionnaire anglais* publié par Edmond l'Huid, *bonus*, *magnus*, *nobilis*. Pline donne une très-grande étendue aux pays occupés par les anciens *Ombri*. Selon cet auteur, ils étaient maîtres de toutes les provinces au nord et au sud du Pô. Ariminium et Ravenne furent deux de leurs colonies. La partie de l'Ombrie, située entre le Picénum et l'Etrurie, portait le nom des anciens Celtes que ces Ombri reconnaissaient pour leurs ancêtres.

Dans cette supposition, les Celtes auraient pénétré en Italie par les gorges du Tyrol ou par le Mont-Cénis. Pline ajoute qu'ils furent chassés par les Toscans, que ceux-ci le furent à leur tour par les Gaulois, conduits par

---

(1) *Plin.* III, 14.

Bellovèse, dans l'Italie antérieure, d'où l'on pourrait conclure que les Ombri possédaient toute la partie de l'Italie connue dans la suite sous le nom de Gaule Cisalpine, et que les Gaulois, sous la conduite de Bellovèse, ne s'emparèrent que des provinces autrefois occupées par leurs ancêtres.

Ceux de ces Ombri qui s'étaient fixés au nord du Pô, repoussèrent les attaques des Toscans, et se maintinrent dans leurs possessions. Les Romains les nommaient *Insubri*, Polybe les appelle *Isombri*; ce nom, purement Celte, signifie Ombri inférieurs. Ils occupaient le Milanais et les contrées voisines; leur capitale était Mediolanum, nom commun à plusieurs villes des Gaules.

Le nom d'Ombri, ou d'Ambri, paraît avoir été porté par tous les peuples qui habitaient à l'est ou à l'ouest des Alpes, depuis le Rhin jusqu'à la Méditerranée : d'une part les Helvétiens, de l'autre, les habitans des côtes de la Méditerranée, le prenaient également. Plutarque en rapporte une preuve singulière. Dans la guerre des Cimbres, les Romains avaient, parmi leurs alliés, un corps de Liguriens, tandis que trente mille Helvétiens

servaient dans l'armée des Cimbres. Ces Liguriens et ces Helvétiens, combattant les uns contre les autres, se donnaient le même nom d'*Ombri*, ou *d'Ambrons*, qu'ils répétaient avec de grandes clameurs en allant au combat; de sorte que le même cri de guerre retentissait dans les deux armées.(1)

Cette observation de Plutarque détermine les deux extrémités des régions occupées par les Ombri. Ce peuple s'étant divisé dans la suite en un grand nombre de cités, perdit son ancien nom.

Une de ces cités particulières, fut celle des Ligures ou Liguriens. Les Romains donnaient ce nom aux Allobroges, aux Voconciens, et aux autres nations voisines des Alpes Cotiennes; mais en langue celtique, le mot Ligures, *ly-gour*, signifiait homme de mer. Les Liguriens habitaient, non-seulement les côtes de l'Italie depuis le Serchio jusqu'aux Alpes, mais les régions maritimes appelées dans la suite Provence et Languedoc. Scylax, dont nous avons une description des bords de la

(1) Plutarq. *in Mario.*

Méditerranée, sous le règne de Philippe de Macédoine, père d'Alexandre, distingue trois cités liguriennes: les Ibéroliges, depuis les Pyrénées jusqu'aux bouches du Rhône, les Celtolyges, depuis le Rhône jusqu'aux Alpes maritimes, et les Italyges qui possédaient la Ligurie d'aujourd'hui, et les pays connus dans la suite sous le nom de Piémont et de Montferrat. Les Liguriens étaient établis si anciennement entre les Pyrénées et l'Arno, que les Grecs firent mention d'eux dans les fables qu'ils débitaient sur le voyage d'Hercules dans la Bétique.

Les Liguriens s'avancèrent, dans différens temps, dans le Latium. Sous ce rapport, plusieurs critiques, suivant Denys d'Halycarnasse, les confondaient avec les anciens habitans du pays des Latins. Phyliste de Syracuse assurait que la colonne qui passa dans la Sicile, cent ans avant la prise de Troie, était composée de Liguriens; mais il est certain qu'ils passèrent en grand nombre en Corse et en Sardaigne, qu'on désignait alors, la première, sous le nom de *Cyrne*, et la seconde, sous celui *Sardo*. Nous l'apprenons de Sénèque.

Ces peuples se disaient autocthones ou indigènes, pour se distinguer des étrangers qui venaient de l'Illyrie et de la Grèce dans le nord et dans le sud de la péninsule.

La partie septentrionale de l'Italie se peupla par des essaims venus d'Illyrie et des régions voisines, en traversant les Alpes Carniques ou Juliennes. Ils formèrent trois cités principales, les Liburni, les Siculi ou Siculiottæ, et les Heneti ou Veneti. Chacune de ces trois peuplades occupa d'abord les cantons italiques les plus voisins de ceux qu'elle quittait; poussée ensuite par la peuplade qui la suivait, elle pénétra plus avant. D'après cette progression, ce serait dans la terre d'Ottrante et la Basilicale, qu'il faudrait chercher les plus anciens habitans d'Italie venus d'Illyrie. Ainsi les Liburnes précédèrent en Italie les Sicules et les Venètes, puisque leurs colonies occupèrent presque tous les cantons depuis Ancône, jusqu'au cap le plus avancé de la terre d'Ottrante.

Les Liburnes, sortis des bords de la Save et de la Drave, formèrent leur établissement entre les Alpes et l'Athésis, aujourd'hui Adige; s'éloignant ensuite des terres maré-

cageuses qu'arrose et submerge le Pô, ils s'avancèrent vers l'extrémité de l'Italie, dans le canton que les Romains appelèrent Apulie, et les Grecs Japygie; ils fondèrent trois cités, les Apuli, proprement dits, les Pedicli, confondus quelquefois avec les Peucetii, à cause de la grande quantité de pins qui se trouvaient dans les Apennins, qu'ils habitaient, et les Calabri. Ces peuples, au rapport de Strabon (1), parlaient la même langue, ce qui annonçait l'identité de leur origine. Ils adoptèrent dans la suite la langue latine, sans renoncer à leur ancien idiôme, alliage qui leur fit donner par Horace, le nom de *Bilingues*. Pline assure que les Pedicli étaient Illyriens d'origine, et Strabon place des peuples, nommés *Calabri*, dans la Dardanie, voisine de la Macédoine.

Quoique les Liburnes fussent enfermés dans la suite entre les gorges du mont Gargan et la pointe de la Japugie, quelques fragmens de cette colonie se maintinrent au nord et à l'ouest de cette montagne. Tels

(1) Strabon, *lib. VI*, *pag.* 282.

étaient, entr'autres, au rapport de Pline, les Prœtutii du Picenum et les Peligni. Festus nous assure que ces derniers, dont la capitale était Corfinium, quoique mêlés avec les Samnites, conservèrent long-temps les traces de leur origine illyrienne.

Les Sicules, originaires de la Dalmatie, suivirent les Liburnes en Italie; ils s'établirent dans quelques cantons de l'Ombrie, dans la Sabine, dans le Latium, et dans tous les pays dont les habitans furent connus dans la suite sous le nom d'*Opiques*.

En comparant quelques passages d'Hérodote, de Thucydides, de Platon et d'Aristote, on reconnaît que Sicules et Opiques étaient deux noms généraux, sous lesquels on comprit souvent tous les Italiens des bords du Tibre aux extrémités orientales de la péninsule; à l'exception des Liburnes, ces deux noms disparurent insensiblement. Ceux qui les portaient furent connus des Romains sous le nom de *Sabins*, de *Samnites*, de *Latins*, d'*Italiens*. Ceux des Sicules qui passèrent en Sicile, conservèrent seuls leur ancien nom, que cette île reçut d'eux.

Les Henètes ou Venètes, arrivés les der-

niers en Italie, restèrent au nord du Pô. Hérodote (1) atteste l'origine illyrienne des Venètes, voisins d'Adria, et dont Patavium fut la capitale. Strabon rapporte que, selon quelques anciens, les Henètes d'Italie étaient une colonie des Venètes des Gaules sur les côtes de la Bretagne. Cette opinion invraisemblable a été réfutée par Polybe et par Tite-Live. Les Grecs formèrent des colonies sur les côtes habitées par les Venètes; ils y portèrent le culte de la Diane de Calydon et de la Junon d'Argos.

L'existence d'une colonie troyenne, conduite par Anténor sur cette côte, pouvait être fondée sur la ressemblance du nom des Venètes avec celui des Henètes de l'Asie mineure, dont parle Homère, mais cette tradition n'est appuyée sur aucun monument historique. Le nom de la ville de Patavium, qu'on suppose avoir été bâtie par Anténor, tient beaucoup de celui de Patavio, ancienne ville de la Pannonie sur la Drave. Cluvier, qui fait de Patavium une colonie Batave,

(1) Hérodote, *tom. I*, *art. III*.

paraît avoir ignoré que, suivant l'observation de Polybe, les Venètes parlaient un autre langage que les Celtes, et que les Pataviens existaient long-temps avant l'invasion des Gaulois en Italie. Au reste, l'ancienne Venetia est aujourd'hui le Frioul, le Vicentin, et les provinces qui bordent le fond du golfe Adriatique.

L'établissement des Liburnes, des Sicules et des Venètes en Italie, est antérieur de plusieurs siècles à l'époque où l'on place la guerre de Troie.

On assure que l'île de Sicile s'appela d'abord Trinacrie, à cause de sa figure triangulaire et de ses trois principaux promontoires. Les Sicaniens lui donnèrent le nom de Sicanie. Ces peuples se disaient autocthones, mais Thucydides assure qu'ils étaient Ibériens, qu'ils habitaient sur le bord du Sicanus, et qu'ayant été chassés de leur patrie, ils passèrent en Trinacrie. L'époque de cette migration est entièrement inconnue.

Hellanicus de Lesbos, cité par Denys d'Halycarnasse, place l'époque précise du passage des Sicules en Sicile, à la vingt-huitième année du sacerdoce d'Alcyonée, prê-

tresse d'Argos. Thucydides les fait arriver dans cette île trois cents ans avant les premières invasions des Grecs; la première colonie grecque est celle qui fonda la ville de Naxos, vers l'an 759 avant l'ère vulgaire; l'invasion des Sicules serait donc de l'an 1059 avant notre ère. Les Sicules, vainqueurs des Sicaniens, les obligèrent à se retirer dans les régions méridionales et occidentales de l'île, Ils s'emparèrent des terres les plus fertiles. Les Sicaniens subsistaient encore du temps de Thucydides.

Les Sicules, peu après leur arrivée en Sicile, fondèrent la ville de Messine, qu'ils nommèrent Zancle. Les Grecs y envoyèrent dans la suite une colonie, vers le temps où Syracuse fut fondée. Anaxiras, tyran de Rhegium, soumit cette ville, et changea son nom en celui de Messine, ou Messane, ce qui a fait croire à Thucydides que ce prince était Messénien d'origine : on peut voir, dans le quatrième livre de Pausanias, de quelle manière Anaxiras s'empara de cette ville.

Trois siècles après l'arrivée des Sicules en Sicile, des Chalcidiens, partis de l''Eubée sous la conduite de Theuclès, fondèrent la ville

de Naxos, vers la côte orientale de l'île, sur un petit promontoire à l'est, près du mont Etna, à l'embouchure d'une petite rivière nommée *Arsines*, aujourd'hui *Cantara*. On voit encore quelques ruines de cette ville dans les environs de Castel-Schisso. Thucydides ajoute que l'année suivante Archias, de la famille des Héraclides, fonda la ville de Syracuse, et que les Chalcidiens de Naxos, ayant remporté quelque avantage sur les Sicules, bâtirent la ville de Catania et celle de Léontium, qui porte aujourd'hui le nom de *Lentini*, dans la vallée de Noto. Vers le temps de la fondation de Catane, Lamis, sorti de Mégares, sur les frontières de l'Attique, ayant attaqué les Léontins, fut vaincu et tué dans le combat; ses compagnons, obligés de prendre la fuite, bâtirent la ville de Mégare dans l'endroit appelé aujourd'hui *Penisola delli Manghisi*. Cette ville se peupla avec tant de rapidité, que, cent ans après sa fondation, ses habitans jetèrent les fondemens de Selinunte, sur la côte méridionale de l'île, à l'est du promontoire de Lillybée, à l'embouchure de la petite rivière de Salinos. Cette ville ne subsiste plus; ses ruines donnent

une haute idée de son ancienne splendeur.

Gela fut fondée par Antiphemos de Rhodes, et Entimos de Crète, quarante-cinq ans après Syracuse, peu loin de l'embouchure du fleuve Gelas, appelé aujourd'hui *Fiume di Terra Nuova*. Il n'en existe aucunes traces; on dispute même sur le lieu qu'elle occupait, Diodore de Sicile (1) raconte que Phintias, tyran d'Agrigente, en fit passer les habitans à Phintiade, ville qu'il avait bâtie, et à laquelle il avait donné son nom, et qu'ayant détruit les maisons de Gela, il employa les matériaux à la construction des édifices qu'il faisait élever dans sa nouvelle ville. Les habitans de Phintiade, sur le fleuve Himera, donnèrent quelquefois à leur ville le nom de *Gela*, et s'appelèrent eux-mêmes *Gelenses*, ce qui a induit en erreur quelques modernes, et entr'autres Chiaranda, qui prétend (2) qu'à la mort du tyran, un grand nombre d'habitans de Phintiade rebâtirent Gela. Strabon, qui vivait sous Auguste, dit positive-

(1) Diod. *in tom. II, lib. XXII.*

(2) Chiaranda. *Thes. Antiq. Ital. tom. XII.*

ment que, de son temps, Gela n'existait plus. Les habitans de Gela envoyèrent, cent huit ans après leur fondation, une colonie qui bâtit la ville d'Agrigente; aujourd'hui Girgenti.

Casmenes, Himera et Camarine, furent des colonies de Syracuse; ces villes n'existent plus aujourd'hui. Casmenes fut bâtie quatre-vingt-dix ans après Syracuse, on ne sait pas à quel endroit. On pense qu'elle se trouvait entre Motyca, aujourd'hui Modica, et Neœtum, aujourd'hui Noto, à distance presque égale de ces deux villes. Hymera était située sur le côté septentrional de l'île, à l'embouchure de la rivière d'Himera. Diodore de Sicile rapporte qu'elle fut détruite par les Carthaginois. Termini, célèbre par ses eaux chaudes, est bâtie sur ses débris. Comarine fut bâtie, cent trente-cinq ans après Syracuse, entre les embouchures de deux fleuves, dont l'un était à son ouest, et s'appelait autrefois Hypparis, aujourd'hui Camarana; l'autre coulait à l'est, il portait le nom d'*Oanus;* c'est aujourd'hui le Frascolari. Camarine fut détruite et rebâtie plusieurs fois. On voit ses ruines auprès d'une tour carrée

qui sert de corps-de-garde sur cette côte, et qu'on appelle *Torre di Camarana.*

Syracuse fut la plus célèbre des anciennes villes de Sicile; elle conserva son ancien nom: les Italiens la nomment *Saragusa;* elle est bâtie au nord du fleuve Anapos, aujourd'hui Anapo.

Gelon, tyran de Gela, qui s'empara de la principale autorité dans Syracuse, près de cinq cents ans avant l'ère vulgaire, détruisit les villes de Camarine et de Mégare. Sa puissance était si considérable, que les Grecs, menacés par Xerxès, implorèrent son assistance. Hérodote rapporte qu'il ne voulut leur accorder des secours qu'à condition d'être déclaré généralissime de l'armée confédérée. Les Grecs craignirent de se donner un maître, en choisissant un chef aussi dangereux. Le politique Gelon, attendant les événemens pour se décider, resta tranquille spectateur de cette guerre mémorable. Je parlerai plus au long de la puissance de Syracuse, dans la suite de cet ouvrage.

Les Grecs, long-temps avant de s'établir en Sicile, avaient fondé des colonies dans la par-

tie de l'Italie qui fut appelée *la grande Grèce.*

Denys d'Halycarnasse emploie le premier livre de son histoire, à recueillir les antiquités d'Italie, et à nous instruire de l'origine des différens peuples qui l'habitaient avant la fondation de Rome.

Dans cette partie, la plus savante de son ouvrage, et qui serait la plus intéressante, s'il l'avait bien exécutée, il ne nous dit rien, ou presque rien, des colonies Celtiques et Illyriennes, qui pénétrèrent en Italie par les Alpes, à diverses époques, et dont les établissemens fleurissaient lorsque les Grecs abordèrent, par mer, sur les côtes orientales; mais il entre dans un grand détail sur les villes grecques, qu'il regardait comme le berceau des Romains, dont il écrivait l'histoire.

L'établissement des Grecs dans la partie de l'Italie qui fut appelée *la grande Grèce*, est un fait certain, quoique la date et les principales circonstances de cette invasion soient ignorées. Denys d'Halycarnasse suppose deux expéditions principales, faites dans des temps différens, celle des Aborigènes, et celle des Pélasges. Les Aborigènes

gènes étaient venus, selon lui, d'Arcadie, par mer, sous la conduite de Peucétiuset d'Œnotrus, fils de Lycaon, six cents ans avant l'arrivée de Cécrops, qui débarqua dans l'Attique dix-sept siècles avant notre ère.

Peucetius aborda au-dessus du promontoire de Japygie. Il donna le nom de Peucétiens à ceux qui l'avaient accompagné. On ne saurait déterminer les bornes du pays qu'occupèrent les Peucétiens ; ce peuple ayant été détruit, ou s'étant incorporé à des nations voisines, les cantons dans lesquels il s'était établi furent connus, dans la suite, sous le nom d'Apulie.

Œnotrus avait sous ses ordres des forces plus considérables que celles de Peucétius ; il prit terre au fond du golfe Ausonien, chassa les Ausoniens et s'empara de l'isthme entre ce golfe et celui de Scylaceus. Ces colons s'étendirent dans la suite jusqu'à Métaponte, Tarente et Possidonia. Ils vinrent dans le Latium, et forcèrent une partie des peuples d'abandonner cette contrée pour se réfugier en Sicile.

Plusieurs générations après l'arrivée de

cette colonie, les Aborigènes furent joints par les Pélasges, Arcadiens comme eux d'origine, mais qui sortaient de la Thessalie dont Deucalion les avait chassés. On sait que le règne de ce prince est antérieur à l'arrivée de Cadmus dans la Grèce. Denys d'Halycarnasse entre dans les particularités de cette navigation, comme s'il racontait, d'après des mémoires contemporains, un événement voisin de son siècle. Il assure que le plus grand nombre des Pélasges se retira dans l'Epire, mais que s'y trouvant trop à l'étroit, et à charge aux anciens habitans; ces colons résolurent de choisir une nouvelle demeure. L'oracle de Dodone, consulté par leurs chefs, indiqua l'Italie, sous le nom de *terre de Saturne*. Aussitôt fut construite par les Pélasges une flotte nombreuse, sur laquelle ils s'embarquèrent; les vents les portèrent dans la mer Adriatique, aux embouchures du Pô. Ils y bâtirent la ville de Spina, qui donna son nom à une des bouches du fleuve. Cette ville fut ruinée dans la suite par les Gaulois.

De Spina, les Grecs s'avançant dans les terres, traversèrent l'Ombrie, pour se réunir

aux Aborigènes leurs compatriotes. Les deux peuples chassèrent ou soumirent les Sicules et les peuples voisins. Mais leur négligence à s'acquitter d'un vœu, attira sur eux la colère de Jupiter ; une maladie épidémique détruisit presque entièrement les deux nations. Quelques-uns, pour fuir le fléau qui les dévorait, repassèrent en Grèce ; les autres s'incorporèrent avec les Lucaniens. Cette catastrophe est placée par l'auteur grec, au temps d'Hercule et des Argonautes. Je supprime une partie de ces détails qu'on trouve rassemblés dans la Dissertation de *Rickius*, sur les anciens peuples d'Italie.

Evandre, autre guerrier d'Arcadie, ayant été vaincu par les ennemis, s'établissait alors dans la grande Grèce. Au rapport de Pausanias et de Denys d'Halycarnasse (1), Faunus régnait sur les Aborigènes. Il permit aux Arcadiens de s'établir sur ses terres. Ils bâtirent une ville aux bords du Tibre, et

(1) Pausan. *Arcad. sive, lib. VIII.* Dionys. Halyc. *Ant. Rom. lib.* I.

la nommèrent Pallantium, du nom d'une ville d'Arcadie dont ils étaient originaires. Aurélius Victor place cette émigration à la soixantième année avant le siége de Troie; *regnante* (1) *Fauno, ante annos circiter sexaginta quàm Æneas in Italiam referretur, Evander, Arcas, Mercurii et Carmentis nymphœ filius, simul cum matre eodem venit.* Les Romains changèrent dans la suite le nom de Pallantium en celui de Palatium. Strabon (2) regarde ce récit comme une fable: les Romains n'en avaient pas la même opinion, puisque Antonin le pieux, voulant consacrer la mémoire de cette origine de Rome, éleva Pallantium (3) en Arcadie, au rang de Municipe, et accorda à ses habitans l'exemption de toute espèce de tributs.

Les critiques ont regardé le premier livre de Denys d'Halycarnasse comme un roman historique. Son récit renferme un si grand nombre de circonstances inadmissibles, qu'il rendrait le voyage de Pélasges en Italie,

(1) Aurel. Victor. *Orig. gentis roman., cap. V.*

(2) Strabon, *lib. V.*

(3) Pausanias, *Arcad. sive, lib. VIII.*

extrêmement douteux, si ce fait n'était prouvé par lui-même, et par la langue des Latins, dont le fond est certainement grec.

Les Grecs étaient si accoutumés d'envoyer des colonies en Italie, que les Athéniens entreprirent une de ces émigrations au commencement de la quatre-vingt-cinquième olympiade. Hérodote, alors âgé de quarante ans, fut de cette expédition. Les Grecs fondèrent la ville de Thurium. Il paraît que cet historien finit ses jours dans cette ville, ce qui le fit nommer *Hérodote le Thurien*, par Aristote et par quelques autres écrivains.

Les grandes villes anciennes, dont l'origine paraît être grecque, ou avec lesquelles les Grecs faisaient le commerce le plus actif, étaient Métaponte, Siris, Crotone, Sybaris, Thurium, Tarente et Possidonia. Métaponte eut pour fondateur Epeus, qui avait assisté au siége de Troie, sous le commandement de Nestor; elle était située sur le golfe de Tarente, entre Tarente au nord et Siris au sud, près de l'embouchure de Casuentum, aujourd'hui Basiento. Pythagore s'y retira, et y périt dans une émeute populaire, élevée

contre lui et contre ses disciples; on croit que Torre di Mare est bâtie sur le local que cette ville occupait.

Siris fut bâtie par les Siciliens, à l'embouchure du fleuve Siris, que les Italiens appellent aujourd'hui *Senno* ou *Sino*. Strabon assure qu'elle fut fondée par les Troyens, il en apporte pour preuve la statue de Minerve-Iliade, qui baissa les yeux lorsque les Ioniens, s'étant emparés de cette ville, en chassèrent les habitans qui s'étaient réfugiés autour de la statue de cette déesse. Les Ioniens changèrent le nom de Siris en celui de Polieium. Dans la suite, les Tarentins ayant chassé les Ioniens, bâtirent à peu de distance de Polieium la ville d'Héraclée. Strabon distingue ces deux villes; cependant Pline prétend que Polieium et Héraclée étaient une seule et même ville; au surplus, Siris et Héraclée n'existent plus, il n'en reste pas même des traces.

Crotone fut bâtie quatre cent cinquante ans avant l'ère vulgaire, sur le golfe de Tarente, à vingt milles de la ville de Sybaris. Ces deux cités, que le commerce rendit également florissantes, furent perpétuellement

en guerre. Sybaris s'élevait au bord de la mer, entre les deux petites rivières de Sybaris, aujourd'hui Cochilé, au nord, et de Crathis, aujourd'hui Crati, au sud. Diodore de Sicile rapporte que les Sybarites mirent sur pied une armée de trente mille hommes, dans les guerres qu'ils soutinrent contre les Crotoniates. Ces derniers, néanmoins, restèrent les vainqueurs. Milon repoussa les Sybarites jusques dans leur capitale, dont il forma le siége et la détruisit.

Sybaris resta ensevelie sous ses ruines. Pendant cinquante-huit ans ses habitans dispersés, ayant reçu un secours de Thessalie, entreprirent, sous l'archontat de Callimaque à Athènes, de rebâtir leur ville sur ses anciens débris; mais les Crotoniates en prirent ombrage; ils détruisirent de nouveau cette ville. On en voit quelques ruines au bord du Crati.

Ce fut dans les environs de cette ville que les Athéniens bâtirent la ville de Thurium. Diodore de Sicile fait mention de cet événement, à peu près en ces termes, dans son livre XII. Les Sybarites qui avaient été chassés de la ville qu'ils voulaient rebâtir, envoyè-

rent des ambassadeurs à Sparte et à Athènes, pour demander des secours; ils offraient des habitations à ceux qui voudraient entreprendre cette expédition. Les Lacédémoniens rejetèrent ces offres, mais les Athéniens armèrent dix vaisseaux, sous la conduite de Lampo et de Théocrite; les Achéens et les Trezéniens se joignirent à cette colonie, sur la foi d'un oracle qui leur avait ordonné de fonder une ville dans l'endroit où ils trouveraient autant d'eau qu'il en fallait pour leur usage, et où la terre leur promettrait une nourriture assurée.

Cette flotte aborda en Italie, auprès des débris de Sybaris. Les colons trouvèrent la fontaine Thuria, connue aujourd'hui sous le nom *d'Aqua, che favella.* Ils y bâtirent la ville de Thurium, dont le gouvernement fut entièrement démocratique. Charondas fut chargé par les Thuriens de rédiger un code de lois. Ils fleurirent tant que ces lois furent respectées; il paraît même qu'ils détruisirent la ville de Crotone. Mais dans la suite l'immensité de leurs richesses les ayant plongés dans le luxe et la mollesse, qu'on avait reprochés aux Sybarites, ils furent opprimés

par les Bruttiens, les Lucaniens et les Tarentins. Les Romains bâtirent sur le local qu'occupait cette ville, une petite bourgade qui fut nommée *Copia*. Toutes ces villes n'existent plus aujourdhui; Crotone, ville épiscopale dans l'Abbruse ultérieure, est située à quarante lieues de l'ancienne Crotone.

Tous les anciens historiens géographes, Strabon, Pline, Pomponius Mela, Tite-Live, Florus, Trogus Pompée, Solinus, Tacite, Procope parlent de Tarente : mais la diversité de leurs sentimens sur l'origine de cette ville, ne permet pas d'indiquer l'époque précise de sa fondation. Antiochus veut qu'elle ait été bâtie par les Crétois. Solinus en attribue la fondation aux Héraclides. Servius croit qu'elle est due à Tara, fils de Neptune. Strabon et Pausanias regardent Tarente comme une colonie de Spartiates qui furent conduits sur les côtes de la Japygie messapienne, par Phalante, cinquante-cinq ans après la fondation de Rome. Horace, qui adopte cette origine, appelle les environs de Tarente *rura Phalantho*. On ignore dans quel temps cette ville fut détruite, mais on croit que les habitans de la Calabre, chassés de

leur patrie, lorsque Totila, roi des Goths, pilla la ville de Rome, rebâtirent Tarente. Elle n'occupe qu'une des extrémités de l'ancienne ville. On n'y retrouve aucun vestige de son antique splendeur, de son théâtre, de ses bâtimens publics, ni même de l'embouchure de son fameux port.

Possidonia, que les Latins appelèrent *Pœstum*, était une colonie de Sybaris. On ignore en quel temps elle fut fondée au fond du golphe de Salerne, à cinquante stades du temple de Junon, bâti par Jason. Ce temple, élevé à l'embouchure du Silaro, était probablement détruit du temps de Strabon et de Pline, car le premier le place entre l'embouchure du Silaro et Possidonia, et le second sur l'autre rive du Silaro, dans le pays des Picentins. Si ce temple eût existé de leur temps, il ne se serait trouvé aucune contradiction dans le récit de ces deux écrivains, puisque le Silaro séparait le pays des Picentins de celui des Lucaniens. Le port de Possidonia, en facilitant son commerce, lui permit de s'élever à un luxe qu'atteste encore, après tant de siècles, la magnificence de ses ruines. Les Sarrasins la brûlèrent en 930, et

Robert Guiscard la détruisit entièrement à la fin du onzième siècle. Depuis lors, elle était aussi oubliée que les villes d'Herculanum et de Pompeii, lorsqu'un peintre de Naples découvrit, en 1755, les restes de cette ville. Elle est à un mille du rivage de la mer, ce qui prouve que la Méditerranée baisse de siècle en siècle. Les ruines de Possidonia ont été publiées à Londres en 1768; elles donnent une haute idée de la magnificence de cette ancienne métropole.

Quand on examine la carte de cette partie de la grande Grèce, dressée par Zannoni, on observe que le long du rivage tout y est terres basses et marécageuses. Possidonia était bâtie entre deux petites rivières. A peu de distance du fleuve septentrional est un étang connu sous le nom de *Laco grande*, qui s'étend dans un intervalle de six milles, le long du golfe. Ces considérations annoncent que lorsque la ville fut bâtie, la plaine qui l'environne était presque en entier sous les eaux; il est probable que les habitans la conquirent sur la mer, par des digues et des talus en maçonnerie. A l'époque de la catastrophe de la ville, les digues se rompirent, la mer

rentra dans ses anciens domaines. Cette inondation explique le silence de sept siècles sur le sol d'une cité qui avait tant de droits à la mémoire des hommes. Cependant la mer, fidelle aux lois de la nature, continuait de s'abaisser graduellement, et comme toute cette plaine est parfaitement unie, du moment qu'un point fut découvert, le pays le fut dans toute son étendue ; il est probable que Possidonia n'était sortie des eaux que depuis peu d'années, lorsque le peintre de Naples la rendit aux arts et à l'histoire.

Il paraît que le nom de Pélasges fut donné long-temps par les Italiens à tous les Grecs qui, successivement, abordèrent dans la grande Grèce. Cette dénomination cessa, lorsque les nouveaux venus s'étant mêlés par des mariages avec les Sicules, les Ombri, les Tyrréniens, formèrent des associations nouvelles sous les noms d'*Ombriens*, de *Samnites*, de *Latins*, d'*Auzones*, de *Volsques*, de *Sabins*, d'*Œnotres*, de *Lucaniens*, de *Bruttiens*, etc. Ces cités conservèrent plus ou moins de ressemblance avec les habitans de la Grèce, suivant que les Pélasges s'y trouvaient dans un nombre plus ou moins grand.

Les Romains qui se prétendaient issus des Grecs, les regardaient comme les plus anciens habitans de la presqu'île; en conséquence de ce préjugé, ils donnaient à leurs ancêtres le nom d'*Aborigènes*, dont l'idée répond aux autocthones des Grecs.

Les noms des Tyrréniens, des Ombri, et des autres nations dont l'établissement en Italie était si ancien qu'elles étaient regardées comme nées dans le pays, n'eurent pas un sort plus heureux que celui des Pélasges; ils furent insensiblement oubliés. Les mêmes causes produisaient les mêmes effets. D'un côté, les relations commerciales dans le pays le plus fertile, le plus heureusement situé, et placé sous le plus beau climat, produisirent de nouvelles combinaisons sociales, dans lesquelles les alliés avaient moins égard à l'origine primitive qu'à des considérations locales; de l'autre, la subdivision de l'Italie en une infinité de petites cités indépendantes les unes des autres, contribuait à faire disparaître les traces démarcatives des anciens colons.

On parle encore aujourd'hui de l'opulence de Tarente, de Capoue, de Locres,

de Thurium, d'Adria, de Rhegium et du commerce immense que faisaient ces villes. Diodore de Sicile, en traçant la peinture des délices de Sybaris, faisait, sans le vouloir, l'éloge de l'industrie et du travail. Les Sybarites étaient si persuadés que la population constitue la force et la vraie richesse d'un état, que, malgré l'égoïsme dont on les accuse, s'apercevant que leurs terres étaient imparfaitement cultivées, ils appelèrent des étrangers parmi eux, auxquels ils en concédèrent une partie. Cette division des peuples d'Italie, en petites cités indépendantes, favorisa singulièrement l'agrandissement des Romains.

Les Pélasges, les Tyrrhéniens, les Venètes, les Liguriens, parlaient des langues différentes; mais des liaisons sociales entre ces différens peuples, naquit bientôt un langage commun; c'est la langue latine, perfectionnée par les Romains. La langue latine n'est évidemment qu'une corruption de l'ancien grec pélasgique, mêlé avec les langues des Liburneset des Etrusques.

La partie antérieure de l'Italie, habitée par des colonies celtiques, avait moins de

relations avec le midi de la Péninsule. Cette disposition fut fortifiée par la grande invasion des Gaulois, environ trois cent cinquante ans après la fondation de Rome. Les Gaulois, maîtres d'une grande partie des provinces qu'arrose l'Eridan, pénétrèrent dans l'Etrurie. Ils étendirent leurs conquêtes jusqu'au fertile territoire de Sienne, où fut bâtie l'ancienne Elusium, célèbre autrefois, et qui n'est plus qu'un petit bourg qui porte le nom de *Chiusi*.

Les vainqueurs changèrent les lois et les coutumes des pays dont ils s'étaient emparés. Ces pays ne furent connus en Italie que sous le nom de Gaule cisalpine. Alors on considéra l'Italie comme bornée, du côté de la Méditerranée, par l'Arno, et du côté de l'Adriatique, par le Rubicon, petite rivière qui se jette dans la mer entre Ravenne et Rimini, et qui porte aujourd'hui le nom de *Pisa-Tello*. Les provinces à l'ouest du Rubicon et de l'Arno, étaient regardées comme faisant partie des Gaules.

Tous les historiens s'accordent à nous assurer que les anciens habitans de l'Italie furent long-temps gouvernés par des rois,

presque toujours électifs. Mais nous ignorons absolument les bornes que les lois ou les usages mettaient à leur pouvoir. Chaque canton formant un état particulier, ces rois devaient être peu puissans. Quelquefois une cité choisissait pour son chef celui qui était déja chef d'une autre cité : ce prince acquérait alors un plus grand degré de puissance. Ainsi, ce Porsenna que l'histoire romaine nous présente comme un monarque redoutable, ne fut originairement que roi de Clusium.

Il paraît que plusieurs cités étrusques le choisirent successivement pour leur chef, puisque Denys d'Halycarnasse lui donne le titre de *roi des Toscans*. Plusieurs rois de Rome s'emparèrent, par divers stratagèmes, du commandement de plusieurs cités latines qui, deux siècles après, se regardaient encore comme indépendantes des Romains. Tolomnus, roi de Veïes, gouvernait en même temps les Fidenois, qui cependant n'étaient pas tributaires des Veïens. Ce fut ainsi qu'on vit, long-temps après, les Visconti, seigneurs de Milan; les Castrucio, seigneurs de Lucques; les Scala, seigneurs de Véronne, et d'autres seigneurs italiens augmenter leur autorité en cumulant sur leur

tête

tête la première magistrature de plusieurs cités libres. C'était, chez les Italiens, un retour aux anciens usages.

Les grands propriétaires, ou les patriciens, dont la fortune était plus exposée aux caprices des monarques, n'oubliaient rien pour inspirer aux peuples l'amour de la liberté et la haine des rois. En abolissant le gouvernement monarchique, les grands propriétaires se flattaient, non-seulement de jouir de leurs richesses avec plus de sûreté, mais d'hériter du pouvoir confié aux rois. Une révolution générale se fit en Italie pendant le troisième siècle de l'ère romaine. Toutes les cités, les unes pour un motif, les autres pour un autre, expulsèrent successivement les rois, ou cessèrent d'en élire. L'enthousiasme de la liberté avait acquis un tel empire, que si quelque cité voulait continuer ou reprendre l'usage de créer un roi, elle était regardée par les autres comme avilie. Denys d'Halycarnasse rapporte que les Véïens, soit pour arrêter les brigues occasionnées, chaque année, par la création des premiers magistrats, ou pour resserrer le gouvernement dans un temps où les Romains

ravageaient leurs terres et les pressaient vivement, ayant rétabli la royauté, tombèrent dans un tel mépris que tous les peuples voisins les abandonnèrent à leurs ennemis.

Ce changement tourna par-tout à l'avantage de l'aristocratie; le sénat, composé des grands propriétaires, tenait auparavant un milieu entre le roi et le peuple; il devint alors le centre de l'administration publique, et le régulateur de l'état. Le peuple assemblé, nommait par ses suffrages les premiers magistrats, mais tous les honneurs et tous les pouvoirs ne tombaient que sur la tête des grands. Nul plébéïen n'était assez hardi pour aspirer aux principales dignités civiles, religieuses ou militaires. Les seuls patriciens réunissaient la voix active à la voix passive.

Il n'était pas de petite cité qui fût différemment gouvernée. Tite-Live fait mention, non-seulement des sénats de Capoue, de Naples, de Cumes, et des autres grandes villes, mais de ceux de Nole, de Tivoli, de Piperno, de Véies. Ces corps étaient en possession de traiter de la paix et de la guerre; ils maniaient les finances, ils rendaient la justice, toutes les grandes affaires passaient

par leurs mains. On reconnoissait le peuple pour souverain, l'exercice de son pouvoir était réduit à si peu de chose, que l'autorité publique résidait véritablement dans le sénat.

Les peuples, que les grands avaient soulevés contre la tyrannie, ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils n'avaient embrassé que l'ombre de la liberté, et qu'au lieu d'un maître, ils en avaient un grand nombre. Une lutte s'établit par-tout entre les populaires et les patriciens. Les historiens de Rome nous ont transmis les détails et les résultats de cette lutte dans la ville aux sept collines. Si les réactions qui se firent ressentir dans les autres cités d'Italie, ne nous sont pas connues, il ne manqua à ces peuples qu'un Tite-Live, un Plutarque, un Tacite.

Tite-Live raconte que, vers le temps des guerres puniques, une sorte d'épidémie éclata dans toute l'Italie, et que les peuples, à l'envi, enlevèrent aux nobles l'autorité principale. Les grands furent forcés de reculer, mais ils ne cessaient pas de disputer le terrain. Le gouvernement populaire, variable et tumultueux de sa nature, ne se conserve qu'avec les précautions les plus multi-

pliées, tandis qu'un sénat qui délibère avec maturité, et qui connaît le prix du secret dans les affaires, se conduisant avec circonspection, obtient du temps et des circonstances les avantages les plus étendus. Le gouvernement des cités italiennes éprouvait des commotions perpétuelles au milieu desquelles la multitude jouissait rarement de l'égalité politique et du bonheur général, qui sont le but des états libres.

L'autorité principale ballottée entre deux factions, finissait par se reposer sur la tête d'un citoyen que le peuple nommait par faveur, que le sénat recevait par ressource, et qui, sans titre, ou avec le titre de magistrat suprême, était regardé comme le chef de l'état. Ainsi, nous voyons un Manlius, chef des Latins, un Accius Tullius, chef des Campaniens, un Valérius, un Camille, un Fabius et ensuite un Sylla, chefs des Romains, sous le nom de dictateurs.

Il n'entre pas dans le plan que j'ai formé, d'entretenir mes lecteurs des antiquités de Rome, et l'on sait qu'à peine le peuple romain commença à devenir redoutable, que l'histoire d'Italie se confond avec l'histoire de la république romaine.

HISTOIRE

D'ITALIE,

Depuis la chute de la République romaine jusqu'aux premières années du dix-neuvième siècle.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Réflexions sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains.

La république romaine n'a subsisté que pendant quatre cent soixante et sept ans, depuis l'expulsion des Tarquins jusqu'à la bataille de Philippes. Quelles furent les causes qui précipitèrent la chute du gouvernement le plus fortement constitué qui jamais ait existé sur le globe? Cette question, souvent agitée, jamais résolue, intéresse singulièrement un peuple qui depuis

treize siècles, sous un gouvernement monarchique, ayant rempli la terre du bruit de son nom, ayant surpassé presque tous ses voisins dans la gloire des armes et dans celle des arts, enfans de la paix, parvenu, par son opulence, au degré de corruption qui précipita dans les gouffres du despotisme les anciennes républiques, renonce tout-à-coup aux convenances qui résultaient de son ancien système social, pour s'élever fièrement à la hauteur de la liberté.

Nous avons de Montesquieu, sur la grandeur et la décadence des Romains, un ouvrage écrit avec le feu du génie; Vertot développa, dans un petit nombre de volumes, les révolutions romaines. Puffendorf, avant lui, avait traité la même matière, discutée en Italie par plusieurs savans, et en particulier par Machiavel, dans ses *Discours sur la première décade de Tite-Live;* mais parmi ces philosophes, les uns se sont contentés de reproduire les idées de Salluste, de Polybe, de Tacite, de Plutarque, en y ajoutant quelques réflexions peu saillantes; les autres, généralisant les degrés qui servirent aux Romains pour monter sur le trône du monde, et pour en descendre, firent abstraction de leur gouvernement, successivement monarchique,

aristocratique, démocratique, oligarchique et despotique.

En parlant des causes de la grandeur et de la décadence d'un peuple aussi célèbre par la sagesse de ses lois, ou par la majesté de ses monumens publics, que par la hardiesse de sa politique et l'imposante masse de sa puissance, ils semblèrent assimiler son existence morale aux changemens naturels qui constituent la vie humaine. Les années durant lesquelles il fut soumis à des rois, furent le temps de la jeunesse; il se gouverna lui-même en république pendant son âge viril, et dans sa vieillesse il tomba sous la puissance des empereurs. Ce développement en masse, fondé sur une comparaison ingénieuse, nous laissant ignorer les causes particulières de la chute du gouvernement républicain dans Rome, prive notre république naissante des rapprochemens propres à nous garantir de l'écueil contre lequel se brisá la liberté romaine.

CHAPITRE II.

Sentiment de Montesquieu.

SELON Montesquieu, les Romains vainquirent tous les peuples par l'excellence de leurs maximes ; mais lorsqu'ils furent parvenus à ce but, la république ne put subsister, il fallut changer de gouvernement. Des maximes contraires aux premières employées dans le gouvernement nouveau, détruisirent leur grandeur. « Ce n'est pas la fortune qui gouverne le monde, puisque les Romains eurent une suite continuelle de prospérités quand ils se gouvernèrent sur un certain plan, et une suite non interrompue de revers lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent, ou la précipitent. Tous ces accidens sont soumis à ces causes : si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière a ruiné un état, il y avait une cause générale qui faisait que cet état devait périr dans cette bataille ; en un mot, l'allure principale entraîne avec elle les accidens particuliers.

« Les Romains perdirent leur discipline militaire, ils abandonnèrent jusqu'à leurs propres armes. Végèce rapporte que les soldats les trouvant trop pesantes, obtinrent de Gratien de quitter les cuirasses et ensuite les casques, de façon qu'exposés aux coups sans défense, ils ne songeaient plus qu'à fuir. Il ajoute qu'ils perdirent la coutume de fortifier leur camp, et que par cette négligence, leurs armées furent enlevées par la cavalerie des Barbares. La cavalerie fut peu nombreuse chez les anciens Romains, elle ne faisait que la onzième partie de la légion, et souvent moins. Quand les Romains furent dans la décadence, ils n'eurent presque plus que de la cavalerie.

« Il semble que plus une nation devient savante dans l'art militaire, plus elle agit par son infanterie, et que moins elle le connaît, plus elle multiplie sa cavalerie : c'est que sans la discipline, l'infanterie pesante ou légère n'est rien, au lieu que la cavalerie va toujours, dans le désordre même. L'action de celle-ci consiste plus dans son impétuosité et un certain choc, et celle de l'autre dans la résistance et dans une certaine immobilité. C'est plutôt une réaction qu'une action. Enfin la force de la cavalerie est momentanée, l'infanterie agit plus

long-temps, mais il faut de la discipline pour qu'elle puisse agir.

« Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples, non-seulement par l'art de la guerre, mais par leur prudence, leur constance, leur amour pour la gloire et pour leur patrie. Lorsque, sous les empereurs, ces vertus s'évanouirent, l'art militaire leur resta, avec lequel, malgré leur faiblesse et la tyrannie de leurs princes, ils conservèrent ce qu'ils avaient acquis; mais lorsque la corruption se mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples. Un empire, fondé sur les armes, a besoin de se soutenir par les armes: mais comme lorsqu'un état est dans le trouble, on n'imagine pas comment il peut en sortir, de même lorsqu'il est en paix, et qu'on respecte sa puissance, il ne vient pas dans l'esprit comment cela peut changer. Il néglige donc sa milice, dont il croit n'avoir rien à espérer et tout à craindre, et souvent il cherche à l'affaiblir.

« C'était une règle inviolable des premiers Romains, que quiconque avait abandonné son poste, ou laissé ses armes dans un combat, était puni de mort. Julien et Valentinien avaient, à cet égard, rétabli les anciennes peines; mais

lés Barbares, pris à la solde des Romains, accoutumés à faire la guerre comme la font aujourd'hui les Tartares, à fuir pour combattre encore, à chercher le pillage plus que l'honneur, étaient incapables d'une pareille tactique. Telle était la discipline des anciens Romains, qu'on avait vu des généraux condamner leurs enfans à mourir pour avoir, sans leurs ordres, gagné une bataille; mais quand ils furent mêlés avec les Barbares, qu'on appela *Goths*, *Huns*, *Vandales*, *Hérules*, *Tucilinges*, etc. ils contractèrent un esprit d'indépendance qui faisait le caractère de ces nations hyperborées. Si on lit les guerres de Bélisaire contre les Goths, on verra un général presque toujours désobéi par ceux qui servaient sous ses ordres.

« Sylla et Sertorius, dans la fureur des guerres civiles, aimaient mieux périr que de faire quelque chose dont Mithridate pût tirer avantage; mais dans les temps qui suivirent, dès qu'un ministre ou quelque grand crut qu'il importait à son avarice, à sa vengeance, à son ambition, de faire entrer les Barbares dans l'empire, on le leur donna d'abord à ravager. ».

Ces réflexions de Montesquieu sont aussi

frappantes que bien écrites ; cependant, lorsqu'on fait réflexion que lorsque le tyran Octave, surnommé *Auguste* par ses courtisans flagorneurs, eut asservi sa patrie, après l'avoir abreuvée du sang de ses défenseurs pendant ses longues et abominables proscriptions, la force des légions romaines n'était pas énervée ; lorsqu'on se souvient que Rome, opprimée au dedans par un brigand heureux, écrasait tous les peuples du monde alors connu, du poids de sa vaste puissance, on ne saurait admettre aucun changement ni dans la discipline militaire, ni dans les maximes politiques, ni dans les principes du gouvernement, pour cause efficiente et principale du bouleversement de la république romaine.

CHAPITRE III.

Sentiment de Vertot et de Puffendorff.

VERTOT attribue cette révolution à l'amour des richesses qui pénétra dans Rome avec les trésors des provinces conquises. Les voluptés prirent la place de la tempérance, l'oisiveté succéda au travail, une corruption générale se

répandit dans tous les ordres de l'état. La justice se vendait publiquement dans les tribunaux, on consignait sur la place pour acheter les suffrages du peuple, et les consuls, après avoir acquis cette grande dignité à prix d'argent, n'allaient plus à la guerre que pour s'enrichir des dépouilles des nations. De là vinrent ces richesses immenses de quelques généraux. Les richesses de Crassus, de Lucullus, de César, passaient pour inappréciables. Le premier fit bâtir un palais et y vécut avec une magnificence que les anciens rois de Perse auraient eu bien de la peine à imiter. César, plus ambitieux, se servit des trésors qu'il avait apportés des Gaules, pour corrompre les premiers de Rome, enrichir ses soldats, et marchander la liberté de sa patrie.

Les généraux, pour fournir à leurs dépenses insensées, sous prétexte de faire subsister leurs troupes, s'emparaient des revenus de la république. L'état s'affaiblissait à mesure que les particuliers devenaient puissans. Outre les tributs ordinaires, les commandans exigeaient tous les jours de nouvelles sommes, ou à titre de présens à leur entrée dans la province, ou par forme d'emprunt : souvent même on ne cherchait pas de prétexte. Pour établir de nou-

veaux impôts, il suffisait de leur imposer de nouveaux noms (1), on remettait la levée de ces taxes à des financiers qui, pour s'indemniser de leurs avances, doublaient les charges des provinces.

Des fleuves d'or coulaient à Rome de toutes les provinces, et servaient d'aliment au luxe le plus dévorateur. On voyait s'élever, comme par enchantement, de superbes palais, dont les murailles, les voûtes, les plafonds étaient dorés. Ce n'était pas assez que les lits et les tables fussent d'argent, il fallait encore que ce riche métal fût orné de bas-reliefs de la main des plus excellens artistes. C'est de Sénèque que nous apprenons un changement si extraordinaire dans les moeurs des Romains; Sénèque, riche lui-même de sept millions d'or, qui n'eut pas honte de nous laisser ces excellens discours sur la pauvreté, que nous admirons aujourd'hui.

Toute la fortune publique se trouvait dans les mains des grands, des financiers, et de quelques affranchis. Personne n'ignore que le magnifique amphithéâtre qui portait le nom de

(1) *Cujus modo rei nomen reperiri poterat, hoc satis esse, ad cogendas pecunias.* Cæs. *de Bell. civ. lib. III.*

Pompée, et qui pouvait contenir quarante mille spectateurs, avait été bâti des deniers de Démétrius son affranchi. *Quem non puduit*, dit Sénèque, *locupletiorem esse Pompeio.* Les Romains n'étaient pas contens, dit Pacatus, si, au milieu de l'hiver, les roses ne nageaient sur le vin de Falerne qu'on leur présentait, et si, dans l'été, on ne l'avait rafraîchi dans des vases d'or. Ils n'estimaient les festins que par le prix des mets qu'on y servait. Il fallait, au milieu des périls de la mer, leur aller chercher l'oiseau du Phase, et réveiller leurs sens émoussés, par la présence des chanteuses et des baladines.

Les jeunes gens faisaient de ces femmes perdues le ridicule objet de leurs affections; ils se frisaient comme elles; ils affectaient d'imiter le ton de leur voix, leur démarche lascive, et les surpassaient par leur mollesse et leur lâcheté. Aussi César, qui connaissait la fausse délicatesse de cette jeunesse efféminée, donna ordre à ses soldats, dans la bataille de Pharsale, au lieu de lancer de loin leurs javelots, de les porter au visage de leurs adversaires. Il arriva, comme ce grand homme l'avait prévu, que ces jeunes gens, idolâtres de leur beauté, prirent la fuite.

Comment pouvoit se préserver d'une servitude prochaine, un état où la valeur était

moins considérée que l'argent, où le pauvre officier languissait dans les honneurs obscurs d'une légion, tandis que les grands, pour couvrir leur lâcheté, éblouissaient le public par la magnificence de leur train et par l'éclat de leur dépense. Les prodigalités d'un luxe qui avait gagné toutes les professions, consommaient bientôt le bien des plus riches particuliers, pour fournir à une dépense aussi excessive. Après avoir vendu ses maisons et ses terres, on vendit, par d'indignes adoptions et par des alliances honteuses, le sang de ses ancêtres; et quand on n'eut plus rien à vendre, on trafiqua de sa liberté. Le magistrat comme le simple citoyen, l'officier et le soldat, portèrent leur servitude où ils crurent trouver leur intérêt; les légions de la république devinrent les légions des chefs de parti.

Le luxe et la mollesse étaient passés de la ville jusqu'aux camps. On voyait une foule de valets et d'esclaves, avec tout l'attirail de la volupté, suivre l'armée comme une autre armée. *César*, après avoir forcé le camp de Pompée dans les plaines de Pharsale, y trouva les tables dressées comme pour des festins. Les buffets pliaient sous le poids des vases d'or et d'argent, les tentes étaient garnies de gazons verds,

verds, et quelques-unes, ombragées de rameaux de lierre. Faut-il s'étonner, ajoute *Vertot*, si des hommes qui, selon l'expression de Tacite, recherchaient le luxe et la débauche au sein même du meurtre et du carnage, ont vu s'éteindre leur liberté dans les champs de Pharsale; au lieu que cette liberté, si précieuse aux Romains, aussi long-temps qu'elle avait été sous la garde de la pauvreté, de la tempérance et de l'amour de la patrie, s'était toujours maintenue par les vertus civiles et militaires.

Il faut convenir avec Vertot, que le desir immodéré des richesses et de la mollesse, compagne du luxe, contribuèrent à la décadence de la république romaine; mais, quelque peinture qu'on fasse de ce changement dans les moeurs antiques des Romains, on ne saurait l'envisager comme la cause principale de la perte de leur liberté. *Velleïus Paterculus* nous apprend que ce ne fut pas par degrés que la pauvreté et la tempérance des anciens Romains, tombées dans le mépris, avaient été remplacées par toutes les recherches de la volupté, compagne de l'opulence. Ce changement se fit tout-à-coup, lorsque le jeune Scipion eut détruit la puissance

formidable de Carthage (1). La république fleurissait depuis un siècle et demi, malgré les prodigieuses richesses qui circulaient dans son sein; elle pouvait donc se conserver encore avec les mêmes élémens. D'ailleurs la longue prospérité de Carthage, malgré son opulence, est une preuve invincible que la durée d'une république dépend de la bonté de sa constitution et de l'attachement du peuple à son gouvernement, plutôt que de la richesse ou de la pauvreté des particuliers.

Puffendorf trouvait la cause du peu de durée de la république romaine, dans le partage du peuple en deux castes, les patriciens et les plébéïens. Les premiers qui remplissaient seuls les charges curules, les sacerdoces et le sénat, avec lesquels toute alliance était interdite aux plébéïens, par une loi des douze tables, ressemblaient moins à des familles auxquelles les services de leurs ancêtres avaient valu quelques priviléges, qu'à une nation dominatrice qui planait sur la tête des Romains.

Jamais institution ne fut plus contraire à

(1) *Sublatâ imperii æmulâ, non gradu sed præcipiti cursu à virtute descitum ad vitia transcursum.* Vell. Paterc. Lib. II.

l'égalité des droits politiques et naturels, qui doit être la base d'un gouvernement populaire. Cependant, pour confondre tous les calculs de la raison humaine, la république romaine se soutint avec splendeur au dehors, et maintint au dedans son indépendance, aussi long-temps que subsista parmi les citoyens une distinction de caste qui semblait contraire au développement complet de la liberté publique : et lorsque le patriciat n'exista plus que comme une distinction oiseuse que les grands s'attribuaient dans leurs généalogies, la liberté parut chancelante.

Denys d'Halycarnasse prétend que les plébéiens se prévalurent de l'exil de Coriolan, pour s'introduire dans le sénat, et pour partager avec les patriciens, les dignités auparavant attachées au premier ordre de la république. D'autres écrivains reculent l'entrée des plébéïens dans le sénat, au temps de la création des décemvirs. On sait que le peuple, mécontent des patriciens, s'étant retiré sur le Mont sacré, ne consentit à rentrer dans la ville, qu'après avoir obtenu des tribuns, tirés de son ordre, pour le défendre ; il s'en servit pour attaquer. Les prérogatives des patriciens s'écroulèrent les unes après les autres. Tous les citoyens furent indif-

férmemment admis aux honneurs du consulat et de la dictature. Depuis cette époque, la noblesse des Romains consista dans le droit des images, c'est-à-dire dans les charges curules possédées par leurs familles. Les choses changèrent encore dans la suite. Les richesses furent la seule différence qui existât parmi les Romains. On détermina quel bien il fallait avoir pour être compris dans le rôle des chevaliers, ou, étant chevalier, pour pouvoir être sénateur. *Senatorum gradum*, dit Sénèque, *census ascendere facit.*

CHAPITRE IV.

Vrais principes de la grandeur romaine, développés par Denina.

Ce n'est ni la distinction entre les patriciens et les plébéiens, ni la discipline militaire, ni les maximes du gouvernement qui firent la fortune des Romains, et qui la détruisirent. Denina, qui examine cette question avec beaucoup de méthode, observe avec raison qu'il n'existait rien dans les lois romaines, ni dans la morale du gouvernement, qui pût donner aux Romains aucun ascendant sur les autres peuples

d'Italie; on n'en saurait, en effet, chercher la cause, ni dans la lutte entre le sénat et le peuple, ni dans la réunion civile et militaire, ni dans l'amour de la patrie, ni dans cette passion pour la gloire, qui poussait les Romains aux grandes choses, ni même dans les idées religieuses qui remplissaient les soldats et les généraux d'un enthousiasme décisif dans les combats. Aucune de ces causes ne fut tellement propre aux Romains, qu'elle n'agît également sur les autres peuples d'Italie. La manière de traiter les affaires et de se conduire à la guerre était absolument uniforme dans toutes les cités de la péninsule.

La difficulté ne consiste pas à décider comment les Romains, maîtres de l'Italie, vainquirent les autres nations, mais comment ils parvinrent à dominer sur l'Italie même: cette question n'a été discutée ni par Montesquieu, ni par Machiavel, ni par les autres critiques qui se sont occupés des causes de la grandeur et de la décadence des Romains.

Les historiens de Rome, forcés de louer la discipline militaire des peuples voisins ou rivaux, voudraient en rapporter la gloire à leur patrie; mais il n'existe aucune preuve que les

Latins aient jamais rien appris des Romains, au lieu que les Romains convenaient qu'ils tenaient des peuples du Latium, et particulièrement des Samnites, la plupart de leurs principes sur la tactique.

Tant que Rome fit la guerre en Italie, les soldats et les capitaines qu'on lui opposa furent rarement inférieurs aux siens; et si dans les siècles suivans les armées qu'elle envoya hors de l'Italie, suivaient, dans la tactique, des règles inconnues aux nations auxquelles la république faisait la guerre, elle devait cet avantage aux guerres italiques. L'apprentissage de l'art des combats avait été très-long et très-rude. A l'égard du gouvernement intérieur, tous les historiens peignent le peuple romain comme une tourbe séditieuse, disposée plusieurs fois à laisser les champs en friche, et à mourir de faim pour entraîner la ruine des patriciens orgueilleux, oppresseurs, et cruellement usuriers. Ils peignent les vertus domestiques, chantées magnifiquement, mais si mal observées par les Romains, qu'un jour les femmes romaines conspirèrent pour les empoisonner tous sans exception; ils peignent les lois les plus graves et les plus utiles, violées, ou éludées aussitôt que

promulguées, et l'intérêt particulier l'emportant perpétuellement sur l'intérêt public.

Il faut donc chercher d'autres principes pour déterminer les causes de la grandeur romaine.

Un prince (1) d'une naissance incertaine, nourri par une femme prostituée, élevé par des bergers, et depuis devenu chef de brigands, jeta les premiers fondemens de la capitale du monde. Il la consacra au Dieu de la guerre, dont il voulait qu'on le crût sorti, et il admit pour habitans, des gens de toutes les conditions, venus de différens endroits, Grecs, Latins, Albains, et Toscans, la plupart pâtres et bandits, mais tous d'une valeur déterminée. Un asile qu'il ouvrit en faveur des esclaves et des fugitifs, en attira un grand nombre. Rome, dans son origine, était moins une ville qu'un camp rempli de cabanes, entouré de faibles murailles, sans lois civiles, sans magistrats, et qui servait seulement d'asile à des aventuriers, la plupart sans femmes et sans enfans, que l'impunité et le desir de faire du butin avait réunis. Ce fut d'une retraite de voleurs que sortirent les conquérans de l'univers.

Cette disposition locale fournit à Romulus

---

(1) Vertot, *Histoire des Révolutions romaines*, tom. 1.

et à ses successeurs, quelques moyens de s'agrandir.

Rome était bâtie au centre de la contrée qu'habitaient les Toscans et les Latins. Les premiers, riches, magnifiques et corrompus par le luxe; les seconds, pauvres et austères, autant par la disposition du sol ingrat qu'ils habitaient, que par la nature de leurs institutions. Les premiers rois de Rome empruntèrent des Toscans les ornemens de la magistrature, les cérémonies religieuses, et les fêtes publiques. Ces moyens si puissans sur la multitude, attiraient dans Rome un grand nombre d'hommes et de femmes qui venaient de bourgs habités par les Sabins, les Herniques, les Volsques, les Eques, où la sévérité des moeurs rendait les spectacles publics plus rares et moins brillans. Ce concours fut augmenté par la foule des intrigans qui affluent par-tout où l'on peut espérer de faire fortune. Quelques patriciens qui éprouvaient des dégoûts dans leur patrie, se transportaient, avec leurs richesses et leurs biens dans une ville nouvelle qui leur offrait l'espoir de parvenir aux premiers honneurs. On sait que les Tarquins étaient issus de Tarquinie, ville de Toscane. La famille Claudia, fatiguée des discordes civiles qui régnaient parmi

les Sabins, vint s'établir à Rome, suivie, dit-on, de plus de cinq mille cliens ou amis.

Si les peuples limitrophes avaient réuni leurs forces contre Rome, vers le tems de sa naissance, elle eût sans doute succombé, mais cette réunion était impossible : les peuples du Latium, divisés en quatre nations principales, étaient perpétuellement aux prises les uns avec les autres. Les Romains entraient dans ces guerres, volontairement ou par force, et presque toujours ils en avaient la direction, parce que si les bourgs latins contenaient en général un plus grand nombre d'habitans que le territoire de Rome, cependant Rome formait une commune plus considérable qu'aucun des petits peuples latins dont elle prenait ordinairement le parti. Ses efforts guerriers étaient payés par la cession de quelque portion du territoire des vaincus.

La moindre augmentation de territoire était d'un très-grand prix aux yeux des Romains, parce qu'elle tournait au profit de ceux qui tenaient les rênes de l'état, ce qui les encourageait à tenter de nouvelles entreprises.

L'assiette de Rome sur sept collines, concourut aussi à la fortune des Romains dans les premiers tems. Chacune de ces collines ne suffisait pas à l'habitation d'une peuplade nom-

breuse, et ne pouvait être que difficilement défendue contre ceux qui se seraient établis sur les six autres. Enfermer d'abord ces sept collines dans une enceinte fortifiée, eût été une entreprise d'autant moins praticable, que les maisons de trois cent mille habitans eussent à peine rempli un tel espace. Les Romains bâtirent une citadelle sur le Capitole, mais le sénat s'aperçut bientôt que Rome ne pouvait être défendue que par le courage de ses habitans. La multitude était toujours tentée d'abandonner les sept collines, pour s'établir dans une cité qu'il fût plus aisé de fortifier; mais les chefs de l'état, déterminés à ne jamais abandonner le premier siége de la république, et frappés en même temps de la difficulté de le défendre en cas d'attaque, s'accoutumèrent à marcher à l'ennemi avant qu'il approchât des portes; c'est sur ce plan qu'ils travaillèrent sans relâche à reculer les frontières.

Les armées que les Romains avaient à combattre étaient braves et aguerries; il est certain qu'une armée composée de citadins, comme sont ordinairement celles des petites nations, préférera de combattre derrière des bastions qui augmentent ses forces; mais le défaut d'asile les rend plus fermes, plus inébran-

lables sur le champ de bataille : c'est ce qui arriva aux Romains; ils devinrent non-seulement très-adroits dans les batailles rangées, mais ils s'appliquèrent à fortifier leurs camps, qui devenaient des citadelles qu'on pouvait porter sur les frontières.

Un préjugé superstitieux dont le sénat fit par nécessité la loi fondamentale de son gouvernement, augmentait l'intrépidité du peuple. C'était une opinion généralement répandue, que le dieu Terme des Romains ne reculait jamais ; il en résultait qu'on regardait comme infame, toute paix qui n'était pas avantageuse. Une ville hors d'état de soutenir un siége, ne fût-ce que par la disette d'eau, était anéantie sans ressource au moindre signal de faiblesse donné par ses habitans. Ce fut le vrai principe du génie conquérant des Romains. Il n'est pas douteux que les premiers succès durent enfler prodigieusement le cœur d'un peuple grossier, et lui inspirer le courage le plus opiniâtre.

La sûreté que procurait la masse de l'état ayant fait cesser dans la suite le besoin de conquérir et de reculer les frontières, ce stimulant fut remplacé par l'ambition des grands, et les craintes que leur inspiraient les prétentions du peuple ; ils le jetèrent constamment

dans des entreprises nouvelles, pour l'empêcher de troubler le gouvernement. Les Romains furent, dans le principe, guerriers et conquérans par nécessité; leur génie belliqueux se soutint par l'habitude et par la force des premières impressions. Il en résulta une certaine vertu mâle et féroce qui forma le caractère national; les vices des grands, l'ambition, l'avarice et l'envie, tinrent ensuite lieu de vertu, et produisirent le même effet; les Romains pour ne pas paraître dégénérer de leurs ancêtres, marchèrent de conquêtes en conquêtes, jusqu'aux extrémités du monde connu.

CHAPITRE V.

Causes de la décadence de l'empire.

DENINA dont j'ai extrait presque toutes les réflexions que je viens de présenter à mes lecteurs, a très-bien développé les causes de la grandeur romaine; mais il ne discute pas de même celles de la décadence de cet empire. Le germe de la destruction inévitable de la république, existait dans le mode employé par les Romains pour l'exercice de leur souveraineté.

Ce mode devenant vicieux à mesure que le territoire de la république s'augmentait, le germe destructeur devait se développer un jour, et produire nécessairement son effet à l'aide de différentes causes secondaires; mais ce développement n'eût pas moins eu lieu quand toutes ces causes secondaires n'auraient pas existé: ceci tient à une métaphysique qui exige quelque détail.

Dans une association d'hommes réunis en société, existe une seule force publique, émanée de la volonté de tous, c'est la puissance législative. De ce pouvoir unique, inaliénable, incommunicable, découlent toutes les autorités déléguées aux distributeurs de la justice, aux militaires, aux administrateurs, aux financiers. Ces pouvoirs secondaires sont exécutifs de leur nature. Tout délégué qui entreprendrait sur la souveraineté du peuple, se rendrait coupable de lèse-majesté nationale.

La puissance publique peut abstraitement être considérée comme divisible, mais seulement quant au mode de son exercice. Dans le peuple réside la souveraine puissance, il fait les lois qu'il veut, les fait exécuter comme il veut, et doit juger suivant les lois existantes. Mais comment un peuple nombreux parvien-

drait-il, non pas à prendre une série de résolutions, mais seulement à s'assembler, à tel endroit et à telle heure, s'il n'avait pas chargé un ou plusieurs magistrats de l'avertir du temps où, suspendant la poursuite de ses affaires domestiques, il doit régler les affaires générales, et du lieu dans lequel il est le plus convenable pour tous de s'assembler. L'institution d'un ou de plusieurs magistrats est donc une suite nécessaire de toute agrégation politique.

Malheureusement tous les privilégiés cherchent à étendre leurs priviléges, mais un plus grand bien se trouve dans ce mal. Point de république sans premiers magistrats, bien qu'il soit comme impossible que ces premiers magistrats n'abusent quelquefois de l'autorité qui leur est confiée.

Ces magistrats, chargés originairement d'éveiller le peuple sur ses intérêts généraux, s'emparent bientôt du droit de proposer les lois, sous prétexte d'éloigner le tumulte des délibérations; ensuite de faire exécuter les lois faites, sous prétexte de ne pas trop détourner le peuple de ses affaires particulières, pour une opération qui demande une surveillance journalière et constante. A d'autres époques, ils se chargent d'interpréter les lois, sous prétexte de

les éclaircir. Insensiblement le peuple, rassemblé de loin en loin, n'a plus qu'une influence apparente ; elle s'évanouit par l'indolence des uns, par l'ambition des autres, par la faiblesse de tous.

A la place de la volonté du peuple, on met par-tout celle de son gouvernement ; les magistrats deviennent souverains, le peuple sujet : cette révolution est à craindre à mesure qu'un peuple est plus nombreux, et sur-tout s'il est disséminé sur une grande surface.

Peuples qui voulez conserver votre liberté, n'oubliez jamais que la puissance publique réside dans votre volonté collective ; que vous êtes le souverain, que vos magistrats ne sont que vos délégués, soit qu'on les appelle rois, consuls, éphores, archontes, suffètes, syndics, sénat, congrès ou assemblée nationale. Vous pouvez bien déléguer l'exercice de votre pouvoir, mais la source reste en vous pour passer toute entière à votre postérité. Ainsi le soleil, créé pour éclairer et féconder le monde, ne peut se priver ni de sa clarté, ni de sa chaleur.

Les institutions romaines étaient admirables pour une nation qui vivait autour des remparts d'une ville. Le peuple, assemblé par tribus, par curies ou par centuries, faisait ses lois, élisait ses

magistrats, décidait de la paix et de la guerre, exerçait les droits de la souveraineté. Un sénat fut d'abord le régulateur de l'autorité publique, et bientôt dirigea les affaires ordinaires. Deux premiers magistrats, entourés des pompeux dehors du pouvoir monarchique, n'avaient guères d'autre autorité dans la ville, que celle de convoquer le sénat et les assemblées du peuple, d'y proposer les affaires, de marcher à la tête de l'armée quand la guerre avait été résolue par un décret public, et d'ordonner l'emploi des finances qui étaient sous la garde des trésoriers appelés *questeurs*. Ce gouvernement penchait vers l'aristocratie. Cependant, comme les consuls, le sénat et le peuple étaient, pour ainsi dire, dans une dépendance réciproque, il résultait un équilibre d'autorité qui assurait la liberté publique.

Cet équilibre ne dura pas long-temps. Tous les Romains, dont originairement la fortune était à-peu-près égale, étaient assujettis au même tribut, et marchaient à la guerre avec les mêmes armes qu'ils se fournissaient eux-mêmes. Ce mode n'avait pas été changé, quoique, par la succession du temps, il se trouvât beaucoup de différence entre les biens des uns et des autres. *Servius Tullius*, sixième roi de Rome, sous

sous le prétexte raisonnable qu'il n'était pas juste qu'un citoyen pauvre contribuât autant qu'un riche aux charges publiques, donna la première atteinte au gouvernement populaire. Il partagea les citoyens en cent quatre-vingt-treize centuries, plus ou moins nombreuses, suivant la fortune de ceux qui les composaient.

Il était juste, en effet, qu'une centurie, composée d'un petit nombre de gens riches, contribuât autant aux charges publiques qu'une autre centurie plus nombreuse, composée de gens pauvres. Ces centuries furent distribuées sur six classes. Cette division fut encore relative aux richesses des particuliers. On ne plaça dans la première classe, que les citoyens qui possédaient au moins cent mines ou dix mille dragmes de bien. Elle payait seule plus de la moitié de l'impôt, aussi formait-elle quatre-vingt-dix-huit centuries, dans lesquelles résidait la principale force de l'état. Tous les soldats qui les composaient, devaient se fournir, pour armes offensives, le javelot, la pique, l'épée et le poignard, et pour armes défensives, le casque, la cuirasse, les cuissarts et le bouclier d'airain. La seconde classe n'était composée que de vingt-deux centuries; pour y entrer, il fallait posséder soixante-quinze mines, ou

sept mille cinq cents dragmes de bien. Les soldats s'y servaient à-peu-près des mêmes armes que ceux de la première classe; ils armaient leur bras d'un écu fait de peau parfaitement tendue, au lieu du bouclier d'airain. Deux centuries de cette classe, composées de charpentiers, de charrons, de maréchaux et d'autres ouvriers en fer et en bois, suivaient l'armée pour construire et dresser les machines de guerre; ils ne portaient que les armes qui leur convenaient. On ne comptait que vingt centuries dans la troisième classe, composée des citoyens dont le bien ne s'élevait qu'à cinq mille dragmes. Ils étaient armés, à la légère, d'un petit bouclier rond, d'un pied et demi de diamètre, et d'un casque de cuir fort; leurs armes offensives étaient l'épée, le javelot et la fronde. Il se trouvait vingt-deux centuries dans la quatrième classe; elles étaient armées à-peu-près comme les soldats de la classe précédente. Deux centuries n'étaient composées que de trompettes et d'autres joueurs d'instrumens militaires; elles en fournissaient à toute l'armée. On comptait trente centuries dans la cinquième classe, formée des citoyens dont le bien ne s'élevait qu'à deux mille cinq cents dragmes. Ils ne se servaient que de la fronde, combattant presque toujours

hors des rangs et sur les ailes de l'armée. Enfin la sixième classe, composée des plus pauvres citoyens, ne formait qu'une centurie; on les appelait *prolétaires*, comme n'étant utiles à la république que par les enfans qu'ils engendraient; ou exempts, parce qu'ils étaient dispensés d'aller à la guerre et de payer les impôts.

Chaque centurie n'avait qu'une voix dans les délibérations publiques. Cet ordre de choses fit passer insensiblement toute l'autorité du gouvernement dans la main des riches; car toute la nation n'étant composée que de cent quatre-vingt-treize centuries, et s'en trouvant quatre-vingt-dix-huit dans la première classe, s'il y en avait seulement quatre-vingt-dix-sept du même avis, c'est-à-dire une plus que la moitié de cent quatre-vingt-treize, l'affaire était conclue. La première, composée des grands propriétaires, faisait la loi. S'il manquait quelques voix, on appelait la seconde classe; et si la majorité était obtenue, il était inutile de passer à la troisième.

Ainsi la masse du peuple se trouvait sans pouvoirs, lorsqu'on recueillait les voix par centuries; au lieu que si les voix étaient prises par curies, c'est-à-dire en suivant les cantons de Rome, comme les riches étaient alors confon-

dus avec les pauvres, le moindre plébéïen avait autant de crédit que le plus considérable sénateur. La longueur, et d'autres inconvéniens du mode de suffrage par curies, qui se prenait par tête, le fit presqu'abandonner. On ne tint, dans la suite, les comices par curies, que pour élire les *Flamines*, c'est-à-dire les prêtres de Jupiter, de Mars, de Romulus, pour l'élection du grand curion et de quelques magistrats subalternes.

Le peuple se trouvant presque sans pouvoirs, donna les mains à la grande autorité que prirent les différens magistrats qui dominaient également sur tous les citoyens. Le crédit populaire diminua encore, lorsqu'après la destruction de Carthage, et la guerre des alliés, presque tous les peuples d'Italie furent devenus citoyens romains. Les ambitieux firent venir à Rome des nations entières pour troubler les suffrages, ou se les faire donner. Les assemblées furent de véritables conjurations. On appela *Comices*, un attroupement séditieux. L'autorité du peuple, ses lois, lui-même devinrent des choses chimériques. L'anarchie fut telle, que Cicéron écrivait à Atticus, que de son temps il était presqu'impossible de savoir si le peuple avait fait une ordonnance, ou s'il ne l'avait pas faite.

Rome n'était plus une république régulière, mais la tête colossale d'un corps composé de parties hétérogènes qui n'avaient ensemble aucune cohérence. On nous parle sans cesse des divisions qui perdirent Rome; ces divisions étaient nécessaires : ce ne furent point elles, mais ce fut le vice radical de l'institution sociale qui changea en guerres civiles les tumultes populaires.

Il fallait bien, comme dit Montesquieu, qu'il y eût à Rome des divisions. Ces guerriers, si fiers au dehors, ne pouvaient être bien modérés au dedans. Demander dans un état libre des gens hardis dans la guerre et timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles. Toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un état qui se donne le nom de république, on peut être assuré que la liberté n'y est pas. Ce qu'on appelle union dans un corps politique, est une chose très-équivoque. C'est une union d'harmonie qui fait que toutes les parties, quelque opposées qu'elles paraissent, concourent au bien général de la société, comme les dissonances, dans la musique, concourent à l'accord total. Il en est comme des parties de cet univers, éternellement liées par l'action des unes et la réaction des autres.

La souveraineté consiste dans la masse entière des citoyens qui composent une nation. Si l'association politique est peu nombreuse, ou rassemblée dans une ville, le peuple, aisément réuni en masse, exerce par lui-même son pouvoir souverain et surveille ses magistrats. La loi est faite par la volonté du plus grand nombre des votans; les brigues sont réprimées vivement et avec facilité. Les malveillans sont retenus dans le devoir; la liberté se conserve au dedans : mais si la nation prend des accroissemens trop considérables; si elle est disséminée sur une grande surface, comment les citoyens, éloignés les uns des autres de plusieurs journées de chemin, se réuniront-ils pour consulter la volonté générale ? cette réunion devient même physiquement impossible, lorsqu'une nation possède un territoire aussi étendu que la France ou l'Italie.

Le peuple dispersé dans un grand nombre de provinces, n'est pas moins souverain; il perd, par sa dispersion, l'exercice et non le titre de son pouvoir; l'action lui échappe, le droit et la volonté lui restent. Le voyage étant dispendieux pour se rendre à la ville centrale où se tient l'assemblée générale, il ne s'y rend bientôt plus que les riches, les intrigans, ou ceux que les

riches ou les intrigans soudoient pour parvenir à leurs fins. Les tumultes populaires prennent le caractère de guerre civile; la licence succède à la liberté, l'anarchie à la licence.

La partie la plus vertueuse du peuple, celle qui, loin des brigues de l'ambition et des cabales de l'intrigue, laboure en paix les champs paternels, cultive les arts, les sciences, et fait fleurir le commerce, fatiguée par les chocs interminables qui ébranlent les fortunes particulières, sans consolider la fortune publique, ne voit d'autre parti à prendre, que de donner beaucoup d'extension à l'autorité des magistrats; les magistrats abusent de la faveur de leurs concitoyens, et la liberté se perd.

Plusieurs historiens ont répété que les institutions romaines devaient porter la république à l'empire du monde; et comme les Romains sont parvenus à l'empire du monde, malgré le vice de leurs institutions, cette erreur s'est multipliée, la vérité doit la faire disparaître. Les institutions romaines ne convenaient qu'à une nation pauvre, circonscrite autour des murs d'une ville. Si les instituteurs qui organisèrent dans Rome les pouvoirs sociaux, avaient seulement prévu que toute l'Italie ferait un jour partie de la république romaine, abandonnant la division

du peuple romain, par tribus, par curies, par centuries, comme inconvenable à une grande nation, à laquelle il est impossible de s'assembler en masse, pour discuter ses intérêts politiques, ils auraient eu recours au système de la représentation nationale, seul mode sous lequel un grand peuple peut exercer sa souveraineté.

Les Romains avaient sous les yeux des exemples de cette forme de gouvernement, dans l'Etrurie, dans la Campanie et dans quelques autres cantons d'Italie; ils ne l'adoptèrent pas, parce que, vivant autour de leurs sept collines, ils ne prévoyaient pas leur fortune future.

Un peuple nombreux, dont le vaste territoire renferme plusieurs provinces, ne peut se flatter de conserver long-temps sa liberté; s'il veut exercer collectivement et par sa masse entière, sa puissance souveraine, il ne le peut pas encore. Si, pour prévenir la cohue d'une assemblée trop nombreuse, il se partage, comme firent les Grecs et les Toscans, en plusieurs petites cités, dont la réunion formait une république fédérative, la mésintelligence qui se met tôt ou tard dans les différentes parties de ce corps politique, en présage la dissolution. Cette mésintelligence livra l'Etrurie, et ensuite la Grèce aux Romains. D'ailleurs, dès que plusieurs

gouvernemens ont pris la place d'un gouvernement unique, chaque cité se fait une allure qui lui est propre. Bientôt existent plusieurs nations à la place d'une seule. Chaque nation forme des habitudes locales, relatives au climat qu'elle habite, au genre de commerce auquel elle s'adonne, aux arts qu'elle favorise, aux goûts particuliers des habitans.

Les alliances à contracter avec les peuples voisins, peuvent être utiles à quelques membres de la confédération, nuisibles à d'autres, indifférentes au plus grand nombre. Les puissances limitrophes ne manquent pas d'exciter parmi ces républiques partielles, l'orgueil des unes et la jalousie des autres; elles agitent les plus puissantes, elles encouragent les vues des plus faibles; elles échauffent le moindre germe de division; le régime fédératif ne dure pas, car il manque d'analogie dans ses élémens.

Le système de gouvernement représentatif est le seul qu'une grande nation puisse adopter pour fonder sa liberté sur des bases solides et durables, et c'est à perfectionner les élémens de la représentation nationale, que doivent s'appliquer ses législateurs et ses philosophes.

Pour avoir méconnu ces principes, la république romaine, redoutable à ses voisins, n'eut

jamais au dedans une assiette assurée. Le sénat ne suspendit la chute de la république, qu'en précipitant continuellement dans de nouvelles guerres un peuple sans commerce et presque sans arts, auquel le pillage présentait un moyen de s'enrichir. Rome, selon les expressions de Montesquieu, était dans une guerre éternelle et violente. Or une nation toujours en guerre, par principe de gouvernement, devait périr ou venir à bout de toutes les autres qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étaient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre. Mais dès que les Romains eurent étendu au loin leur puissance, la liberté publique disparut, par la seule raison que le souverain ne pouvait plus s'assembler pour intimer ses volontés et présider à leur exécution.

Les effets inévitables de cette cause principale furent accélérés par plusieurs causes secondaires, parmi lesquelles tiennent leur place les rivalités entre les nobles et les plébéiens, l'amoncèlement des propriétés entre les mains de quelques particuliers, les profusions des grands, qui tournaient vers eux l'attachement des légions, qu'elles avaient voué jusqu'alors à la république. Il faut ajouter le mécontentement des provinces éloignées, que les procon-

suls et les propréteurs écrasaient de tout le poids d'un despotisme, écarté de l'Italie par les Romains, pour le verser à pleines mains sur les peuples éloignés. César n'asservit sa patrie qu'après avoir épuisé son patrimoine en largesses et en spectacles donnés au peuple romain. Les tyrans les plus odieux qui ont opprimé Rome, ne manquaient pas de paraître populaires par les amusemens qu'ils procuraient à une multitude aveugle qui leur pardonnait les excès les plus crians, pourvu qu'elle eût du pain et des spectacles.

L'établissement de la religion chrétienne sur les ruines de l'ancienne religion romaine, ne saurait être regardé comme une des causes qui précipitèrent les Romains dans l'esclavage, puisque la révolution qui avait substitué un gouvernement arbitraire aux formes républicaines, était achevée à l'époque où l'on place communément le berceau du christianisme. Mais on ne saurait disconvenir que si l'introduction de ce culte nouveau ne concourut pas à ravir aux Romains leur liberté, les maximes chrétiennes éteignirent les germes de l'enthousiasme républicain qui subsistait encore.

L'ancienne religion romaine, amalgamée avec les institutions républicaines, rappelait cons-

tamment au peuple la grandeur de ses destinées. Rome était, au nombre des divinités auxquelles les Romains offraient leur encens, *Rome éternelle*, à laquelle les anciens oracles assuraient l'empire du monde. Les prêtres, choisis parmi les sénateurs les plus distingués, appliquaient les idées religieuses au maintien de la puissance civile. Nul dogme, nulle croyance particulière au sujet des choses divines et de l'immortalité de l'ame. Il n'était même parlé que d'une manière ambiguë, des peines et des récompenses de l'autre vie, dans les mystères de *Cérès*, auxquels le peuple n'était pas initié. Le culte des dieux se renfermait dans des cérémonies exécutées, avec beaucoup de pompe, dans des temples superbes, et dirigé par des prêtres qui, loin de former une caste séparée, occupaient au contraire les premières places dans l'état.

La religion chrétienne se présentait sous une forme absolument différente. Peu de cérémonies, qui se célébrèrent d'abord sans aucun éclat extérieur; des dogmes incompréhensibles à la raison humaine, et dont la métaphysique révoltait les philosophes; une doctrine ambiguë dont la morale, n'ayant en vue que l'état de l'homme après sa mort, abandonnait la félicité

des empires aux hasards des événemens. La patrie d'un chrétien n'était pas en ce monde; que lui importait la manière dont on le gouvernait? Occupé presque uniquement à plaire à Dieu qui devait le récompenser un jour de ses privations, de ses souffrances, de ses sacrifices, il obéissait à la puissance établie, sans examiner si elle avait droit de lui commander. Cette disposition prévenait les révoltes, les insurrections; mais, en inspirant la plus entière indifférence pour tous les genres de gouvernement, elle éteignait cette énergie de courage et cet amour de la patrie, qui passionnent les ames fortes pour l'orageuse jouissance de la liberté.

CHAPITRE VI.

De Rome, après le meurtre de César. — Rivalités de Marius et de Sylla.

Après la mort de César on vit à Rome ce qui jamais n'était arrivé nulle part; il n'y eut plus de tyran, et cependant il n'y eut pas de liberté, parce que les causes qui l'avaient détruite subsistaient.

Depuis près d'un siècle la reine des cités se débattait dans les horreurs de l'anarchie ; à peine quelques courts intervalles de tranquillité, dus à la lassitude de tous les partis, avaient coupé cette longue période de malheurs et de crimes. Rome était destinée à donner le funeste et unique exemple de ces étonnantes proscriptions, ordonnées par la vengeance, exécutées par la froide barbarie, et qui remplirent l'Italie de plus de sang que jamais la guerre n'en avait fait couler.

Le farouche Marius et le sanguinaire Sylla furent les premiers qui mirent à prix la tête des individus qui n'étaient pas de leur parti. Dès-lors il fut impossible de s'attacher uniquement au bonheur de sa patrie ; car, dès que deux hommes ambitieux se disputaient la victoire, tous ceux qui formaient un tiers-parti étaient sûrs d'être proscrits par celui des deux qui demeurait vainqueur. Il était donc de la prudence de s'attacher à l'un ou à l'autre.

Marius, couvert de triomphes et de consulats, touchait aux bornes de sa vie, lorsque, pour se venger du bannissement prononcé contre lui dans le sénat, il vint assiéger Rome, dont les portes lui furent bientôt ouvertes par ses nombreux amis. *Appien* nous fait la pein-

ture de cet événement. A peine ce héros vindicatif est dans Rome, que des torrens de sang coulent autour de lui. On tuait dans ses appartemens même, ceux qui venaient le saluer, et auxquels il ne rendait pas le salut. Les plus illustres sénateurs périssent par les ordres de ce cruel vieillard. On pille leurs maisons, on confisque leurs biens. Au milieu de ces massacres, Marius est nommé consul pour la septième fois. Il ne jouit de cette dignité que quinze ou seize jours. Une maladie, causée par la trop grande quantité de vin qu'il prenait pour s'étourdir sur les remords de ses crimes, l'emporte lorsqu'il en augmentait le nombre.

CHAPITRE VII.

Proscriptions ordonnées par Sylla.

Au récit de ces atrocités, Sylla, après avoir vaincu Mithridate dans les plaines de Chéronée, d'Orchomène, et contraint ce prince à lui demander la paix, laissant à Muréna le commandement de l'Asie, prend avec son armée le chemin d'Italie. Marius n'était plus. Son

fils, qui portait le même nom que lui, s'était enfermé dans Prœneste. Cette ville est prise d'assaut, livrée au pillage, et peu de Romains du parti de Marius échappèrent à la cruauté du vainqueur. Sylla fait son entrée dans Rome, à la tête de son armée; il prend solemnellement le nom d'heureux, *felix*, titre qui lui convenait, dit Velleïus Paterculus, s'il eût cessé de vivre le jour qu'il acheva de vaincre.

Les crimes de Marius furent vengés par des crimes encore plus grands. Le reste de la vie de Sylla ne fut qu'un tissu de cruautés. Il fit massacrer un jour, dans le Cirque, sept mille prisonniers de guerre auxquels il avait promis la vie. Le sénat était alors assemblé dans le temple de Bellone, auprès de la place où se faisait cette boucherie. Les sénateurs paraissant extrêmement émus lorsqu'ils entendirent les cris d'une si grande multitude de mourans, le barbare leur dit froidement : Ne détournez point votre attention, pères conscripts, c'est un petit nombre de rebelles qu'on châtie par mon ordre. Ce carnage fut le signal des meurtres dont la ville fut remplie les jours suivans.

Au milieu de la désolation générale, Caïus Métellus, jeune sénateur, eut la hardiesse de demander à Sylla, dans le sénat, quel terme

il

il mettrait aux infortunes de ses concitoyens. Nous ne te demandons pas que tu pardonnes à ceux que tu as résolu de faire mourir; mais délivre-nous d'une incertitude pire que la mort, ou du moins apprends-nous ceux que tu veux sauver. Sylla, sans paraître s'offenser de ce discours, répondit qu'il n'avait pas encore déterminé le nombre de ceux auxquels il ferait grace. — Fais-nous du moins connaître ceux que tu as condamnés. Sylla osa répondre qu'il le ferait; et ce fut ainsi qu'il annonça cette liste de proscription, dont, après tant de siècles, le souvenir fait encore aujourd'hui frémir l'humanité.

Tous les jours étaient publiquement affichés les noms de ceux que le tyran avait dévoués à la mort. On récompensait l'esclave qui apportait la tête de son maître, le fils qui présentait celle de son père. Catilina se distingua dans cette boucherie. Après avoir tué son propre frère, il se chargea du meurtre de Marcus Marius Gratianus, auquel il fit arracher les yeux, couper les mains et la langue, et briser les os. Pour récompense de cette horreur, il eut le commandement des soldats chargés de la plupart de ces cruelles exécutions. Il suffisait, pour être condamné à mort, d'avoir déplu à

quelqu'ami de Sylla, ou de posséder de grandes richesses. Plutarque rapporte que *Quintus Aurelius*, qui jamais n'avait pris aucune part aux affaires publiques, ayant aperçu son nom sur la liste fatale, s'écria : *Malheureux ! c'est ma maison d'Albe qui me proscrit !* et quelques momens après il fut assassiné.

CHAPITRE VIII.

Sylla est déclaré Dictateur perpétuel. — Il abdique cette dignité.

Le barbare Sylla s'étant fait déclarer dictateur perpétuel, parut dans le *Forum*, avec l'appareil le plus redoutable, établit de nouvelles lois, en abrogea d'anciennes, et changea, d'après son caprice, quelques formes du gouvernement. Alors s'étendirent sur des villes et sur des nations entières les proscriptions qui ne tombaient auparavant que sur des particuliers. Il confisqua le territoire entier de toutes les cités d'Italie qui s'étaient déclarées pour *Marius*. Il en fit la distribution à ses soldats, attachés à sa fortune et à ses intérêts.

Cet homme qui avait usurpé sur sa patrie l'empire le plus absolu, s'avisa tout-à-coup d'y renoncer. Sylla, après avoir fait périr dans les guerres civiles, plus de cent mille citoyens; Sylla, dont la vengeance avait été la passion dominante, rassasié de tant de sang qu'il avait fait répandre, fut assez hardi pour se dépouiller de la souveraine puissance, et pour se réduire de lui-même au rang de simple citoyen, sans craindre le ressentiment de tant d'illustres familles dont il avait livré les chefs à la mort.

On assure, au contraire, qu'après avoir abdiqué la dictature, il déclara hautement au milieu du *Forum*, qu'il était prêt à rendre compte de sa conduite au peuple romain. En même temps, ayant congédié ses licteurs et ses gardes, il se promena quelques minutes avec ses amis, au milieu d'un peuple immense qui, frappé d'étonnement, regardait un changement si peu attendu comme un prodige. Sylla se retira ensuite dans une maison de campagne, à Pouzole: il y finit tranquillement sa vie au sein des voluptés.

Plutarque rapporte que cette abdication volontaire fut regardée, à Rome, comme le dernier effort de la magnanimité, sans faire attention que Sylla venait d'établir quarante-sept

légions dans divers cantons d'Italie, dont il avait chassé les habitans. Ces gens-là, selon la remarque d'Appien, regardant leur fortune comme attachée à la vie du dictateur, veillaïent à sa sûreté, toujours prêts à le secourir ou à le venger.

CHAPITRE IX.

Portraits de Pompée, de César et de Crassus.

La république devant nécessairement périr, selon les expressions de Montesquieu, il n'était plus question que de savoir comment et par qui elle devait être abattue. Trois hommes également ambitieux, effaçaient alors les autres grands de Rome par leur crédit, par leurs exploits et par leurs richesses. Cneius Pompeius Magnus, Caïus Julius César et Marcus Licinius Crassus. Ce dernier, célèbre par sa mort chez les Parthes, était fils de Crassus le censeur, proscrit par Marius. Il s'était réfugié en Espagne, où pendant huit mois il vécut caché dans une caverne. Sylla le recueillit en Afrique, et le chargea d'une levée de soldats

chez les Marses. Il fallait traverser quelques quartiers de l'armée ennemie, Crassus demandait une escorte; Sylla, qui voulait accoutumer ses officiers aux entreprises les plus difficiles, lui répondit fièrement: Reçois pour escorte ton père, ton frère, tes parens, tes amis massacrés par nos tyrans, et dont je veux venger la mort. Crassus part sans répliquer, traverse heureusement différens corps de l'armée ennemie, lève un corps nombreux de troupes, et partage dans la suite les périls et la gloire de Sylla. Dans le même tems, Pompée, alors âgé de vingt-trois ans, joignait Sylla avec trois légions; il se lia d'amitié et d'intérêt avec Crassus.

Le dictateur, aussi libéral à l'égard de ses amis qu'implacable envers ses ennemis, se faisait un plaisir de répandre à pleines mains les trésors de la république sur ceux qui s'étaient attachés à sa fortune: telle fut la principale source des richesses de Crassus; elles n'amollirent point son courage. Depuis trois ans la guerre des esclaves durait en Italie, avec autant de honte que de désavantage pour le gouvernement romain, lorsque le sénat lui en donna la conduite. La fortune changea sous cet habile général. Spartacus, défait dans plusieurs com-

bats, périt sous les armes. Crassus, de retour à Rome, fut nommé consul en 683, avec Pompée, simple chevalier sans magistrature, et atteignant à peine sa trente-quatrième année; mais sa haute réputation, due à l'éclat de ses victoires, couvrait ces irrégularités. On ne crut pas qu'un citoyen, honoré de triomphe à l'âge de vingt-quatre ans, avant que d'avoir entrée au sénat, fût assujetti aux règles ordinaires.

Crassus, pour capter l'affection de la multitude, donna un festin au peuple romain, à l'issue duquel tous les citoyens pauvres reçurent autant de blé qu'ils en pouvaient consommer pendant trois mois. Pompée, pour renchérir sur cette générosité, fit casser les lois de Sylla, bornant l'autorité du peuple.

Pompée, au rapport de Cicéron, était né pour toutes les grandes choses; il eût surpassé les plus grands orateurs, si son ambition ne l'eût entraîné vers la gloire des armes. Général avant d'être soldat, sa vie ne fut qu'une suite continuelle de victoires: il fit la guerre dans les trois parties du monde et revint triomphant. Il vainquit en Italie Carinat et Carbo, du parti de Marius; Domitius, dans l'Afrique; Sertorius, en Espagne; les pirates de Cilicie sur la

Méditerranée; et depuis la défaite de Catilina, il triompha de Mithridate et de Tigrane.

Dans ce haut degré de gloire où la fortune l'avait conduit, sa politique l'engageait à se familiariser avec ses concitoyens. Il ne paraissait ordinairement en public, qu'accompagné d'une foule de créatures dont le cortége nombreux représentait mieux la cour d'un grand prince que la suite d'un républicain. Ce n'est pas qu'il abusât de son pouvoir; mais accoutumé, dès sa jeunesse, au commandement des armes, il ne pouvait s'accoutumer à la simplicité de la vie privée. Ses mœurs étaient pures, sa conduite aussi éloignée de l'avarice que de la prodigalité; il recherchait moins, dans les dignités qu'il briguait, la puissance qui en est inséparable, que l'éclat qui les environnait.

Deux fois Pompée retournant à Rome, maître d'opprimer la république, eut la modération de licencier ses armées avant d'y entrer, et d'y paraître en simple citoyen, pour s'assurer les éloges du sénat et du peuple. Son ambition était plus douce que celle de César. Il aspirait à la dictature, mais par les suffrages du peuple. Il n'eût pas consenti à usurper la souveraine puissance; il souhaitait qu'on la lui remît en dépôt. Dans cette vue, comme dit Montesquieu, il se

servit de la plus vile populace pour troubler les magistrats dans leurs fonctions, espérant que les gens sages, lassés de vivre dans l'anarchie, le créeraient dictateur par désespoir.

Enfin il s'unit d'intérêts avec César et Crassus. Caton disait que cette union avait perdu la république. En effet, dans la situation de Rome où, comme dit Salluste, se trouvait une génération entière de gens qui ne pouvaient avoir de patrimoine, ni souffrir que d'autres en eussent, la guerre civile était moins à craindre qu'une paix qui, réunissant les vues et les intérêts des principaux, organisait la tyrannie.

César était l'homme, de son temps, le mieux fait et le plus robuste; adroit dans toutes sortes d'exercices, infatigable au travail, courageux jusqu'à la témérité, vaste dans ses desseins, magnifique dans ses dépenses, libéral jusqu'à la profusion, éloquent dans ses discours, écrivain profond, politique adroit, la nature semblait l'avoir fait naître pour commander aux hommes. Ce fut constamment le but de son ambition. La grandeur et les périls d'une telle entreprise ne l'épouvantèrent jamais. Les exemples récens de Marius et de Sylla prouvaient assez la possibilité de s'élever à la souveraine puissance; mais sage jusque dans ses desirs

immodérés, il distribua en divers temps l'exécution de ses desseins.

A peine Sylla descendait dans la tombe, que César se jeta dans les affaires : il embrassa le parti populaire, parce que Pompée était à la tête de celui des nobles. Sylla avait fait abattre les trophées de Marius ; César n'était encore qu'édile, qu'il fit sculpter secrètement, par d'excellens artistes, la statue de Marius couronné par les mains de la victoire. Il y ajouta des inscriptions en son honneur, analogues à la défaite des Cimbres, et fit placer de nuit ces nouveaux trophées dans le Capitole. Les partisans de Sylla se récrièrent contre une entreprise si hardie. On publiait que César aspirait à la tyrannie, et qu'il fallait punir un homme qui osait, de son autorité privée, relever les statues qu'un souverain magistrat avait abattues. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on obtint sa grace du dictateur, et sur ce qu'on lui représentait qu'un homme aussi jeune était peu à craindre, on assure que Sylla répondit que dans cet homme si jeune il découvrait les vues de Marius.

Les parens et les amis de César, instruits de ce discours, et sachant combien tous ceux qui avaient appartenu à Marius étaient odieux au

dictateur, l'engagèrent à sortir de Rome, où il ne revint qu'après la mort de Sylla. Il fut nommé préteur, et en sortant de cette charge, le peuple lui déféra le gouvernement d'Espagne. La Galice et la Lusitanie, encore indépendantes, furent alors soumises à l'empire romain. César ne négligea pas ses intérêts particuliers en faisant cette conquête. Des contributions violentes firent passer dans ses mains presque tout l'or et l'argent de ces provinces. Il revint dans Rome, chargé de richesses qu'il fit servir à se procurer de nouvelles créatures par des libéralités continuelles. Sa maison leur était ouverte en tout temps; rien ne leur était caché que son cœur, toujours impénétrable à ses plus intimes amis.

On ne doutait point à Rome que César n'eût été secrètement le chef de la conjuration de Catilina. Il est probable que si elle eût réussi, ce fameux rebelle qui ne croyait travailler que pour sa propre grandeur, aurait vu les fruits de son crime enrichir un homme plus accrédité que lui dans cette faction même, et qui avait eu l'adresse de ne laisser à Catilina que les périls de l'exécution. Cependant la mauvaise issue de cette entreprise qui couvrit Cicéron de tant de gloire, le souvenir de la mort des Gracques, assassinés sous les yeux de la multitude qui les

adorait, et la dispersion du parti de Marius, voué à la popularité, lui firent bientôt comprendre que la faveur seule du peuple ne suffisait pas pour couronner ses projets, et qu'il ne s'éleverait jamais à la dictature sans avoir un parti dans le sénat.

CHAPITRE X.

César, Pompée et Crassus s'unissent ensemble.

Deux factions dominaient alors alternativement dans le sénat romain ; celle de Pompée et celle de Crassus : l'un le plus puissant, l'autre le plus riche de Rome. César voulut réunir ces deux hommes, et tira seul toute l'utilité d'une réconciliation si pernicieuse à la liberté publique. Elu consul par le concours des deux factions, il forma bientôt un troisième parti qui opprima dans la suite ceux qui avaient le plus contribué à son élévation.

Rome était alors en proie à l'ambition de trois hommes dont le vaste crédit disposait souverainement des principaux emplois de la répu-

blique. Crassus, trop riche pour un particulier, songeait moins à augmenter son pouvoir qu'à ramasser de nouvelles richesses. Pompée, content des marques extérieures de vénération que lui attirait l'éclat de ses victoires, jouissait de sa réputation. Il lui en coûtait de convenir qu'en élevant César comme il avait fait, il eût manqué de prévoyance; il soutenait au sénat que César n'oserait pas faire la guerre à la république; parce qu'il l'avait dit plusieurs fois, il le redisait encore, et ne se mettait pas en défense, pour ne pas convenir qu'il se fût mis en danger.

Cependant César, plus habile et plus caché que Crassus et Pompée, jetait les fondemens de sa puissance sur la sécurité de l'un et de l'autre; il n'oubliait rien pour augmenter leur confiance, pendant qu'à force de présens il gagnait les sénateurs qui leur étaient attachés. Les amis de Crassus et de Pompée devinrent insensiblement les créatures de César. Il séduisit jusqu'à leurs affranchis, pour être averti de tout ce qui se passait dans leurs maisons. Bientôt il se servit contre Pompée, des forces qu'il lui avait confiées. César ne parlait que de rendre au peuple sa souveraineté usurpée par les nobles, et cachant sous le masque de la popularité sa profonde ambition, la ville fut trou-

blée par ses émissaires. Il se rendit maître des élections ; les consuls, les préteurs, les tribuns, furent achetés au prix mis par eux-mêmes.

La manière indirecte avec laquelle César brouilla Pompée avec le sénat, et le sénat avec le peuple, fut le chef-d'œuvre de son habileté. Il entreprit de faire revivre les lois agraires ; il prévoyait que l'opposition de Caton, de Cicéron, et de tous les républicains zélés, exciterait contre eux la clameur publique, et que le peuple, toujours aveugle dans ses intérêts, se déclarerait contre ces sénateurs, sans réfléchir qu'ils ne s'opposaient aux propositions de César que pour garantir la fortune publique, fondée sur le maintien des propriétés légalement acquises, et sur l'équilibre de travail, d'industrie et de jouissances entre les riches et les pauvres. Les terres de la Campanie abandonnées par Sylla à ses soldats, avaient été délaissées par des hommes que l'habitude des camps éloignait des travaux de la campagne ; César les fit distribuer entre vingt mille citoyens qui avaient au moins trois enfans.

Pompée et Crassus donnèrent les mains à cette aliénation, dont la perte ne pesait pas sur eux, et qui fut résolue dans une assemblée du

peuple. Ces colons furent, dans la suite, autant de cliens que leur intérêt attachait à la fortune de César. Il fit ensuite passer une loi qui obligeait le sénat entier, et tous ceux qui parviendraient aux magistratures, de faire serment de ne jamais rien proposer au préjudice des décisions prises dans les assemblées du peuple durant son consulat. Par cette adroite précaution, il sut rendre les fondemens de sa fortune si solides, que dix années d'absence, les tentatives des républicains rigides, et les mauvais offices de ses ennemis, ne purent les ébranler.

CHAPITRE XI.

Ils partagent entr'eux les principales provinces. — Mort de Crassus.

César, à la tête du parti populaire, avait encore besoin du crédit de Pompée : il lui donna sa fille Julie en mariage, comme un nouveau gage de leur union; épousa Calphurnie, fille de Pison, qu'il fit désigner consul; se fit décerner le gouvernement des Gaules et de l'Illyrie pour cinq ans; investit de celui de l'Orient, Crassus qui le demandait. Pompée

obtint l'Espagne et l'Afrique, qu'il gouverna toujours par ses lieutenans, pour ne pas quitter les délices de Rome. En vain Caton criait dans le sénat, que c'était une chose honteuse que l'empire fût ainsi prostitué, et que les grands de Rome, par une espèce de trafic de leurs filles, donnassent pour leur dot le gouvernement des grandes provinces; trois hommes n'en avaient pas moins partagé entr'eux le corps entier de l'état. Telle fut la ligue qu'on appela *le premier Triumvirat.*

La jalousie du commandement et une émulation de gloire, avertirent enfin César et Pompée qu'ils étaient ennemis, malgré les apparences de leurs anciennes liaisons. Crassus, par son crédit et par ses richesses, les tenait dans une espèce d'équilibre. Sa mort chez les Parthes les mit en mesure de faire éclater leurs sentimens. La mort de Julie, acheva de rompre les liens qui attachaient ensemble le beau-père et le gendre.

CHAPITRE XII.

Origine des divisions entre César et Pompée.

La confusion et le désordre étaient à leur comble dans Rome ; ceux qui briguaient les charges, distribuaient publiquement leur argent aux chefs des factions, et lorsque les sommes offertes par les candidats étaient égales, le peuple se séparait sans faire d'élection. Ce désordre fut poussé si loin, que Rome resta six mois sans premiers magistrats. Pompée était soupçonné de favoriser l'anarchie, pour forcer le peuple, par l'excès du malheur, à lui déférer la dictature. Le sénat paraissait disposé à prendre ce parti ; Caton prévint cet événement, en lui faisant déférer le consulat sans lui donner de collègue. En même tems on lui continua ses gouvernemens et le commandement des armées d'Italie.

César prit occasion de ces faveurs, qui venaient d'être accordées à son rival, pour demander d'être continué dans son gouvernement des Gaules, et qu'il lui fût permis, sans être à Rome, de solliciter le consulat. A ces demandes

mandes il ajoutait des menaces que n'autorisaient que trop la vénalité des charges, à laquelle le sénat ne mettait aucun obstacle.

Les vastes desseins de César commençaient à percer dans le public. Le sénat voyant enfin la nécessité d'affaiblir un homme si dangereux, mais n'osant manifester sa défiance, de peur de pousser celui qui en était l'objet à un dénouement tragique; prétextant le besoin pressant d'un renfort de troupes dans la Syrie, avait ordonné qu'on tirerait pour ce service deux légions, une de l'armée d'Italie, et l'autre de celle des Gaules. Pompée, pour affaiblir davantage son rival, lui redemanda une légion qu'il lui avait prêtée.

César pénétrait le dessein de ses ennemis; il ne laissa pas d'envoyer les deux légions. Appius Claudius qui les commandait, voulant flatter la vanité de Pompée, l'assurait que l'armée des Gaules le desirait pour son imperator, et que les soldats, soupçonnant César d'aspirer à la tyrannie, étaient résolus de l'abandonner s'il les menait contre Rome. Trompé par ces discours, Pompée négligea les précautions nécessaires contre un ennemi qui s'avançait avec une armée puissante et aguerrie. Lorsque ses amis, étonnés de sa sécurité, lui représentaient

l'importance de se fortifier par de nouvelles levées, il leur répondait qu'il n'avait qu'à frapper du pied contre terre, et qu'il en ferait sortir des légions.

Un sénatus-consulte, qu'on voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Césène, déclarait sacrilége et dévouait aux dieux infernaux tout général qui passerait à la droite du Rubicon, pour s'approcher de Rome avec une force armée. Le pays de la gauche du Rubicon aux Alpes, portait le nom de *Gaule cisalpine.* Cette conformité de nom avait mis cette partie de l'Italie sous le commandement de César, en qualité de gouverneur général des Gaules. Il en résulta que, maître des passages des Alpes, où Pompée aurait pu l'arrêter, le parti du sénat fut obligé d'abandonner l'Italie dès le commencement de la guerre.

CHAPITRE XIII.

Pompée abandonne l'Italie. — Bataille de Pharsale. — Suites de ce combat.

La même frayeur (1) qu'Annibal porta dans Rome après la bataille de Cannes, César l'y répandit lorsqu'il passa le Rubicon. Pompée éperdu, ne vit de parti à prendre que celui qui reste dans les affaires désespérées. Il sortit de Rome, y laissa le trésor public, abandonna une partie de ses troupes, toute l'Italie, et passa la mer. César, vainqueur sans avoir tiré l'épée, alla chercher son ennemi dans la Grèce.

Pompée, maître des côtes, et ayant des forces supérieures, était sur le point de voir l'armée de César détruite par la misère et la faim : mais comme il avait souverainement le faible de vouloir être loué, il ne pouvait s'empêcher de prêter l'oreille aux vains discours des jeunes sénateurs qui le raillaient sur sa prudence. Il veut, disait l'un, se perpétuer dans le com-

(1) Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, chap. 11.

mandement, et devenir, comme Agamemnon, le roi des rois. Je vous avertis, disait un autre, que nous ne mangerons pas cette année des figues de Tusculum. Quelques succès particuliers achevèrent de tourner la tête à cette troupe sénatoriale. Ainsi, pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours; il sacrifia tant d'avantages, pour aller combattre avec des troupes nouvelles une armée qui avait vaincu tant de fois.

Lorsque les restes de Pharsale se furent retirés en Afrique, Scipion qui les commandait, ne voulut jamais suivre l'avis de Caton, de traîner la guerre en longueur. Enflé de quelques succès, il risqua tout et perdit tout. Lorsque Brutus et Cassius rétablirent ce parti, la même précipitation perdit la république une troisième fois.

Tout plia sous la fortune de César. Il était maître de l'empire, deux ans après son passage du Rubicon. Il fit publier une amnistie générale; mais la modération que montre un ambitieux qui vient d'usurper la souveraine puissance, ne mérite pas de grands éloges. Les honneurs les plus éclatans l'attendaient à Rome; il fut créé consul pour dix ans, et dictateur perpétuel. On lui donna le titre de père de la patrie; sa per-

sonne fut déclarée inviolable; il eut le droit d'assister aux jeux publics, dans une chaire dorée, surmontée d'une couronne d'or. Il fut même décrété qu'après sa mort, cette chaire et cette couronne resteraient dans les théâtres pour immortaliser sa mémoire.

La plupart des sénateurs ne lui avaient décerné ces honneurs extraordinaires que pour le rendre plus odieux, et pour accélérer sa perte, vers laquelle il s'avançait lui-même par le despotisme de son gouvernement. Non-seulement il disposait à son gré de la république entière, mais il bravait jusqu'aux formes anciennes de sa liberté, dont au moins il eût dû respecter l'ombre et l'image. Ses secrétaires faisaient les sénatus-consultes, et les souscrivaient du nom des premiers sénateurs qui leur venaient dans la pensée. J'apprends quelquefois, dit Cicéron, (Lettres familières) qu'un sénatus-consulte, passé à mon avis, a été porté en Syrie ou en Arménie, avant que j'aye su qu'il ait été fait, et plusieurs princes m'ont écrit des lettres de remercîment sur ce que j'avais été d'avis qu'on leur donnât le titre de roi, que non-seulement je ne savais pas être rois, mais même qu'ils fussent au monde. César essaya un jour de ceindre son front du diadème; mais voyant que

le peuple cessait ses acclamations, il n'osa hasarder de conserver la couronne posée sur sa tête par ses courtisans.

CHAPITRE XIV.

Assassinat de César.

Cinq mois après avoir été déclaré dictateur perpétuel, César fut assassiné dans le palais de Pompée, par des hommes qu'il avait comblés de bienfaits, mais qui les lui reprochaient comme le prix de la liberté publique enlevée. Ce meurtre était généralement prévu à Rome. Cicéron en parle dans ses Lettres, comme d'un événement très-probable. Un certain droit des gens, une opinion établie dans les républiques anciennes, présentait à la vénération publique l'assassin de celui qui avait usurpé la souveraine puissance. A Rome, sur-tout depuis l'expulsion des Tarquins, la loi était précise, les exemples reçus. La république armait le bras de chaque citoyen, le créait magistrat pour le moment, et l'avouait pour sa défense. Brutus avait dit à ses amis, que quand son père reviendrait sur la

terre, il le tuerait s'il aspirait à la tyrannie. En effet, le crime de César qui avait détruit un gouvernement libre, pouvait-il être puni autrement que par un assassinat? On demande pourquoi on ne l'avait poursuivi par la force ouverte ou par les formes légales; n'était-ce pas demander raison de ses crimes.

Suétone et Dion Cassius rapportent que César apercevant Brutus parmi ceux qui le poignardaient, l'appela son fils. Cette anecdote a été recueillie par Voltaire; il s'en sert pour envelopper l'action de Brutus de l'image déchirante d'un parricide. Cicéron nous apprend que Brutus n'avait que quinze ans moins que César. Servilie, sa mère, fut tendrement aimée de César qui la combla de bienfaits, à ce que dit Suétone: qu'en conclure? que César put aimer Servilie après la naissance de Brutus. Les vertus étaient plus précoces chez les Romains, même au temps de César, que les vices. On ne voit point d'exemples dans leur histoire, d'écarts de l'esprit et du coeur, qui aient précédé la virilité.

Les conjurés semblaient avoir borné toutes leurs opérations à la seule punition du tyran; mais aucune disposition n'était faite, de leur part, pour soutenir ce mémorable événement.

On lit dans une des lettres de Memmius à

Cicéron, traduites en français par Voltaire : « Nous sommes trop riches, trop puissans, trop ambitieux, pour que la république romaine puisse renaître. Je suis persuadé qu'après César il y aura des temps encore plus funestes. Les Romains, après avoir été les tyrans des nations, auront toujours des tyrans. Mais quand le pouvoir monarchique sera affermi, il faudra bien, parmi ces tyrans, qu'il se trouve quelques bons maîtres. Si le peuple est façonné à l'obéissance, ils n'auront point d'intérêt d'être méchans; s'ils lisent vos ouvrages, ils seront vertueux. Je me console par cette espérance, des maux que j'ai vus et de ceux que je prévois. »

CHAPITRE XV.

Suites du meurtre de César. — Funérailles de ce magistrat.

Cette prédiction s'accomplit à la lettre. En vain Brutus et Cassius, précédés d'un héraut d'armes portant au bout d'une lance le bonnet de la liberté, parcouraient les rues de la ville reine, et publiaient qu'ils venaient de

tuer le roi de Rome, ceux auxquels ils s'adressaient, n'étaient plus ces Romains qui préféraient la liberté à la vie : accoutumés à vivre du prix de leurs suffrages, vendus au plus offrant, ou des libéralités du dictateur, ils gardaient un silence morne, semblable à celui de la douleur. Les soldats vétérans, qui craignaient qu'on ne leur demandât compte des dons immenses qu'ils avaient reçus, faisaient retentir Rome du bruit de leurs armes. Antoine, Lépide, et les autres confidens de César, s'étaient d'abord cachés de peur d'être enveloppés dans sa perte; témoins de la disposition du peuple, ils se montraient en public, et rassemblaient leurs créatures. Le sénat s'assembla pour décider si César devait être considéré comme un tyran ou comme un magistrat légitime, et si ceux qui l'avaient tué méritaient des peines ou des récompenses.

Jamais cause plus importante n'avait été agitée dans une plus auguste assemblée. Les deux partis qui la divisaient, mettaient une égale habileté à cacher leurs vues particulières sous l'apparence du bien public; chaque sénateur, se défiant de ceux qui l'environnaient, et ne pouvant encore prévoir quelle tournure prendrait cette affaire, n'émettait son voeu qu'avec des

ménagemens extrêmes. On convint d'un tempérament qui semblait, en alliant les extrêmes, déclarer à la fois César innocent et coupable. Il fut décrété que la mort du dictateur ne serait pas poursuivie, mais que toutes ses ordonnances recevraient leur exécution. Antoine parut donner les mains à cet arrangement : les gouvernemens des provinces furent distribués aux meurtriers de César. Marcus Brutus eut l'île de Crète et les îles de l'Archipel, Cassius l'Afrique, Trebonius l'Asie, Cimber la Bythinie, Decimus Brutus la Gaule Cisalpine, qu'il occupait avec une armée; Antoine consentit à recevoir chez lui Brutus et Cassius, chefs des conjurés. Il se fit une réconciliation entre les chefs des partis, réunion apparente qui ne trompa personne.

Les actes de César ayant été approuvés sans exception, Antoine, qui était consul, se saisit des papiers du dictateur, gagna ses secrétaires, et fit inscrire, dans son testament, tout ce qu'il voulut; de manière que César régnait plus despotiquement après sa mort que pendant sa vie. Tout homme qu'Antoine voulait favoriser, trouvait une récompense dans les livres de César. Ce dictateur préparait une expédition contre les Parthes; il avait rassemblé dans le temple

d'Ops des sommes immenses pour la faire réussir ; Antoine avec son livre en disposa à sa fantaisie.

Les conjurés avaient d'abord résolu de jeter le corps de César dans le Tibre, ils n'y auraient trouvé aucun obstacle dans les premiers momens de surprise qui suivent toujours un événement inattendu. De vaines considérations les retinrent. Le sénat se crut obligé de permettre les obsèques d'un homme qui n'avait pas été déclaré tyran. Polybe vante l'ancienne coutume des Romains de porter, dans les funérailles, les images des ancêtres, et de faire ensuite l'oraison funèbre du défunt. Antoine fit celle de César; il montra au peuple sa robe ensanglantée, lut son testament, dans lequel il faisait aux Romains pauvres, de grandes largesses, et agita, avec tant d'art, la multitude aisée à émouvoir, qu'elle mit le feu aux maisons des conjurés.

Le sénat s'aperçut alors, mais trop tard, de la faute qu'il avait faite de ne pas condamner la mémoire du dictateur. Cicéron en fait l'aveu dans ses Lettres à Atticus ; il disculpe ce corps sur le trop long intervalle écoulé entre le meurtre de César et l'assemblée du sénat. Ceux qui connaissent le prix

d'un moment dans les affaires où la multitude prend part, ne seront pas étonnés qu'une mesure qui pouvait être prise avec succès dans un instant, fût d'une exécution impossible dans un autre. Le gouvernement favorisait ouvertement les entreprises des conjurés, persuadé que la conservation des formes républicaines dépendait de la supériorité de ce parti. Cependant Antoine, aidé par Lépide, gouverneur de la Gaule narbonnaise et de l'Espagne, s'acheminait vers la puissance souveraine, lorsque Octave se présenta dans Rome pour recueillir la succession de César qui l'avait adopté dans son testament.

CHAPITRE XVI.

Octave se fait reconnaître héritier de César. — Antoine est déclaré ennemi public. — Mort de Decimus Brutus.

Octave était fils de Caïus Octavius, qui avait exercé la préture, et d'Accia, fille de Julie, soeur de César. Il entrait dans sa dix-neuvième année, lorsque quelques sénateurs auxquels sa jeunesse inspirait de la confiance, et qui vou-

laient opposer son nom aux entreprises d'Antoine, l'engagèrent à venir à Rome pour faire autoriser son adoption par le préteur. Au bruit de sa marche les soldats auxquels César avait donné des terres en Italie, accouraient lui offrir leurs services. On lui apportait de l'or de toute part, et quand il approcha de Rome, la plupart des magistrats, créatures du dictateur, et le peuple en foule, sortaient au-devant de lui.

Octave, après avoir pris le nom de César et vendu son patrimoine pour payer une partie des legs portés dans le testament de son père adoptif, se conduisit avec une prudence qu'on ne devait pas attendre de son âge. Cicéron jouissait dans le sénat, d'un grand crédit qu'il devait à ses services autant qu'à ses rares talens; Octave César l'appelait son père, le consultait sur ses affaires, le flattait, l'adulait et employait, pour capter sa bienveillance, les artifices dont la vanité ne se défie jamais. Cicéron, pour perdre Antoine, son ennemi particulier, travaillait à l'élévation d'Octave, au lieu de faire oublier au peuple le nom de César, si fatal à la république.

Antoine, à l'issue de son consulat, s'était fait donner par le peuple le gouvernement de la Gaule cisalpine, dont Decimus Brutus

était en possession. Il se servit des légions qu'il commandait, pour chasser ce républicain d'une province dont le commandant ouvrait ou fermait à son gré les Alpes aux armées qui pouvaient menacer Rome.

Malgré la passion pour les maximes républicaines, montrée par Octave aux chefs du parti qui dominait dans le sénat, il favorisait sans doute secrètement Antoine le lieutenant, l'ami de César, qui combattait alors un de ses meurtriers; mais n'étant encore revêtu d'aucune magistrature, il cachait avec soin ses efforts et même ses sentimens. Décimus Brutus était assiégé dans Modène par Antoine, le sénat décrète que le siége serait levé et que les légions romaines reviendraient dans Rome; Antoine refuse d'obéir; il est déclaré ennemi de la patrie.

Les deux consuls Hirtius et Pansa, furent chargés de marcher contre lui. Octave, auquel on donna la qualité de propréteur, leur fut adjoint dans le commandement. Les observateurs voyaient avec surprise le fils adoptif de César marcher, sous les enseignes de ses ennemis, au secours d'un des assassins de son père. Antoine fut entièrement défait, et forcé de passer les Alpes; mais les deux consuls avaient été

tués, le commandement de l'armée passait à Décimus Brutus; Octave quitte le camp avec les légions qui s'étaient données à lui, s'approche de Rome pour solliciter le consulat, quoiqu'il n'atteignît pas encore sa vingtième année.

Octave songeait sérieusement à se réconcilier avec Antoine, et il n'attendait pour ouvrir avec lui une négociation, que le parti qu'allaient prendre Lépide, et Plancus, gouverneur de la Gaule Celtique. L'un et l'autre s'étaient déclarés en faveur d'Antoine qui, repassant les Alpes avec dix-sept légions, surprit Décimus Brutus dans les environs d'Aquilée, et lui fit couper la tête.

CHAPITRE XVII.

Second triumvirat entre Antoine, Octave et Lépide.

Cette nouvelle inattendue avait jeté le sénat dans la consternation. Octave demandait le consulat, vacant par la mort d'Hirtius et de Pansa. Des amis communs priaient Cicéron, de sa part, d'employer son crédit pour les faire

élire tous deux en même temps. Ils lui représentaient qu'Octave, trop jeune encore pour conduire les affaires de la république, ne desirait que le titre de consul, dont il lui laisserait toute la puissance, et qu'il ne serait son collègue que pour apprendre, sous un si grand maître, l'art de gouverner les hommes. Cicéron, séduit par des louanges dont il était avide, ou persuadé que le seul moyen d'empêcher le jeune César de se concilier avec Antoine, était de le déclarer consul, et de le charger de la guerre contre ce rebelle, se prononça fortement en sa faveur. César, pendant la discussion, s'avançait vers Rome avec ses troupes. Au bruit de son approche, tous les suffrages se réunirent en sa faveur; il fut proclamé consul; et ne croyant plus avoir besoin de Cicéron, il se fit donner pour collègue Quintus Péditus, un de ses parens.

Dès ce moment, le caractère d'Octave parut à découvert. Antoine avait éprouvé devant Modène ce que pouvait encore le nom seul de la république. Désespérant de s'emparer seul de la puissance souveraine, il consentait à la partager. Octave craignait, de son côté, qu'Antoine ne se tournât vers la république, et que les meutriers de son père adoptif n'échappassent

sent à sa vengeance. Ces deux rivaux avaient le plus pressant intérêt à se rapprocher. Leur entrevue eut lieu dans une petite île déserte que forme, auprès de Modène, la rivière de Panaro.

Les armées des deux rivaux campaient sur les bords du fleuve. Lépide, gouverneur de la Gaule aquitanique et d'Espagne, se trouvait dans celle d'Antoine avec ses légions. Octave et Antoine se défiant l'un de l'autre, n'étaient pas fâchés qu'un tiers intervînt dans les différends qui pouvaient naître entr'eux. Lépide entra le premier dans l'île, et après avoir reconnu qu'aucun piége n'y était tendu, ses deux collègues vinrent le joindre. Les conférences furent tenues sur un tertre d'où ils pouvaient être aperçus de leurs soldats : elles durèrent trois jours. Le résultat fut de s'emparer de l'autorité souveraine pour cinq ans, sous le titre de *triumvirs réformateurs de la république*, de partager entr'eux les provinces, les légions, le trésor public, et de dévouer à la mort tous leurs ennemis, poussant l'exécrable barbarie jusqu'à s'abandonner respectivement leurs parens et leurs amis, dès que ces parens et amis étaient les ennemis de l'un des trois triumvirs. Lépide sacrifia son frère à ses

deux collègues; Antoine souscrivit à la proscription de son oncle, et Octave à celle de Cicéron, qui l'avait soutenu de son crédit contre Antoine même.

Il fut encore arrêté que les soldats seraient investis de la propriété du territoire et même des maisons de dix-huit villes d'Italie, au choix des triumvirs. Les plus considérables de ces cités dont les possesseurs furent chassés, étaient Capoue, Regium, Venuse, Benevent, Nocera, Rimini et Vibone.

CHAPITRE XVIII.

Proscriptions.

Il faudrait les pinceaux de Salluste pour peindre les épouvantables horreurs dont fut scellé l'accord de trois tigres pour dévorer la république. Ils insultèrent leurs contemporains, jusqu'à faire graver des médailles pour éterniser cet événement. On y voyait, d'un côté, l'image d'Antoine, avec l'exergue : *Marcus Antonius, imperator, Augustus, triumvir.* Au revers, les haches consulaires; au dessus, trois mains groupées, et pour devise, ces mots :

Pro salute humani generis. On conserve de ces médailles à la Bibliothèque nationale de Paris. Dion ajoute que les triumvirs ordonnèrent que chacun eût à se réjouir des proscriptions, sous peine de mort.

Le décret de proscription commençait en ces termes : M. Lepidus, M. Antonius et Oct. Cæsar, choisis pour la réformation de la république, etc. Si la générosité de Jules César ne l'avait pas décidé à pardonner à des perfides, et à leur accorder, avec la vie dont ils étaient indignes, des honneurs et des charges qu'ils méritaient moins encore après avoir été pris les armes à la main contre sa personne, il n'aurait pas péri par leur lâche trahison, et nous ne serions pas obligés d'user aujourd'hui de voies de rigueur ; mais les entreprises détestables qu'ils ont formées contre nous, la perfidie horrible dont ils ont usé envers César, et la connaissance que nous avons de leur obstination dans les projets les plus odieux, nous obligent à prévenir de nouveaux malheurs.

La suite contenait l'apologie du procédé des triumvirs, fondée sur la nécessité de purger la ville de Rome des malveillans qui pourraient y causer des troubles durant la guerre qu'Antoine et César allaient faire à Brutus et Cassius.

On s'appuyait aussi sur l'exemple de Sylla. Enfin, après avoir imploré l'assistance des dieux, les triumvirs concluaient ainsi : Toute personne qui donnera refuge à un proscrit, facilitera sa fuite, ou lui fournira les moindres secours, ou seulement aura quelque relation avec lui, sera proscrite à son tour. Celui qui apportera la tête d'un proscrit, recevra une récompense pécuniaire, et sa liberté s'il est esclave. L'esclave qui tuera son maître proscrit, sera déclaré citoyen romain. On délivrera la récompense pécuniaire à tout individu qui indiquera l'endroit où un proscrit est caché, et le nom du dénonciateur ne sera pas connu.

Les cruautés commises par Marius et par Sylla étaient peu de chose en comparaison de celles dont on fut alors témoin ou victime. Le nom de ceux qui furent proscrits les premiers, fut envoyé à Rome, et placé sur un tableau dans le Forum. Quelques soldats des triumvirs massacraient ces infortunés dans leurs maisons, dans les temples, dans les rues, et par-tout où ils les rencontraient. La mesure des proscriptions n'étant pas connue, et chacun craignant de se trouver sur la liste fatale, la désolation fut générale. Quelques-uns, entraînés par leur désespoir, voulaient envelopper la

ville entière dans leur perte. Il est probable que Rome eût été la proie des flammes, sans la prompte arrivée des triumvirs. Ils firent publier la loi qui leur attribuait pour cinq ans la puissance consulaire, et afficher ensuite la liste des proscrits.

Elle contenait trois cents sénateurs et deux mille chevaliers; mais les vengeances particulières, et les vues secrètes des triumvirs, firent périr dix fois plus d'individus qu'il n'y en avait d'inscrits sur le tableau mortuaire. Personne n'osait refuser l'entrée de sa maison aux soldats, qui s'en rendaient maîtres sous prétexte de chercher les proscrits. On remit à Antoine la tête de Rufus, proscrit pour avoir refusé, quelque temps auparavant, de lui vendre une maison voisine de celle de Fulvie; il dit que ce présent appartenait à sa femme, et le lui envoya.

Cicéron, instruit de bonne heure que sa tête était livrée par Octave à Antoine, contre lequel il avait prononcé les *Philippiques*, voulut d'abord se sauver par mer; mais ne pouvant soutenir les incommodités de la navigation, il se fit mettre à terre auprès d'une de ses maisons de campagne. Les assassins l'atteignirent; aussitôt il fait ouvrir sa litière, et présente tran-

quillement sa tête au fer meurtrier. Le tribun Popilius Læna, qui devait la vie à l'éloquence de Cicéron, porta sa tête et ses deux mains à Antoine. On assure que Fulvie perça avec un poinçon d'or la langue du plus grand des orateurs. Cette tête et ces mains furent exposées sur la tribune aux harangues, que Cicéron avait tant de fois fait retentir de sa voix éloquente.

Toutes les noirceurs que la vengeance, la haine ou l'intérêt personnel peuvent produire, se manifestèrent dans cette tragique circonstance. On vit des amis livrer leurs amis aux assassins, des enfans, leur père. Salassus fut trahi par sa femme; Annalis et Thauranius, tous deux préteurs, furent livrés par leurs fils. Fulvius fut vendu par une fille qu'il entretenait. Mais aussi vit-on éclater au sein de tant d'horreurs, tout ce que l'attachement, l'amour et la fidélité peuvent inspirer de plus généreux. Des esclaves se dévouèrent pour leurs maîtres; des femmes portèrent dans les champs leurs maris sur leurs épaules, et se cachèrent avec eux au fond des forêts; des enfans bravèrent la mort pour sauver leur père; les femmes de Lentulus, d'Apuleius, d'Antichius se cachèrent dans des cavernes avec leurs maris, sans vouloir ja-

mais les abandonner. Arranus et Métellus échappèrent au fer des assassins, par les soins et le courage de leurs enfans. Junius dut son salut au service de ses esclaves qui combattirent pour le défendre. L'aventure de Restius est plus surprenante. Il avait fait marquer d'un fer chaud le front d'un de ses esclaves, pour s'être enfui. Cet esclave découvrit l'endroit où son maître s'était caché, et vint l'y trouver. Restius se croyait perdu. Crois-tu, lui dit l'esclave, que ces caractères dont tu as marqué mon front, aient pénétré jusqu'à mon ame? je veux te sauver. Il le conduisit dans un lieu plus désert, et l'y nourrit avec soin. Cependant, comme des soldats vinrent à passer plusieurs fois près de cet endroit, craignant d'être découvert, il surprit endormi un des satellites des tyrans, le tua et jeta son cadavre nu sur le chemin. On vint pour l'arrêter; il déclara, sans se déconcerter, que c'était son maître Restius, proscrit, qu'il venait de tuer, non en vue de la récompense, mais pour se venger des marques infames qu'ils voyaient sur son front.

CHAPITRE XIX.

Les Triumvirs vendent les immeubles des proscrits pour faire la guerre aux meurtriers de César. — Bataille de Philippes.

Après la mort ou la fuite des proscrits, Antoine et Octave, à la tête de quarante légions, se préparaient à passer en Orient, pour combattre Brutus et Cassius. Lépide devait rester à Rome avec trois légions. Ses deux collègues ne lui donnèrent aucune part à la guerre qu'ils allaient entreprendre, parce qu'ils connaissaient son peu de capacité. Il paraît même qu'ils ne l'associèrent au triumvirat que pour lui laisser en dépôt, pendant leur absence, l'autorité souveraine, persuadés qu'ils l'oppprimeraient aisément dès qu'ils n'auraient plus besoin de lui.

Pour subvenir aux dépenses de la guerre, les triumvirs mirent en vente les immeubles des proscrits. On ne pouvait tirer aucun parti de leurs meubles, dont la presque-totalité avait été pillée par les soldats. Cette mesure n'eut aucun succès, soit que personne ne voulût s'annoncer pour riche en faisant des acquisi-

tions dans un temps si orageux, ou qu'il se trouvât peu de personnes assez lâches pour ruiner des familles désolées. Il fallut recourir à d'autres expédiens. On imposa la somme de deux cent mille talens sur environ deux cent mille chefs de familles, romains ou étrangers; dans cette taxe furent comprises quatorze cents dames romaines, mères, filles, parentes ou alliées des proscrits.

Les armées ennemies se trouvèrent en présence sur les confins de la Macédoine et de la Thrace, auprès de la ville de Philippes. Une seule bataille décida du sort de la république romaine; la liberté fut ensevelie avec Brutus et Cassius. Brutus défit, à la vérité, les troupes d'Octave; mais Antoine triompha complétement du corps commandé par Cassius. Ce général, croyant son collègue aussi malheureux que lui, obligea un de ses affranchis à le tuer. Brutus ayant voulu continuer le combat, fut vaincu, et se tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis.

Brutus et Cassius, pour me servir des expressions de Montesquieu, se tuèrent avec une précipitation qui n'est pas excusable. On ne peut lire cet endroit de leur histoire, sans avoir pitié de la république ainsi abandonnée.

Caton s'était donné la mort à la fin de la tragédie; ceux-ci la commencèrent en quelque façon par leur mort.

Les triumvirs établirent alors leur empire sur les ruines de la république : Octave n'avait contribué jusque-là, au succès de sa cause, que par des projets dont encore il cachait à ses deux collègues les motifs les plus profonds. On l'avait vu, la veille de la bataille de Philippes, abandonner le camp qu'il commandait, et, déserteur de sa propre armée, se cacher parmi les bagages pendant qu'on était aux mains. Peut-être qu'il se flattait que les périls ordinaires dans les combats, et le courage d'Antoine le débarrasseraient de ce collègue, et que, sans s'exposer, il recueillerait seul le fruit de la victoire.

Il ne restait quelques débris de la république que dans les îles de Sicile, de Sardaigne et de Corse, où s'étaient réfugiés une foule de proscrits qui combattaient pour leurs dernières espérances. Octave, après plusieurs mauvais succès, vint à bout de détruire ce refuge de la liberté, par les armes d'Agrippa.

CHAPITRE XX.

Octave se brouille avec ses deux collègues. — Lépide est dépouillé du triumvirat.

Octave, vainqueur des républicains, maître de l'Italie, des Gaules, de l'Espagne et de l'Afrique, crut qu'il était temps de rompre avec ses collègues pour régner seul. La perte de Lépide ne lui coûta que quelques intrigues. Accusé, à ce que rapporte Suétone, d'avoir conspiré contre ses deux collègues, il fut dépouillé du triumvirat, et réduit à mener une vie obscure. Je ne puis mieux faire que de copier Montesquieu.

« On est bien aise de voir l'humiliation de ce Lépidus. C'était le plus méchant citoyen qui fût dans la république. Toujours le premier à commencer les troubles, formant sans cesse des projets funestes, où il était obligé de s'associer de plus habiles gens que lui. Saint-Réal, qui en fait l'éloge, cite Antoine qui, dans une de ses lettres, lui donne la qualité d'honnête homme; mais un honnête homme, pour Antoine, ne devait guères l'être pour les autres.

« Je crois qu'Octave est le seul de tous les capitaines romains qui ait gagné l'affection des soldats, en leur donnant sans cesse des marques de lâcheté. Dans ce temps-là, les soldats faisaient plus de cas de la libéralité de leur général que de son courage. Peut-être même que ce fut un bonheur pour lui de n'avoir point eu cette valeur qui peut donner l'empire, et que cela même l'y porta. On le craignit moins. Il n'est pas impossible que les choses qui le déshonorèrent le plus, aient été celles qui le servirent le mieux. S'il avait d'abord montré une grande ame, tout le monde se serait méfié de lui ; et s'il eût eu de la hardiesse, il n'aurait pas donné à Antoine le temps de faire toutes les extravagances qui le perdirent. »

Antoine, maître des provinces orientales de l'empire romain, adoré de ses troupes par sa rare valeur, n'était pas aussi aisé à opprimer que Lépide ; mais ce qui devait former sa principale ressource, devint précisément la cause de sa perte. Les délices de l'orient amollirent ses soldats. Lui-même, enivré d'une passion violente pour Cléopâtre, reine d'Egypte, se flatta qu'en cas de rupture, il y trouverait autant de forces contre son rival, qu'il éprouvait de charmes dans son commerce avec cette princesse. Cet

excès de confiance lui fit négliger le centre de l'empire. Son rival profita de ses fautes pour dominer seul dans Rome. Antoine avait épousé en secondes noces Octavie, sœur d'Octave; Cléopâtre parvint à la faire renvoyer; ce fut le sujet de la rupture entre les deux rivaux. Antoine perdit encore un grand nombre de ses plus illustres partisans, parce qu'on était persuadé en Italie, que s'il l'emportait sur Octave, il transporterait dans Alexandrie le siége de l'empire.

CHAPITRE XXI.

Bataille d'Actium. — Mort d'Antoine.

Les troupes d'Octave s'avancent vers la Grèce. Cléopâtre équipe une armée navale qu'elle unit à celle d'Antoine. La bataille d'Actium se donne; plus de deux cent mille hommes bordaient le rivage, les armes à la main, attentifs à cette tragédie.

On combattait sur le golfe de Larta, avec une égale chaleur de part et d'autre, lorsqu'on vit soixante bâtimens de la reine d'Egypte, équipés avec magnificence, cingler à pleines voiles vers

le Péloponèse. C'est Cléopâtre qui fuit. Antoine, oubliant et sa gloire et sa fortune, vole sur les traces d'une volage maîtresse qui, par cet esprit de coquetterie inconcevable dans les femmes, ayant déja subjugué César et lui-même, formait le dessein de mettre à ses genoux un troisième maître du monde. Octave, vainqueur, poursuit son rival jusque dans le port d'Alexandrie, et le réduit à se donner la mort. Alors, au comble de ses desirs, seul maître de Rome, il établit une nouvelle monarchie, et personne n'entreprit de relever la république.

Le courageux Brutus pouvait seul opérer ce prodige, s'il n'eût pas désespéré trop tôt de la fortune romaine. Ce républicain, ne croyant avoir d'autre appui que sa seule vertu, dont la pratique lui devenait si funeste, s'écriait, après sa défaite : « Vertu que j'ai toujours adorée, et à laquelle j'ai sacrifié biens, plaisirs et dignités, ne serais-tu qu'un vain fantôme sans force et sans pouvoir. Le crime l'emporte sur toi. Quels seront les mortels qui s'attacheront désormais à ton inutile culte ? » Il disait ces fatales paroles en se jetant sur la pointe de son épée et se perçant le cœur.

Tacite observe que depuis les empereurs, il fut plus difficile d'écrire l'histoire. Tout devint

secret. Les dépêches des provinces furent portées dans le cabinet des princes. On ne sut que ce que le gouvernement ne voulait pas cacher, ou ce que les historiens conjecturèrent. Tous les écrivains du siècle d'Auguste, puisque la flatterie donna ce nom à Octave, et que ce nom a prévalu, ont comblé ce prince de louanges : c'est sur les actions qu'il faut le juger.

CHAPITRE XXII.

Portrait d'Octave, surnommé Auguste.

Le génie d'Octave était audacieux, capable de conduire les entreprises les plus compliquées avec beaucoup d'adresse. Dès sa jeunesse il sut se plier aux circonstances; tantôt ami d'Antoine, tantôt son ennemi, l'intérêt seul fut constamment la règle de sa conduite.

Profond dans la connaissance du cœur humain, Octave couvrait ses défauts par l'apparence des vertus qui lui manquaient. C'est ainsi qu'il persuada aux Romains qu'ils étaient libres, ou du moins à la veille de le devenir, et que tous les dix ans il feignait de demander qu'on le déchargeât du poids de l'empire qu'il porta

toujours. Tous ses réglemens tendaient à la formation d'une monarchie, tandis que ceux de Sylla avaient pour but les formes républicaines. Sylla, homme emporté, menait violemment les Romains vers la liberté; Auguste, rusé tyran, les conduisait doucement à la servitude.

Octave ayant devant les yeux le destin de César, s'éloignait de sa conduite pour ne pas le partager : voilà la clef du gouvernement de cet empereur. César disait et répétait que la république n'était rien, que sa volonté seule faisait la loi; Octave ne parlait que de la dignité du sénat et de son respect pour le peuple romain. Il songea donc à établir le gouvernement le plus capable de plaire aux Romains, sans blesser ses intérêts particuliers. Il rendit ce gouvernement aristo-démocratique par rapport au civil, et monarchique par rapport au militaire. Administration ambiguë qui, n'étant pas soutenue par ses propres forces, dépendait entièrement de la volonté du monarque.

Il choisit pour son successeur un des plus méchans hommes de son siècle; mais, feignant de se regarder comme un simple magistrat, il ne commanda point, il pria le peuple de le lui

lui donner pour collègue. Invoquant les lois dont il était le suprême interprète, il voulut que l'élection de Tibère fût l'ouvrage du peuple et du sénat, comme la sienne, disait-il, l'avait été. Tibère lui fut donc associé la douzième année de l'ère vulgaire.

Premier siècle.

Voulant arrêter dans son principe une partie de la confusion qui se manifestait dans les assemblées du peuple, il détermina, au rapport de Suétone, que toutes villes municipes d'Italie participeraient aux élections des magistrats romains, sans sortir de leurs murailles. Les décurions des cités recueillaient les voix de leurs concitoyens et les envoyaient cachetées aux comices. Ce réglement ne subsista pas longtemps. Tacite, en racontant comment Tibère transféra du Champ de Mars au sénat l'élection des consuls, ne fait pas mention de ces scrutins municipaux. Un autre réglement qui divisait toute l'Italie en onze provinces, fut aussi peu durable; Pline, qui en fait mention, insinue qu'Auguste ne cherchait, dans cette division, que sa commodité particulière, sans vouloir en faire une règle de gouvernement.

Mais le plus grand nombre des réglemens publiés par Octave, étaient évidemment mauvais. Il attacha aux simples libelles la peine du

Premier siècle.

crime de lèse-majesté; il autorisa les fidéi-commis; il établit que les esclaves de ceux qui auraient conspiré seraient vendus au public, afin qu'ils pussent déposer contre leurs maîtres. Il gagna l'amitié de la multitude, par les spectacles qu'il lui donnait, et par quelques largesses souvent médiocres, mais faites à propos. Instruit que le peuple murmurait contre des lois qu'il venait de publier, il ne les cassa pas; mais pour détourner l'attention de la multitude, il rappela dans Rome le comédien Pylade, qu'une faction avait fait bannir.

Mécènes son favori, convaincu de l'influence des gens de lettres sur l'opinion publique, comblait de faveurs les poëtes, les orateurs, les historiens. Sa maison était un lycée qui retentissait des louanges d'Auguste. Horace et Virgile les ornaient des charmes de la poésie; d'ailleurs Auguste, dépositaire des revenus de l'état, décorait Rome de monumens si magnifiques, qu'il méritait d'en être l'édile perpétuel.

Incapable de soutenir de sang-froid la vue du moindre péril, il ne montra du courage que dans les conseils. Toutes les victoires qui cimentèrent sa puissance furent l'ouvrage d'autrui; celle de Philippes fut due au seul An-

toine; celle d'Actium, et la défaite de Sextus Pompée, furent l'ouvrage d'Agrippa. En paix, il portait continuellement une cuirasse sous sa robe, et aucun sénateur ne l'approchait qu'après avoir été fouillé.

Premier siècle.

Les gens lâches sont ordinairement cruels; la cruauté entrait aussi dans le caractère d'Octave. Sans parler des proscriptions, dont seul il prolongea le cours, sa vie fut souillée de cent actions cruelles, qui ne peuvent être excusées ni par la nécessité du temps, ni par l'exemple de ses collègues. Le sac de Péruge, prise sur Lucius Antonius, excite le frémissement de l'horreur. Octave abandonna cette ville au pillage, contre la capitulation jurée. Les violences y furent si grandes que les historiens les plus flatteurs ne pouvant les déguiser, en ont rejeté les détails sur l'impétuosité des soldats. Mais du moins ces soldats ne sont-ils pas coupables de la mort de trois cents sénateurs de cette ville, qu'Octave fit égorger de sang-froid. Ces infortunés, conduits devant lui, enchaînés deux à deux, cherchaient à excuser leur attachement au parti d'Antoine, sur les liaisons d'amitié qui avaient subsisté long-temps entre les deux rivaux. Octave leur répliqua: *Vous*

mourrez tous; et après cette sentence barbare et laconique, ils furent hachés en pièces.

Premier siècle.

On assure qu'après la mort d'Antoine, Octave fit assassiner son fils Antillus, réfugié dans le mausolée élevé à son père par les ordres de Cléopâtre, alléguant des conspirations, vraies ou supposées, contre le gouvernement.

Des échafauds restèrent dressés par son ordre sur les places publiques de Rome; il y fit exécuter son affranchi Procilius, qui avait été très-avant dans son intimité, M. Lépidus, fils de son collègue, Ignatius Ruffus, Murena et une foule d'autres. Il fit grace à Cinna, mais ce fut par le conseil de Livie, ou peut-être craignait-il dans Cinna le nom de son aïeul maternel, le grand Pompée, dont les partisans étaient puissans dans Rome, sur-tout parmi le peuple.

Octave fut déifié par les littérateurs qui remplaçaient dans Rome les Caton, les Brutus, les Scipion, les Pompée, les Cicéron, les Hortensius, et tous ces hommes libres qui avaient honoré la métropole du monde. Son siècle, trompé par des phrases harmonieuses et insignifiantes, enivré des charmes que la musique, la poésie, la peinture et l'éloquence lui présentaient, parut oublier sa tyrannie. L'austère philosophie fit bientôt disparaître le clinquant

du bel esprit. La postérité ne vit dans le destructeur de la liberté romaine qu'un tyran lâche et cruel, qui s'était flatté vainement d'échapper à la honte due à ses forfaits, en se faisant louer par des plumes vénales, des vertus qu'il n'avait pas.

Premier siècle.

CHAPITRE XXIII.

Règne de Tibère.

COMME on voit un fleuve miner lentement et sans bruit les digues qu'on lui oppose, et enfin les renverser dans un moment, et couvrir les campagnes qu'elles conservaient; ainsi la puissance souveraine, sous Auguste, agit insensiblement, et renversa tout sous Tibère avec violence.

Claudius Tiberius Nero était fils du sénateur Tiberius Nero qui servit sous César dans la guerre d'Alexandrie. Auguste épousa, en troisièmes noces, sa mère Livie. Auguste avait appelé à l'empire, d'abord son neveu Marcellus, ensuite Agrippa son gendre, puis ses petits-fils, enfin Tibère, fils de sa femme, qu'il avait adopté.

L'art de dissimuler fut le caractère de Tibère.

Premier siècle.

Après la mort d'Auguste, il refusa long-temps dans le sénat, l'autorité souveraine qu'il exerçait depuis long-temps dans l'empire. Cette conduite équivoque indignait quelques sénateurs non encore façonnés au joug de l'esclavage. Un d'eux lui dit un jour, si nous en croyons Suétone : la plupart des hommes ne se pressent pas d'exécuter leurs promesses ; mais pour vous, César, vous tardez à promettre ce que vous exécutez d'avance.

Bientôt, convaincu de l'esprit de servitude qui régnait parmi les grands de Rome, il enleva aux assemblées du peuple le peu d'autorité qu'Auguste leur avait conservée, et transféra l'élection des magistrats au sénat qu'il dirigeait à son gré. Tacite observe que le peuple se contenta de murmurer inutilement d'un changement qui le privait à jamais de son influence politique. Mais dès-lors disparut, avec la magnificence des anciens Romains, la noble émulation mise par les candidats dans la recherche des charges publiques. On les demanda, on les obtint par des voies ténébreuses ; la flatterie, les délations et l'intrigue furent les arts nécessaires pour les obtenir.

Une longue suite de siècles nous sépare de

la révolution qui bouleversa la république romaine; elle cache à nos regards une partie des causes qui, dans un court intervalle de temps, éteignant l'ardent amour des Romains pour la liberté, livraient leurs mains aux chaînes de la servitude, avec toute la lâcheté d'un peuple anciennement subjugué.

Premier siècle.

Dans le temps de la république, les richesses immenses de quelques particuliers étaient entretenues par les emplois mêmes qui les leurs avaient procurées malgré les dépenses énormes où le luxe et l'ambition précipitaient leurs possesseurs; mais sous le nouveau gouvernement cette source tarit, parce que, dans presque toutes les provinces, les procurateurs de César s'emparaient des émolumens qui grossissaient auparavant les trésors des grands de Rome. Cependant les dépenses de luxe subsistant presque les mêmes à Rome, on ne put se soutenir que par la faveur de l'empereur et de ses ministres, auxquels il fallait faire une cour assidue.

Pendant que les magistratures se nommaient dans les comices, quelques vertus, au moins extérieures, étaient nécessaires pour les obtenir; mais dès que le prince, sous le nom du sénat, disposa de tous les emplois, il fallut, pour mé-

Premier siècle.

riter son choix, plus de complaisance que de mérite, et tout ce manége des cours qui exclut l'esprit public. Les passions qui agissent avec le plus de force sur l'esprit des hommes, les éloignaient des grandes vues qui devenaient même dangereuses sous des maîtres ombrageux.

Il existait une loi de majesté contre ceux qui commettaient quelque attentat contre le peuple romain; les empereurs regardant la puissance entière de l'état, comme résidant dans leur personne, appliquèrent cette loi, faite en faveur de la liberté, à ceux qui s'élevaient contre celui qui tenait sa patrie dans l'esclavage. Bientôt cette loi, interprétée arbitrairement, fit trembler tous les citoyens. Des simples paroles, des signes, des pensées même, furent punis de la peine de mort portée par la loi. Le crime de lèse-majesté devint celui de tous ceux auxquels les ministres n'en pouvaient imputer aucun, et que cependant ils voulaient perdre. D'un autre côté, les délateurs furent chéris, honorés, récompensés, et cet infame métier étant une des voies ouvertes à la fortune et aux dignités, on vit des sénateurs, des consulaires, disputer entr'eux de fausses confidences, de perfidies, de trahisons.

Auguste avait recommandé, par son testa-

ment, à ses successeurs, de ne point chercher à étendre l'empire par de nouvelles conquêtes. Tibère craignant toujours que ceux auxquels il confierait les forces publiques ne s'en servissent contre lui, abusa des conseils de son prédécesseur, jusqu'à n'opposer aucune armée aux ravages que les ennemis faisaient sur les frontières. Il laissa les Daces et les Sarmates s'emparer de la Mœsie, les Germains désoler les Gaules. Artaban, roi des Parthes, après avoir fait des incursions dans l'Arménie, lui reprochait, par des lettres injurieuses, ses parricides et sa lâche oisiveté, en l'exhortant d'expier, par une mort volontaire, la haine de ses sujets.

Premier siècle.

Jamais Tibère ne pardonna une faute qui l'intéressait. Il suffisait d'être soupçonné pour lui paraître coupable, et d'être accusé pour être condamné. Sa barbarie s'appesantissait sur-tout sur ses parens. L'histoire lui reproche la mort de Julie sa femme, de Drusus son fils, de Germanicus son petit-fils. Ses amis, comme ses ennemis, furent les victimes de sa jalouse méfiance. La haine qu'il inspirait aux Romains l'éloigna enfin de Rome, où tout lui retraçait ses crimes, où presque toutes les grandes familles lui reprochaient la mort de leurs chefs, où

Premier siècle.

chaque ordre de l'état pleurait la perte de ses plus illustres membres. Il quitta cette ville la treizième année de son empire, et n'y revint plus pendant dix ans qu'il régna encore.

Tacite fait la peinture des débauches honteuses auxquelles, à l'âge de soixante-quinze ans, Tibère se livrait, dit-on, dans l'île de Caprées. Cet homme, dont les mœurs avaient toujours été décentes jusqu'à l'austérité, ne s'y occupait que d'obscénités qui auraient fait rougir un jeune Giton. Mais peut-on croire ces extravagances, sur le témoignage de deux écrivains qui vivaient long-temps après les événemens qu'ils rapportent? Est-il bien sûr que *Tibère* changea le trône du monde connu, en un lieu de prostitution, tel qu'on n'en a jamais vu chez les jeunes gens les plus dissolus? Est-il bien certain qu'il nageait dans ses viviers, suivi de petits enfans à la mamelle, qui savaient déja nager aussi, qui le mordaient aux fesses, quoiqu'ils n'eussent pas encore de dents, qui lui léchaient ses vieilles et dégoûtantes parties honteuses? Croira-t-on qu'il se fit entourer des *pinctriæ*, c'est-à-dire de bandes des plus abominables débauchés, hommes et femmes, partagés trois à trois, une fille sous un garçon, et ce garçon sous un autre? Ces turpitudes abomi-

nables ne sont pas dans la nature. Je fais ces observations après Voltaire. Un vieillard, un empereur, épié de tout ce qui l'approche, et sur qui la terre porte des yeux d'autant plus attentifs qu'il se cache davantage, ne peut être accusé d'une infamie aussi inconcevable, sans les preuves les plus convaincantes.

Premier siècle.

Quelles preuves apportent Tacite et Suétone? Aucune. On avait en exécration le dur et fourbe Tibère. Il s'était retiré à Caprées dans sa vieillesse ; on s'avisa de dire que c'était pour se livrer à loisir aux plus indignes débauches. Il est à présumer que le malin Tacite, que le faiseur d'anecdotes, Suétone, goûtaient un grand plaisir en décriant cet empereur dans un temps où peu de personnes s'amusaient à discuter la vérité. Nos copistes de tous les pays répètent encore tous les jours ces contes si peu avérés ; ils ressemblent un peu aux historiens de nos peuples barbares du moyen âge, qui ont copié les rêveries des moines. Ces moines flétrissaient tous les princes qui ne leur avaient rien donné, comme Tacite et Suétone s'étudiaient à rendre odieuse la famille de l'oppresseur Octave.

Premier siècle.

CHAPITRE XXIV.

Caligula empereur. — Son portrait par Condillac. — Election de Claude.

Caligula, successeur de Tibère, ne régna que quatre ans. Condillac en fait ce portrait : « Témoin, sous Tibère, des meurtres qui sur la fin du règne de ce prince devenaient tous les jours plus fréquens, Caïus César Caligula, naturellement cruel, s'était enhardi à verser le sang des citoyens : mais tremblant pour lui-même tant qu'il n'eut pas le souverain pouvoir, il s'était formé dans l'art de dissimuler ; que les malheurs de ses parens semblaient lui rendre nécessaire. Jamais alors un seul mot ne lui échappa sur le sort de sa mère et de ses frères ; il semblait ignorer qu'ils eussent vécu. Il ne parut pas moins insensible aux injures qu'il recevait lui-même : mais dès qu'il se vit affermi sur le trône, son règne ne fut plus que le délire d'un esprit égaré et furieux. Aussi a-t-on dit de lui qu'il n'y avait jamais eu un meilleur esclave, ni un plus méchant maître. Il tint le glaive suspendu sur le peuple romain. Implacable dans ses ven-

geances et bizarre dans ses cruautés, son nom présente l'idée du plus abominable des hommes.»

Premier siècle.

Après la mort de ce prince qui fut assassiné, à l'âge de vingt-neuf ans, par un tribun des gardes prétoriennes, en sortant du théâtre, la dignité impériale, jusqu'alors héréditaire, devint élective. Ce furent les soldats de la garde prétorienne qui proclamèrent l'empereur Claudius Nero, fils de Drusus, oncle de Caligula.

Dans la suite, les enfans des empereurs leur succédèrent assez souvent; mais ce ne fut que parce que, du vivant de leur prédécesseur, ils avaient été associés à l'empire, du consentement des armées, qui s'étaient arrogé le droit d'élire le chef de l'empire. Le choix des soldats s'attachait plus volontiers à la bravoure qu'aux talens politiques et à la naissance : de là, tant d'empereurs sans autre mérite qu'une valeur féroce.

Premier siècle.

CHAPITRE XXV.

Election des empereurs, dévolue aux armées — Intronisation de ces princes. — Etendue de leur puissance.

Les nouveaux empereurs envoyaient leur image à Rome et aux légions, afin qu'elle fût placée au milieu des enseignes militaires. C'était la manière ordinaire dont ces nouveaux princes étaient reconnus. Ils faisaient aux soldats et au peuple des largesses nommées *congiaires*. Le sénat donnait solemnellement le titre d'*Augusta* à la femme et aux filles du nouveau César.

Jusqu'à Dioclétien, les empereurs romains ne portaient d'autre couronne que celle de laurier. Ce prince ceignit le premier son front du diadème il fut imité par ses successeurs jusqu'à Justinien, qui introduisit l'usage de la couronne fermée.

Les empereurs réunissaient dans leur personne la puissance des consuls, des préteurs, des censeurs et des tribuns du peuple, dont ils avaient ou supprimé les titres, ou réduit l'au-

torité à de vaines prérogatives. Le souverain sacerdoce était encore attaché à la dignité impériale, comme il paraît par les médailles; en conséquence ils étaient investis du pouvoir le plus étendu.

Premier siècle.

Auguste avait établi dans toutes les provinces des procurateurs, mais ils n'avaient aucune jurisdiction; ils étaient obligés, pour rendre leurs décisions exécutoires, d'avoir recours à l'autorité du proconsul ou du président. Claude changea cet ordre de choses. Ses officiers furent chargés de rendre la justice. Alors les procurateurs de César dans les provinces eurent un tribunal, et furent considérés comme lieutenans de la province. Toutes les affaires fiscales furent de leur ressort, ce qui les rendait maîtres de la fortune de tous les particuliers. Les guerres de Marius et de Sylla n'avaient eu d'autre but que de savoir qui aurait le droit de juger, des sénateurs ou des chevaliers; la fantaisie d'un imbécille ôta ce droit aux uns et aux autres: étrange issue d'une dispute qui avait mis en combustion le plus vaste empire de l'univers!

Le droit que les armées avaient usurpé d'élire les empereurs, devenait fatal à ces princes.

Premier siècle.

Comme chaque armée un peu nombreuse prétendait partager cette prérogative, dès qu'un César était élu par quelques légions, il était souvent désagréable aux autres, qui lui donnaient un compétiteur. Ainsi, comme dit Montesquieu, si la grandeur de la république fut fatale au gouvernement républicain, la grandeur de l'empire ne le fut pas moins à la vie des empereurs. Chefs d'un empire moins étendu, leur principale armée, qui les avait élus, aurait respecté et fait respecter l'ouvrage de ses mains.

CHAPITRE XXVI.

Néron succède à Claude. — Réflexions sur le caractère de ce prince et sur quelques événemens de son règne.

A l'imbécille Claude, empoisonné par Agrippine sa quatrième femme, succéda Domitianus Néron, dont tous les auteurs contemporains ne parlent que comme d'un monstre altéré de sang.

Dans ce prince, qui régna quatorze ans, finit la famille de César, à laquelle les soldats étaient

étaient attachés, parce qu'elle était garante de tous les avantages que leur avait procuré la révolution. Mais aussi les nombreux descendans des malheureuses familles que César et Octave avaient chassées des foyers paternels, pour donner aux soldats leurs terres et leurs maisons, unissaient-ils leurs ressentimens pour couvrir d'opprobres la mémoire de leurs oppresseurs, dans un temps où les livres étaient si peu communs que la réputation d'un prince dépendait d'un seul écrivain. Suétone, sans pouvoir sur les vivans, s'amusait à juger les morts, et personne ne se souciait d'appeler de ses jugemens.

Premier siècle.

Tout ce qu'on nous rapporte de Caligula est bien extraordinaire. Comment imaginer que ne trouvant point, un jour, d'argent dans sa poche pour mettre au jeu, il sortit un moment, alla faire assassiner trois sénateurs, et revint en disant : *J'ai à présent de quoi jouer*. Il est probable que dans le palais de ce prince, comme dans tous les palais du monde, il se passait un grand nombre d'aventures galantes ; mais est-il croyable qu'il ait institué une de ses sœurs, *Julia Drusilla*, héritière de l'empire ? la coutume de Rome ne permettait pas encore de donner le trône à

Premier siècle.

une femme. Est-il croyable qu'après avoir couché avec ses trois sœurs, il les ait prostituées à d'autres? De telles affaires de famille sont ordinairement secrètes, comme observe Voltaire. Est-il croyable qu'il avait écrit sur ses tablettes les noms de ceux qu'il devait livrer aux bourreaux incessamment, et que ceux qui, ayant lu les tablettes, s'y trouvaient eux-mêmes au nombre des proscrits, le prévinrent et le tuèrent? On en a dit autant de Domitien; on en a dit autant de Commode. Ces répétitions rendent le fait entièrement douteux.

Néron fut un monstre de cruautés; mais est-il (1) bien vrai qu'il ait fait assassiner sa mère? Tacite commence par citer un Cluvius. Ce Cluvius raconte que vers le milieu du jour, *medio diei*, Agrippine se présentait souvent à son fils, déja échauffé par le vin, pour l'engager à un inceste avec elle; qu'elle lui donnait des baisers lascifs, *lasciva asculo*; qu'elle l'excitait par des caresses auxquelles il ne manquait que la consommation du crime, *prænuntias flagitii blandicias*, et cela en présence des convives, *annotantibus proximis*; qu'aus-

(1) Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie*.

sitôt l'habile Sénèque présentait le secours d'une autre femme contre les empressemens d'une femme, et substituait sur-le-champ la jeune Acté à l'impératrice-mère.

Premier siècle.

Observez qu'Agrippine avait alors cinquante ans. Elle était la seconde fille des six enfans de Germanicus, que Tacite prétend, sans preuves, avoir été empoisonné par ordre de Tibère. Il mourut l'an 19 de l'ère vulgaire, laissant Agrippine âgée de dix ans. Tacite rapporte que quelque temps après ces caresses incestueuses, Néron prit la résolution de tuer sa sa mère. Elle périt, en effet, l'an cinquante-neuf, quarante ans après la mort de son père, et après avoir eu trois maris.

Ce Cluvius, cité par Tacite, prétend qu'Agrippine, en sollicitant son fils à l'inceste, agissait par politique, et comptait fortifier son crédit par ce moyen; c'était au contraire s'exposer au mépris. Pouvait-elle se flatter de procurer à Néron plus de plaisir qu'il n'en éprouvait dans les bras de jeunes maîtresses? Son fils, bientôt dégoûté d'elle, ne l'aurait-il pas au contraire accablée d'opprobres? N'aurait-elle pas été l'exécration de toute la cour? Comment d'ailleurs ce Cluvius peut-il avancer qu'A-

Premier siècle.

grippine voulait se prostituer à son fils en présence de Sénèque et des autres convives? De bonne foi, une mère couche-t-elle avec son fils en présence du gouverneur, du précepteur et des domestiques? Moins un fait est vraisemblable, plus il exige de preuves.

Un autre historien de ce temps-là, Fabius Rusticus, assure que c'était Néron qui sentait des désirs pour sa mère, et qui était sur le point de coucher avec elle, lorsqu'Acté vint se mettre à sa place. Cependant Acté n'était point alors la favorite de Néron, c'était Poppée.

Il se trouve dans la mort d'Agrippine des circonstances impossibles à concilier. Comment a-t-on su que l'affranchi Anicetus, préfet de la flotte de Misène, conseilla de faire construire un vaisseau qui, en se démontant artistement en pleine mer, y ferait périr l'impératrice mère? Ce vaisseau, d'une si étrange mécanique, pouvait-il être construit, sans que les ouvriers se doutassent qu'il était destiné à faire périr quelque personnage d'importance. Ce secret, entre les mains de plus de cinquante travailleurs, devait être bientôt connu de Rome entière, Agrippine devait en être informée; et quand Néron lui proposa de monter ce singu-

lier bâtiment, il était impossible qu'elle ne soupçonnât que c'était pour la noyer.

Premier siècle.

Tacite se contredit lui-même dans le récit de cette étrange aventure. Une partie de ce vaisseau se démontant avec art, devait précipiter Agrippine dans les flots : *cujus pars in mari per artem soluta effunderet ignaram.* Ensuite il ajoute qu'à un signal donné, le toit de la chambre où se trouvait Agrippine, étant chargé de plomb, tomba tout-à-coup, écrasa Crépérius, un des domestiques de l'impératrice : *cum, dato signo, ruere tecta loci; etc.* Si ce fut le plafond de la chambre d'Agrippine qui tomba sur elle, le vaisseau n'était donc pas construit de manière qu'une partie se détachant de l'autre, dût jeter dans la mer cette princesse. On ordonna alors, selon Tacite, aux rameurs de se pencher d'un côté pour submerger le vaisseau; mais des rameurs, en se penchant, peuvent-ils faire renverser une galère? D'ailleurs, ces rameurs se seraient-ils volontiers dévoués au naufrage? Ces mêmes matelots assomment à coups de rames une favorite d'Agrippine, qui, étant tombée dans la mer, criait qu'elle était l'impératrice mère, ils étaient donc dans le secret. Or confie-t-on un tel secret aux matelots

Premier siècle.

qui font la manoeuvre d'un vaisseau? De plus, parle-t-on quand on est dans l'eau?

Tacite ne manque pas d'achever son récit, en observant que la mer était tranquille, que le ciel brillait d'étoiles, comme si les dieux avaient voulu que le crime fût plus manifeste. *Noctem sideribus illustrem*, etc.

Il est plus naturel de penser que cette aventure était un pur accident, et que la malignité humaine en fit un crime à Néron, à qui l'on croyait ne pouvoir rien reprocher de trop horrible. Quand un prince s'est souillé de grands crimes, les parens, les amis de ses victimes, et tous les mécontens qu'il a faits, entassent accusations sur accusations; on ne cherche plus la vraisemblance; qu'importe qu'un Néron ait commis un forfait de plus? le méchant prince a mérité jusqu'aux imputations improbables dont on charge sa mémoire.

On ne peut croire qu'avec horreur que Néron ait consenti au meurtre de sa mère; mais l'histoire de la galère n'est pas vraisemblable. Tacite n'est pas plus croyable, quand il rapporte que ce parricide avait été prédit par les Caldéens. Les hommes aiment les contes, les historiens les ont servis selon leur goût. C'est ainsi qu'on a écrit que Jeanne de Navarre,

femme de Philippe le Bel, admettait dans son lit les jeunes gens les plus beaux, et les faisait ensuite jeter dans la Seine avec une pierre au cou. Ainsi les Romains ont décrié la foi carthaginoise, tandis que les Carthaginois ne se louaient pas sans doute de la foi romaine. Lisez les livres des Whigs, les Thorys ont trahi l'Angleterre; écoutez le Thorys, tout Whig a sacrifié l'état à ses intérêts. C'est bien pis du temps de la Rose Blanche et de la Rose Rouge. Quand un roi heureux est juge, dit, à ce sujet, Walpole, dans ses *Doutes historiques*, tous les historiens servent de témoins. Lisez les *Mémoires de Marie de Médicis*, le cardinal Richelieu est le plus ingrat de tous les hommes, le plus fourbe des tyrans; lisez, si vous pouvez, les *Epitres dédicatoires* adressées à ce ministre, c'est un dieu, ou du moins le premier des mortels.

Premier siècle.

La guerre de 1741 a été imprimée en Angleterre. On trouve dans cet ouvrage, qu'à la bataille de Fontenoi, les Français tirèrent sur les Anglais avec des balles empoisonnées et des morceaux de verre, et que le duc de Cumberland envoya au roi de France une boîte pleine de ces prétendus poisons trouvés dans le corps

des Anglais blessés. Ce fait est cependant absolument faux.

Premier siècle.

Les événemens de la révolution française, que j'ai crayonnés, sont présens à tous les regards; ne cherche-t-on pas déja à les dénaturer? N'a-t-on pas écrit que Robespierre, l'anarchique Robespierre, s'entendait secrètement avec la cour de Coblentz pour le choix de ses victimes, comme si la cour de Coblentz avait pu ordonner la mort de Malesherbes, l'ami et le défenseur de Louis XVI, celle des conseillers au parlement de Paris et de Toulouse, qui avaient secrètement protesté contre les opérations de l'assemblée constituante, celle des fermiers généraux, et celle des individus les plus attachés à l'ancien gouvernement.

Si les hommes étaient raisonnables, dit Voltaire à ce sujet, ils ne liraient d'histoires que celles qui mettent les droits des peuples sous leurs yeux, les lois suivant lesquelles chaque famille peut disposer de son bien, les événemens bien avérés, et qui intéressent toute une nation, les traités avec les nations voisines, les progrès des arts utiles, les abus qui exposent continuellement le grand nombre à la tyrannie de quelques ambitieux, mais ce genre d'histoire serait une étude pour le lecteur, et

non un délassement. Le public aime mieux des fables, et on lui en offre.

Premier siècle.

CHAPITRE XXVII.

Embrasement de Rome. — Mort de Néron. — Galba, empereur.

L'EMBRASEMENT de Rome fut un des événemens qui précipitèrent la perte de Néron. Cet incendie arriva le 19 juillet 64; il dura six jours entiers. La ville renfermait quatorze quartiers; dix furent réduits en cendres, avec les plus beaux monumens de l'antiquité romaine. On assure que, pendant ce désastre, Néron, en habit de théâtre, monté sur une tour, chantait l'embrasement de Troie, ce qui le fit soupçonner d'avoir fait mettre lui-même le feu à Rome. Il rejeta ce soupçon sur les chrétiens, dont je parlerai bientôt, et qui furent alors l'objet de sa cruauté. Ces infortunés, au rapport de Tacite, enduits de cire et d'autres matières combustibles, étaient brûlés la nuit dans les jardins de l'empereur, où lui-même conduisait des chars, à la funeste lueur de ces flambeaux humains.

Premier siècle.

Néron voulut profiter du malheur de sa patrie, pour faire éclater sa magnificence. Il ordonna que, sans garder l'ordre ancien, ni laisser aux particuliers la liberté de rebâtir leurs maisons à leur fantaisie, comme on avait fait jusqu'alors, les principales rues seraient élargies et alignées au cordeau, les places agrandies avec simétrie, et environnées de portiques. Il se chargea lui-même de la plus grande partie de cette incalculable dépense, tandis qu'il faisait élever le palais impérial qui fut nommé la *Maison dorée*. On assure que le nombre des maisons, alors bâties dans Rome, montait à quarante-huit mille, dont l'élévation uniforme fut fixée par l'empereur.

Pour subvenir aux frais de ces étonnantes constructions, des impôts accablans furent mis sur les provinces; les plaintes qui s'élevèrent de toute part, et qui ne furent pas écoutées, donnèrent lieu à des conspirations sans cesse renaissantes. La dernière fut celle de Galba, gouverneur de la Gaule narbonnaise et de l'Espagne. Ce magistrat désapprouvait hautement les vexations de Néron. Le prince, instruit de cette hardiesse, le condamne à mort. Galba, pour éviter le supplice, se fait proclamer empereur, en suivant le conseil de Vindex,

gouverneur de la Gaule Celtique. Bientôt tout l'empire le reconnaît : Néron, généralement abandonné, a recours à la fuite, le sénat le déclare ennemi public, et le condamne à être fouetté jusqu'à la mort, et précipité de la roche tarpéienne. Ce tyran prévint son supplice en se poignardant lui-même, le 11 juin 68 : il n'était âgé que de trente-trois ans.

Premier siècle.

Galba ne fit que se montrer sur le trône. Arrivé dans Rome pour prendre possession du consulat, il avait rappelé tous les citoyens exilés par Néron ; mais ne leur ayant pas rendu leurs propriétés confisquées, il parut se rendre complice des injustices de son prédécesseur. Néron avait accoutumé les soldats des armées d'Italie à de fréquentes gratifications. Les prétoriens murmurèrent lorsque Galba, au lieu de leur donner de l'argent, leur disait, avec la fierté d'un Romain libre : *Un empereur doit choisir ses soldats, et non les acheter.* Mably observe, après Tacite, que Galba fut dans l'empire ce que Sylla avait été dans la république. L'un donna le premier exemple de la tyrannie, l'autre de la révolte. Galba dévoila un secret funeste aux Romains, funeste à lui-même, en leur apprenant qu'un empereur pouvait être élu hors de Rome. Vitellius avait été pro-

Premier siècle.

clamé empereur dans les Gaules, vers les premiers jours de janvier 69. En vain Galba, âgé de soixante-treize ans, adopte Pison, dans lequel il croyait reconnaître les vertus qui devaient distinguer un empereur, Othon est proclamé dans Rome par les prétoriens; Othon fait massacrer Galba et son fils adoptif.

Ainsi finit un prince qui avait joui paisiblement de sa fortune sous cinq empereurs, et plus heureux sujet que souverain. Sa noblesse était ancienne, et ses biens immenses; il avait un génie médiocre, point de vices et peu de vertus. Il ne fuyait ni ne cherchait la réputation. Sans convoiter les richesses d'autrui, il était ménager des siennes, avare de celles de l'état. Subjugué par ses amis et par ses affranchis, juste ou méchant par leur caractère, il laissait faire également le bien et le mal, approuvant l'un et ignorant l'autre; mais un grand nom et les malheurs du temps lui faisaient imputer à vertu ce qui n'était qu'une indolence. Il avait servi dans sa jeunesse en Germanie, avec honneur. Il s'était bien comporté dans son proconsulat d'Afrique. Devenu vieux, il gouverna l'Espagne et une partie de la Gaule avec la même équité. En un mot, tant qu'il fut un homme privé, il parut au dessus de son état,

et tout le monde l'eût jugé digne de l'empire s'il n'y fût jamais parvenu.

Premier siècle.

CHAPITRE XXVIII.

Othon, Vitellius, Vespasien, Tite, Domitien, Nerva, Trajan.

GALBA, Othon, Vitellius, élus par les soldats, ne firent que se montrer sur le trône: leur règne, de quelques mois, fut un temps d'anarchie. Les grandes familles de Rome avaient été exterminées par celle de César, et celle de César s'était éteinte elle-même dans Néron. La puissance civile conservée par le sénat, se trouvait hors d'état de balancer la puissance militaire, et chaque armée voulait créer un empereur. Vespasien, soldat de fortune, fut élevé à l'empire par l'armée d'Orient. Il employa dix années de son règne à mettre quelque ordre dans les finances publiques, dilapidées par six tyrans, prodigues jusqu'à la folie. Son fils Titus, qui lui succéda, fut appelé les *délices du genre humain*; mais son règne ne dura que deux ans; il fut célèbre par

Premier siècle.

une éruption du mont Vésuve, qui couvrit d'environ quatre-vingts pieds de terre, de cendres et de schories, les villes d'Herculanum et de Pompeii, déterrées de nos jours. Domitien, son frère, régna quinze ans, monstre plus cruel, ou du moins plus implacable que ceux qui l'avaient précédé, parce qu'il était plus timide. Il fut le dernier des douze empereurs appelés communément les *douze Césars*. Nerva, élu empereur par les soldats, après le meurtre de Domitien, ne fut remarqué que pour avoir adopté Trajan, un des princes les plus accomplis qui jamais aient gouverné les hommes.

Cocceius Nerva mourut en 98.

FIN DU PREMIER LIVRE.

Premier siècle.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Richesses naturelles de l'Italie.

On sait que le siècle d'Auguste fut un de ceux qui firent le plus d'honneur à l'esprit humain; mais on demande quel était l'état du commerce, de la population, de l'agriculture, et quel genre d'esprit régnait en Italie vers les temps qui suivirent la chute de la république romaine ?

L'Italie, favorisée par la nature d'un ciel pur et d'un sol fécond, produisait presque tous les objets nécessaires, non-seulement à la subsistance du peuple, mais au luxe et aux délices des grands. L'abondance des grains y était si prodigieuse, qu'au rapport de Tacite, elle en fournissait encore, vers le temps des Gracques, aux nations étrangères. Les vins les plus exquis se trouvaient en très-grande quantité dans tous les cantons d'Italie, même après la diminution de l'agriculture, causée par la

Premier siècle.

dépopulation des campagnes. Si Rome, sous le régime républicain, fit quelquefois venir du vin de la Grèce, les besoins d'un peuple dont la population était immense, et les facilités du commerce, furent plutôt les motifs de cette importation que la sensualité des riches. Il était moins coûteux d'amener par mer dans Rome les vins de l'Archipel, que de les y conduire des extrémités de l'Italie : cependant sous Auguste, on ne se servait que des vins de la péninsule sur les tables les plus délicates, puisque le voluptueux Horace, admis tous les jours à la table de Mécénas, ne parle jamais de vins étrangers, et chante dix ou douze sortes de vins du Latium et de la délicieuse Campanie. Pline nous assure que si les Assyriens avaient connu les vins d'Italie, ils les auraient réservés pour la table des rois.

Les bêtes à cornes et à laine étaient si nombreuses, que les anciens prétendaient que le nom même d'*Italien*, *italoi* en grec, était tiré de l'abondance prodigieuse de bœufs qui vivaient dans les gras pâturages de la presqu'île. On sait qu'il n'entrait dans l'habillement des Romains et des Romaines, ni lin ni soie. Les soldats ne campaient pas sous la toile, mais sous des tentes faites de peaux. Le métier qui demandait

demandait le moins de talens, l'innocente profession de berger, fournissait aux principaux besoins de la vie; des engrais aux champs, du lait et de la viande aux deux sexes. Lorsque Virgile célèbre, en vers harmonieux, les charmes de la vie pastorale, il chantait les plaisirs des Romains.

Premier siècle.

On ne fit usage que fort tard à Rome des laines d'Espagne, quoique plus moëlleuses et plus douces, mais elles étaient moins durables; celles du Levant n'étaient pas estimées. Pline préfère deux qualités de laines d'Italie, à celles de Milet, recherchées par les Grecs. La pourpre de Tyr ne fut introduite que sous César; s'en vêtir était le dernier effort de luxe; on n'avait connu jusqu'alors que la pourpre de Tarente.

Les laines de l'Italie méridionale, estimées les plus précieuses, n'étaient pas les seules dont on fît cas. Les anciens vantaient celles de plusieurs pays qui firent dans la suite partie de la Lombardie. Pline observe que celles de Padoue étaient d'une qualite inférieure, mais les villes des environs en produisaient de plus soyeuses et de plus fines : aussi, du temps d'Auguste les employait-on de préférence au tissu des tapis les plus précieux, et des plus riches

Premier siècle.

étoffes mêlées d'or. De toutes les laines d'Europe, celles des bords du Pô étaient du blanc le plus éclatant, et celles de Pollentia sur le Tanaro, du plus beau noir.

Les chevaux sont moins utiles aux hommes que les bœufs et les brebis, et consomment davantage; cependant l'usage de s'en servir à la guerre, et les avantages qu'ils procurent pour le commerce, les placent parmi les richesses les plus précieuses des nations. Les pays qui en manquent, sont obligés d'échanger une partie de leurs productions pour s'en procurer : l'Italie n'avait aucun sacrifice à faire à ce sujet. Strabon nous apprend que la beauté et la multitude des chevaux lui donnaient la supériorité sur les nations voisines : les chevaux venètes étaient recherchés par les Grecs, et la riche Apulie n'était pas moins célèbre par ses nombreux haras que par l'excellence de ses laines, les plus précieuses de l'Italie.

Lorsque David Hume, dans ses *Discours politiques sur le nombre des habitans de quelques anciennes nations*, assure qu'anciennement l'Europe était moins peuplée qu'aujourd'hui, il excepte l'Italie, et avoue qu'aux premiers temps de la république romaine, rien n'approchait de l'immense population de cette

contrée. La nécessité forçait les Italiens d'avoir recours au commerce.

Premier siècle.

Les anciens historiens s'étendent peu sur les relations mercantiles qui subsistaient entre les peuples. Cependant Polybe donne une grande idée du commerce d'Antium, de Cumes, de Thurium, d'Héraclée, d'Adria, d'Ancone, et de quelques villes de la Toscane. Il observe que le traité fait avec Carthage, sous le premier consulat de Junius Brutus, et de Valerius Publicola, est une preuve que les Romains, à peine établis sur les côtes du Latium, avaient des magasins en Afrique. Il y était stipulé que les Romains, et leurs alliées d'Ardée, d'Antium, de Laurentium, de Circée, de Terracine, et des autres contrées voisines, auraient le droit de négocier en Afrique sans payer aucune taxe; ce traité, renouvelé sous le consulat de Valerius Corvus, et de Popilius Læna, prouve que, dans les temps appelés grossiers et barbares, les Romains, dont la guerre seule paraissait être l'élément, ne laissaient pas de connaître les avantages du commerce étranger.

Assurément ces expéditions maritimes ne ressemblaient pas à celles des nations commerçantes d'aujourd'hui, ni même au négoce que firent Venise, Gênes et Pise pendant les treizième

Premier siècle.

et les quatorzième siècles, mais il suffisait, pour faire circuler en Italie, non-seulement les productions de première nécessité, mais celles d'agrément et de luxe. Polybe et Strabon nous apprennent que les peuples situés sur le golfe Adriatique, faisaient un grand commerce avec les Barbares d'Illyrie, tandis que ceux du midi de l'Italie, s'embarquant sur les ports de la mer Tyrrhénienne, fréquentaient les côtes de la Sicile et celles de Sardaigne, si fertiles et si peuplées avant les débats de Carthage et de Rome, et se rendaient jusque sur les plages de l'Afrique et de l'Egypte.

CHAPITRE II.

Diminution de la prospérité de cette contrée. — Causes qui l'occasionnèrent.

La prospérité de l'Italie commençait à diminuer vers le temps des Gracques. Plutarque rapporte qu'une observation faite par Tiberius Gracchus, trouvée dans les papiers de Caïus son frère, avait été l'un des principaux motifs qui le déterminèrent à proposer la loi

agraire. Caïus Gracchus, traversant la Toscane pour se rendre à Numance, avait remarqué avec surprise, que dans les riches campagnes qu'arrosent l'Ombrone, la Cesina et l'Arno, on ne trouvait presque point d'hommes libres, mais seulement quelques ateliers d'esclaves qui cultivaient ces terres au profit des patriciens et des autres citoyens opulens. Cette dépopulation augmenta rapidement, lorsque les favoris de Sylla et ceux des triumvirs s'emparaient de toutes les possessions qui leur convenaient, et en chassaient les propriétaires : cet abus était devenu si criant et si général, que Strabon observe que les contrées qui, deux siècles auparavant, contenaient un peuple nombreux, étaient devenues les possessions des simples particuliers. Tite-Live nous apprend que le pays des Volsques, d'où sortaient autrefois, dit cet historien, des armées nombreuses qui prouvaient son immense population, n'était, de son temps, qu'un desert où ne se trouvaient que des esclaves et quelques soldats. En vain Sylla, et ensuite Auguste, voulurent repeupler le pays en établissant des colonies militaires dans un grand nombre de cantons d'Italie. Cette mesure tyrannique acheva la désolation des petites communes italiennes, comme Virgile nous l'ap-

Premier siècle.

Premier siècle.

prend dans ses charmantes Eglogues, mais elle n'augmenta pas la population du pays.

Ces soldats, après avoir tyrannisé les anciens colons, et consumé en prodigalités et en débauches le mobilier trouvé dans les maisons qui leur étaient échues par le sort, ne tardaient pas à vendre au plus bas prix leur portion de terre, dans l'espoir d'obtenir des ressources plus analogues à leurs habitudes dans une nouvelle guerre. Telles étaient les dispositions des colonies de Sylla, sur lesquelles Catilina combina ses projets, si vastes et si connus. Les soldats de César et d'Octave ne montraient pas plus d'empressement à quitter l'épée pour la bêche, et à renoncer à la licence introduite dans les légions depuis le commencement des guerres civiles, pour s'accoutumer aux dures et simples occupations de la vie rustique. Ils convertirent bientôt en argent comptant les terres qui leur avaient été assignées pour récompense.

Ces terres furent achetées par les particuliers enrichis au sein des malheurs de leur patrie. Elles composèrent ces immenses possessions, qui furent cultivées par des esclaves. Pline observait que dans le premier

siècle de l'empire romain, les vastes possessions avaient ruiné l'Italie.

Premier siècle.

L'Italie, devenue sous les premiers empereurs le jardin de Rome, se consumait dans ses propres délices. Les provinces les plus voisines de la capitale, enlevées entièrement à la culture, n'étaient remplies que de maisons de plaisance, entourées d'immenses jardins, dans lesquels des maîtres nonchalans, voulant réunir toutes les beautés de la nature, rassemblaient, à force d'art, des mers, des montagnes, des fleuves, des hameaux, des champs, des forêts. Les provinces éloignées étaient cultivées, comme le sont de nos jours les îles de l'Amérique, possédées par les Européens, avec cette différence que les colons européens favorisent de tout leur pouvoir la population de leurs nègres, et y réussissent, au lieu que la plupart des esclaves qui cultivaient les terres d'Italie, tombés dans la servitude par le sort de la guerre, étouffaient l'instinct de la nature, pour ne pas procréer des enfans qui devaient partager leur dégradation.

Les fêtes, les spectacles qui suivaient la cour, les largesses que faisaient les empereurs et les grands en certaines occasions, et particulièrement lorsqu'ils prenaient possession de quelque

Premier siècle.

dignité, entretenaient la maladie politique qui minait l'Italie. Le peu d'habitans libres qui possédaient de petites propriétés dans les campagnes, les abandonnaient ou les vendaient pour se rendre à Rome, où la subsistance ne coûtait presque aucun travail, et se trouvait au milieu des plaisirs du théâtre et du cirque. La plupart, ne voulant pas se charger de femmes et d'enfans, préféraient une vie libre et licencieuse, malgré une multitude de lois publiées contre les célibataires, et en faveur des pères de famille.

La population de Rome se soutenait aux dépens des provinces; mais de quelle utilité pouvaient être à l'Italie une noblesse paresseuse et dépravée, un vil ramas d'esclaves dégradés et corrompus, destinés à grossir le ridicule cortége de leurs maîtres, une tourbe immense de comédiens, de gladiateurs, de bouffons et d'eunuques? Enfin cette multitude de plébéiens, faibles et lâches, que la fainéantise conduisait à Rome pour y manger le pain du fisc.

Premier siècle.

CHAPITRE III.

Religion des anciens Romains. — Systèmes de philosophie.

Si la république avait pu sortir de ses cendres, le supplice de Néron semblait l'instant favorable pour cette résurrection. Il fit naître un enthousiasme passager. On arbora dans Rome le signal de la liberté; les têtes se couvrirent d'un chapeau semblable à celui que prenaient les esclaves le jour de leur affranchissement. Ce sentiment, produit par un mélange de haine et de crainte, s'évanouit bientôt. Quels efforts généreux pouvait faire un peuple qui ne se montrait passionné que pour les jeux du cirque, et d'un sénat qui, sur les ordres de Domitien, s'était assemblé pour décider dans quel vase ce tyran ferait cuire un turbot. Il n'existait plus dans Rome une seule étincelle du feu sacré qui, cent ans auparavant, embrasait toutes les ames de l'amour de la patrie. La promptitude et la généralité de ce changement moral dans un peuple qui n'avait pas subi d'invasion étrangère, et dans

Premier siècle.

le sein duquel subsistait l'éclat extérieur des magistratures romaines, surprendrait le philosophe même, s'il ne savait pas qu'à toutes les causes d'apathie dont j'ai parlé précédemment, s'étaient réunis différens systèmes de philosophie, dont le développement, détruisant chez les Romains les idées religieuses qui avaient contribué à leur donner l'empire du monde, occasionna dans les opinions une révolution non moins complète que celle que les Césars avaient opérée dans le gouvernement.

Ces nouvelles opinions, en isolant les hommes, les rendaient plus étrangers à l'administration publique. Le peuple romain libre, s'identifiait avec les objets de son culte. Chez lui les sentimens religieux se confondaient avec ceux qu'il vouait à sa patrie. Rome, fondée sous les plus heureux auspices, le Capitole, éternel comme la ville, et auquel les destins assuraient l'empire du monde; Romulus, leur roi et leur dieu : toutes ces idées avaient fait sur les Romains une impression qu'il eût été à souhaiter qu'ils eussent pu conserver. La secte épicurienne qui dominait à Rome après les proscriptions de Sylla, éloigna les hommes des affaires publiques, pour les entraîner exclusivement dans les douceurs de la vie privée. Les

stoïciens, ennemis des épicuriens, se réunissaient avec eux dans le mépris des dieux adorés par les Grecs et par les Romains. Les disciples de Platon établissaient plutôt un nouveau système de religion qu'une école de philosophie. J'ai déja cité les *Lettres de Memmius à Cicéron ;* il s'exprimait ainsi dans la vingt-deuxième :

Premier siècle.

« Il y a tant de sectes, tant de religions dans l'empire, qu'il est probable qu'une d'elles l'emportera un jour sur les autres. Quoique nous ayons un Jupiter, maître des dieux et des hommes, que nous appelons *le très-puissant et très-bon,* cependant Homère et d'autres poëtes lui ont attribué tant de sottises, et le peuple adore tant de dieux ridicules, que ceux qui proposeront un seul dieu, pourront bien, à la longue, chasser tous les nôtres. Qu'on me donne un platonicien enthousiaste, et qui soit épris de la gloire d'être chef de parti, je ne désespère pas qu'il réussisse.

« J'ai vu, dans le voisinage d'Alexandrie, au dessus du lac Mœris, une secte qui prend le nom de *Thérapeutes :* ils se prétendent tous inspirés, ils ont tous des visions, ils jeûnent, ils prient, leur enthousiasme va jusqu'à mépriser les tourmens et la mort. Si jamais cet enthou-

Premier siècle.

siasme est appuyé des dogmes de Platon, qui commencent à prévaloir dans Alexandrie, ils pourront, à la fin, détruire la religion de l'empire; mais aussi une telle révolution ne pourrait s'opérer sans beaucoup de sang répandu; et si jamais on commençait des guerres de religion, je crois qu'elles dureraient des siècles, tant les hommes sont superstitieux, fous et méchans. »

CHAPITRE IV.

Cérémonies du culte des anciens Romains.

Il ne subsiste aucun monument qui nous instruise avec netteté de l'ensemble des cérémonies ecclésiastiques qui constituaient le culte public des anciens Romains. Nous devons cet entier dénuement moins à l'incendie de Rome, sous Néron, qui fit disparaître la plus grande partie des livres rassemblés dans cette capitale, qu'à l'attention scrupuleuse qu'eurent les chrétiens, quand ils furent les maîtres, de détruire tous les volumes combattant leur religion.

Les Romains étaient polythéistes, mais non

dans le sens qu'il existât à Rome une multitude de religions incohérentes. Le culte public avait une marche constante et uniforme, et malgré toutes les folies de la multitude, qui vénérait des dieux secondaires et ridicules, l'Être-Suprême était adoré dans Rome, sous le nom de *Jupiter*, père des dieux et des hommes, *hominum Sator atque deorum.*

Premier siècle.

La fable de Jupiter, né en Crète, n'était regardée par les Romains que comme une invention poétique, digne de la menteuse Grèce. *Jov*, dont on fit *Jupiter*, paraît dériver du mot grec *Teos*, qui était la traduction du mot phénicien *Geova.*

Cotta prouve fort bien, contre l'épicurien Velleïus, que les dieux ne peuvent avoir aucune figure sensible: en faisant cet aveu, il exposait le sentiment de Rome dès sa naissance. Numa eut soin d'écarter de la nature divine toute idée de corps. Gardez-vous, disoit-il, d'imaginer que les dieux puissent avoir la forme d'un homme, ni d'une bête; ils sont invisibles et incorruptibles. Aussi, pendant les cent soixante premières années de Rome, on ne vit ni statues ni images dans les temples. Le Palladium même n'était pas exposé aux regards du public.

Il nous reste une lettre du philosophe Maxime

Premier siècle.

de Madaure à saint Augustin, en ces termes: « Qu'il y ait un Dieu souverain, sans commencement, et qui, sans avoir rien engendré de semblable à lui, soit néanmoins le père et le formateur de toutes choses; quel homme est assez grossier et assez stupide pour en douter? C'est celui dont nous adorons, sous des noms divers, l'éternelle puissance, répandue dans toutes les parties du monde. Ainsi, honorant séparément, par diverses sortes de cultes, ce qui est comme ses divers membres, nous l'adorons tout entier...... Qu'ils vous conservent, ces dieux subalternes, sous les noms desquels tous, autant d'hommes que nous sommes sur la terre, nous adorons le père commun de tous les êtres par différentes sortes de cultes, à la vérité, mais qui tous, dans leur variété même, ne tendent qu'à une même fin.

Les temples dédiés à Mars, à Neptune, à Junon, à Vesta, et aux autres divinités, ne devaient être considérés, dans le sein de la religion romaine, que comme les chrétiens envisagent ceux qu'ils ont élevés sous le nom de *Saint-Pierre*, de *Saint-Jean*, de *Sainte-Marie*, de *Sainte-Geneviève*. En vain les Musulmans appellent pour cela les chrétiens idolâtres, *giaours*; ces temples divers ne servent

Premier siècle.

qu'a prouver que les hommes, par-tout également superstitieux, ont multiplié l'objet de leur culte, sans annoncer qu'ils aient méconnu l'existence de l'immortel ouvrier qui gouverne la nature. Tous les cultes étaient permis dans Rome; mais cette universelle tolérance n'empêchait pas que l'empire romain n'eût une religion qui lui était particulière, et dont les rites s'observaient uniformément.

Rome, dans son origine, avait été partagée en trente curies ou paroisses. Il paraît que cette division subsista toujours dans la suite. Les cérémonies religieuses se célébraient dans un temple destiné à chaque curie, dont le prêtre ou le sacrificateur fut appelé *curion*, racine évidente du titre de *curé*, donné au prêtre qui administrait les sacremens à une société de chrétiens, lorsque les paroisses chrétiennes prirent la place des curies romaines.

Au dessus de ces curions était le souverain pontife, auquel Denys-d'Halycarnasse et Tite-Live donnent le nom de *grand curion*. Ces deux écrivains observent que sous Servius Tullius, les Romains cessèrent de se diviser par curies pour exercer leur souveraineté; ces assemblées n'eurent lieu que pour l'élection du grand curion et des prêtres ou flamines parti-

Premier siècle.

culiers. Le souverain pontife de Rome exerçait les mêmes fonctions qui furent attribuées aux évêques dans la religion chrétienne. Il formait chaque année le calendrier, réglait le culte public, déterminait les jours consacrés au repos en l'honneur de quelque divinité, jugeait de l'autorité des livres qui contenaient des oracles, dispensait des cérémonies ordonnées par la religion, connaissait les différends en matière de culte, recevait les vestales, faisait la dédicace des temples, et offrait des sacrifices dans les occasions principales. Le grand pontificat était toujours exercé par un des hommes les plus considérables de la république; les empereurs s'en emparèrent quand ils voulurent réunir sur leurs têtes toutes les magistratures.

Constantin et ses successeurs portèrent le titre de grands pontifes; Gratien fut le premier qui refusa la robe pontificale comme inconvenante à un prince qui professait le christianisme.

Jusqu'à la destruction de la république, l'autorité attachée au souverain pontificat, paraît avoir été bornée à la ville de Rome et à sa banlieue; c'était un diocèse particulier; mais dès que cette dignité fut une appendice de puissance impériale, le pouvoir qu'exerçait l'empereur

pereur dans les choses qui regardaient le culte des dieux, s'étendit à tout l'empire. Il jouissait de la suprématie dont les papes s'emparèrent dans la suite chez les chrétiens. Les élections des grands pontifes des provinces, faites auparavant à la pluralité des voix dans les colléges sacerdotaux, fut dévolue à l'empereur, qui laissait ordinairement ce soin au gouverneur de la province; mais quelquefois il chargeait le collége pontifical de Rome de choisir dans son sein celui qu'il croyait propre à remplir la place vacante. Premier siècle.

Les Romains célébraient la divinité dans tous ses attributs. L'ame productrice du monde était adorée par les sages. Elle gouvernait les mers sous le nom de Neptune, les airs sous l'emblême de Junon, les campagnes sous celui de Pan, elle était la divinité des armées sous le nom de Mars; ils célébraient la nature sous le nom de Vénus.

Alma Venus cœli subter labentia signa
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras, per te quoniam genus omne animantum
Concipitur: visitque exortum lumina solis. LUCRET.

Le culte de Vesta n'avait pas seulement pour objet d'adorer la terre comme la source fé-

Premier siècle.

conde de toutes les choses nécessaires à la vie, mais d'exciter les hommes à la culture par les principes de la religion. Lorsque Numa proposait aux Romains le dieu Terme et la déesse Foi comme les objets de leur culte, c'était pour maintenir la bonne foi dans les contrats, et pour consacrer l'inviolabilité des propriétés. On ne se contentait pas d'adorer le dieu Terme dans son temple, des fêtes appelées *Terminales* étaient instituées en son honneur, c'était un temps consacré à la joie des festins, au milieu desquels chacun, sous prétexte d'offrir des sacrifices au dieu Terme, reconnaissait les bornes de ses possessions.

Il est aisé de découvrir le but des adorations que les Romains offraient à la pudeur, à la vertu, à la piété, à l'intelligence, à l'honneur, à la concorde, à l'espérance, à la victoire. Rien de plus simple que l'origine du feu sacré. Cet établissement fut formé pour l'utilité d'une peuplade logée dans cabanes étroi es, et chez qui l'usage d'extraire du feu d'un caillou n'était pas ordinaire. On conservait, dans un lieu public, cet élément nécessaire à la vie, et chaque habitant en venait chercher au besoin. Quelques femmes étaient employées à la garde de ce feu, qu'elles devaient maintenir et distri-

buer. Cette double fonction exigeait une attention et une économie qu'elles apprenaient les unes des autres. Cette charge parut assez importante pour les occuper sans partage. Tous les soins domestiques furent écartés d'elles, tant on craignait de les distraire. De là, cette inviolable virginité qu'elles devaient garder tant qu'elles exerçaient ce ministère; de là, ces peines excessives portées contre les délinquantes. Ces fonctions étaient si rigoureuses, que pour les rendre supportables aux vestales, on les combla d'honneurs et de privilèges. Cette institution devint, avec le temps, abusive et superstitieuse; on la conservait par respect pour l'antiquité, pour l'ordre établi. Les Romains savaient que les institutions religieuses ont à la fois le plus puissant mobile et le plus sûr garant des vertus sociales; ils ne voulaient pas décrier des usages qui, sous le nom de religion, servaient à contenir la multitude.

Premier siècle.

Quelques conformités frappantes se trouvaient entre les cérémonies de l'ancien culte romain et celles qui furent adoptées par les chrétiens. Le bâton porté par les augures, appelé *lituus*, est devenu dans la main de nos évêques la crosse pontificale. Les processions en usage chez les chrétiens, avaient lieu chez les

Premier siècle.

Romains. Virgile nous a laissé un tableau dans *les Géorgiques*, de celle qui se célébrait à Rome chaque année en l'honneur de Cérès :

Cuncta tibi Cererem pubes agrestis adoret,
Terque novas circumfelix eat, hostia fruges
Omnis, quam chorus et socii domitentur ovantes.

Ovide ajoute que ceux qui assistaient à cette procession, étaient vêtus de blanc et portaient des torches allumées. L'eau lustrale, placée à la porte des temples, et dont on aspergeait dans différentes circonstances les hommes, les champs, les villes, les troupeaux, ressemblait à l'eau bénite adaptée par les chrétiens aux mêmes usages. On appelait jour lustral, *lustricus dies*, et en grec *amphidromia*, le jour auquel les enfans nouveau-nés recevaient leur nom et la cérémonie de leur lustration. La plupart des auteurs assurent que c'était, pour les garçons, le neuvième jour après leur naissance, et le huitième pour les filles. D'autres prétendent que c'était le cinquième jour, sans aucune distinction de sexe. Un troisième sentiment place la cérémonie lustrale au dernier jour de la semaine où l'enfant était né.

Dans cette cérémonie, dont le rapport est frappant avec le baptême des chrétiens, l'ac-

coucheuse, après s'être purifiée, faisait trois fois le tour du foyer avec l'enfant dans ses bras, ce qui désignait son entrée dans la famille sous la protection des dieux lares, auxquels le foyer de la maison servait d'autel. Ensuite on jetait par aspersion, quelques gouttes d'eau lustrale sur l'enfant. Jean Lomaier, *de lustrationibus veterum gentilium.*

Premier siècle.

La confession n'était pas inusitée dans le culte des Romains. Cette cérémonie se pratiquait chez les prêtres de Cybèle et dans tous les mystères. Marc-Aurèle, le plus vertueux des hommes, se confessa à l'hiérophante, en s'associant aux mystères de Cérès.

La religion romaine admettait peu de dogmes, éternels sujets de dispute, encore moins de mystères, qui pouvaient révolter les sages et irriter les incrédules. Elle consistait en expiations pour les crimes, et dans le pompeux appareil des sacrifices et des cérémonies sacrées que célébraient dans les temples les plus superbes, des pontifes choisis parmi les citoyens les plus recommandables par leurs dignités et par leur mérite. Ce culte, dont l'éclat extérieur faisait l'impression la plus profonde sur l'imagination du vulgaire, liait tous les citoyens à leur patrie par le noeud de la religion. Les émeutes

Premier siècle.

du peuple n'étaient pas à redouter, tant que ce nœud fut étroitement resserré. Les Romains, enchaînés par la religion du serment, revenaient aisément à leur devoir à la voix de leur conscience. Les choses changèrent de face, lorsqu'au lieu d'une religion nationale, s'élevèrent différens systèmes religieux, plus ou moins étrangers à la prospérité publique, et dont les prêtres eurent souvent intérêt de troubler le gouvernement politique pour augmenter leurs avantages particuliers.

CHAPITRE V.

Epoque de la décadence de la religion des Romains.

La décadence de l'ancienne religion romaine date du temps de Marius et de Sylla, où les diverses écoles des philosophes grecs commencèrent à s'établir dans Rome. Tous les systèmes de philosophie se réunissaient pour combattre de concert la théogonie grecque, mère de la religion romaine, et que les poëtes avaient marquée du sceau ineffaçable du ridicule. Les circonstances politiques favorisaient les décla-

mations des rhéteurs. Le temps qui s'écoula depuis Sylla jusqu'à la destruction de la liberté romaine, ne fut qu'une longue période de calamités, où le silence de toutes les lois, la violation de toutes les propriétés, l'oubli de tous les devoirs, l'invasion de tous les crimes, signalaient le règne de l'anarchie; les paisibles cérémonies du culte public devaient être mal observées dans le tumulte des armes, au milieu de la consternation générale des citoyens, lorsque le sang humain ruisselait dans les rues de Rome, et que ceux qui avaient évité la mort, fuyaient leur terre natale pour chercher quelque repos sur des rives éloignées.

Premier siècle.

Les fragmens qui nous restent de l'histoire contemporaine, ne nous disent pas expressément que les chefs des brigands qui, depuis Marius jusqu'à Octave, déchirèrent à l'envi le sein de leur patrie, se soient emparés des richesses que les temples recélaient dans leur enceinte. On ne peut cependant penser que des hommes abreuvés de carnage, et auxquels les trésors les plus immenses étaient insuffisans pour exécuter leurs entreprises aussi colossales que sinistres, aient ménagé des richesses consacrées à des divinités méprisées par eux, lorsqu'on lit dans Lampride et dans Hérodien, que Maxi-

Premier siècle.

mien, successeur d'Alexandre Sévère, fit fondre l'or et l'argent qu'il trouva dans les temples; dans Tacite, qu'Antoine fit distribuer à ses soldats les sommes mises en dépôt dans le temple d'Ops; dans Plutarque, que les sommes prodiguées par Sylla à ses soldats, se trouvant épuisées, ce général fit enlever dans la Grèce tous les trésors des temples, même celui de Delphes, et qu'il disait d'un ton railleur, en les recevant, qu'on ne pouvait douter de la victoire, puisque les dieux soudoyaient ses troupes.

De tout temps ceux qui dépouillèrent les temples, voulant éloigner d'eux l'idée de sacrilége que les peuples pouvaient attacher à ces sortes de spoliations, cherchèrent à livrer à la dérision publique les objets mêmes du culte dont ils enlevaient les instrumens qui en constituaient l'éclat extérieur. Aussi, depuis Sylla, toutes les divinités vénérées par les Romains durant sept siècles, furent-elles constamment tournées en ridicule sur les théâtres et dans les jeux publics. Cicéron disait, en parlant des enfers: *Non est anus tam excors quæ credat*, il n'est pas même de vieille assez imbécille pour le croire. On chantait publiquement dans Rome: *Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil*, il n'est rien après la mort, la mort elle-même n'est rien.

Pline le naturaliste commence son livre par nier l'existence de Dieu, et par dire que, s'il en est un, c'est le soleil. Premier siècle.

CHAPITRE VI.

Mystères de Cérès Eleusine.

Nous n'avons que des conjectures sur l'objet des cérémonies religieuses en usage dans les mystères célèbres de Samothrace et d'Eleusis, auxquels, du temps de Cicéron, presque tous les riches Romains étaient initiés; mais on sait que, dans ces solemnités, le culte extérieur de la religion grecque et romaine était sapé par ses fondemens. Voltaire, dans son *Essai sur l'Histoire générale*, rapporte que le jeune Alcibiade ayant assisté à ces mystères, insulta aux statues de Mercure, et que le peuple en fureur demanda la condamnation d'Alcibiade. Voltaire se trompe. Plutarque nous apprend qu'Alcibiade fut condamné à mort, pour avoir parodié les mystères de Cérès dans sa maison, et les avoir profanés, en se nommant lui-même grand-prêtre, en donnant à Polition le nom de *porte-flambeau*, à Théodore celui de *Héraut*, et

Premier siècle.

à ses amis, ceux d'*initiés, contre les lois établies par les Eumolpides*. La preuve que le but des mystères était de faire tomber la religion publique des Grecs et des Romains, et de la ramener au culte de l'Être-Suprême, dont toutes les divinités subalternes étaient des emblêmes ou des attributs, se trouve dans les *Tusculanes* de Cicéron, et dans d'autres ouvrages philosophiques, cités par Meursius, dans son *Traité sur les Eleusinies*.

Une loi des douze tables prohibait dans Rome tout culte étranger, *deos peregrinos ne colunto*. Cette institution tomba en désuétude depuis Sylla. Les Romains tolérèrent dans leur capitale les cultes disparates de toutes les nations, et le peuple, par-tout également amoureux des nouveautés, combinant ces diverses croyances qui se contrariaient, les opposant les unes aux autres, perdait peu à peu les sentimens respectueux que lui inspiraient auparavant les cérémonies sacrées; mais rien ne fit plus de tort à l'ancienne religion romaine, que l'introduction du christianisme, dont la naissance coïncide avec l'époque malheureuse où les Romains courbèrent leurs têtes sous le joug du despotisme.

Premier siècle.

CHAPITRE VII.

Naissance de la religion chrétienne.

QUELLE main levera le voile qui couvre le berceau d'une religion dont l'influence a été si prodigieuse en Europe pendant dix-huit siècles, sur les opinions humaines, sur les moeurs publiques, sur les usages des sociétés particulières, et sur le gouvernement politique des états? Toutes les religions vantent les miracles opérés dans leur sein. Les pères ont toujours vû des choses merveilleuses; les enfans ne voient rien de semblable; mais, se servant des yeux de leurs ancêtres, à la place des leurs, ils croient; ils sont persuadés sur parole. Les premiers habitans de la Grèce avaient vû les dieux habiter parmi eux; Tantale les avait reçus à sa table; Laomédon s'était servi une année entière de Neptune et d'Apollon, pour bâtir les murs de Troie; Deucalion, après un déluge, s'étant avisé de jeter des pierres derrière lui pour obéir à un oracle, ces pierres, changées en hommes et en femmes, avaient repeuplé la Grèce; Hercule, séparant d'un coup de lance

les montagnes de Calpé et d'Abyla, avait réuni l'Océan à la Méditerranée.

Premier siècle.

Les fastes de la religion romaine nous présentent des colonnes de feu qui s'arrêtent sur des légions, des fleuves qui remontent à leur source, des simulacres qui suent, d'autres qui parlent, des spectres qui se promènent, des pluies de lait, de pierres, de sang. C'est ainsi que les dieux annonçaient aux Romains leur protection ou leur colère. Ces prodiges furent attestés par les historiens, confirmés par les traditions, consacrés par des monumens, enseignés, de génération en génération, par les prêtres. La croyance de tout ce merveilleux, établie dans ces temps d'ignorance, s'était enracinée, et la raison se présentait trop tard pour la combattre. Ainsi l'homme, dans la force de l'âge, n'écarte que difficilement les préjugés de l'enfance, quoiqu'il en sente vivement toute la futilité.

Le christianisme naquit vers une de ces époques si rares dans les annales du monde, où les hommes étaient éclairés du flambeau des arts et de la philosophie; mais cette lumière, qui brillait en Italie, en Grèce, et dans l'opulente cité d'Alexandrie, ne s'étendait pas aux rochers de la Judée. Cependant, sous

le règne d'Hérode, le long commerce des juifs avec les Romains et avec les Grecs, devait dissiper insensiblement les ténèbres de l'ignorance qui couvraient la Palestine. La Syrie n'était pas éloignée de la Caldée, les mages admettaient la résurrection des morts, la chute des anges, le paradis et l'enfer. Cette doctrine était connue à Jérusalem, puisque les docteurs de la loi se partageaient en pharisiens qui professaient le dogme de la résurrection, dont les livres de Moïse ne parlaient pas, et en saducéens qui rejetaient cette créance. Les juifs commerçaient dans Alexandrie depuis les Ptolomées. Ils avaient même bâti, sous le règne de Philometor, un temple auprès de Bubaste, qui fut nommé *l'Onion*.

Premier siècle.

Alexandrie, la ville la plus commerçante du monde, était peuplée d'Egyptiens, de Romains, de Grecs et de juifs. La philosophie platonicienne dominait depuis long-temps dans cette ville. Platon passait pour avoir puisé sa doctrine chez les Egyptiens. Ceux-ci croyaient revendiquer leur propre bien en faisant valoir ses idées archétypes, son Verbe et l'espèce de Trinité divine qu'on débrouille dans les livres de ce philosophe.

Dans les principes platoniques, l'Etre-Su-

Premier siècle.

prême était une lumière immense d'une fécondité et d'une puissance sans bornes. Un nombre infini d'émanations, sorties de son sein, avait créé le monde, le gouvernait et produisait tous les phénomènes de la nature.

Toutes ces émanations, tous ces esprits avaient leur destination et leurs qualités; l'univers en était rempli. L'ame humaine était partagée en deux substances, l'une intelligente, l'autre sensible. La portion intelligente de l'ame était, aussi bien que les génies modérateurs du monde, une émanation de la divinité. La philosophie, en élevant l'ame au dessus des impressions qui l'attachent au corps, donnait un essor à la partie sensible qui la rendait capable d'entrer en commerce avec les génies, ou émanations qu'on supposait doués d'un corps très-subtil, très-délié, et qui pouvait être aperçu par la partie sensible de l'ame exaltée et perfectionnée. Les hommes pouvaient donc avoir des relations avec les génies, s'élever par ce moyen jusqu'à la connaissance intime de la divinité, et percer les ténèbres de l'avenir. Ils pouvaient faire des choses merveilleuses, par le moyen des génies auxquels tout était soumis dans la nature.

Les juifs, du temps d'Hérode, étaient divisés

Premier siècle.

en trois sectes : celle des Samaritains se disait la plus ancienne, parce que Samarie, alors appelée *Sébaste*, avait subsisté pendant que Jérusalem fut détruite avec son temple sous les rois de Babylone. Ces Samaritains étaient un mélange de Persans et de Palestins. La seconde secte était celle des Hiérosolimites, ou des habitans de la Judée, proprement dite. Ils voulaient qu'il ne fût permis de sacrifier que dans le temple de Jérusalem. Ils détestaient les Samaritains et en étaient détestés. Les juifs hellénistes, qui commerçaient en Egypte et en Grèce, formaient la troisième secte. Ils exerçaient leur culte dans le temple de Bubaste, nommé *l'Onion*. Les rabins de l'Onion, mêlés avec les Grecs, devinrent plus savans que ceux de Jérusalem et de Samarie. Ces trois sectes disputaient entre elles sur des questions de controverse qui rendent l'esprit subtil, faux, insociable.

Premier siècle.

CHAPITRE VIII.

Opinion généralement répandue, à cette époque, de la destruction prochaine du globe terrestre.

PRESQUE tous les philosophes pensaient que le globe terrestre avait éprouvé plusieurs fois une destruction totale, et que cet événement devait arriver de nouveau, lorsque l'humidité de la terre serait desséchée à la longue. Cette idée d'un monde, qui devait périr et se renouveler, était enracinée dans le cœur des peuples de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, depuis les guerres civiles des successeurs d'Alexandre. Les épouvantables dévastations qui se succédaient dans l'empire romain, depuis Marius jusqu'aux belles années d'Auguste, augmentèrent la terreur des nations qui en étaient les victimes. Elles attendaient la destruction du globe, et on espérait une nouvelle terre dont on ne jouirait pas. Les juifs, esclaves dans la Syrie et répandus par-tout, furent saisis de la crainte commune. Virgile fait

fait allusion, dans les *Géorgiques*, à ce sentiment généralement répandu.

Premier siècle.

Impia quæ æternam timuerunt sæcula noctem.
Le monde va tomber dans l'éternelle nuit.

Il est assez dans la nature de l'homme de recourir à la religion dans les grandes calamités; les anciens mystères d'Egypte, de Perse, de Samothrace, d'Eleusis, s'introduisaient partout. Les initiés, admis dans ces confréries, étaient en petit nombre dans les commencemens, et regardés comme des hommes privilégiés, séparés de la multitude; ils étaient prodigieusement multipliés vers le règne d'Auguste. Celse disait à Origène, (*Liv. VIII*) vous vous vantez de croire aux peines éternelles, tous les ministres des mystères ne les annoncent-ils pas aux initiés? L'unité de Dieu était le dogme principal de ces associations secrètes. Apulée nous a conservé la prière des prêtresses d'Isis: « Les puissances célestes te servent, les enfers te sont soumis, l'univers tourne sous ta main, tes pieds foulent le Tartare, les astres répondent à ta voix, les saisons reviennent à tes ordres, les élémens t'obéissent. »

La faveur d'être admis dans les grands mys-

Premier siècle.

tères de Cérès, ne s'obtenait qu'après cinq ans d'épreuves, pendant lesquels ceux qui avaient commis des crimes, les confessaient et les expiaient : on se purifiait, on répandait des aumônes abondantes. Pausanias nous apprend, dans ses *Arcadiques*, qu'en plusieurs temples d'Eleusine, on fouettait rudement les pénitens, coutume introduite long-temps après dans les églises chrétiennes.

Lorsque les initiés avaient fini leur noviciat, ils étaient régénérés par des cérémonies, tenues secrètes sous la religion du serment, pour les rendre vénérables. Les récipiendiaires se présentaient pendant le silence des nuits, après avoir lavé leurs mains à l'entrée du temple, et couronné leur tête de myrte. Le livre qui contenait les lois et les cérémonies des mystères de Cérès, était tiré d'une cassette, on le lisait aux récipiendaires, on le leur faisait transcrire. Un léger repas succédait à cet exercice, ensuite les initiés passaient dans le sanctuaire. Tout était alors dans une grande obscurité. Une vive et subite lumière leur montrait la statue de Cérès, magnifiquement ornée. La lumière disparaissait encore ; les ténèbres les plus profondes remplissaient le temple. Les éclats du tonnerre se faisaient entendre, la

foudre tombait au milieu des spectateurs, les éclairs sillonnaient les voûtes du temple, des figures monstrueuses paraissaient de tous côtés, un bruit impétueux, une confusion générale, représentaient le chaos des élémens avant la naissance du monde; le calme revenait peu à peu, le jour succédait aux ténèbres, on apercevait des jardins agréables qui représentaient les demeures éternelles destinées à l'homme juste après sa mort. Dans ces jardins, l'hiérophante révélait aux initiés tous les secrets des mystères; l'assemblée était congédiée par deux mots d'une langue barbare, que Leclere interprête par ceux-ci: *Veillez et soyez purs.*

Premier siècle.

A l'exemple de ces mystères, dans lesquels les Grecs et les Romains cherchaient l'absolution de leurs crimes, les juifs de Judée et de Samarie avaient introduit chez eux les sociétés des Joanistes, des Judaïtes et des Esséniens, qui se vouaient à une vie contemplative. Les juifs égyptiens établirent de leur côté, quelque temps après la naissance du christianisme, la secte des Thérapeutes: ils menaient, comme les Esséniens, une espèce de vie monastique.

Dans toutes ces sociétés israëlites, se propageait l'attente d'un messie qui devait déli-

Premier siècle.

vrer la postérité d'Abraham du joug des Romains, et la rétablir dans son indépendance. On disputait sur les prérogatives de ce messie. Quelques-uns, alliant les principes du platonisme au texte des livres regardés comme sacrés par les hébreux, pensaient que le messie qu'ils attendaient, rendrait leur nation triomphante par le moyen des génies auxquels il aurait l'art de commander. D'autres croyaient que le messie serait un génie revêtu de l'apparence de l'humanité pour éclairer les hommes, ou du moins un homme plus parfait que les autres hommes, qu'un génie céleste dirigerait. Ces opinions préparaient les esprits crédules à recevoir, sans beaucoup d'examen, les événemens merveilleux qui pourraient être rapportés par des fanatiques enthousiastes, ou par des fripons adroits.

Premier siècle.

CHAPITRE IX.

Réflexions sur la personne de Jésus de Nazareth.

QUELQUES savans ont pensé que l'auteur du christianisme devait être relégué, avec Hercule, au rang des êtres fabuleux que les anciens ont surchargés d'actions aussi merveilleuses qu'imaginaires. Le silence des contemporains leur paraît une preuve sans réplique de cette assertion. Les miracles de Jésus-Christ s'opérèrent sous Tibère, prince le plus soupçonneux qui fût jamais. Comment la connaissance n'en parvint-elle pas à la cour de ce prince? Comment le sénat romain n'en fut-il pas instruit? Comment Tacite n'en parle-t-il pas dans ses ouvrages, lui qui remplit des pages entières de l'insipide narration de prodiges ridicules? Flavien Josèphe, fils d'un sacrificateur, écrivant l'histoire de son pays quelques années après le temps où l'on place la mort de Jésus, n'en parle pas du tout, et les deux lignes qu'on lui attribue au sujet de ce législateur, paraissent évidemment intercalées dans le livre, par un

Premier siècle.

faussaire mal habile. Philon et Juste de Tibériade, auteurs contemporains, gardent le même silence sur des prodiges qui devaient tenir toute la terre attentive.

L'homme impartial ne trouve pas dans ces preuves négatives une autorité qui balance les témoignages éclatans de l'existence de Jésus-Christ. Suétone en parle dans *la Vie de Claude*; il chassa de Rome les juifs, dont on ne distinguait pas encore les chrétiens, et qui se soulevaient fréquemment à l'occasion des changemens que le Christ avait apportés dans leur religion, *judæos impulsore Cresto assiduè tumultantes Roma expulit*. Tacite nomme les chrétiens à l'occasion de l'incendie de Rome sous Néron; peut-être en disait-il davantage dans le sixième livre de ses *Annales*, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, et qui devait contenir les événemens de l'Histoire romaine dans le temps où l'on place les miracles et la mort de Jésus, depuis la seizième jusqu'à la vingt-deuxième année de l'empire de Tibère.

Mais ce qui doit fixer l'opinion du critique attentif, c'est la conduite tenue par les juifs lorsque les chrétiens, dans les premier et second siècles, publièrent environ cinquante évangiles, qui, malgré leurs contradictions, cou-

tenaient tous une vie de Jésus-Christ, injurieuse au sanhédrin et à la nation juive. Au lieu de nier l'existence de celui auquel les évangélistes attribuaient une foule de miracles, ils publièrent, de leur côté, deux vies de Jésus, dans lesquelles ils rapportaient à l'art magique les actions surnaturelles que les disciples de Jésus attribuaient à la puissance de l'esprit divin.

Premier siècle.

Ces deux ouvrages, intitulés, *Sepher toldos Jeschut, et Sepher toldos Jesu*, cités par Celse, réfutés par Origène, sont parvenus jusqu'à nous fort défigurés ; ils sont remplis de prodiges. Jésus y est traité de bâtard, d'imposteur, d'insolent, de séditieux et de sorcier. Ainsi, lorsque les jésuites, pour prouver la bonté de leur morale et de leur doctrine, publièrent des volumes de miracles opérés par leurs confrères dans les Indes et à la Chine, les jansénistes, sans s'amuser à les réfuter, imprimèrent de leur côté une collection encore plus volumineuse de prodiges opérés à Paris par le diacre Pâris. On présenta en cérémonie, à la cour, le livre muni de signatures qui en attesteraient un jour l'authenticité, si les monumens pouvaient imprimer au mensonge le caractère de la vérité.

Il est certain que Jésus-Christ n'a jamais rien écrit lui-même, si, comme dit Voltaire, à l'ar-

Premier siècle.

ticle *Christianisme*, dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, Jésus prêcha une morale pure, s'il annonça un prochain royaume des cieux pour la récompense du juste, s'il eut des disciples attachés à sa personne et à ses vertus, si ses vertus lui attirèrent les persécutions des prêtres, si la calomnie le fit mourir d'une mort infame, sa doctrine, constamment annoncée par ses disciples, dut faire un très-grand effet; je ne parle qu'humainement, je laisse à part les miracles, les prophéties, et je soutiens que le christianisme dut plus réussir par sa mort, que s'il n'avait pas été persécuté. On s'étonne que ses disciples aient fait de nouveaux disciples, je m'étonnerais bien davantage s'ils n'avaient pas attiré beaucoup de monde dans leur parti. Soixante et dix personnes, convaincues de l'innocence de leur chef, de la pureté de sa morale et de la barbarie de ses juges, devaient soulever bien des cœurs sensibles.

Premier siècle.

CHAPITRE X.

Cérémonies mystérieuses des premiers Chrétiens.

La Grèce, la Syrie, l'Egypte, étaient remplies de mystères qui inspiraient aux peuples un respect religieux. Les chrétiens eurent aussi leurs cérémonies mystérieuses, on s'y fit initier par curiosité; ce sentiment se changea en persuasion dans la suite. L'idée de la fin du monde invitait les disciples à mépriser les biens de la terre qui allait périr avec eux. Jésus n'ayant rien écrit lui-même, comme on l'a déja observé, les divers troupeaux de la société naissante s'accordaient difficilement entre eux; on eut, dans les deux premiers siècles, cinquante-quatre évangiles différens, dont quelques-uns sont venus jusqu'à nous, et les autres sont perdus. Fabricius nous en a donné le catalogue, dans son ouvrage intitulé, *Codex apocryphus novi testamenti*. Tous ces évangiles étaient tenus secrets; il était expressément défendu aux chrétiens d'en donner connaissance aux profanes,

Premier siècle.

qu'ils nommaient *gentils*, ou païens, et qui ne virent nos quatre évangiles canoniques que dans le troisième siècle.

Ces différens troupeaux, quoique divisés dans des points essentiels, reconnaissaient le même pasteur. Disciple de St. Paul, disciples d'Apollo, disciples de Simon, disciples d'Apollonius de Thiane, Gnostiques, Nazaréens, Ebionites, Marcionites, Carpocratiens; cent sectes élevées les unes contre les autres, toutes en se prodiguant mutuellement des injures, étaient cependant unies en Jésus, invoquaient Jésus, voyaient en Jésus l'objet de leurs pensées et le prix de leurs travaux.

L'empire romain, dans lequel se formèrent ces sociétés, n'y fit d'abord aucune attention. On ne connut long-temps à Rome, les chrétiens, que sous le nom général de juifs, que les Romains toléraient dans leur capitale et dans leurs provinces.

Les chrétiens, unis entr'eux par la religion du serment, sans temples, sans autels, sans cérémonies publiques, élisaient leurs supérieurs secrets à la pluralité des voix; ces supérieurs, sous le nom *d'anciens*, *de prêtres*, *d'évêques*, *de diacres*, ménageaient la bourse commune et soignaient les malades. On exhortait les chré-

tiens riches à se charger de nourrir et d'élever les enfans des pauvres ; on faisait des collectes pour les veuves et les orphelins ; les femmes pouvaient parvenir à la dignité de diaconesses, ce qui les attachait à la confraternité chrétienne. C'était une honte pour un chrétien de plaider devant les tribunaux civils. Les colléges sacerdotaux pacifiaient les querelles qui naissaient dans la société. Ainsi les chrétiens, retirés du monde, inconnus même en se montrant, échappaient à la tyrannie des proconsuls ou des propréteurs, et vivaient libres dans le public esclavage.

Premier siècle.

Dans le commencement, le christianisme pouvait être considéré plutôt comme une association domestique et particulière, que comme une religion nouvelle. Jésus avait déclaré qu'il était venu pour accomplir la loi mosaïque, et non pour la détruire. Les premiers chrétiens s'assemblaient dans les synagogues, faisaient leurs prières à Jérusalem, dans le temple ; ils se bornaient à dire aux juifs : Vous avez fait crucifier notre maître, qui était un homme de bien ; Dieu l'a ressuscité, demandez pardon à Dieu. Nous sommes juifs comme vous, circoncis comme vous, fidèles comme vous à la loi de Moïse, mais nous vous avons en horreur

Premier siècle.

jusqu'à ce que vous ayez réparé la souveraine injustice commise par vos prêtres.

Bientôt les disciples de Jésus se séparèrent entièrement des juifs, et prirent le nom de chrétiens : alors ils n'observèrent plus les rites que Jésus avait observés lui-même ; ce fut un culte absolument nouveau.

Le platonicisme, appliqué à la secte naissante, lui donna de la consistance et de l'activité. C'est le grand nœud, le premier développement de la religion chrétienne. Platon s'était fait admirer par les Grecs, avec des sophismes éblouissans. Dès que les Ptolomées établirent des écoles dans Alexandrie, elles furent platoniciennes. Les premiers sectateurs de Jésus qui vinrent dans cette grande ville, y trouvèrent des juifs platoniciens. C'est dans Alexandrie que se forma l'ensemble de la religion chrétienne. Il y eut long-temps une école célèbre de christianisme platonicien, une chaire où Marc enseigna. A Marc succéda un Athenagone, à celui-ci Pantène, ensuite Clément, surnommé *Alexandrin*, puis Origène.

Philon, né dans Alexandrie, un des plus savans juifs de son siècle, avait poussé plus loin que Platon le dogme de la Trinité divine. Il enseignait que Dieu se maria au Verbe *au logos*,

et que le monde naquit de ce mariage. Jésus fut appelé *le Verbe*, la Trinité fut un dogme du christianisme; toute la vie de Jésus devint une allégorie; la Bible ne fut plus qu'une autre allégorie qui prédisait l'avénement de Jésus; la religion chrétienne, elle-même, devint entièrement emblématique sous la plume des chrétiens platoniciens ou *éclectiques*. Premier siècle.

CHAPITRE XI.

Origine philosophique de quelques dogmes du christianisme.

On lisait dans les livres sacrés des Perses et des Caldéens, que la période de la durée du monde se composait de douze mille ans, partagés en deux révolutions partielles, chacune de six mille ans. La première demi-révolution était le règne du bien, la seconde celui du mal; origine évidente des quatre âges du monde, selon les poëtes grecs. Cette narration emblématique se rapportait à la révolution annuelle et astronomique de l'ordre céleste, composé des douze signes du zodiaque, chacun desquels se divisait en mille parties. On pouvait avoir

Premier siècle.

anciennement entendu, par les deux révolutions partielles, les saisons de l'été et de l'hiver qui partageaient l'année.

Les anciens, pour distribuer les étoiles suivant leur grandeur apparente, et faire connaître la disposition des unes à l'égard des autres, dans les différentes régions du ciel, avaient imaginé des cartes astronomiques, dans lesquelles l'assemblage de plusieurs étoiles était représenté sous le nom et sous la figure d'un animal, ou sous un autre emblême qu'on appelait *constellation*. Ils reconnaissaient quarante-huit constellations : douze comprenaient le zodiaque, c'est-à-dire la zone sphérique, dont le soleil occupe le centre, et que les planètes ne passent jamais dans leur plus grandes excursions. Ces constellations furent peintes et nommées le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, l'Écrevisse, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau, les Poissons.

Les étoiles au nord du zodiaque, dans la partie boréale, furent rangées sous vingt-une constellations : la grande Ourse, la petite Ourse, le Dragon, Céphée, le Bouvier, la Couronne septentrionale, Hercule, la Lyre, le Cygne, Calliopée, Persée et Andromède, le Triangle,

le Coche, Pégase, le petit Cheval, le Dauphin, la Flèche, l'Aigle, le Serpentaire et le Serpent.

Premier siècle.

Celles du sud furent distribuées en quinze constellations : la Baleine, l'Eridan, le Lièvre, Orion, le grand Chien, le petit Chien, le Navire Argo, l'Hydre, la Coupe, le Corbeau, le Centaure, le Loup, l'Autel, la Couronne australe et le Poisson méridional.

Ces figures adoptées par les astronomes, afin d'aider l'imagination et la mémoire à concevoir et à retenir le nombre des étoiles, leur arrangement, et même pour distinguer les vertus qui leur étaient attribuées par les astrologues, furent transformées, par les mythologistes, en êtres réels qui, de l'aveu de tous les critiques, devinrent l'origine de l'idolâtrie.

La durée du monde étant supposée de douze mille ans, les horribles guerres des triumvirs, leurs abominables proscriptions, le saccagement des trois parties de la terre alors connues, faisaient conclure à tous les raisonneurs, qu'on vivait dans l'âge, dans le règne du mal; on ajoutait que cet âge devait finir au bout de six mille ans.

D'après les calculs des juifs hellénistes, on comptait alors près de six mille ans depuis la création du globe terrestre. Cette coïncidence

Premier siècle.

produisait quelque fermentation dans Alexandrie; on s'occupait de la fin prochaine du monde. Les hiérophantes consultés, répondaient en termes énigmatiques et insignifians : on attendait le grand médiateur, le juge final, et on le desirait pour mettre fin aux calamités qui se succédaient.

A force de parler de ce libérateur, il se trouva des hommes qui dirent l'avoir vu dans la Palestine. Ce fut assez d'une première rumeur pour établir une certitude morale. Le bruit populaire devint un fait avéré. On n'avait que des notions assez vagues sur la personne de *Jésus-Christ*, le temps précis de son supplice était même inconnu (1) : mais on réalisa dans sa personne le médiateur attendu; et réunissant ensemble les traditions mythologiques tirées de l'astronomie, il en résulta une histoire authentique et complette, dont bientôt il ne fut plus permis de douter.

(1) Les rabins diffèrent des chrétiens à ce sujet de cinquante années. St. Irénée diffère de vingt ans de notre opinion vulgaire. Il y a une différence de dix ans entre saint Luc et saint Mathieu.

CHAPITRE

Premier siècle.

CHAPITRE XII.

Naissance et mort de Jésus. — Analogie des mystères du Christianisme avec les observations astronomiques.

Jésus-Christ naquit au solstice d'hiver ; c'est aussi le temps où le soleil, père des saisons, reprend pour nous une nouvelle vie. Les 25, 26 et 27 décembre étaient consacrés au soleil chez les Latins. Le premier de ces jours solemnels portait cette inscription dans les anciens calendriers : *Natalis solis invicti*, naissance du soleil invincible.

La mère de Jésus était une vierge très-pure ; tel est le tableau de la sphère persique, cité par Aben-Ezra dans le *Cœlum poeticum* de Blaeu, page 71. La première case de la Vierge représente une jeune fille à longue chevelure, assise dans un fauteuil, deux épées dans une main, allaitant un enfant appelé *Jésus* par quelques mythologistes. On trouve dans la Bibliothèque nationale, un ouvrage astronomique en langue arabe, n° 1165, où le signe de la Vierge représente aussi une

Premier siècle.

jeune fille ayant à côté d'elle un enfant. D'ailleurs, toute la scène de la naissance de Jésus, comme elle est rapportée dans les quatre évangiles, se trouve rassemblée dans le ciel voisin. L'étable est la constellation du Cocher et de la Chèvre, appelée *præsepe Jovis*, étable d'Iou. Dans ce nom d'*Iou*, se trouve d'Iou-Sef, *Joseph;* non loin est l'Âne de Typhon, la grande Ourse, et le Bœuf ou Taureau, accompagnemens antiques de la crêche.

Jésus, mis à mort par les impies, était ressuscité vers l'équinoxe du printemps. L'allégorie se rapportait encore au soleil, qui, terminant sa carrière pendant l'hiver, temps où l'on supposait que dominaient Typhon et les signes consacrés au génie du mal, à Arimane, reprenait une nouvelle vigueur vers l'équinoxe du printemps, et rendait la vie à la nature, qui paraît renaître, ressusciter dans cette belle saison.

L'analogie des mystères du christianisme avec les observations astronomiques semblait si prononcée, que Tertullien s'exprimait en ces termes dans son *Apologétique :* « Plusieurs pensent, avec quelque vraisemblance, que le soleil est notre Dieu; et nous renvoient à la religion des mages. »

Premier siècle.

CHAPITRE XIII.

Causes des persécutions éprouvées par les Chrétiens.

La séparation était entière entre les juifs et les chrétiens avant la fin du premier siècle : mais le gouvernement romain ne connaissait pas ce schisme ; les empereurs n'entraient point dans ces querelles d'un parti qui, jusqu'alors dans l'obscurité la plus profonde, s'élevait par des degrés insensibles. Si quelques chrétiens furent punis du dernier supplice sous Néron, on les traitait comme incendiaires, la religion n'avait aucune part à cette procédure ; mais sous Domitien, le christianisme commençait à donner quelque ombrage au gouvernement.

Les chrétiens qui remplissaient les villes et les campagnes, se déclaraient les ennemis de tous les cultes, et sur-tout de celui de l'empire. De là, les persécutions qu'ils éprouvèrent de la part des magistrats, et les supplices employés pour les forcer à renoncer à leur croyance. On entendait les places publiques et les amphithéâtres retentir de ces mots : *Otez les chré-*

Premier siècle.

tiens, ôtez les impies. C'était pour le peuple un spectacle délicieux de voir des hommes, quelquefois des femmes et des jeunes filles périr dans d'affreuses tortures. Quelle pouvait être la cause d'une haine si prodigieuse chez un peuple qui passait pour généreux et magnanime ?

Les prêtres, les dévots et tous les ouvriers auxquels les choses nécessaires au culte des dieux grecs et romains produisaient les ressources de la vie, s'élevaient de concert contre les chrétiens qui détruisaient ce culte. Ils imputaient à la nouvelle religion tous les malheurs, tous les désordres qui naissaient dans la société, ou plutôt ils les attribuaient aux dieux irrités de ce qu'on ne présentait plus sur leurs autels les offrandes ordinaires.

A ces cris mille fois répétés, et qui retentissaient jusqu'aux extrémités de l'empire, les gens qui jugent sans examen, et qui furent toujours le plus grand nombre, regardaient la religion chrétienne comme une nouvelle superstition qu'il ne fallait pasaccréditer. Les magistrats auxquels la tranquillité de l'empire était particulièrement confiée, persuadés que toute religion qui accuse les autres de rendre à Dieu un culte sacrilége, peut troubler la paix des états,

envisageaient les chrétiens comme des hommes dangereux. Les empereurs redoutant toute nouveauté d'où pouvait résulter quelque révolution dans les moeurs, dans les esprits, dans les usages, voyaient avec peine dans le christianisme une religion étrangère qui refusait d'admettre parmi les objets de son culte, ceux des empereurs placés par les Romains au nombre des dieux : ils craignaient que les chrétiens, accoutumés à méconnaître la divinité des empereurs morts, n'eussent moins d'attachement pour les empereurs vivans. D'ailleurs, en proscrivant le christianisme, ils cédaient aux cris des peuples, qui en sollicitaient la destruction.

Premier siècle.

L'innocence des mœurs des chrétiens fut mise en problême. Les différentes sectes qui partageaient le christianisme, s'accusaient respectivement des plus dégoûtantes débauches. Les Romains, peu instruits des mystères de cette religion, saisissaient avidement ces accusations, et les appliquaient indistinctement à tous les individus qui la professaient. Le profond secret que les fidèles gardaient alors, à l'exemple des initiés aux mystères de Cérès, sur les cérémonies chrétiennes, accréditait les calomnies répandues contr'eux. On les accu-

Premier siècle.

sait de manger un enfant couvert de farine, et de se livrer, dans leurs assemblées nocturnes, aux impuretés les plus condamnables. *Les choses honnêtes évitent les ténèbres*, leur disait Cecilius; *les crimes cherchent l'ombre..... Pourquoi les chrétiens n'osent-ils pas s'assembler publiquement, et parler avec liberté, si ce n'est que l'objet de leur culte ne soit punissable?*

On regardait les chrétiens comme des gens obligés, par les principes de leur religion, d'étouffer dans leur ame l'amour de leur patrie et même de leurs familles. La conduite régulière dont ils faisaient profession à l'extérieur, passait pour un voile dont ils couvraient le débordement de leurs mœurs et l'atrocité de leur croyance. Les maléfices de la magie leur étaient familiers, disait-on. Ils se servaient de leur habileté dans la théurgie, pour opérer des prestiges capables de troubler l'imagination des ames faibles. De là, les édits publiés par Domitien, pour les forcer, par la rigueur des supplices, à se soumettre à la religion de l'empire.

Trajan, qui renouvela les défenses portées par les lois des douze tables, contre les associations religieuses non autorisées par les lois,

entraîné par les clameurs des prêtres et des dévots, permit de punir les chrétiens lorsqu'ils seraient dénoncés; mais en même temps il écrivait à Pline en ces termes: « Il ne faut faire aucune recherche contre les chrétiens. » Ils purent donc sous ce prince se maintenir avec prudence, quoique souvent l'envie des prêtres et la haine de la multitude les traînât aux tribunaux et à la mort. Premier siècle.

CHAPITRE XIV.

La Religion chrétienne d'alors ne ressemblait pas à celle d'aujourd'hui.

La religion chrétienne de ce temps-là ne ressemblait guère à celle de nos jours. La distinction des évêques et des prêtres n'existait pas encore. Les diacres n'étaient que des officiers ministériels, institués pour servir à table lorsque les chrétiens, peu nombreux, vivaient en commun, à la manière des Spartiates ou des moines: on ne connaissait pas le nom même de pape, de cardinal, de patriarche, d'archevêque. Ce qui est aujourd'hui la messe, qui se chante le matin, était la cène qui se faisait

Premier siècle.

le soir, suivant l'usage des Romains, dont le souper, *cœna*, était le principal repas. Les riches faisaient les frais de ce souper, de cette cène, de ces agapes, et tous les chrétiens mangeaient ensemble sans aucune distinction. Ces saintes orgies furent le sujet des plus sanglantes inculpations contre les chrétiens. On accusait les deux sexes de se mêler indistinctement ensemble à la fin de ces assemblées. Saint Paul fait mention, dans ses épîtres, des abus qui se glissaient déja de son temps dans cette institution; ces abus, qui se multiplièrent, entraînèrent la destruction de ces festins fraternels, vers le temps de saint Ambroise, sans qu'on puisse assigner l'époque précise où la coutume de communier le matin prévalut.

Les ministres des autels n'étaient distingués par aucun habillement particulier, ni dans l'usage ordinaire de la vie, ni même dans les fonctions ecclésiastiques. La loi ne contraignait aucun d'eux à garder le célibat; témoin le livre de Tertullien, dédié à sa femme; témoin Synésius, qu'on essaya vainement de séparer de la sienne, lorsqu'il fut placé sur le siége de Ptolémaïde; témoin saint Paulin, évêque de Nole, dont la femme se nommait Thébasie; il avait résolu de finir avec elle sa vie dans une solitude.

Son ami, le poëte Auzone, improuvait ce projet, qu'il attribuait à une noire mélancolie, ou aux mauvais conseils de son épouse, qu'il nomme Tanaquille.

Premier siècle.

Si prodi Pauline times nostræque vereris
Crimen amicitiæ, Tanaquil tua nesciat istud.

On ne voit pas trop ce que pourrait avoir de commun Tanaquille, qu'on croit avoir été la femme de Tarquin, avec l'épouse de saint Paulin. Il répondit à Auzone, que sa femme était une Lucrèce, et non une Tanaquil.

Nec Tanaquil mihi, sed Lucretia conjux.

La forme de cet ouvrage ne me permet pas de m'étendre davantage sur les variations des lois ecclésiastiques. Au sujet des mariages des ministres du culte chrétien, j'aurai occasion d'en parler dans la suite. J'observe seulement, comme vérité incontestable et hors d'atteinte, que dans les premiers siècles, les prêtres se mariaient comme les autres chrétiens. Le célibat fut conseillé aux ecclésiastiques, comme un état plus parfait, vers le temps de saint Jérôme; cependant quelques-uns s'élevaient dans cette pra-

Premier siècle.

tique. On compte, parmi ces dissidens, le prêtre Vigilantius, célèbre par ses démêlés avec saint Jérôme.

Il fut enjoint, dans la suite, aux prêtres et aux diacres mariés, de vivre avec leur femme comme avec leur sœur. Il nous reste un canon d'un concile tenu à Ausbourg en 952, qui défend à tous les clercs, depuis les évêques jusqu'aux sous-diacres, de se marier, *ou d'user de leurs femmes*, sous peine de déposition. Cette loi fut exécutée rigoureusement lorsque, pendant les longues querelles entre l'empire et le sacerdoce, les papes regardèrent le célibat imposé aux ecclésiastiques, comme un moyen assuré d'étendre le pouvoir pontifical.

En effet, les pontifes romains, devenus les dispensateurs suprêmes de toutes les dignités ecclésiastiques, étaient bien plus assurés de l'assentiment d'un clergé nombreux célibataire, que si les membres de cette corporation avaient été attachés à leur patrie par les liens d'une famille. On ne donnait des bénéfices qu'aux prêtres qui gardaient le célibat; cette coutume devint bientôt générale. Cependant Hume (1) prouve

(1) Hume, *Hist. de la Maison Plantagenet*, in-4°., tom. 1, pag. 107, 8, 9, 10, 11, 26 et 518.

d'une manière invincible, que dans le onzième siècle, il y avait encore un grand nombre de prêtres mariés en Angleterre. Enfin le concile de Trente déclara que le sacrement de l'ordre était un empêchement dirimant du mariage. Cette loi, nulle en elle-même, puisqu'elle regardait un contrat civil, est devenue exécutoire par les constitutions des monarques dans les états catholiques. Je finis une digression qui éloigne le lecteur du règne de Trajan.

Premier siècle.

CHAPITRE XV.

Les bornes de l'Italie reculées jusqu'aux Alpes.

On a vu précédemment que depuis l'invasion des Gaulois sur les bords du Pô, on plaçait les bornes de l'Italie, d'un côté à l'Arno, et de l'autre au Rubicon. Cette division subsistait encore vers les derniers temps de la république romaine. Jules César, ayant obtenu le gouvernement des Gaules transalpine et cisalpine, voulant augmenter le nombre de ses partisans, avait engagé lui-même les Cisalpins à demander

Premier siècle.

de partager les prérogatives dont jouissaient à Rome les Italiens ; il paraît même que quelques villes obtinrent alors les droits de citoyens romains ; mais la brièveté du règne de César laissa son opération imparfaite : quelque temps après lui, les peuples qui se trouvaient en deçà des Alpes, à l'égard de Rome, furent agrégés au corps de l'antique Italie. Les triumvirs se prêtèrent à ce changement, soit pour affermir leur puissance, soit pour obéir au voeu de la nature, quand elle posa la barrière des Alpes entre les Italiens, les Français et les Allemands.

Toutes les villes d'Italie se gouvernaient elles-mêmes, c'est-à-dire qu'elles choisissaient des magistrats pour juger les procès, régler la police et lever les contributions exigées par les besoins locaux et le service du prince. On appelait quelquefois aux préteurs, et ensuite au préfet de la ville de Rome, des sentences rendues par les magistrats municipaux ; mais les anciens monumens historiques ne nous instruisent ni du mode de ces appels, ni des circonstances dans lesquelles on pouvait ou on ne pouvait en faire usage.

Après la mort de Néron, les prétendans à l'empire ne lui laissèrent presqu'aucune forme

stable de gouvernement; enfin le parti de Vespasien l'emporta; et parmi les biens infinis que ce prince fit à l'Italie, un des plus grands, sans doute, fut le rétablissement de l'ancien gouvernement municipal; ses enfans et ses successeurs, jusqu'à la mort de Trajan, ne firent en ce point aucun changement essentiel.

Premier siècle.

CHAPITRE XVI.

Règnes de Trajan et d'Adrien.

PENDANT quatre-vingts ans, l'empire romain fut gouverné par quatre princes, l'honneur immortel de la nature humaine, et dignes de représenter la nature divine, selon l'expression de Montesquieu, si toutefois un homme pouvait être l'image de la divinité. Ce fut un bonheur d'être né sous les règnes de Trajan, d'Adrien, d'Antonin et de Marc-Aurèle. Il n'y en eut jamais de si tranquille et de si délicieux pour l'Italie. Sous ces princes le sénat reprend sa considération, les lois sont en vigueur, la discipline rétablit la subordination dans les troupes, les citoyens recouvrent quelque liber-

Second siècle.



Second siècle.

té, la république paraît renaître ; ce sont des magistrats populaires qui gouvernent, le despotisme est banni de l'empire : les empereurs rendaient compte de leurs opérations au sénat ; à peine pouvait-on apercevoir, à travers les formes républicaines, la machine cachée qui dirigeait le gouvernement militaire.

Aucun de ces princes ne succéda à son prédécesseur par droit de naissance. Trajan était né dans la petite ville d'Italique, près de Séville. Il fut marié à Plotina Pompeia, dont les parens ne sont pas connus, mais que ses vertus rendirent recommandable. L'histoire ne fait pas mention qu'il ait eu des enfans qui lui aient survécu.

Après un règne de dix-neuf ans, consacré à faire le bonheur de ses sujets, il mourut à Selinunte, appelée depuis Trajanopoli, choisissant pour son successeur et son fils adoptif P. Ælius Adrianus son parent et son ami.

Parmi les vœux qu'on fit dans la suite pour les empereurs romains, on leur souhaitait le bonheur d'Auguste et la bonté de Trajan. Les cendres de ce prince, portées à Rome par Plotine, furent placées dans un globe de cuivre doré, sur la colonne trajane qui existe encore

aujourd'hui à Rome, dépouillée de ce précieux dépôt.

Second siècle.

Adrien, fils d'Adrianus Afer, cousin-germain de Trajan, fut marié à Julie Sabine, petite-fille de ce prince; il n'en eut point d'enfans. Adrien fut ennemi de la flatterie, capable d'amitié; il aima ses sujets, respecta le sénat, et n'envia jamais la gloire ni le bien d'autrui. Il rendit assuré le bonheur de l'empire, en choisissant des successeurs tels qu'Antonin et Marc-Aurèle. Sa vie entière fut employée à parcourir successivement toutes les provinces de sa vaste domination, réprimant les abus, construisant par-tout des édifices publics, réparant ceux qui tombaient de vétusté, soulageant les peuples par des diminutions d'impôts ou par des largesses.

Il voyageait à pied à la tête de son armée, exposé à toutes les intempéries des saisons, campant avec le soldat, partageant la nourriture du soldat, et ne montrant en lui que le premier soldat de l'empire.

En Angleterre, il fit construire un mur de trente lieues de longueur, pour séparer dans cette île les peuples soumis aux Romains, de ceux qui ne l'étaient pas. On en voit encore quelques vestiges dans le Northumberland. En

Second siècle.

Espagne, il tint les états généraux et partagea la contrée en six provinces, la Tarragonèse, la Bétique, la Lusitanie, la Galice, la Carthaginoise et la Mauritanie, division qui survécut à l'empire romain.

En Italie, malgré sa dignité impériale, il exerça les premiers emplois de la plupart des provinces. Il fut chef du gouvernement de Naples, préteur en Toscane, dictateur, consul, édile dans plusieurs villes du Latium et de l'Abbruze. Ce fut en exerçant ces magistratures particulières, qu'ayant observé que presque tous les peuples italiens, connus sous le nom spécieux *de gouvernement libre et municipal*, étaient opprimés par quelques grands, il n'hésita pas de sacrifier une liberté qui n'était qu'apparente à leur sûreté et à leur repos. Il créa en Italie quatre magistrats souverains, choisis parmi les consulaires; Antonin fut de ce nombre. Il est surprenant que Spartien ne parle que superficiellement d'un changement dont l'importance est assurément très-frappante.

Adrien était épris de tous les genres de gloire. Tandis qu'il rétablissait la discipline militaire, en donnant l'exemple de la sobriété qui avait distingué les Romains pendant les beaux siècles

siècles de la république, il cultivait les lettres et fondait dans Rome des colléges pour y enseigner la langue grecque. Il mourut à Pouzoles, dans la maison de Cicéron, après avoir choisi pour son successeur Antonin, auquel il fit adopter Marc-Aurèle. Ses cendres furent placées dans le mausolée qu'il s'était fait élever au bord du Tibre, monument qui subsiste à Rome sous le nom de château Saint-Ange. Second siècle.

CHAPITRE XVII.

Antonin le pieux.

ANTONIN le pieux, Titus Aurelius Antoninus, originaire de la ville de Nismes, fut marié à Annia Faustina Galeria, appelée ordinairement Faustine la mère, pour la distinguer de Faustine sa fille, épouse de Marc-Aurèle.

Ce que Numa avait été parmi les rois de Rome, Antonin le fut parmi les empereurs. Jusqu'à lui l'empire romain ne s'était fait redouter que par ses implacables vengeances. Antonin fut l'arbitre des peuples et des rois par ses procédés magnanimes. Attentif à conserver la paix dans l'empire, il respectait les droits des

Second siècle.

nations étrangères, comme ceux de ses sujets. Son caractère seul contint les Barbares. Les impôts furent diminués sous son règne; cependant jamais l'empire ne fut si florissant; convaincu que la fréquente mutation des gouverneurs était un fléau pour les provinces, au lieu de les déplacer, il tâchait de leur communiquer ses lumières, son intégrité, sa modération, son zèle pour le bien public.

Pendant vingt-trois ans de règne, il consuma tous ses biens patrimoniaux à secourir les villes ou les provinces auxquelles le dérangement des saisons faisait éprouver quelque calamité. On se souvient que Louis XII, parvenu à la couronne, disait, au sujet de Louis de la Trémouille, qui l'avait fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin, que le roi de France ne vengeait pas la querelle du duc d'Orléans; on attribue à peu près le même propos à Antonin. Ce prince étant proconsul d'Asie, avait été logé, en arrivant à Smyrne, dans la maison d'un sophiste, nommé Palémon, absent. Ce philosophe, de retour à l'entrée de la nuit, se plaignit avec tant de bruit, que le proconsul se crut obligé de chercher un logement ailleurs. Des affaires amenèrent Palémon à Rome, lorsqu'Antonin le pieux était sur le trône; ce prince

lui dit d'un air riant : J'ai ordonné qu'on vous loge dans mon palais; ne craignez pas qu'on vous en chasse à minuit.

Second siècle.

Jules Capitolin, qui nous a laissé une histoire de cet empereur, où nous trouvons un détail des maximes qu'il suivit dans son gouvernement, ne raconte presque aucun fait particulier de son règne. Quelques modernes ont pensé que l'ouvrage de Jules Capitolin était tronqué ou défectueux; mais quand on considère que sous ce gouvernement l'empire n'avait éprouvé ni révolutions ni désastres, que l'ordre fut constant et le calme profond, on soupçonne aisément que les matériaux manquèrent à l'histoire.

CHAPITRE XVIII.

Marc-Aurèle.

MARC-AURÈLE, le philosophe, Marcus Annius Aurelius Antoninus, fut proclamé empereur par le sénat aussitôt après la mort d'Antonin. Il crut devoir associer à l'empire Lucius Verus, fils de Lucius Adrianus Commodus,

Second siècle.

qu'Adrien avait adopté, et qui était mort avant ce prince. Cette division du pouvoir impérial, dont il donnait le premier exemple, fut une faute qui lui fut reprochée, et qui eut les suites les plus funestes. Marc-Aurèle en eût peut-être été la première victime, si une mort prématurée ne lui avait enlevé le collègue dont la scandaleuse dissolution des mœurs formait le contraste le plus frappant avec la conduite qu'il tenait lui-même sur le trône.

Marc-Aurèle avait pris le manteau des philosophes à l'âge de vingt-deux ans. Il vécut constamment sur le trône, avec l'austérité dont les philosophes stoïciens se piquaient. Son extrême sobriété le mettait en état de soulager les peuples sans fouler l'état. Une peste générale ravagea l'empire sous son règne; à ce terrible fléau succédèrent la famine et une irruption des Barbares. L'empire eût été dissout sans la vigilance de l'empereur; il soutint la guerre avec son patrimoine particulier, pour ne pas mettre sur les provinces une charge qu'elles ne pouvaient payer. Je vous donne cette épée, avait-il dit au préfet du prétoire, pour me défendre tant que je m'acquitterai fidèlement de ma charge; elle doit servir à me punir,

si j'oubliais que mon devoir est de faire le bonheur des Romains.

Second siècle.

Marc-Aurèle employa sa vie à chercher les moyens de rétablir dans Rome les formes républicaines ; dans cette vue, il assistait aux assemblées du sénat, avec l'assiduité du moindre sénateur ; faisait rendre aux consuls et aux préteurs les mêmes honneurs dont ils jouissaient avant le règne d'Auguste, et ne se considérait lui-même que comme le ministre de la république. Les seuls défauts que l'histoire lui reproche, sont d'avoir toléré les désordres de sa femme, et de n'avoir pas écarté de l'empire son fils Commode, dont les mauvaises qualités ne pouvaient lui être inconnues.

On attribue à Antonin et à Marc-Aurèle, une constitution qui ôtait aux sénateurs la liberté de posséder des propriétés hors de l'Italie ; la disposition des choses rendait cette loi nécessaire. L'usage de donner le commandement des armées à des citoyens de l'ordre sénatorial, s'était tourné en système politique. Depuis qu'une quantité prodigieuse de soldats étrangers se trouvait dans les légions, l'ascendant du nom romain ne pouvait être maintenu dans les armées, qu'autant que les principaux emplois étaient confiés aux sénateurs et aux patriciens. J'ai observé

Second siècle.

que les armées s'étaient déja plusieurs fois arrogé le droit d'élire des empereurs dans les provinces éloignées de Rome. Non-seulement les chefs des armées trouvaient dans leurs possessions un intérêt domestique d'aimer l'Italie, de la défendre et d'y résider, mais ces possessions étaient un gage qui répondait à l'empereur de leur fidélité.

Cet usage tomba en désuétude; lorsque Gallien défendit, par une loi expresse, qu'aucun sénateur commandât désormais les armées, réglement absurde qui fut le principe de la décadence de l'Italie.

L'inutilité des soins que, pendant plus quatre-vingts ans, s'étaient donnés à l'envi, Trajan, Adrien, Antonin et Marc-Aurèle pour rétablir la république romaine, démontre jusqu'à l'évidence, que la chute de ce gouvernement était la suite nécessaire du mode de son organisation politique. En vain on nous dit que le caractère du peuple romain avait changé tout-à-coup, et que ces ames autrefois fières, courageuses, républicaines, s'étaient fait subitement une habitude d'obéir. Tous les observateurs connaissent que le caractère des peuples ne change presque jamais. Les Français ressemblent encore aujourd'hui aux Gaulois dont

César fait le tableau dans ses *Commentaires*. Mais il était impossible de connaître par tribus, par curies, par centuries, la volonté individuelle de toute l'Italie. Il y eut de grandes vertus sous les empereurs, plusieurs d'entr'eux favorisèrent l'esprit public ; cet esprit public aurait pu se développer, s'ils avaient établi une représentation nationale : les préjugés de ce temps-là s'opposaient sans doute à cette mesure.

Second siècle.

Il est si vrai que les lueurs de liberté qui brillèrent sous les empereurs vertueux, furent l'ouvrage de ces princes, et non celui de l'esprit public dont ils favorisaient en vain la propagation, qu'elles s'éteignirent dans leur tombeau. Le règne des deux Antonins ressemblait à celui de la liberté ; Commode monte sur le trône, et le bonheur des Romains disparaît comme une vaine fumée. L'abus du gouvernement militaire parut dans tout son excès. Ceux qui égorgèrent ce monstre, vendaient l'empire, et assassinaient les empereurs pour le vendre de nouveau. Les attentats qui se multiplièrent, creusaient des précipices sous les pieds de ces tyrans, la plupart ne faisaient que passer, et dans ce désordre quelques bons princes périrent par le fer.

Second siècle.

CHAPITRE XIX.

La Hiérarchie ecclésiastique commence à se former pendant le second siècle.

VERS le second siècle, la hiérarchie ecclésiastique commençait à se former dans le sein de la religion chrétienne. Eusèbe et saint-Jérôme nous apprennent qu'on distingua peu à peu dans les églises cinq ordres différens, les évêques ou surveillans, les anciens ou prêtres, les servans ou diacres, les initiés, c'est-à-dire ceux qui, ayant reçu le baptême, avaient part au souper des agapes, et les catéchumènes qui attendaient le baptême.

Aucune représentation, soit en peinture ou en sculpture, n'était permise dans les lieux où les chrétiens tenaient leurs assemblées. Il n'était pas permis aux catéchumènes de réciter l'oraison dominicale.

Saint Justin publia, sous les Antonins, deux apologies du christianisme, dans lesquelles il assurait qu'avant même la naissance de Jésus, il y avait eu des chrétiens dans le monde; parce que le Christ étant le Verbe de Dieu, et la rai-

tion universelle dont le genre humain participe, tous ceux qui ont vécu suivant la raison, doivent être considérés comme disciples de Christ : *Quicunque secundum rationem et Verbum vixere Christiani sunt, tales inter Græcos fuere Socrates, Heraclitus, etc.*

Second siècle.

Nous apprenons dans le même ouvrage, qu'Adrien frappé de l'innocence des chrétiens, défendit aux magistrats d'avoir égard aux accusations tumulteuses que les prêtres portaient contre eux, et de faire mourir les accusateurs, lorsqu'ils ne prouveraient pas que les chrétiens accusés étaient coupables d'un crime qui méritait peine afflictive. L'édit de ce prince, adressé à Fundanus, proconsul de l'Asie mineure, porte : Si l'on calomnie les chrétiens, châtiez sévèrement les calomniateurs.

Antonin et Marc-Aurèle n'étaient pas persécuteurs, cependant on compte quelques martyrs sous ces deux règnes. Les calomnies dont se chargeaient respectivement les différentes sectes chrétiennes, furent sans doute cause de cette persécution, qui cessa sous Commode, et pendant les révolutions qui donnèrent et ôtèrent l'Empire à Pertinax, à Julien, à Niger, à Albin : Sévère en ralluma les feux, dans la pensée, dit-on, que l'ancienne religion des

Second siècle.

Romains étant plus dans la dépendance du prince que celle des chrétiens, devait être favorisée par la politique.

Caracalla, Héliogabale, ne s'opposèrent point aux progrès du christianisme : Alexandre Sévère les favorisa. Les chrétiens furent alternativement tolérés et persécutés sous les règnes chancelans des Maximin, Gordien, Philippe, Dèce, Gallien et Valérien.

Gallien donna la paix à l'Église. Sous l'empire de ce prince, le christianisme fut permis par un édit qui rendait aux chrétiens leurs églises et leurs cimetières.

Troisième siècle.

Le christianisme était florissant dans le troisième siècle. Sur les débris des temples anciens renversés, s'élevaient de toute part de superbes basiliques chrétiennes. L'histoire ecclésiastique fait mention de quelques autels ornés de colonnes d'argent. Les calices, faits sur le modèle des coupes romaines, et les patènes étaient d'or pur. Origène et Saint Cyprien reprochaient déja à leurs contemporains le luxe et la mollesse ; ils se plaignaient de ce que plusieurs évêques, imitant mal les exemples des apôtres, accumulaient de grandes sommes d'argent, s'enrichissaient par l'usure, et ravissaient des terres par la fraude.

Troisième siècle.

CHAPITRE XX.

Etat de l'empire depuis la mort de Marc-Aurèle, jusqu'au règne de Dioclétien.

Le règne de Commode fixe l'attention des observateurs, par un changement considérable introduit dans l'administration publique. Personne n'ignore quelle était à Rome la puissance des cohortes prétoriennes sous les premiers Césars, sur-tout depuis que Séjan, favori de Tibère, avait réuni dans un seul quartier toutes les compagnies distribuées auparavant dans les faubourgs de la ville. Ce corps était commandé, depuis Auguste, par deux officiers principaux, qui portaient le titre de préfets du prétoire. Ils étaient regardés comme les lieutenans de l'empereur, lorsqu'ils le suivaient à l'armée, mais dans Rome leur autorité se bornait au commandement de la première milice de l'état.

Commode, incapable d'aucune application, et qui passait sa vie enfermé au milieu de ses eunuques et de ses femmes, craignant également et les sénateurs et les chefs de ses ar-

Troisième siècle.

mées, résolut d'investir les préfets du prétoire d'une autorité supérieure à toutes celles qui existaient dans la république : jusqu'alors ces officiers avaient été au nombre de deux, Commode en créa trois, soit afin qu'ils s'aidassent mutuellement dans leurs fonctions, ou afin que leur puissance étant divisée, il leur fût plus difficile de conspirer contre le prince et contre l'état.

Par une loi fondamentale, ces officiers n'étaient pris que dans l'ordre des chevaliers. Marc-Aurèle, au rapport de Jule Capitolin, marqua le plus grand déplaisir de ne pouvoir conférer la dignité de préfet du prétoire à Pertinax, qui fut depuis son successeur, parce que Pertinax était alors sénateur; Tite, fils de Vespasien, avait possédé cette charge étant sénateur, mais ce fut une exception unique jusqu'au règne d'Alexandre Sévère, qui, abrogeant l'ancien usage par une loi, conféra la préfecture du prétoire aux patriciens.

Les préfets du prétoire réunissaient dans leur personne l'autorité et les fonctions qu'ont eu en France les connétables, les chanceliers, et les surintendans des finances. On appelait, à leur tribunal suprême, de presque toutes les affaires; leur autorité s'étendait sur les gou-

verneurs des provinces, et en quelques circonstances ils pouvaient faire des lois. L'empereur ne fut souvent que le ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particulière des soldats; et les préfets du prétoire, exerçant toute l'autorité publique, faisaient massacrer les empereurs à leur gré, et prenaient quelquefois leur place.

Troisième siècle.

Alexandre Sévère, qui voulait rendre quelque dignité au sénat, trouvant les préfets du prétoire en possession de décider toutes les grandes causes, jugeant, avec raison, inconvenant que les procès des sénateurs fussent décidés par des individus d'un ordre inférieur; au lieu d'exempter les sénateurs de la juridiction prétorienne et de laisser le sénat seul juge de ses membres, statua qu'à l'avenir les préfets seraient choisis parmi les sénateurs consulaires: cet ordre de choses, au lieu de relever la dignité sénatoriale, ajouta un nouveau poids au pouvoir prétorien déja exorbitant; l'approbation du sénat, pour l'élection des empereurs, ne fut presque plus comptée pour rien. Non-seulement les armées élisaient les empereurs toutes les fois que le trône était vacant, mais quelquefois, avant de prêter serment au nouvel élu, elles choisissaient son successeur.

Troisième siècle.

L'abus fut poussé si loin, qu'entre Septimus Sévère et Gallien, dans l'espace de moins d'un siècle, on compta vingt empereurs.

Une longue et monstrueuse anarchie dévora l'empire romain depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'au règne de Dioclétien. Celui qui avait acheté l'empire des soldats, les voyait bientôt soulevés contre lui, parce qu'il avait contracté une dette qu'il ne pouvait acquitter. Commode fut la première cause de ces désordres, Sévère les accrut par le relâchement de la discipline, Caracalla par ses profusions immenses envers les armées; il fut assassiné, et après lui Macrin, Héliogabale, Alexandre, les deux Maximins, les deux premiers Gordiens, Philippe, Decius et Emilien, eurent le même sort.

Valérien, élu empereur en 256, par l'armée de la Rhétie, voulut assurer la succession à l'empire, en faisant reconnaître son fils Gallien en qualité d'auguste. Les soldats d'Orient, mécontens de ce qu'il ne leur prodiguait pas les largesses auxquelles ses prédécesseurs les avaient acoutumés, le livrent par trahison à Sapor, roi de Perse. A cette nouvelle, toutes les armées se soulèvent à la fois. Gallien n'était pas en état de porter les rênes du gouvernement dans une circonstance aussi orageuse. Trente

généraux avaient pris le titre d'augustes. Ils se détruisirent les uns les autres. Ainsi, selon la fable, s'étaient entre-détruits les hommes armés que Cadmus avait fait sortir du sein de la terre.

Troisième siècle.

Au milieu de ces guerres civiles, les Barbares ravageaient toutes les frontières; l'empire était menacé d'une dissolution prochaine, sans un concours heureux de circonstances qui le relevèrent.

Odenat, prince de Palmire, allié des Romains, chasse les Perses qui avaient envahi presque toutes les provinces d'Asie; le sénat romain armant ses esclaves, écarta les Barbares qui s'avançaient pour piller Rome. Une armée innombrable de Scythes passant la mer sur six mille vaisseaux, périt par des naufrages et par le défaut de subsistances, et Gallien ayant été assassiné, quatre grands hommes qui se succédèrent sur le trône impérial, Claude, Aurélien, Tacite et Probus étayèrent l'état chancelant; leurs efforts furent arrêtés par la brièveté de leur règne. Probus et Aurélien ne gouvernèrent que quelques années, Tacite et Claude que quelques mois. Il est vrai qu'Aurélien fut d'un caractère inflexible et presque féroce; mais c'est précisément ce qu'exigeait

Troisième siècle.

l'état des choses; lorsque le désordre est à son comble, l'excessive rigueur peut seule l'arrêter.

Le zèle ardent dont Aurélien était animé pour le rétablissement d'un gouvernement uniforme et modéré, lui fit créer, en 274, une magistrature extraordinaire à laquelle fut attribué sur toute l'Italie le pouvoir que les quatre juges consulaires établis par Adrien, partageaient entr'eux. Caïus Picevuvius Tetricus, un des trente gouverneurs de provinces, créé auguste par les armées, sous le règne de Gallien, fut revêtu de cet emploi.

Tetricus avait été proclamé césar à Bordeaux, et reconnu empereur dans les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Il se maintint pendant le règne de Claude II; mais les alarmes continuelles où le tenait l'humeur inquiète et insolente des soldats, le déterminèrent d'écrire à Aurélien qu'il lui remettrait les provinces auxquelles il commandait, s'il voulait passer les Alpes avec une armée.

Tetricus gouverna l'Italie, sous le titre de correcteur: cette magistrature subsista jusqu'au règne de Constantin avec une autorité plus ou moins étendue.

Tacite Marcus Claudius, élu empereur en 275, après environ sept mois d'interrègne, ne régna

régna que six mois. Probus, son successeur, après avoir établi dans l'empire une paix générale, dont on n'avait jamais joui depuis Auguste, se flattait de licencier une partie des armées qui surchargeaient les provinces autant qu'elles les défendaient, d'abolir une partie des impôts, de faire fleurir l'agriculture, le commerce, les sciences; l'héroïsme de ses projets lui coûta la vie. Les légions craignant de perdre leur crédit, trempèrent leurs mains dans le sang de ce prince. Carin et Numérien eurent successivement le même sort.

Troisième siècle.

Le désordre était à son comble; les soldats, accoutumés à disposer en maîtres de l'empire, ne regardaient l'empereur que comme un ministre choisi pour leur utilité particulière. Chercher dans ces circonstances à rendre quelque lustre aux magistratures républicaines, était un projet d'une exécution aussi impossible que de vouloir conserver une ombre, lorsque le corps dont elle émanait n'existe plus. Le seul moyen de donner du ressort au gouvernement, était de priver insensiblement les armées du droit de donner ou de vendre la dignité impériale. Dioclétien osa concevoir et exécuter un plan aussi immense et aussi difficile; s'il eût échoué, nous

Troisième siècle.

le regarderions comme le plus imprudent des hommes; mais vingt ans de succès font son éloge, sur-tout lorsqu'on pense au caractère de Maximien Hercules et à celui de Galère qu'il s'était donné pour collègue.

CHAPITRE XXI.

Comment les ressorts d'un Gouvernement se compliquent et s'affaiblissent. — Maximes le Gouvernement, adoptées par les premiers empereurs romains.

C'EST ici le lieu d'examiner comment les ressorts d'un gouvernement se compliquent et s'affaiblissent à mesure que l'empire s'étend, et que la corruption des mœurs en désunit les parties.

Dans les premiers temps de la république romaine, la souveraineté se trouvait dans les comices tenues par curies, par tribus ou par centuries; le pouvoir exécutif résidait dans le sénat, à la tête duquel deux consuls annuels étaient en même temps les premiers magistrats du peuple et les généraux des armées. Ce sys-

tème simple aurait pu subsister aussi long-temps que les Romains n'auraient pas fait des conquêtes, si les patriciens n'avaient abusé des prérogatives qu'ils tenaient des lois de leur pays; leur avarice souleva les plébéiens, et servit de prétexte à l'ambition des tribuns. Il y eut bientôt deux sortes de comices; la souveraineté se modifia de deux manières différentes, les magistratures se multiplièrent.

Troisième siècle.

Les ressorts du gouvernement commencent à s'embarrasser, les dissentions troublent la république, les succès au dehors augmentent les embarras du dedans. Le souverain, devenu trop nombreux et répandu sur une trop grande surface, ne peut plus se réunir pour faire connaître sa volonté. Comment se rendre à Rome, de toute l'Italie, pour voter dans les comices? Comment reconnaître dans une assemblée tumultueuse, souvent composée de plus de cent mille votans, les individus qui étaient citoyens romains et ceux qui ne l'étaient pas? On prenait presque toujours pour la voix du peuple, celle d'une faction populaire rassemblée par des factieux. Les guerres étrangères rapprochaient tous les partis, la république agissait au dehors avec des forces redoutables; mais on pouvait prévoir que ces divisions inté-

Troisième siècle.

rieures déchireraient son sein, et qu'elle tournerait un jour contre elle-même les armes employées contre ses ennemis.

L'empire romain étant devenu très-étendu, les deux consuls ne suffisaient plus pour gouverner la capitale et les provinces, il fallut créer des proconsuls, et les continuer plusieurs années dans leur dignité, pour leur donner le temps de terminer les guerres entreprises. Cette nouvelle magistrature devait être un jour fatale à la république; les proconsuls ne pouvaient manquer de devenir plus puissans que les consuls mêmes, puisqu'ils commandaient toujours une armée, qu'ils étaient plus long-temps en charge, et qu'éloignés de Rome ils pouvaient aisément abuser de leur pouvoir.

Cependant les factions qui déchiraient Rome, entraînaient des abus d'autant plus grands que la puissance des factieux s'était accrue avec celle de la république; mais quelque sanglantes qu'elles fussent, ce n'était encore que des émeutes où le sénat et le peuple, tour-à-tour vainqueurs ou victimes, s'arrachaient l'exercice de l'autorité publique, sans la déposer dans des mains étrangères. Les légions répandues dans les provinces pouvaient seules opérer une révolution

au gré de leur caprice. Cette vérité était si bien sentie, que Marius, consul romain, prit la fuite à l'approche de Sylla, et que Pompée abandonna l'Italie, lorsqu'il apprit que César avait passé le Rubicon. Troisième siècle.

Le choc de toutes les autorités, de toutes les intrigues, de toutes les passions, avait produit dans Rome un tel chaos, il paraissait si évident que les citoyens vertueux, luttant vainement pour défendre la liberté expirante, plongeaient eux-mêmes la république dans de nouveaux malheurs, par les efforts mêmes qu'ils faisaient pour la sauver; que César n'eût peut-être pas été assassiné, si, content de la réalité du pouvoir, il n'eût voulu dompter jusqu'à l'imagination des Romains, en s'obstinant pour de vains titres.

Toutes les circonstances se réunirent en faveur d'Auguste. Le cri de la liberté ne se faisait plus entendre, depuis que les plus fiers républicains étaient ensevelis sous les ruines de la république. Si on n'osait demander un maître, du moins le besoin d'un chef était profondément senti; la paix semblait devoir tenir lieu de liberté. Auguste, dans ces circonstances, vainqueur du triumvirat lui-même, offre cette paix à ce chef. La fin tragique de César était

Troisième siècle.

une leçon pour ce tyran, qui sans doute eût continué d'être cruel, s'il n'avait pas craint pour sa vie. Auguste entretient l'illusion du peuple qui se croit encore souverain, parce que dans ses comices il nomme des magistrats sans pouvoir. Auguste affecte de donner des marques de considération aux citoyens investis de l'estime publique, il refuse le titre de dictateur, et n'accepte que les magistratures qui s'associaient avec les idées républicaines ; quelquefois même il refuse le consulat, pour ne pas éveiller le soupçon, en rendant cette dignité héréditaire dans sa personne ; ses soins ramènent dans Rome l'abondance et les plaisirs, le commerce fleurit, les arts et les sciences sont en honneur.

Ce repos, après ces longues agitations, fut une jouissance délicieuse pour les Romains. Auguste, pour augmenter sa popularité, feint de vouloir abandonner le timon des affaires au moment où l'enthousiasme se prononçait en sa faveur ; il feint de ne consentir à gouverner encore la république que pour obéir aux ordres du peuple ; enfin il ne s'engage que pour dix ans. Par cette conduite mesurée, il intéresse tous les citoyens à son sort ; toutes les magistratures sont accumulées insensiblement sur sa tête. Le peuple, que les malheurs précédens

avait dégoûté d'user de son pouvoir, chérit un joug dont le poids ne se fait pas sentir.

Troisième siècle.

Il n'était pas possible de simplifier le gouvernement; l'empire était trop vaste pour être gouverné par un petit nombre de magistrats. Auguste suivit donc le plan qui se trouvait établi: mais comme il voulait concilier la réalité du pouvoir monarchique avec les apparences des formes républicaines, le seul changement qu'il fit fut de rendre les armées sédentaires dans les provinces, et de faire du corps des soldats un ordre différent de celui des citoyens; par cela seul le gouvernement fut plus compliqué, et l'autorité du prince établie sur des bases durables.

Octave, sous prétexte de se décharger d'une partie du poids du gouvernement, avait partagé avec le sénat l'administration des provinces. Cette modération qui fut une des sources de sa popularité, ne lui ôtait rien du pouvoir réel. Les provinces que le sénat faisait gouverner par des proconsuls et des propréteurs, à la manière accoutumée, situées au centre de l'empire, n'avaient pas besoin d'être gardées: en conséquence toutes les armées se trouvaient réparties sur les frontières soumises immédiatement à la puissance impériale. Il arriva que

Troisième siècle.

par la nature des choses, les troupes, qui ne connaissaient de chef que l'empereur, devinrent quelquefois aussi redoutables aux peuples de l'empire qu'aux ennemis; elles pouvaient défendre les citoyens, elles pouvaient encore plus facilement les opprimer: le gouvernement devint militaire.

Qu'on ne dise pas, selon l'expression de Montesquieu, que les soldats ne prenaient de part au gouvernement que par leurs désobéissances et par leurs révoltes; les harangues que les empereurs leur faisaient, ne furent-elles pas souvent du genre de celles que les consuls et les tribuns avaient faites autrefois au peuple? et quoique les armées n'eussent pas un lieu particulier pour s'assembler, qu'elles ne se conduisissent point par certaines formes, qu'elles ne fussent pas ordinairement de sang-froid; délibérant peu et agissant beaucoup, ne disposaient-elles pas en souveraines de la fortune publique.

Lorsque l'armée associa à l'empire Philippe, préfet du prétoire du troisième Gordien, celui-ci demanda qu'on lui laissât le commandement entier, et il ne put l'obtenir. Il harangua l'armée pour que la puissance fût égale entre Philippe et lui, et il ne l'obtint

pas encore : il supplia qu'on lui laissât le titre de César, et on rejeta ses prières ; il demanda d'être préfet du prétoire, on lui refusa cette place; enfin il parla pour sa vie : l'armée dans ces divers jugemens, exerçait l'autorité suprême.

Troisième siècle.

Les troupes faisant et défaisant les empereurs à leur gré, exigaient des ménagemens extrêmes; de là, les sommes immenses qu'on leur donnait sans pouvoir les contenter, parce que l'avidité augmente d'autant plus qu'on tente de l'assouvir par de grandes largesses; de là, le meurtre de la plupart des empereurs, massacrés par les soldats, aussitôt qu'ils cessaient de les combler de présens. C'est ainsi qu'après l'assassinat de Pertinax, Didius Julianus l'emporta sur ses rivaux par l'énormité de ses promesses, ce qui produisit une indignation générale; car quoique l'empire eût été souvent acheté, on ne l'avait pas encore marchandé publiquement. Pescennius Niger, Sévère et Albin furent salués empereurs, et Julianus, n'ayant pu payer les sommes immenses qu'il avait promises, fut abandonné par les soldats.

Sévère avait employé les exactions d'un long règne, et les proscriptions de ceux qui avaient

Troisième siècle.

suivi le parti de ses rivaux, à ramasser des trésors ; Caracalla, qui avait commencé son règne par tuer de sa propre main son frère Géta, employa ces richesses à faire souffrir son crime aux soldats qui aimaient Géta, et qui disaient qu'ils avaient fait serment aux deux enfans de Sévère, et non à un seul.

Jusqu'alors les gratifications données aux soldats par les empereurs, avaient été fréquentes, à la vérité, mais leur solde ordinaire restait la même depuis Domitien : Caracalla l'augmenta. Je ne puis que suivre les expressions de Montesquieu.

Macrin écrivit au sénat que cette augmentation allait à soixante et dix millions de dragmes (1). Il y a apparence que ce prince enflait la dépense. Si on compare la paye de nos soldats d'aujourd'hui, avec le reste des dépenses publiques, et qu'on suive la même proportion pour les Romains, on verra que cette somme eût été énorme.

Pour faire cette comparaison, il faut chercher quelle était la paye du soldat romain. Nous

(1) La dragme attique était le denier romain, la huitième partie de l'once, et la soixante-quatrième partie de notre marc.

apprenons d'Orose, que Domitien augmenta d'un quart la paye établie. Il paraît par le discours d'un soldat, dans Tacite, qu'à la mort d'Auguste elle était de dix onces de cuivre. On trouve dans Suétone, que César avait doublé la paye sous sa magistrature. Pline dit qu'à la seconde guerre punique on l'avait diminuée d'un cinquième. Elle fut donc d'environ six onces de cuivre vers la première guerre punique, de cinq onces dans la seconde, de dix sous César, et de treize et un tiers sous Domitien; mais il faut remarquer que les officiers n'avaient pas une paye beaucoup plus considérable que celle des soldats.

Troisième siècle.

La paye que la république fournissait aisément lorsque, circonscrite dans un territoire étroit, elle faisait chaque année une guerre, et chaque année aussi elle recevait des dépouilles, devint une charge intolérable lorsqu'il fallut entretenir de grandes armées hors de l'Italie. Il fallut donc la réduire pendant la seconde guerre punique. Cette mesure était sans danger dans un temps où la plupart des citoyens, électrisés par le feu de la liberté, voulaient servir la patrie à leurs dépens.

Les trésors de Persée, et ceux de tant d'autres rois répandus dans Rome, y firent

Troisième siècle.

cesser les tributs. La paye du soldat n'augmenta pas, malgré l'opulence publique, parce qu'on n'enrôlait que des citoyens qui avaient du patrimoine.

Marius ayant enrôlé des gens qui n'avaient rien, et son exemple ayant été suivi, César fut obligé d'augmenter la paye du soldat. Alors il fallut rétablir les tributs supprimés à Rome. La faiblesse de Domitien lui ayant fait augmenter cette paye d'un quart, le luxe et la mollesse commencèrent à s'introduire parmi les soldats; l'ancienne simplicité des mœurs fut abandonnée, même dans les camps. Enfin, Caracalla ayant fait une nouvelle augmentation, l'empire fut mis en cet état que ne pouvant subsister sans les soldats, il ne pouvait aussi subsister avec eux.

D'un autre côté, le sénat romain avait perdu toute sa considération extérieure, depuis la loi de Gallien, qui rendait les sénateurs inhabiles à commander les armées. Ce décret fut d'abord regardé, par les patriciens, comme le comble de l'infamie; mais, bientôt satisfaits d'exercer les fonctions civiles, ils ne songèrent qu'à jouir tranquillement de leur fortune. Quelques-uns même, soit pour se délivrer du fardeau des affaires, ou dans la crainte d'éveiller

la jalousie des ministres de l'empereur, abandonnaient l'Italie pour se cacher dans quelque délicieuse campagne de la Dalmatie, de la Macédoine ou de la Thrace. Les autres coulaient leurs jours dans les délices au milieu de Rome, qui cessait peu à peu d'être regardée, par les empereurs, comme le siége de l'empire.

Troisième siècle.

La plupart des empereurs, nés dans des contrées éloignées de l'Italie, ne pouvaient avoir pour Rome cet attachement que lui portaient les premiers césars, issus d'anciennes familles romaines. La situation de Rome dans un terrain ingrat, n'était pas favorable à l'habitation d'un prince qui devait être perpétuellement prêt à franchir la barrière des Alpes pour se porter dans toutes les provinces où sa présence était nécessaire. Aurélien choisit Milan pour y tenir sa cour; ses successeurs suivirent son exemple. Ce changement achevait d'éteindre l'esprit romain. Ce fut dans ces circonstances que Dioclétien résolut d'arrêter l'anarchie qui préparait la dissolution de toutes les parties de l'empire.

Troisième siècle.

CHAPITRE XXII.

Gouvernement de Dioclétien.

Le plan d'Auguste avait amené la plupart des abus qu'il s'agissait de corriger. Dioclétien l'abandonna, mais ce fut pour compliquer davantage le gouvernement. C'est une preuve de décadence, quand un gouvernement a besoin d'être compliqué. S'il acquiert de nouvelles forces, il ne les conservera pas long-temps ; de nouveaux abus naîtront de la complication même : mais quand un bâtiment menace ruine, on l'étaye comme on peut. C'est précisément ce que fit Dioclétien. On lui doit la justice de n'avoir fait que les changemens auxquels il parut forcé.

Le sénat romain fut privé du gouvernement des provinces qui lui étaient dévolues dans le partage fait par Auguste. Alors les armées, qui ne résidaient auparavant que dans les pays que les empereurs gouvernaient immédiatement, furent reportées indistinctement dans tout l'empire. Les troupes placées dans des garnisons plus ou moins éloignées les unes des au-

tres, perdirent la force imposante qu'elles tenaient de leur réunion.

Troisième siècle.

Le nouvel ordre de choses augmentait considérablement le poids immense des affaires dont l'empereur étoit chargé. *Dioclétien* résolut de se donner un collègue dans la personne d'un soldat de fortune comme lui : c'était *Maximien Hercule*, son ami. La conformité de leurs aventures avait cimenté leur amitié. Maximien Hercules, nés de parens obscurs et pauvres, s'était élevé, comme Dioclétien, de grade en grade par son courage et par ses talens. Ces deux hommes, liés par la conformité de leur sort, le furent encore plus étroitement lorsqu'ils régnèrent ensemble.

Dioclétien créa deux césars quelques mois après. Le premier fut un autre Maximien, surnommé *Galère*, qui avait commencé par être gardeur de troupeaux. Il semblait que *Dioclétien*, le plus fier et le plus fastueux des hommes, lui qui le premier introduisit l'usage de se faire baiser les pieds, mît sa grandeur à placer sur le trône, des hommes nés dans la condition la plus abjecte. Trois villageois étaient à la tête de l'empire, et il fut florissant. Le second césar était d'une naissance distinguée : c'était Constance Chlore, petit-

neveu, par sa mère, de l'empereur Claude second.

Troisième siècle.

Il fut réglé qu'il y aurait toujours à la tête de l'empire deux empereurs et deux césars. Dioclétien jugeait que les quatre principales armées étant commandées immédiatement par ceux qui avaient part au gouvernement, s'intimideraient respectivement; que les autres corps n'étant pas assez nombreux pour élever leur chef, avec quelqu'espoir de succès, à la dignité impériale, perdraient insensiblement la coutume de troubler l'administration publique, et qu'enfin la puissance des deux césars étant subordonnée à celle des deux augustes, la succession à l'empire serait assurée, et que la puissance, partagée entre quatre princes, pour la sûreté du gouvernement, ne serait cependant, dans toute son étendue, que dans les mains de deux.

On ne peut disconvenir que quatre princes revêtus à la fois de la pourpre impériale, et dont chacun voulait avoir le même nombre de grands officiers, ne fussent un surcroît de charge qui devait épuiser les provinces; le mode seul de cette association pouvait produire chaque année quatre guerres civiles: mais Dioclétien sut tellement être le maître de ses associés,

associés, que les défauts de ce gouvernement compliqué ne parurent que lorsqu'ils ne furent plus enchaînés par le génie de ce prince. Troisième siècle.

Le respect imprimé par Dioclétien à ses collègues était si profond, que lorsque le césar Galère, ayant été vaincu par les Perses, vint en Mésopotamie lui rendre compte de sa défaite, il le laissa marcher à pied l'espace d'un mille auprès de son char, et ne le reçut en grace que lorsqu'il eut réparé son malheur.

Dioclétien et Galère vinrent à Rome étaler un triomphe jusqu'alors inoui. C'était la première fois qu'un triomphateur montrait au peuple romain la femme d'un roi de Perse et ses enfans enchaînés. Tout l'empire était dans l'abondance et dans la joie. Les Gaulois, les Africains, les Égyptiens, les Bretons, soulevés en divers temps, avaient été forcés de rentrer sous l'obéissance de l'empire. Tant de succès au dehors, une administration heureuse au dedans, des lois aussi humaines que sages, existantes encore aujourd'hui dans le *Code de Justinien*; Rome, Milan, Autun, Nicomédie, Trèves et Carthage embellies, tout con-

Troisième siècle.

ciliait à Dioclétien l'amour de l'empire, au point que, deux cent quarante ans après sa mort, on comptait les années depuis le commencement de son règne, comme on les comptait auparavant depuis la fondation de Rome. C'est ce qu'on appelle l'*ère de Dioclétien*.

Ce prince ne résidait pas à Rome. Dans le partage des provinces, il avait assigné à Maximien Hercule l'Afrique, l'Espagne, les Gaules, la Grande-Bretagne et toute la partie occidentale de l'empire, et s'était réservé les provinces orientales. Il tenait sa cour à Nicomédie, vers le Pont-Euxin, soit pour veiller de plus près sur les Perses et sur les Barbares, soit qu'il s'affectionnât à un séjour qui lui devait ses principaux monumens. Maximien Hercule, presque toujours en prise avec les Germains, avait établi sa résidence à Trèves. L'Italie continuait d'être gouvernée par un juge général, sous le nom de *correcteur*.

Quatrièm. siècle.

CHAPITRE XXIII.

Persécution des Chrétiens.

Ce fut au milieu de ces prospérités, que Galère commença la persécution contre les chrétiens. Pourquoi, se demande Voltaire, les avait-on laissés en repos jusque-là, et pourquoi furent-ils maltraités à cette époque ? Eusèbe dit qu'un centurion de la légion Trajane, nommé *Marcel*, qui servait dans la Mauritanie, assistant avec sa troupe à une fête donnée pour célébrer la victoire de Galère, jeta par terre sa ceinture militaire et ses armes, déclarant à haute voix qu'il était chrétien, et qu'il ne voulait plus servir les empereurs. Cette désertion fut punie de mort par le conseil de guerre. C'est le premier exemple avéré de cette persécution si fameuse. Les armées de l'empire étaient remplies de chrétiens ; l'intérêt de l'état demandait que l'action de *Marcel* fût réprimée. Si, dans la fête donnée en Mauritanie, les soldats mangeaient des viandes offertes aux dieux de l'empire, *Marcel* pouvait trouver quelque prétexte pour se dispenser de ce repas : mais as-

Quatrièm. siècle.

surément la religion chrétienne n'autorisait pas le mauvais exemple donné par lui, et si elle l'eût autorisé, les empereurs avaient raison d'en prohiber l'exercice.

Depuis l'aventure du centurion Marcel, il ne paraît pas que les chrétiens aient été recherchés jusqu'en 303. Ils avaient à Nicomédie une superbe cathédrale en face du palais impérial. Les historiens ne nous disent pas les raisons pour lesquelles Galère demanda instamment à Dioclétien, qu'on abattît cette église, mais ils nous apprennent que Dioclétien fut très-long-temps à se déterminer. Il résista près d'une année. L'église fut abattue en 303. On afficha un édit portant que les églises des chrétiens seraient rasées, leurs livres brûlés, et les chrétiens privés de toute dignité dans l'empire. Un chrétien arracha et mit en pièces publiquement l'édit impérial, il fut puni de mort. A quelque temps de là, le palais de Nicomédie fut dévoré par les flammes. Galère accusa les chrétiens de cet incendie. Il leur fut enjoint, par un second édit, d'abandonner leur religion, sous peine de mort.

Il est incontestable que les chrétiens furent tourmentés dans toutes les provinces, à l'exception de celles qui obéissaient à Constance

Chlore, protecteur déclaré du christianisme; mais il est difficile de concilier avec les lois romaines ces tourmens recherchés, toutes ces mutilations, ces langues arrachées, ces membres coupés et grillés, et tous ces attentats faits publiquement contre l'honnêteté publique. Aucune loi romaine n'autorisa jamais de tels supplices. Il se peut que l'aversion des peuples contre le culte chrétien les ait entraînés à ces excès horribles; mais ces excès furent-ils ordonnés par les empereurs ou par le sénat?

Quatrièm siècle.

CHAPITRE XXIV.

Dioclétien et Maximien abdiquent l'empire; confusion qui suit cette double abdication.

Dioclétien et Maximien abdiquèrent l'empire en 305. Lactance et quelques autres auteurs chrétiens ont avancé que ces deux princes ne quittèrent la pourpre, que de regret de n'avoir pas aboli le christianisme; ils eussent, au contraire, continué de régner pour tâcher de le détruire.

Dioclétien était tombé malade en 304, se

Quatrièm. siècle.

sentant affaibli, il fut le premier qui donna au monde l'exemple de l'abdication de l'empire; Maximien Hercule, destiné par la nature à ressembler en tout à son collègue, résolut d'abdiquer avec lui. une couronne qu'ils avaient portée de concert avec gloire pendant près de vingt ans. Les deux empereurs descendirent publiquement du trône le même jour, 1er mai, Dioclétien à Nicomédie, et Maximien à Milan, après avoir donné le titre d'*augustes* aux césars, Constance Chlore et Maximien Galère, et celui de césar à Maximien second, fils de la sœur de Maximien Galère, et à Flavius Valerius Severius qui ne parvint pas à l'empire.

Il n'est pas aisé de prononcer si l'abdication de Dioclétien fut forcée ou non, le témoignage des chrétiens est évidemment suspect à cet égard. Il est certain que ce prince disait lui-même, qu'il n'avait connu de bonheur que dans l'éloignement des affaires. Pressé dans la suite de reprendre la pourpre, il préféra sa retraite de Salone au trône de l'univers. *Ah! si vous pouviez voir les fruits et les légumes que je cultive de mes mains, jamais vous ne me parleriez de l'empire*, disait-il dans l'assemblée de Carnunte, où Licinius monta au rang des césars, tandis que Constantin, après la mort

de son père, arrivée en 306, était proclamé auguste par son armée.

Quatrième siècle.

A peine Dioclétien eut quitté les rênes de l'empire, que les guerres civiles recommencèrent, et ne finirent que lorsque toutes les provinces furent réunies sous un seul chef. La multiplicité des empereurs et des césars devait produire ces fâcheux effets. Cette institution assurait la succession à l'empire, et la vie des empereurs devenait plus assurée; mais en même temps les prétentions réciproques de ces différens princes se croisaient perpétuellement, tandis que la multitude d'emplois créés par chacun d'eux dans son département, formait une surcharge qui augmentait de jour en jour.

Il faut ajouter qu'avant Dioclétien, la condition des soldats était très-heureuse, depuis que les armées disposaient de la dignité impériale. Prendre le parti des armes, c'était changer sa qualité d'esclave en celle d'oppresseur. En conséquence, l'empire avait toujours en sa disposition une milice surabondante. Mais du moment que les armées se trouvèrent privées du droit de disposer de l'autorité souveraine, on n'eut plus pour les soldats les mêmes ménagemens, personne ne voulait porter les

armes. Les empereurs furent réduits à prendre des corps de Barbares à leur solde. Ces Barbares sentirent bientôt qu'ils faisaient seuls la force de l'empire. De mercenaires qu'ils étaient d'abord, ils voulurent devenir maîtres ; alors tout fut perdu.

Quatrièm. siècle.

Les deux nouveaux empereurs et les deux césars s'étaient partagés les provinces. Constance Chlore garda les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Galère eut les Pannonies, la Macédoine la Thrace, la Grèce et l'Asie-Mineure, aujourd'hui l'*Anatolie* ; l'Italie et l'Afrique furent confiées à Sévère, l'Egypte avec la Syrie, à Maximien II.

La mort de Constance Chlore, arrivée à Yorck, le 25 juillet 306, donna lieu à un nouveau partage. Son fils Constantin avait été proclamé auguste par l'armée, Galère refusait de ratifier cette élection, comme contraire à la loi de Dioclétien, qui réglait que nul ne pouvait être empereur sans avoir passé par la dignité de césar. Il donna le titre d'auguste au césar Sévère, et celui de césar à Constantin.

En même temps Maxence, fils de Maximien Hercule, se faisait proclamer empereur par le sénat de Rome, et Maximien Hercule reprenait la pourpre et faisait de vains efforts

pour engager Dioclétien à l'imiter. La guerre s'allume en Italie. Sévère, fait prisonnier par Maxence, est réduit à se faire ouvrir les veines. A cette nouvelle, l'empereur Galère associe à l'empire Caïus-Flavius-Licinius Valerianus, fils d'un villageois de Dalmatie, auquel il fait épouser Constantia, soeur de Constantin.

Quatrièm. siècle.

L'empire romain obéissait, en 308, à six empereurs, Maximien Hercules, Galère, Maximin second, Constantin, Maxence et Licinius: aucun d'eux n'était Romain, ni même Italien. L'Italie et Rome étaient comptées pour si peu de chose, que Galère, le premier et le plus puissant de tous les augustes, avait résolu, au rapport de Lactance, d'éteindre le nom d'empire romain, de l'appeler *Empire dacien*, et d'en transporter la capitale au bord du Danube. Pendant un règne de trente ans, il ne s'approcha qu'une fois de Rome, dans l'intention de l'assiéger, et peut-être de la détruire.

Maximien Hercule périt le premier. S'étant brouillé avec Galère, dans l'Illyrie, il s'était réfugié auprès de Constantin, époux de sa fille Faustine. Des désagrémens de famille, dont il est aussi difficile qu'inutile de démêler les particularités, le réduisirent à s'étrangler lui-même dans Marseille en 310. Galère mourut

Quatrièm. siècle.

au mois de mai 311. Alors il ne resta que quatre princes qui, tous, prenaient la qualité d'augustes; Maximin second, Maxence, Constantin et Licinius.

CHAPITRE XXV.

Règne de Constantin.

Constantin, lié d'intérêt avec Licinius son beau-frère, marche à Rome avec son armée. Un choc peu meurtrier termine la guerre. Maxence avait fait jeter un pont de bateaux sur le Tibre, vers l'endroit appelé *les Roches rouges*, à neuf milles de Rome. Ce pont, sur lequel il passait, en donnant ses ordres, se rompit sous lui, il fut englouti dans le fleuve. Ses troupes se donnent aussitôt à son compétiteur, qui fait son entrée dans Rome le 10 octobre 312. Le sénat le déclare premier auguste et souverain pontife.

Tout l'Occident obéissait alors à Constantin et à Licinius. Ces deux princes publient un édit qui autorisait le libre exercice de la religion chrétienne; ils l'envoient à Maximin second,

Quatrièm. siècle.

en le sommant de le faire exécuter dans les provinces qui lui obéissaient, et sur son refus, la guerre lui est déclarée.

Maximin est vaincu par Licinius, entre Héraclée et Andrinople, son armée l'abandonne. Ce malheureux prince se cache dans les montagnes et dans les forêts du mont Taurus. Réduit au désespoir, il prend du poison, et meurt au mois d'août 313; ses ministres périssent dans les supplices; sa femme est précipitée dans l'Oronte par les ordres du vainqueur.

Crispe, fils de Constantin, et Licinius, fils de l'empereur Licinius, sont créés césars le premier mai 317. Les deux empereurs paraissaient vivre en bonne intelligence; cependant, malgré la paix qui existait dans l'empire, ils faisaient l'un et l'autre des préparatifs qui annonçaient une rupture. Elle éclate en 323: Licinius est défait, assiégé dans Bisance, et forcé de se remettre à la discrétion du vainqueur. En vain sa femme, sœur de Constantin, demande pour son époux la faveur d'achever sa vie dans la retraite, à l'exemple de Dioclétien; ce prince est conduit à Thessalonique, et bientôt après, étranglé avec son fils, revêtu de la pourpre des césars.

Constantin fut alors le seul auguste reconnu

Quatrièm. siècle.

dans tout l'empire. On croit qu'il fit mourir son fils aîné Crispe et sa femme Faustine, la même année qu'il assembla le concile de Nicée.

Zozime et Sozomène prétendent que les hiérophantes lui ayant déclaré que leurs mystères n'admettaient aucune expiation pour les crimes dont il s'était rendu coupable, il fit alors profession du christianisme, mais que, désespérant de rendre cette religion dominante à Rome, il résolut de bâtir une nouvelle capitale pour en faire le centre du culte par lui embrassé.

Il n'est guères vraisemblable que les prêtres de la religion des Romains aient manqué cette occasion de ramener à eux leur grand pontif qui leur échappait. On peut conjecturer avec plus de fondement, qu'après avoir fait assassiner son beau-frère, son beau-père, sa femme, son fils et son neveu, il prit en aversion le séjour de Rome, où tout lui reprochait ses crimes.

Quatrièm. siècle.

CHAPITRE XXVI.

Constantin bâtit la ville de Constantinople, et partage l'empire en quatre préfectures. — Influence de ce changement sur l'empire romain.

On ignore l'époque précise où furent jetés les fondemens des murs de Constantinople; les écrivains varient entre les années 326 et 329.

Il est peu d'hommes dont on ait dit autant de bien et autant de mal que de Constantin. Si on écoute Julien, Victor, Zozime, Sozomène, ils vous diront que cet empereur agit d'abord en grand prince, ensuite en voleur public, et que la dernière partie de sa vie fut d'un voluptueux, d'un efféminé, d'un prodigue; ils le peindront toujours ambitieux, cruel, sanguinaire. Consultez Lactance, Eusèbe, Grégoire de Naziance, vous apprendrez que c'était un homme parfait.

Entre ces deux extrêmes, les faits seuls peuvent nous conduire à la découverte de la vérité. J'ai parlé des attentats dont sa mémoire demeure

Quatrième siècle.

chargée; mais quand on considère qu'environné de concurrens à l'empire, il les vainquit les uns après les autres, joignant la politique au courage; que seul empereur depuis le meurtre de Licinius, arrivé, selon Baronius, en 318, il tint d'une main ferme, pendant près de vingt années, les rênes d'un empire qui s'étendait de l'Euphrate au Rhin, rênes que Dioclétien et Maximien n'avaient pu porter seuls, et qui échappèrent bientôt à ses successeurs; quand on observe que pour garantir les frontières de l'empire contre les entreprises des Barbares qui l'envahirent dans la suite, il bâtit sur le Bosphore de Thrace une nouvelle capitale, qui ne le céda qu'à l'ancienne en grandeur et en magnificence; quand on se souvient que l'éclat de ses victoires attira sur lui l'attention de l'univers; que, professant le christianisme, peu de philosophes poussèrent aussi loin que lui la tolérance religieuse; que non-seulement il continua de donner les principaux emplois à ceux de l'ancienne religion romaine, que leur mérite et leur naissance y appelaient, mais qu'il conserva la robe et la qualité de souverain pontife; quand on fait attention que, sous son règne, les deux religions furent en paix malgré la haine prodigieuse qu'elles se portaient, et que les ennemis de

l'empire en respectèrent les frontières, il est difficile de ne pas reconnaître un grand homme dans Constantin.

Quatrièm. siècle.

Ce grand homme se trompa dans sa politique, en élevant une nouvelle capitale pour rivaliser avec l'ancienne; ce changement précipita la chute de l'empire en le démembrant.

Avant ce prince, une liaison formée par le temps, unissait toutes les parties de la domination romaine; ce préjugé ne permettait pas même de penser que l'empire pût être divisé. Un général, soupçonné de vouloir établir un état souverain dans une province, eût été abandonné de ses troupes. Ce préjugé existait dans toute sa force du temps de Gallien : trente chefs de parti avaient pris à la fois le titre d'empereur dans trente provinces, mais aucun d'eux ne renonçait à l'empire entier.

L'introduction de deux capitales éteignit insensiblement ce préjugé. En vain les empereurs se regardaient comme collègues; en vain les lois faites par un seul, étaient publiées au nom des deux; en vain de deux consuls, l'un était élu à Rome, l'autre à Constantinople; bientôt il y eut deux empires dont les intérêts

Quatrièm. siècle.

étaient séparés, et qui ne formaient plus les parties d'un même tout.

Constantin accéléra cette scission en partageant l'empire en quatre masses principales, qui devinrent bientôt étrangères les unes aux autres : ces quatre masses furent les préfectures d'Italie, des Gaules, d'Illyrie et d'Orient. Ce prince, effrayé de la grande puissance des préfets du prétoire, avait supprimé ces charges; il cassa même les gardes prétoriennes qui avaient pris le parti de Maxence.

Il plaça à la tête de chaque préfecture un magistrat, avec le titre de préfet du prétoire, mais ce nouveau dignitaire, investi de l'administration de la justice et des finances, n'avait aucun commandement militaire. Les troupes furent commandées par deux généraux, dont un eut le titre de *magister peditum*, et l'autre de *magister equitum*.

Les préfets du prétoire n'avaient pas de demeure fixe; ils parcouraient la vaste région dont le gouvernement était confié à leurs soins; ils veillaient à ce que les villes et les lieux d'étape eussent les choses nécessaires au passage des troupes; ils faisaient voiturer tous les deniers provenant des tributs, des péages et des autres revenus de l'empire; ils veillaient à la

sûreté

sûreté générale et faisaient exécuter les ordres de l'empereur. Quatrième siècle.

L'Egypte, la Syrie, l'Asie mineure et la Thrace formaient la préfecture d'Orient; celle d'Illyrie renfermait la Grèce, la Macédoine et les deux Pannonies; celle d'Italie renfermait l'Italie, les îles de la Méditerranée et l'Afrique; enfin les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne composaient la préfecture des Gaules.

Chaque préfecture était partagée en plusieurs grands départemens ou diocèses, en grec. L'Italie formait trois diocèses, Rome, l'Italie et l'Afrique; les Gaules formaient aussi trois diocèses, les Gaules, la Grande-Bretagne et l'Espagne : chaque diocèse était gouverné par un lieutenant du préfet, qui portait le nom de vicaire de l'empire, et qui résidait dans la ville principale du pays qu'il devait gouverner : ces diocèses se divisaient eux-mêmes en plusieurs provinces, dont les unes étaient appelées consulaires et les autres présidiales : l'origine de cette distinction venait du partage des provinces de l'empire, fait par Auguste, entre l'empereur et le sénat romain. On donnait le nom de consulaires aux provinces gouvernées par le sénat, parce que cette compagnie les faisait régir par des proconsuls, tandis que celles qui

Quatrièm. siècle.

recevaient immédiatement les ordres de l'empereur, se nommaient *présidiales*, parce qu'elles avaient à leur tête un président.

Ces présidens et ces proconsuls résidaient dans les villes, appelées *métropolitaines*. Ils répondaient de leur province au vicaire de l'empire; en conséquence ils établissaient dans les différentes villes, des gouverneurs particuliers qui leur étaient subordonnés. L'appel des sentences du proconsul ou du président se relevait, en dernier ressort, au tribunal du vicaire de l'empire; tous ces gouverneurs n'étaient que des officiers civils sans autorité militaire: cependant Constantin, pour se précautionner contre leur ambition, imagina d'instituer les patrices, et de mettre ceux qui possédaient ces dignités, sans fonctions ordinaires, au-dessus des préfets du prétoire.

Les maîtres de la milice pour la cavalerie et l'infanterie, avaient seuls inspection sur les troupes; ils réglaient tout ce qui concernait la discipline militaire; mais pour élever une barrière contre leur influence, ils n'avaient rang qu'après les consuls, les patrices, les préfets du prétoire, le préfet de Rome et celui de Constantinople.

Dès qu'une fois il y eut dans l'empire des

titres sans fonctions, on les multiplia, parce que le monarque se flattait d'amuser l'ambition par de vains honneurs. Au lieu de nos ducs, de nos comtes et de nos marquis, on eut des *perfectissimi*, des *egregii*, des *clarissimi*, des *spectabiles*, des *nobilissimi*. Cette politesse barbare se répandait à mesure que le mérite devenait plus rare. Quatrièm. siècle.

Gallien avait exclu des armées les sénateurs romains; Dioclétien leur avait enlevé les provinces dont ils avaient le gouvernement depuis Auguste. Humiliés par chaque despote, ils venaient de perdre le reste de leur crédit, par le transport du siége de l'empire à Constantinople; ils se virent enlever toutes les dignités. Constantin et ses successeurs préféraient des Barbares, qui bientôt exterminèrent la famille impériale et détruisirent l'empire.

Quatrièm. siècle.

CHAPITRE XXVII.

La division civile de l'Empire devint l'origine du Gouvernement ecclésiastique.

La division civile de l'empire, faite par Constantin, fut l'origine du gouvernement ecclésiastique, dont la hiérarchie subsiste de nos jours. Alors s'établirent insensiblement les dignités d'archevêques, de primats, d'exarques, de patriarches et de pape, qui, s'attribuant la qualité de souverain pontife, voulut bientôt exercer sur les églises chrétiennes, l'autorité que cette qualité de souverain pontife donnait à l'empereur sur les objets qui regardaient le culte des dieux de l'empire.

Dans chaque ville où résidait un gouverneur particulier, les chrétiens avaient établi un prêtre qui avait l'intendance sur tout ce qui concernait les fonctions ecclésiastiques; on le nommait *inspecteur*, *episcopoi* en grec. Le scholiaste d'Aristophane observe que les Athéniens appelaient *évêques*, *episcopoi*, *inspecteurs*, les magistrats chargés de veiller au bien-être

des peuples, et de leur procurer des subsistances. Une des lettres de Cicéron à Atticus, semble annoncer que le nom d'*episcopus* n'était pas inconnu à Rome, et que l'orateur romain avait eu cette qualité.

Quatrième siècle.

On appelait *métropoles* les villes dans lesquelles résidaient les proconsuls ou présidens qui gouvernaient une province particulière sous l'inspection d'un vicaire de l'empire, et de même que le proconsul dirigeait les affaires de sa province, et donnait des ordres aux gouverneurs établis par lui dans les villes; l'évêque de la métropole dirigeait aussi les affaires ecclésiastiques, et présidait les évêques de la province qu'il avait droit d'ordonner. Ces évêques supérieurs prirent le titre d'évêques métropolitains, et ensuite celui d'archevêques.

Les sentences prononcées par le proconsul pouvaient être cassées en dernier ressort par le vicaire de l'empire qui résidait dans la capitale du diocèse. On donna aux évêques établis dans ces capitales, le nom d'*exarque*, etceux des grandes cités eurent dans la suite celui de *patriarche*. Ces patriarches et ces exarques exerçaient dans leur diocèse, à l'égard des affaires ecclésiastiques, le même pouvoir qui appartenait aux vicaires de l'empire dans les af-

Quatrièm. siècle.

faires civiles. On observe à ce sujet, que les trois diocèses qui composaient la préfecture des Gaules, n'avaient point de capitale de laquelle les provinces dépendissent. Les vicaires de l'empire, sans résidence fixe, tenaient leur cour dans les Gaules, tantôt à Trêves, quelquefois à Arles, souvent à Lyon, à Vienne, à Autun et dans d'autres endroits; en Espagne, quelquefois à Séville, d'autres fois à Tarragone et à Tolède, d'où il arriva qu'à mesure qu'une ville devenait la résidence du vicaire de l'empire, l'évêque prétendait acquérir une prééminence fondée sur la coutume générale de l'Eglise, de régler sa police extérieure sur celle de l'empire; mais cet avantage passant successivement d'une métropole à une autre, ces églises se disputèrent l'autorité patriarcale, sans qu'elle fût pleinement reconnue en aucune d'elles. Les évêques rivaux prirent souvent pour juges de leurs différends l'évêque de Rome; il finit par s'attribuer la juridiction qui faisait la matière du procès.

Les fonctions de souverain pontife étaient réunies, depuis Auguste, à la dignité impériale; les empereurs chrétiens continuèrent à prendre ce titre jusqu'à Gratien. Les évêques de Rome étant parvenus à se faire considérer

comme empereurs ecclésiastiques, réussirent à obtenir, sur les églises chrétiennes, le pouvoir que les empereurs exerçaient sur les temples de l'ancienne religion. Cet usage, qui ne s'établit pas sans réclamations, rendit parfaite la conformité du gouvernement ecclésiastique des chrétiens avec le gouvernement politique des Romains ; mais bientôt cette analogie faillit détruire dans sa racine le pouvoir monarchique des papes.

Quatrièm. siècle.

Le corps de l'empire fut partagé en deux : il y eut un empire d'Orient et un empire d'Occident. Dès-lors les Orientaux prétendirent qu'il devait y avoir deux souverains ecclésiastiques. Les évêques de Constantinople prirent le titre de patriarches œcuméniques ou universels. Ce fut le sujet d'une longue guerre, tantôt ouverte, tantôt cachée, entre les clergés des deux métropoles, sur les prérogatives des siéges de Rome et de Bisance, sur l'étendue et les bornes de leur jurisdiction, sur les usages, les cérémonies et la discipline des deux églises, quelquefois sur la croyance et sur le dogme. Cette guerre conduisit enfin à une scission prononcée entre l'Orient et l'Occident, et les deux patriarches de l'ancienne et de la nouvelle Rome jouirent

Quatrièm. siècle.

d'une autorité vraiment patriarcale sur les églises qui leur furent respectivement assujetties.

CHAPITRE XXVIII.

Mort de Constantin. — Ses fils partagent l'empire.

A PEINE Constantin est au tombeau, que la guerre civile désole de nouveau l'empire. Les auteurs contemporains ne nous disent pas si ce prince partagea ses états entre ses trois fils, Constantin, Constance et Constant, ou si la division n'en fut faite qu'après sa mort; mais ils conviennent tous que dès que les nouveaux augustes furent sur le trône, ils firent massacrer neuf princes de la famille impériale, leurs oncles ou leurs cousins-germains, sous prétexte d'assurer la tranquillité de leur règne. Julien, empereur dans la suite, et son frère Gallus, échappèrent à ce massacre. Le premier, sortant à peine du berceau, ne se faisait pas encore remarquer; Gallus entrait dans sa douzième année: il était alors atteint d'une maladie qui paraissait mortelle. Cette circonstance prolongea sa vie; mais Constance le fit

assassiner dans la suite, lorsqu'il entrait dans sa vingt-neuvième année. Quatrièm. siècle.

La division de l'empire romain en quatre préfectures, rendait difficile un partage entre les trois empereurs. Assemblés à Sirmich en 338, ils convinrent cependant que Constance gouvernerait la préfecture d'Orient, et Constantin celle des Gaules; mais comme celles d'Italie et d'Illyrie formaient en faveur de Constant, un établissement plus considérable que les deux autres, il en fut distrait quelques portions, dont les limites mal entendues, furent l'occasion de la rupture entre les trois frères.

CHAPITRE XXIX.

Lutte entre la Religion romaine et le Christianisme. — L'élèvation de Constantinople devint la première cause de la chute de Rome.

La plus affreuse confusion régnait alors dans les affaires publiques. L'évidente animosité des auteurs contemporains n'aide pas à débrouiller ce chaos. L'ancienne religion romaine luttait avec

Quatrièm. siècle.

des forces inégales contre le christianisme qui dominait dans la plupart des provinces, depuis que Constantin l'avait placé sur le trône de Bisance. Cette religion s'était partagée en plusieurs sectes différentes, qui montraient entre elles encore plus d'acharnement que contre le culte de l'ancienne Rome. Deux factions principales éclipsaient toutes les autres. Les *Ariens*, protégés par Constance, et les *Athanasiens*, dont Constant se montrait le chef. Ces derniers furent nommés *catholiques*, lorsque leurs adversaires, écrasés par la puissance impériale, disparurent avec les livres qui contenaient leur doctrine.

Au milieu de ce choc d'opinions, les Romains levaient douloureusement les yeux sur leur ancienne religion, sous laquelle ils avaient marché de victoires en victoires pendant huit siècles. Ils ne pouvaient pas aimer la maison impériale, fameuse par les parricides dont elle s'était couverte, et qui leur avait ravi le sceptre du monde.

Rome était le centre de l'ancienne religion. On voyait dans cette ville immense sept cents temples, grands ou petits, dédiés aux dieux *majorum* et *minorum gentium*. Quelques-uns subsistèrent jusqu'à Théodose, et long-temps

après lui les villages d'Italie persistèrent dans leur culte. Leurs solemnités furent appelées *festa paganalia*, du nom des villages, appelés *pagi* par les Italiens ; ce qui fit donner aux sectateurs de l'ancienne religion le nom de païens, *pagani*. Les aruspices étaient encore très-nombreux et très-respectés en Toscane. Quatrièm. siècle.

Les grands de Rome méprisaient des empereurs nés au fond de la Dalmatie, de la Dace ou de la Bretagne. Ammien Marcellin, qui vivait à Rome dans les premières années de Théodose, assure que de son temps ce mépris subsistait encore. La continuité et la magnificence des spectacles auxquels le peuple romain était accoutumé, et qui faisaient partie de l'ancienne religion, entretenait dans Rome un esprit de liberté qui ne s'accommodait pas avec l'humeur ombrageuse de la cour impériale. Lactance rapporte que Dioclétien s'étant rendu à Rome, en 303, pour triompher des Perses, fut si choqué des satires qu'à l'exemple de leurs pères, les Romains se permettaient dans ces sortes d'occasions, qu'il sortit de cette capitale à la fin de décembre, sans qu'il fût possible au sénat de le déterminer à retarder son voyage de quelques jours, pour prendre posses-

Quatrièm. siècle.

sion de son neuvième consulat aux calendes de janvier.

Constantin était venu à Rome en 326, la vingtième année de son règne, pour célébrer les fêtes appelées, pour cette raison *vigesimales*. Ayant voulu supprimer dans cette occasion les cérémonies qui tenaient à l'ancien culte, il éprouva la résistance la plus opiniâtre. Cette disposition des esprits rendait l'ancienne capitale odieuse aux empereurs devenus chrétiens; ils préférèrent constamment dans la suite le séjour de Milan, d'Aquilée, de Ravenne.

L'Italie se dépeuplait visiblement. J'ai déja observé qu'elle n'était proprement que le jardin de Rome; les laboureurs étaient en Sicile, en Egypte, en Afrique. Les environs de Rome que la nature semblait condamner à une éternelle stérilité, étaient fécondés par l'industrie; mais lorsque le siége de l'empire fut transféré sur le Bosphore de Thrace, les grands, attachés à la cour par leurs espérances, y menèrent leurs esclaves. Rome fut privée d'une partie de ses habitans, et ses magnifiques entours se changèrent en marais fétides: le peuple attribuait à la colère des dieux une décadence que la nouvelle forme d'administration avait seule occasionnée.

Quatrièm. siècle.

Constantin voulant attirer dans Constantinople le plus grand nombre d'habitans possible, ordonna qu'il y serait livré au peuple la même quantité de grains qu'on avait coutume de distribuer au peuple romain : il fut réglé, en conséquence, que les grains d'Afrique continueraient à être portés à Rome, mais que ceux d'Egypte seraient réservés pour la nouvelle capitale; ainsi Rome n'eut plus qu'un grenier. J'ai lu dans Denina, que cette disposition qui paraissait si préjudiciable à l'Italie, pouvait produire les plus grands avantages, en donnant aux Romains, menacés de la famine, un puissant motif de fertiliser les champs de leur voisinage; mais il est bien plus aisé de conduire des milliers d'hommes dans les grandes villes, que d'établir la plus médiocre population dans des campagnes désolées. L'agrandissement de Constantinople fut la perte de Rome.

Quatrièm. siècle.

CHAPITRE XXX.

La religion chrétienne s'environne d'un éclat extérieur inconnu pendant les premiers siècles. — Prétentions des Evêques.

LA religion chrétienne abandonnait déja cette humble simplicité admirée dans son berceau, pour s'entourer de tout le faste qu'elle avait reproché aux pontifes de l'ancienne Rome. Des temples magnifiques et superbement décorés succédaient aux oratoires modestes, dans lesquels, pendant les deux premiers siècles, on n'avait souffert aucune décoration.

Les prêtres chrétiens, à l'exemple des prêtres de l'ancienne religion, portaient dans les cérémonies sacrées des robes qui leur étaient particulières. Quelques-uns des ministres du culte remplissaient leurs fonctions, revêtus de ces longues tuniques de lin, dont les popes étaient entourés dans les temples lorsqu'ils égorgeaient les victimes; les évêques portaient dans leurs mains le bâton à tête recourbée, à l'usage des augures, et sur leur tête une

riche coiffure, semblable à la couronne des anciens rois de Perse.

Quatrièm. siècle.

Devenus riches, ils affectaient la hauteur la plus insultante. Léontius, évêque de Tripoli, avait fait dire à l'impératrice Eusébie, qu'il n'irait point la voir, à moins qu'elle ne le reçût d'une manière conforme à son caractère épiscopal, qu'elle ne vînt au devant de lui jusqu'à la porte de son appartement, qu'elle reçût sa bénédiction en s'inclinant, et qu'elle se tînt debout jusqu'à ce qu'il lui permît de s'asseoir.

Constantin avait donné à l'église de Rome mille marcs d'or et trente mille d'argent, avec quatorze mille sous de rente et quelques terres dans la Calabre. Chaque empereur augmenta ce patrimoine. L'ambition brigua la place d'évêque de Rome, devenue considérable. Il y eut deux anti-papes vers le milieu du quatrième siècle, et le consul Prétextatus disait : Faites-moi évêque de Rome, et je me fais chrétien. Une partie des cérémonies en usage dans les temples des dieux, s'étaient introduites dans l'église chrétienne. On plaçait solemnellement dans le ciel ceux d'entre les hommes qui s'étaient distingués par des actions extraordinaires. Ainsi Constantin fut placé parmi les saints par les chrétiens, et parmi les demi-dieux, par les sec-

Quatrièm. siècle.

tateurs de l'ancienne religion. Il eut, dans les deux calendriers, le même titre de *Divus Constantinus*.

L'eau lustrale avec laquelle se purifiaient ceux qui entraient dans les temples, devenue eau bénite chez les chrétiens, servit aux mêmes usages.

Les pontifes chrétiens, pour augmenter le nombre de leurs néophites, convaincus que la multitude veut être frappée par les objets extérieurs, célébraient les mystères avec la magnificence des fêtes les plus somptueuses. On sait que lorsque les édiles allaient donner des jeux au peuple romain, ils ornaient d'étoffes précieuses, de statues et de tableaux, toutes les rues et toutes les places que devait parcourir une procession solennelle qui précédait toujours ces solemnités; procession où les pontifes, les augures et tous ceux qui avaient quelque emploi dans les temples, marchaient en habit de cérémonie, où l'on portait en pompe les images des dieux : les chrétiens adoptèrent bientôt ces promenades sacrées, et les rendirent plus fréquentes.

Mais à mesure que le culte extérieur de la religion chrétienne devenait plus auguste, les moeurs des chrétiens s'étaient corrompues. On ne

ne voyait parmi eux, pour me servir des expressions d'Eusèbe, qu'envie, médisance, discorde, sédition. A peine leur caractère avait acquis, par les lois, le droit de se développer en public, qu'ils s'étaient livrés brutalement à la soif de la vengeance, alors que le triomphe devait leur inspirer l'esprit de paix. On les vit massacrer, dans la Syrie et dans la Palestine, les magistrats qui avaient sévi contre eux. Ils assassinèrent Candidien, fils de l'empereur Galère, un fils de l'empereur Maximin, âgé de huit ans, sa fille, âgée de sept, et noyèrent leur mère dans l'Oronte, ainsi que je l'ai déja dit.

Quatrièm. siècle.

Valeria, veuve de Galère, fuyait vainement les chrétiens; ils l'atteignirent à Thessalonique, la massacrèrent, et jetèrent son corps dans la mer. Les querelles, au sujet de la consubstantialité du verbe, troublèrent long-temps le monde et l'ensanglantèrent; enfin Ammien Marcellin disait que les chrétiens se déchiraient entr'eux comme des bêtes féroces.

Les écrivains ne partageaient que trop les passions de leurs contemporains; il ne nous reste de ces temps-là que des panégyriques et des satires. Le même homme, qui nous est représenté par les chrétiens comme un modèle

Quatrièm. siècle.

de vertu, les auteurs de l'ancienne religion le peignent chargé de crimes. J'ai déja fait cette réflexion au sujet de Constantin. Tous les auteurs catholiques se réunissent dans les louanges données à Constant, que les païens ont dépeint comme un homme abominable. La même diversité règne au sujet de Julien; c'est ainsi, dans la suite, qu'on écrivit l'histoire. Cet Alexandre, si lâche dans Hérodien, paraît plein de courage dans Lampride; ce Gratien, tant loué par les orthodoxes, Philostorge le compare à Néron.

CHAPITRE XXXI.

Tableau économique de l'Italie, Arts, Commerce, Etudes.

Les arts, qui auraient attiré à Rome l'argent des étrangers, étaient absolument négligés. On détruisait, dans toute l'Italie, les morceaux les plus précieux des anciens maîtres. Avait-on besoin de matériaux? tantôt on renversait les mausolées, tantôt on abattait les arcs et les colonnes. Lorsque le sénat voulut élever un arc de triomphe en l'honneur de Constantin, il

ne se trouva dans Rome aucun architecte en état de diriger cette construction; on prit le parti de détruire un des arcs de Trajan, dont les morceaux de sculpture, réunis, formèrent celui de Constantin : mais comme il fallait nécessairement changer quelques pièces, leur lourde composition, qui discorde avec les autres morceaux restés entiers, montre que la barbarie s'était introduite à Rome avant l'invasion des Barbares. L'art dramatique était encore plus dégradé que la sculpture et l'architecture; sous Tibère, la multitude cessait déjà d'être sensible aux beautés de l'art : la passion pour les fêtes pompeuses et bruyantes, pour les combats de gladiateurs, de lutteurs, de bêtes féroces, pour les courses de chevaux, devint tous les jours plus dominante.

Quatrième siècle.

Les autres branches de la littérature n'étaient pas cultivées avec plus de goût. Au lieu des gens de lettres qui avaient brillé à Rome sous Auguste, on voyait des astrologues, des charlatans qui, sous le nom de philosophes, débitaient leurs secrets aux ignorans; Symmaque eût à peine été remarqué dans un siècle éclairé, le magnifique éloge qu'en ont fait les écrivains mêmes du christianisme, démontre la médiocrité des autres orateurs de Rome. L'étude de

Quatrièm. siècle.

la jurisprudence était la seule qui se soutenait à Rome avec un certain éclat. On était persuadé que la langue latine s'enseignait mieux à Rome qu'ailleurs, sur-tout pour la prononciation. Ce préjugé conduisait encore dans cette capitale une foule d'écoliers au milieu du quatrième siècle; mais on faisait si peu de cas de la littérature en général, qu'Ammien Marcellin rapporte que de son temps la crainte d'une disette ayant engagé les magistrats de Rome d'en bannir les étrangers, le petit nombre d'hommes de lettres qui s'y trouvait alors, fut honteusement chassé, tandis que trois mille cantatrices ou bateleuses, attachées au théâtre y restèrent; particularité qui montre le degré de corruption de Rome au quatrième siècle.

CHAPITRE XXXII.

Guerre civile entre les enfans de Constantin. — Règne de Constance.

CONSTANTIN II, Constance et Constant, également fourbes, également ambitieux, épiaient réciproquement les circonstances dans lesquelles ils pourraient se supplanter. Deux meurtres de

plus ne devaient pas arrêter des hommes couverts du sang de toute une famille. Constance, occupé contre les Perses qui pénétraient dans l'empire, se trouvait hors d'état de porter les armes en Occident : mais Constantin voulant profiter d'une expédition où Constant était engagé contre les Sarmates, pénètre en Italie avec un corps de troupes qu'il croyait assez considérable pour le faire triompher. La perfidie eut cette fois la punition qu'elle méritait. Constantin, qui croyait surprendre ses ennemis, est surpris lui-même auprès d'Aquilée. Ses troupes l'abandonnent, on lui coupe la tête, et son corps sanglant est jeté dans la rivière d'Ansa.

Quatrième siècle.

Constance accourt pour se revêtir de la pourpre de son frère; une révolution devait la lui ravir. Un soldat de fortune, nommé Magnence, arrivé, par son mérite, aux premiers emplois de la milice, est proclamé auguste dans Autun, en 350. On ne sait pas quelle était la religion de ce prince; quelques-unes de ses médailles, dans lesquelles on croit reconnaître le monogramme de Christ, ont fait conclure qu'il était chrétien. Mais quand on considère qu'il favorisa ouvertement l'ancienne religion; que non-seulement il fit rouvrir tous les temples fermés par les ordres de Constant, mais qu'il autorisa dans

Quatrièm. siècle.

Rome la célébration des sacrifices nocturnes, condamnés par Tibère et par ses successeurs, à cause de la dissolution qui les accompagnait; il est bien difficile de ne pas reconnaître en lui un sectateur de l'ancien culte, malgré l'assentiment général des historiens, qui se sont copiés les uns les autres.

Il est probable même que cet attachement de Magnence pour l'ancienne religion des Romains, lui concilia le vœu des peuples, et fut la cause secrète de l'abandon subit qu'éprouva Constant dans toutes les parties de son empire. Ce malheureux prince, contraint à prendre une honteuse fuite, fut atteint et mis à mort à Perpignan, dans la trentième année de son âge.

La même fortune qui avait délivré Constance de ses deux frères, ramena sous ses lois la partie de l'empire qui leur avait été assujettie. La division s'était mise dans les provinces qui venaient de secouer le joug de Constant. Vétranion avait été revêtu de la pourpre par les armées d'Illyrie; et Népotien, tenant par sa mère à la maison impériale, s'était fait proclamer auguste dans Rome, par les partisans du nouveau culte. Les trois contendans s'affaiblissant respectivement; ils disparurent les uns après les autres;

et Constance demeura seul maître de l'empire.

Quatrièm. siècle.

Alors Constance se livra à toute l'atrocité de son caractère. Les Gaules et l'Italie furent remplies de meurtres; il suffisait qu'on fût soupçonné d'avoir favorisé Magnence, pour être privé de ses biens et puni de mort. Il restait de la famille impériale Gallus et Julien, dont j'ai déja parlé. Constance, qui n'avait point d'enfans mâles, conservait la vie de ces deux princes par politique. L'attachement que les Romains orientaux montraient pour la famille constantinienne, l'avait même décidé à revêtir Gallus de la pourpre des césars pendant qu'il parcourait l'Occident pour réunir les membres épars de l'empire; mais à peine cette réunion fut opérée, que, cessant de feindre, il fit égorger le césar Gallus. On épargna Julien, parce que, ne montrant de passion que pour la retraite et pour l'étude, son oncle jugea qu'il ne serait jamais dangereux.

S'il est quelque chose de vrai dans l'histoire, les deux premiers empereurs chrétiens, Constantin et Constance son fils, furent des monstres de cruauté et de despotisme. Il se peut, comme le dit Voltaire, que se moquant également, dans le fond de leur cœur, des superstitions et du fanatisme de l'ancienne comme de

Quatrièm. siècle.

la nouvelle religion ; ils ne reconnussent point de dieu. Il est possible aussi que des tyrans qui joignent presque toujours la faiblesse à la barbarie, aient été séduits et encouragés au crime par la croyance où tous les chrétiens étaient alors, sans exception, que le baptême, reçu avant la mort, effaçait tous les forfaits et tenait lieu de toutes les vertus. Cette malheureuse croyance a été plus funeste au genre humain que les passions les plus noires.

Cependant le ferment de la rebellion agitait encore les Gaules, où l'on était accoutumé depuis long-temps à la présence d'un empereur résidant dans le pays. Les Francs, profitant de la disposition des esprits, faisaient de fréquentes irruptions à la gauche du Rhin. Un soldat, nommé Silvain, s'était revêtu, dans Cologne, de la pourpre impériale. Ses camarades le massacrèrent ; mais ce mauvais succès, loin de décourager ceux qui pouvaient être tentés de l'imiter, les avertissait seulement de prendre mieux leurs mesures. Les Perses étaient au moment de recommencer la guerre ; des révoltes se manifestaient en Afrique et menaçaient l'Italie d'une famine prochaine.

Constance, écrasé du poids des affaires, incapable de le porter tout entier, et n'osant

le partager, flottait dans une incertitude sinistre. Sa femme Eusébie lui parle de Julien comme du seul homme que la nature destinait à le décharger d'une partie du fardeau de la souveraineté.

Quatrièm. siècle.

Au nom d'un homme dont le père et le frère avaient été assassinés par ses ordres, Constance ne peut cacher ses appréhensions. Eusébie le rassure : soit que les précautions prises par Julien, pour cacher ses talens sous les apparences extérieures d'une ame inactive, insouciante, ne trouvant de charmes que dans l'étude solitaire de la philosophie, eussent trompé cette princesse, ou qu'elle se flattât de gagner Julien par des bienfaits, ou peut-être qu'elle voulût le tromper et le conduire à sa perte.

Julien fut déclaré césar dans Milan, en 355. On le chargea de défendre les Gaules contre les Barbares, mais on le priva de presque tous les moyens de réussir. Presque sans troupes et sans argent, il était environné de surveillans. Le préfet du prétoire, Florence, avait ordre de régler jusqu'à la dépense de sa maison ; le général Marcel rendait compte à l'empereur de ses démarches les plus secrètes.

Julien puise dans la profondeur de son génie

Quatrièm. siècle.

les ressources qui lui manquaient. L'exemple de son frère, revêtu des mêmes honneurs que lui, et lâchement assassiné par ceux qui semblaient être destinés à répondre de sa personne, lui commandait une exacte surveillance. La manière de vivre qu'il s'impose, met bientôt en défaut l'astuce des espions qui l'environnent. Les légions voyaient avec enthousiasme un prince de vingt-quatre ans, qui se nourrissait comme le simple soldat, qui marchait à pied et tête nue aux premiers rangs de l'armée, qui couchait sur la paille ou sur une peau de bête, qui, ne donnant que quelques heures au sommeil, se montrait toujours le premier sous les armes, et qui trouvait dans son extrême sobriété, les moyens de récompenser les belles actions et de secourir l'indigence.

Pour forcer tous les obstacles qui pouvaient lui nuire, il s'applique à connaître les soldats, sa province, ses ennemis. Abandonnant le séjour des grandes villes, où l'image de la mollesse pouvait nuire à la discipline militaire qu'il voulait introduire dans son armée, il fixa sa résidence à Paris, portant alors le nom de *Lutèce*.

Cette ville, destinée à devenir un jour une des plus florissantes métropoles du monde,

n'était alors qu'une bourgade composée de quelques centaines de cabanes de pêcheurs, semées sans ordre dans une île de la Seine, nommée aujourd'hui *la Cité*. Julien affectionnait ce séjour dont la simplicité s'accordait avec celle de ses mœurs. Il l'appelait *sa chère Lutèce*. Il en parle avec complaisance dans ses ouvrages; il s'étend en détail sur son climat, son terroir, ses vignes, et sur la manière dont ses habitans élevaient des figuiers. On assure qu'il y fit construire un palais, des thermes ou bains publics, une place pour y exercer ses soldats, et un amphithéâtre sur l'emplacement où fut dans la suite la porte Saint-Victor, qui n'est plus aujourd'hui. Il ne reste de tout cela que quelques vestiges appelés encore les *Bains de Julien*, masqués, dans la rue de la Harpe, par des maisons qu'on abattra sans doute un jour.

Quatrièm. siècle.

L'exemple du général, encore plus que sa vigilance, forma bientôt une armée de héros. Julien la conduit jusqu'à Strasbourg, passe le Rhin sur un pont de bateaux, défait une multitude prodigieuse de Barbares, fait leur chef prisonnier, les poursuit jusqu'à la forêt Hircinienne, se fait rendre tous les captifs romains et gaulois, toutes les dépouilles dont les Ger-

mains s'étaient chargés, et leur impose des lois.

Quatrièm. siècle.

Julien, réunissant à la conduite guerrière de César les vertus de Trajan et de Marc Aurèle, faisait venir de tout côté des grains pour nourrir les peuples dans les campagnes dévastées par la guerre, ordonnait le défrichement des campagnes, la reconstruction des villes, encourageait la population, les arts, le commerce et les sciences, s'oubliant lui-même, travaillant nuit et jour au bonheur des peuples. Les impôts furent diminués des deux tiers dans tous les pays qui avaient souffert de la guerre, la justice était administrée avec impartialité et promptitude, les habitans des villes et des campagnes protégés contre les agens du fisc.

La jalousie de Constance se réveille à la voix de la renommée publiant les grandes actions de son neveu. Voulant l'éloigner du théâtre de sa gloire, il lui demande d'abord deux légions que lui-même avait formées, et en même temps il engage, à force de présens, les princes germains à reprendre les armes et à repasser le Rhin. Cette conduite soulève l'armée : Julien est proclamé auguste. Les princes germains, de nouveau vaincus, sont forcés de faire la paix. Tout l'Occident se déclare en fa-

veur de l'empereur Julien; la guerre allait éclater entre l'oncle et le neveu, lorsque Constance meurt presque subitement dans une bourgade au pied du mont Taurus. En 361, Julien est reconnu dans tout l'empire. Quatrièm. siècle.

CHAPITRE XXXIII.

Règne de Julien.

LA plupart des modernes ont blâmé Julien d'avoir pris les armes contre son oncle; ils lui opposent Germanicus, qui, se trouvant auprès de Tibère au même degré de parenté et d'élévation, résista au voeu des armées qui voulaient le créer auguste. Il garda la foi due à son oncle, qui l'avait décoré de la pourpre des Césars; mais Germanicus n'avait pas un frère assassiné par Tibère, malgré la pourpre dont il était revêtu; il ne pensait pas qu'en récompense de ses services, Tibère le ferait empoisonner à Daphné, auprès d'Antioche. L'exemple de Germanicus, loin d'engager Julien à résister au voeu des peuples et des soldats qui lui destinaient la pourpre impériale,

Quatrièm. siècle.

lui montrant tout ce qu'il avait à craindre d'un oncle cruel et soupçonneux, justifiait son ambition.

Julien, en passant en Italie pour se rendre à Constantinople, destitua Taurus, préfet du prétoire, et gouverneur de cette province. Il lui substitua Claudius Mamertinus, un des littérateurs les plus célèbres du quatrième siècle.

Le nouvel empereur fit alors profession ouverte de l'ancienne religion romaine; non-seulement il fit ouvrir les temples des dieux, mais il voulut exercer lui-même les fonctions de grand-pontife. Cette conduite fut l'origine de toutes les inculpations que les chrétiens entassèrent sur la tête d'un homme dont les talens et les vertus honorèrent l'humanité, et qui aurait retardé la chute de l'empire, si une mort prématurée n'en avait privé sa patrie.

C'est une question controversée, si l'empereur Julien avait toujours été attaché au culte du sénat romain, ou si, après avoir professé le christianisme dans sa jeunesse, il avait apostasié pour embrasser l'ancienne religion. Il est certain que, dans aucun de ses ouvrages, il ne dit qu'il ait été chrétien. Mais une observation qui paraît avoir échappé à ceux qui ont traité cette matière, c'est que l'usage général de la

maison constantinienne, était de ne recevoir le baptême qu'à l'heure de la mort, comme on reçut dans la suite l'extrême-onction. Ainsi en usèrent Constantin Ier, Constantin II, Constance et Constant. Cela n'empêchait pas que ces princes n'assistassent aux cérémonies du christianisme en qualité de néophites.

Quatrièm. siècle.

Le principe de cette coutume venait de la persuasion où l'on était que le bain baptismal effaçait tous les crimes que l'initié pouvait avoir commis ; on réservait donc son baptême aux derniers instans de la vie : c'était une pénitence aisée à faire. Il est probable que cet usage ne fut pas interverti à l'égard de Julien ; il devait être d'autant moins chrétien, que son oncle l'avait forcé à être moine et à faire les fonctions de lecteur dans l'église. On est rarement, selon l'observation de Voltaire, de la religion de son persécuteur, sur-tout quand ce persécuteur veut dominer sur la conscience.

Les partis d'Athanase et d'Arien remplissaient l'empire de confusion et de carnage, on ne connaissait, au contraire, aucune querelle de religion dans l'ancien culte des Romains. Il est naturel que Julien, élevé par le philosophe Maxime, d'Ephèse, fortifiât dans son cœur l'aversion que les abus de la religion chrétienne

Quatrièm. siècle.

lui avaient inspiré pour elle. Les observateurs ne durent pas éprouver une plus grande surprise, de voir Julien abandonner le christianisme pour l'ancienne religion de l'empire, que d'avoir vu Constantin abandonner les dieux de Rome pour le christianisme. Les deux religions rivales partageaient l'empire. Julien donna la préférence à celle de ses pères, et il avait grande raison en politique, puisque sous l'ancienne religion, Rome avait triomphé de la moitié de la terre, et que sous la nouvelle tout tombait en décadence.

Julien vécut sur le trône, comme il avait vécu dans les Gaules, jamais sa philosophie ne se démentit. Il commença son règne par réformer, dans le palais de Constantinople, le luxe de Constantin et de Constance.

Les empereurs, à leur intronisation, recevaient de pesantes couronnes d'or des principales villes, il réduisit presque à rien ces présens onéreux. La frugale simplicité du philosophe n'ôta rien à la majesté et à la grandeur du monarque. Les principaux abus, et presque tous les brigandages de la cour furent réformés; mais il n'y eut que trois concussionnaires publics d'exécutés à mort. Cependant, quand on fait réflexion que ce prince ne régna pas deux ans,

ans, que la modération qu'il affectait pouvait n'être qu'un masque dont il croyait avoir besoin de se couvrir dans un commencement de règne assez orageux ; quand on se souvient que Néron, le plus scélérat des hommes, montrait des inclinations vertueuses pendant les premières années de son empire, on se tient en garde autant contre les louanges outrées que les auteurs païens ont données à ce prince, que contre les satires sanglantes dont les chrétiens chargèrent sa mémoire.

Quatrièm. siècle.

Julien ne fit jamais mourir aucun chrétien pour cause de religion. Les lettres qui nous restent de lui, sont une preuve évidente de sa conduite. Georges, évêque d'Alexandrie, fut tué dans une émeute populaire. Julien écrivit en ces termes aux Alexandrins, dans son Épître dixième : « Quoi ! au lieu de me réserver la connaissance des outrages qu'on vous fait, vous vous êtes laissés emporter à la colère, vous vous êtes livrés aux excès que vous reprochez à vos ennemis ! Georges méritait la mort, mais ce n'était pas à vous à la lui donner. Vous avez des lois, il fallait demander justice. »

Nous lisons dans sa cinquante-deuxième Lettre : « Sous mon prédécesseur, plusieurs chrétiens ont été chassés, emprisonnés, persé-

Quatrièm. siècle.

eutés. On a égorgé une grande multitude de ceux qu'on nomme hérétiques en Paphlagonie, en Bythinie, en Galatie. En plusieurs autres provinces, on a pillé, on a ruiné les villes; sous mon règne, au contraire, les bannis ont été rappelés; les biens confisqués ont été rendus à leurs propriétaires; cependant les chrétiens en sont venus à ce point de fureur, qu'ils se plaignent de ce qu'il ne leur est pas permis d'être cruels et de se tyranniser les uns les autres.»

Le comte Julien ayant condamné à mort, à Antioche, le prêtre Théodoret, Julien lui mandait : « Est-ce ainsi que vous entrez dans mes vues; tandis que je travaille à ramener les Galiléens par la force de la raison, vous faites des martyrs! Ils vont me flétrir comme ils ont flétri leurs plus odieux persécuteurs. N'ai-je pas défendu de mettre à mort personne pour cause de religion? Obéissez et veillez vous-même à me faire obéir par les autres magistrats.

On assure que Julien, changeant de conduite, eût noyé le christianisme dans des flots de sang, s'il fût revenu vainqueur de la guerre qu'il avait entreprise contre les Perses; il n'est pas possible d'asseoir une opinion critique sur une pareille conjecture. Julien vécut trop peu sur le trône, pour la gloire et pour le bonheur de

l'empire. Il fut tué au milieu de ses victoires contre les Perses. Il est certain qu'il mourut avec la résignation d'un stoïcien, remerciant l'Être des êtres qui allait réunir son ame à l'ame universelle. Quatrième siècle.

Comment lire sans indignation les discours que le fougueux Grégoire de Nazianze prononça contre lui après sa mort. Il est probable que si la carrière de ce prince avait été prolongée, le christianisme courait risque d'être aboli; mais si cette révolution fût arrivée, c'eût été sans verser du sang.

Tous les savans ont regardé Julien comme un stoïcien rigide. Il n'osa pas professer hautement cette doctrine au commencement de son règne, parce que les peuples n'étaient pas assez philosophes pour être gouvernés par un homme dont la religion ne consistait qu'à être juste en adorant l'Être-Suprême. Il avait réuni contre lui les prêtres des deux religions, et tous les faux zélés de l'une et de l'autre.

Contraint d'opter entre les christicoles et les sectateurs de l'ancienne religion, il feignait, par politique, de croire aux divinations, aux augures, à l'efficacité des sacrifices, mais il employait tous ses soins à dégager l'ancienne religion des Romains, des superstitions les plus

Quatrièm. siècle.

grossières. Si son règne eût été plus long, il eût peut-être accoutumé ses sujets insensiblement à ne reconnaître qu'un Dieu, formateur des dieux et des hommes, et à lui adresser leurs hommages.

Certainement, comme dit Voltaire, Julien était un plus grand homme que Mahomet, qui a détruit le christianisme dans l'Asie et dans l'Afrique : tout cède à la destinée. Un Arabe, sans lettres a écrasé la secte d'un juif sans lettres, ce qu'un grand empereur et un philosophe n'a pu faire. Mais c'est que Mahomet vécut assez, et Julien trop peu.

Dans Julien s'éteignit la maison constantinienne. A la même époque commencent ces longs siècles de barbarie et d'ignorance dont les ténèbres qui s'épaississaient graduellement, plongèrent enfin l'Europe dans la nuit la plus profonde.

Il est assez inutile de rechercher ici les causes de ce singulier et déplorable phénomène, elles ont été décrites de tant de manières dans tant de livres. Je me contenterai d'observer que, dans la lutte qui s'établit au troisième siècle entre l'ancienne religion de l'empire, celle des chrétiens, et celle des manichéens venus de Perse, et dont l'introduction dans l'empire, date du règne de Probus, les différens partis qui dominaient tour-à-tour, s'acharnaient à

livrer aux flammes tous les livres qui leur étaient contraires. L'universalité de cette méthode parmi les Romains, parmi les Grecs, parmi les chrétiens des différentes sectes, et la facilité d'anéantir les monumens littéraires, que l'art de l'imprimerie n'avait pas encore rendus immortels en les multipliant, contribuèrent à éteindre le flambeau des arts.

Quatrièm. siècle.

Les Romains furent toujours crédules jusqu'à la superstition ; des hommes, des guerriers qui n'osaient pas entreprendre un voyage sans avoir consulté les aruspices, ni fondre sur leurs ennemis, si les poulets engraissés par les augures, refusaient de manger ou de boire, devaient être avides de merveilleux : cette disposition augmenta à mesure que la diminution des lumières ne permit plus à la critique d'éclairer les relations romanesques, publiées par des hommes moitié fourbes et moitié enthousiastes.

On n'entendait parler que de miracles, de divinations, de prophéties ; les opinions les plus absurdes s'établirent : il en résulta des usages aussi bizarres qu'immoraux, des droits aussi ridicules que tyranniques. Les peuples, vexés par les impôts, abrutis par la superstition, devenaient étrangers à leur patrie, il leur était indifférent d'obéir aux Barbares ou aux empereurs romains.

Quatrièm. siècle.

Lorsque ces Barbares fondaient de toute part pour envahir la domination romaine, l'empire possédait plus de moines que de soldats ; ces moines couraient en troupes d'Orient en Occident, pour soutenir ou pour détruire la consubstantialité du verbe. Il y avait soixante-dix mille moines dans la seule Egypte.

Les descendans des Scipion étant devenus des controversistes, les évêchés étant plus brigués que ne l'avaient été les couronnes triomphales, la considération personnelle ayant passé des généraux et des magistrats aux déclamateurs ecclésiastiques ; si l'on doit s'étonner de quelque chose, c'est que l'empire romain ait subsisté encore quelque temps.

Salvien rapporte les horribles exactions dont les peuples étaient surchargés. Les citoyens poursuivis par les traitans, n'avaient d'autres ressources que de se réfugier chez les Barbares, et de livrer leur pays au premier qui se présentait pour l'occuper. *Priscus Panitès*, historien du cinquième siècle, raconte un propos que lui tint un homme, lequel, fait prisonnier par les Huns, avait si fort goûté la société de ce peuple, qu'il la préférait à celle des Romains ; il disait que les lois romaines étaient bonnes, mais que ceux qui devaient les faire exécuter, les violant perpétuellement

eux-mêmes, on ne pouvait plus les regarder que comme un piége tendu à la simplicité. Quatrièm. siècle.

Comme dans le temps que l'empire s'affaiblissait, ajoute Montesquieu, la religion chrétienne s'établissait, les chrétiens reprochaient aux païens cette décadence, et ceux-ci en demandaient compte à la religion chrétienne. Le préfet Symmaque, dans une lettre aux deux empereurs Valentinien II et Théodose, au sujet de l'autel de la Victoire que ces princes firent enlever de la salle où s'assemblait le sénat romain, fut celui qui fit le plus valoir contre la religion chrétienne des raisons populaires, et par conséquent très-capables de séduire la multitude. « Quelle chose peut mieux nous conduire à la connaissance des dieux, disait-il, que l'expérience de nos prospérités passées. Nous devons être fidèles à tant de siècles, à l'exemple de nos pères qui ont suivi si heureusement ceux qu'ils tenaient de leurs ancêtres. Pensez que Rome vous parle et vous dit: Grands princes, respectez mes années et ce culte qui soumit l'univers à mes lois. »

« Sous le règne des dieux, Annibal fut repoussé de mes murailles, et les Gaulois du Capitole. Nous vous demandons la paix pour les dieux de la patrie; et sans entrer dans des disputes qui ne conviennent qu'à des gens oi-

Quatrièm. siècle.

sifs, nous voulons offrir des prières et non faire assaut de vaines paroles. »

Trois écrivains chrétiens répondirent à Symmaque : Orose composa son histoire pour prouver qu'il y avait toujours eu dans le monde d'aussi grands malheurs que ceux dont se plaignaient les séctateurs de la religion romaine. Salvien écrivit son livre de *la Providence*, dans lequel il soutint que c'étaient les déréglemens des chrétiens qui avaient attiré sur l'empire les ravages des Barbares. Salvien était un prêtre marié, sa femme s'appelait Palladie ; il vivait, dit-on, avec elle comme si elle eût été sa sœur. Enfin saint Augustin voulut prouver, dans *la Cité de Dieu*, que les Romains, pour quelques vertus humaines, avaient reçu de l'Être-Suprême des récompenses aussi vaines que ces vertus.

Enfin l'empire romain, après la mort de Jovien, qui ne régna que quelques mois, ayant été divisé réellement en deux royaumes, dont les intérêts furent différens, les Barbares trouvèrent moins d'obstacles. L'empire d'Occident fut le premier abattu, l'Europe occidentale fut divisée en un grand nombre de souverainetés, dont quelques-unes subsistent aujourd'hui avec éclat.

FIN DU SECOND LIVRE.

Cinquièm. siècle.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Les principes du gouvernement changent chez les Romains, depuis la destruction de la République.

L'ESPRIT de la république romaine était un esprit de conquête. Lorsque les Romains reconnurent eux-mêmes que leur empire était trop vaste, lorsqu'ils ne purent plus étendre leur domination, l'esprit de conquête les abandonna; il ne fut pas remplacé par celui de conservation, la grandeur romaine s'éclipsa.

L'ambition et la jalousie devinrent les guides des chefs : chaque officier prétendait au trône, chaque armée se croyait en droit de nommer un empereur et de l'assassiner pour en nommer un autre.

On a vu précédemment que, pour mettre un terme à ce désordre, Dioclétien ordonna que deux augustes et deux césars partageraient dans la suite la puissance impériale, sans, pour cela,

Cinquièm. siècle.

que l'empire fût partagé lui-même. Les lois faites par l'un d'eux, étaient ou devaient être exécutées dans toutes les provinces. Cet établissement rendait les guerres civiles moins fréquentes; mais en même temps il devenait plus difficile de recruter les légions.

Les soldats romains jouissaient de trois sortes d'avantages; la paye ordinaire, les libéralités passagères des empereurs, et les récompenses qui leur étaient dues après le service. Quand ils n'eurent plus le pouvoir de disposer de l'empire à leur gré, on les réduisit bientôt à leur paye. Nous avons vu que, sous César, des colonies de vétérans avaient été imaginées pour repeupler quelques provinces d'Italie. Il n'était plus question de ces colonies au troisième et au quatrième siècles; les soldats romains se refusaient même à ce genre de récompense. Aurélien avait formé le projet d'envoyer dans la Toscane et dans la Ligurie, des colonies d'esclaves rendus à la liberté; la brièveté de son règne et l'opposition de ceux qui se prétendaient les inutiles propriétaires de ces régions, arrêtèrent l'exécution de ce dessein.

Pendant plus d'un siècle aucun empereur ne reprit le projet d'Aurélien. Valentinien Ier envoya quelques Barbares faits prisonniers dans

les guerres germaniques, pour cultiver les pays voisins du Pô. Quelques années après, Frigerid, général de Gratien, établit un grand nombre de prisonniers de guerre dans les pays situés entre Parme, Modène et Reggio. Les désordres qui avaient dépeuplé l'Italie, et qui augmentaient sans cesse, détruisirent ces faibles établissemens. Il est certain que sous le règne de Théodose, la partie de la Lombardie entre Milan et Bologne, pays si gras et si abondant, était presqu'entièrement inculte; la Campanie elle-même, appelée par excellence *terre de labour*, partageait la dépopulation générale de l'Italie. Honorius fut contraint d'exempter d'impôts plus de cinq cent mille arpens de cette province, absolument stériles.

Cinquièm. siècle.

Les récompenses promises aux soldats n'étaient reçues qu'en métaux; et dès que la disette du numéraire les fit supprimer, on vit disparaître l'empressement que les habitans de l'empire témoignaient auparavant d'entrer dans la milice.

Les empereurs firent des traités avec des nations barbares qui ne connaissaient pas le luxe des soldats romains, et qui n'avaient pas les mêmes prétentions. Ces nouveaux défenseurs devaient succomber à la tentation de conquérir

Cinquièm. siècle.

un pays plus riche que le leur, qui se mettrait à leur disposition, et dans lequel ils étaient traités comme des mercenaires.

J'ai déja observé que la multiplicité des dépenses occasionnées par la multiplicité des empereurs, rendit les impôts si insupportables, que les peuples soupiraient après la révolution qui désunit tous les membres de l'empire.

Cependant ce superbe monument politique se soutenait par sa masse imposante, malgré les assauts qui lui étaient portés de toute part. Cet avantage disparut lorsque l'empire fut réellement divisé. Les empereurs d'Orient se contentaient de garder leurs provinces. Les Barbares venus du Nord, ayant passé le Danube, se trouvaient arrêtés par les armées rassemblées auprès de Constantinople, ils se tournaient à droite dans l'Illyrie occidentale, et se portaient vers les Alpes ou vers le Rhin. Il se fit un reflux de nations de ce côté moins gardé, et l'empire d'Occident fut détruit.

Cinquième siècle.

CHAPITRE II.

Mort de Jovien. — Valentinien et Valens gouvernent l'Orient et l'Occident. — Irruption des Romains.

Après la mort de Jovien, Valentinien gouvernait l'Occident, et son frère Valens régnait sur l'Orient, lorsque des peuples inconnus, sortis des régions hyperboréennes, passent en foule sur les terres des Romains, comme un torrent dont les eaux se précipitent les unes sur les autres, renversent et détruisent tout ce qui s'oppose à leur course.

Il est aussi difficile de se faire une idée nette de ces premières incursions, que de l'origine des peuples qui vont paraître sur la scène. Procope et Jornandès nous disent que les Huns, venus du nord de la Chine, ayant passé les Palus Méotides à gué à la suite d'une biche, chassaient devant eux, comme des troupeaux de moutons, la nation des Goths qui habitait entre le Don et le Danube. Cette nation se précipite au bord du Danube, hommes, femmes, enfans, vieillards. Elle demande, à genoux, que les

Cinquièm. siècle.

Romains daignent la recevoir à la droite du fleuve. On permet à ces fuyards de s'établir dans les déserts de la Thrace. Les Goths abandonnent en foule leur ancienne patrie, inondent les pays appelés aujourd'hui la *Croatie*, la *Bosnie*, la *Servie*, la *Bulgarie*. Bientôt, oubliant leurs sermens et l'hospitalité qui leur avait été généreusement accordée, ils ravagent les contrées environnantes jusqu'aux portes de Constantinople; ils dévastent la Germanie et les Gaules; ils fondent des royaumes en Italie et en Espagne.

Tout cela ressemble, dit Voltaire, à des contes d'Hérodote et à d'autres contes non moins vantés. La Germanie méridionale et occidentale avait été déja horriblement dévastée et dépeuplée par les Romains pour s'en assurer la possession. Quels étaient les peuples qui envahirent de nouveau le pays? Le silence des contemporains ne permet que d'entasser des fables à ce sujet; c'étaient sans doute les anciens habitans du Nord. Ne possédant que du fer sous un climat rigoureux, ils cherchaient un ciel plus doux, des terres plus fertiles; la frayeur causée par leurs irruptions, leur fit donner des noms extraordinaires. Ainsi, dans la suite on appela *Normands*, en France, en

Espagne, en Angleterre, des pirates danois qui désolaient le midi de l'Europe.

Cinquièm. siècle.

Les Goths avaient été reçus dans la Pannonie: la terre féconde de cette contrée ne demandait qu'à être cultivée par des mains laborieuses, pour fournir avec abondance aux besoins de ses habitans; mais les Goths, comme les autres peuples germains, cultivaient peu la terre; ils vivaient du lait et de la chair de leurs troupeaux, du produit incertain de leur chasse et du butin fait à la guerre. Trop à l'étroit pour des peuples chasseurs et nomades, la famine se fit bientôt sentir parmi des hommes paresseux qui ne savaient imiter les nations civilisées et se créer des subsistances sans cesse renaissantes. Ils furent réduits à vendre leurs enfans aux Romains, qui les méprisaient.

Le désespoir s'empare de leurs ames. Ils emploient la violence; ils parcourent, désolent, ravagent les contrées qui s'étendent depuis le Danube jusqu'au Bosphore. Ils exterminent des armées romaines, ils font prisonnier Valens lui-même: ce prince fut brûlé vif dans une grange, en 378.

Cinquièm. siècle.

CHAPITRE III.

Règnes de Gratien, de Valentinien, de Théodose, d'Honorius et d'Arcadius.

VALENTINIEN était mort trois ans auparavant. Ses deux fils, Gratien et Valentinien II, furent proclamés augustes, le premier à Trèves, le second à Cinque en Pannonie. Dans le partage des provinces entre les deux frères, l'Italie et l'Afrique échurent à Valentinien, et les Gaules à Gratien.

Valens n'avait laissé que deux filles. Gratien crut devoir associer à l'empire Flavius Theodosius, fils du comte Théodose, célèbre par ses exploits sous Valens, et que ce prince avait fait décapiter sous un vain prétexte de rébellion. Théodose fit alliance avec les Goths, et leur paya un tribut, sous le nom de *pension du trésor impérial*. Le célèbre Alaric porta sous son règne, en faveur de l'empire, les armes dont il devait se servir contre Rome quelques années après. Gratien périt en 383, dans une sédition. Valentinien II fut assassiné dans Vienne, par Arbogaste son ministre, lorsqu'il atteignait à peine

peine sa vingtième année. Théodose, surnommé *le Grand*, réunit sur sa tête les empires d'Orient et d'Occident. Si cette réunion avait été consolidée, on peut conjecturer que le déluge de Barbares qui inonda l'Occident, aurait été arrêté dans sa source. La facilité avec laquelle ces destructeurs furent détruits par les Francs, justifie cette pensée.

Cinquièm. siècle.

Après la mort de Théodose, l'empire fut de nouveau partagé entre ses deux enfans qu'il avait déclarés augustes. Honorius eut l'Occident, et Arcadius l'Orient.

Honorius entrait à peine dans sa onzième année. Théodose avait chargé de son éducation et de la régence de l'état, le Vandale Stilicon qu'il avait adopté dans sa famille, en lui donnant pour épouse Serena sa nièce. Paul Diacre et Jornandès rapportent que le régent, frappé de la nullité morale d'Honorius et d'Arcadius, et de la facilité d'une révolution, forma le dessein de placer la couronne impériale sur la tête de son fils Eucher, en faisant alliance avec les peuples de Germanie qu'il avait combattus avec succès jusqu'alors. D'autres historiens contredisent ce récit. Au surplus, Stilicon ne jouit pas du fruit de sa trahison. Il fut égorgé avec sa fa-

mille, en 408, à Ravenne, où l'empereur s'était réfugié à l'approche des Goths.

Cinquièm. siècle.

CHAPITRE IV.

Stilicon fait brûler les livres sibyllins. — Alaric, maître de Rome.

La régence de Stilicon fut célèbre par la destruction des livres sibyllins, enfermés par Auguste, sous la base de la statue d'Apollon palatin. Ce général les fit brûler publiquement l'an 405. Cette édition était la seule authentique. Les livres sibyllins que nous possédons, ne sont pas ceux des anciens; ils ont été composés à différentes reprises, durant les premiers siècles du christianisme; ils furent l'ouvrage de cet esprit apocalyptique qui avait saisi quelques-uns des premiers chrétiens. De là, les détails évangéliques qu'on y trouve, et qui n'avaient pu sortir de la bouche des Déiphobe, des Daphné, des Demophile, des Amaltée.

Alaric conduisait les Goths à la victoire. Ce prince, qui commandait à un peuple libre, était moins le monarque que le général de sa nation. Si les écrivains romains le traitent de barbare,

parce qu'il fut l'ennemi de leur empire, ils conviennent au moins qu'il joignait à une politique profonde, les talens d'un général et la valeur d'un soldat. Aimé, respecté de ses sujets autant qu'il était craint de ses ennemis, il étudiait les intérêts et les forces du peuple qu'il conduisait à la guerre, et le côté faible des nations qu'il avait à combattre. Retenu au-delà des Alpes par le génie de Stilicon, à peine cet homme était au tombeau, qu'il faisait ses dispositions pour descendre en Italie.

Cinquièm. siècle.

Depuis que les Goths s'étaient établis dans la Pannonie, ils avaient embrassé le christianisme; mais cette nouvelle religion n'avait rien changé à leur manière de vivre. Trop resserrés dans le pays qu'ils habitaient, ils cherchaient une nouvelle patrie.

L'armée des Goths s'était rassemblée dans la Norique. Alaric, résolu de marcher droit à Rome, avait ordonné à Ataulphe, frère de sa femme, qui se trouvait en Pannonie avec un corps nombreux de troupes, de le suivre. Cependant il n'attendit pas la jonction de ces troupes. Sans s'arrêter à aucun siége, il passe comme un torrent devant Aquilée, Concordia, Altinum, traverse le Pô à Crémone, ravage le territoire de Bologne, et laissant sur sa gauche

Cinquièm. siècle.

Ravenne, où la cour tremblante d'Honorius était enfermée, il entre dans le Picenum, et se présente devant Rome, dont il presse le siége avec tant de vigueur, que bientôt cette capitale est réduite à capituler. On convint que Rome payerait dix mille marcs d'or et soixante mille marcs d'argent. A ces conditions, Alaric promettait, non-seulement de vivre en paix avec les Romains, mais de défendre l'empire contre quelque ennemi que ce fût.

Il n'était plus question que d'exécuter le traité; c'était l'opération la plus difficile. Une contribution proportionnelle avait été répartie sur les habitans, mais chacun cachait avec soin ce qu'il avait d'or et d'argent. On fut obligé d'enlever les ornemens des temples. Les Romains, attachés à leur ancienne religion, regrettèrent surtout une statue d'or de Mars. Les augures prononcèrent que dans cet instant fatal, la bravoure romaine périssait pour jamais. Une partie de la somme fut livrée; on prit des termes pour acquitter le reste. Alaric se retira en Toscane, pour y attendre une entière satisfaction.

On assure que dans cette occasion, plus de quarante mille esclaves des Romains abandonnèrent leurs maîtres pour se réunir à l'armée des Goths. Cependant le temps où l'on devait

achever de payer Alaric était arrivé; le sénat de Rome, appréhendant un nouveau siége, avait député à Ravenne trois magistrats pour implorer le secours de l'empereur. Alaric s'apercevant qu'on cherchait à le tromper, revient rapidement devant Rome. Il laisse une partie de ses troupes sous les murs de la ville, et avec le reste il attaque Porto, place située à l'embouchure du Tibre, qui, se partageant en deux bras à peu de distance de la mer, se rend d'un côté à Ostie, et de l'autre au port bâti par l'empereur Claude, qui porte le nom de Porto. C'était le dépôt de tous les blés que l'Afrique envoyait à Rome.

Cinquièm. siècle.

Cette place, aujourd'hui ruinée, était alors assez bien fortifiée; elle soutint un siége de plusieurs jours. Alaric s'en étant emparé, déclara aux habitans de Rome, que s'ils différaient de lui ouvrir leurs portes, il livrerait leurs magasins au pillage. Le sénat fut contraint de subir la loi du vainqueur.

Alaric exigeait que les Romains, renonçant à l'obéissance d'Honorius, fissent choix d'un nouvel auguste : on jeta les yeux sur Priscus Attalus, préfet de Rome, qui prit le surnom de *Flavius*, devenu propre aux empereurs

Cinquièm. siècle.

depuis Constantin. Alaric fut déclaré général des troupes de l'empire.

Pour achever la ruine d'Honorius, il fallait s'assurer de l'Afrique. Le comte Héraclien, qui commandait cette province, était le maître d'affamer la ville de Rome. Alaric voulait envoyer à Carthage un corps de ses troupes pour faire cette expédition; Attale, trompé par ses courtisans, qui l'assuraient que l'Afrique se soumettrait sans examen aux ordres qui lui seraient envoyés de Rome, enjoignit à un de ses officiers, nommé Constantin, de se rendre à Carthage avec un corps peu nombreux de troupes. Constantin fut battu et périt les armes à la main; Héraclien fit garder tous les ports pour empêcher le transport des blés en Italie.

Cependant Attalus marchait vers Ravenne. Alaric l'accompagnait avec son armée. Honorius, saisi d'épouvante, offrait de reconnaître Attalus pour son collègue. Celui-ci répondit qu'il ne voulait point de partage, qu'il consentait seulement qu'Honorius eût la liberté de se retirer dans le lieu qu'il choisirait pour finir ses jours avec un traitement honorable. Honorius, désespéré, était sur le point de prendre la fuite par mer, lorsqu'il reçut de Constantinople un renfort de quatre mille hommes.

Rassuré par ce secours, il attendait des nouvelles d'Afrique, résolu, s'il apprenait la perte de cette province, de se rendre dans la Thrace et d'abandonner l'empire d'Occident. Cinquième siècle.

Le siége traînait en longueur. Le roi des Goths laissant une partie de son armée dans ses lignes, marcha avec le reste à la conquête des villes de l'Emilie, qui refusaient de reconnaître Attalus. Il les emporta toutes, à l'exception de Bologne dont il fut obligé de lever le siége. On apprit alors les succès d'Héraclien en Afrique. Le vainqueur envoyait des troupes et de l'argent à Honorius. Ravenne recevait par mer toutes les subsistances dont elle avait besoin, tandis que Rome, privée des grains d'Afrique, était réduite à une famine si extrême, que dans les jeux du Cirque, le peuple, désespéré, s'écriait : Qu'on mette en vente la chair humaine et qu'on en fixe le prix!

Depuis quelque temps on avait persuadé à Alaric qu'Attalus, loin d'être dans ses mains un instrument utile, combinait secrètement la perte des Goths. L'extrémité dans laquelle se trouvait Rome, et qui ne pouvait être attribuée qu'aux fausses mesures prises par ce prince, augmentait encore le mécontentement du roi des Goths; il résolut d'abandonner la vaine idole

Cinquième siècle.

qu'il avait encensée, et de renouer une négociation avec Honorius. Dans cette vue, renonçant au siége de Ravenne, il se rendit à Rimini, où, ayant mandé Attalus, il le conduisit hors la ville à la vue du peuple, le dépouilla des ornemens impériaux, et les fit porter à Ravenne.

Un traité d'alliance entre Honorius et Alaric était sur le point d'être conclu, lorsque quelques généraux romains, craignant que la paix, en les rendant inutiles, ne nuisît à leur fortune, profitant de la sécurité dans laquelle vivaient les Goths, les attaquent brusquement et en taillent en pièces un grand nombre. Cette perfidie fut suivie d'une prompte et terrible vengeance. Alaric prit sur-le-champ le chemin de Rome. Il rendit le titre d'empereur à Attalus qui servait de jouet à sa politique, et le lui ôta devant Rome, lorsqu'il vit que les Romains, ne se laissant plus amuser par cette comédie, refusaient d'ouvrir leurs portes.

On ignore les circonstances de ce troisième siége, qui fut assez long. On sait seulement qu'Alaric étant maître de Porto, depuis l'année précédente, la famine, qui était déja intolérable à Rome avant l'arrivée des Goths, réduisit les

habitans, au rapport de saint Augustin, à se dévorer les uns les autres.

Cinquièm. siècle.

Alaric entra dans Rome le 24 août 410. La ville fut livrée au pillage et à toutes les horreurs que peuvent se permettre les soldats dans une place prise d'assaut. Les Goths n'en sortirent qu'au bout de quelques jours, durant lesquels ils enlevèrent tous les trésors qui avaient coûté, aux plus illustres guerriers de l'univers, neuf siècles de combats et de victoires. La plupart de ceux qui ont écrit ces événemens, témoignent leur surprise de ce qu'Alaric, maître de Rome, n'en fit pas le siége de son empire; mais ils n'ont pas fait attention que cette ville immense, située dans le pays le plus inculte de l'Italie, était absolument ruinée; ses habitans n'avaient de ressource que dans les grains de l'Afrique. Alaric résolut de conquérir cette province fertile, soit pour en faire le centre de sa domination, ou pour assurer la subsistance de Rome, s'il voulait y revenir.

Dans cette vue, il prit la route de la Sicile, emmenant avec lui un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvait Placidie, sœur d'Honorius, à laquelle il faisait rendre les honneurs dus à sa naissance. La mort le surprit dans la petite ville de Cosence. Ses soldats,

Cinquièm. siècle.

pour dérober son corps à la vengeance des Romains, ayant détourné le cours de la rivière de Vasento, creusèrent dans son lit une fosse profonde, y déposèrent le corps de leur roi avec de grandes richesses, et rendirent aux eaux leur cours naturel. On prétend que pour s'assurer du secret, on égorgea les prisonniers employés à ce travail.

Les Goths choisirent pour leur roi Ataulphe, beau-frère d'Alaric. Ce prince ayant conçu une violente passion pour Placidie, l'épousa en 414, et lui fit présent des plus riches dépouilles de Rome. Elle acquit tant de pouvoir sur son époux, qu'elle lui fit quitter l'Italie pour piller l'Espagne. Ataulphe fut tué à Barcelone, en 415, par un de ses domestiques. Placidie revint auprès de son frère, qui la remaria à Constantius, associé à l'empire. Ce second époux lui ayant encore été enlevé par la mort, elle consacra le reste de sa vie à l'éducation du fils qu'elle avait eu de lui, et qui monta sur le trône sous le nom de *Valentinien III*. Ces révolutions firent rentrer l'Italie sous la domination d'Honorius.

Cinquièm. siècle.

CHAPITRE V.

Les Barbares se précipitent sur les Gaules ; ils s'établissent en Espagne.

Les succès des Goths en Italie, flattaient les desirs, excitaient l'audace des nations qui habitaient le nord de la Germanie. Les Hercules, les Vandales, les Turcilindes, passent le Rhin et se précipitent sur les Gaules. Orose, qui fait la peinture de cette irruption, assure que si l'Océan se fût débordé jusqu'au Rhin et aux Alpes, ses eaux amoncelées n'auraient pas causé dans le pays autant de dommages. Les monumens d'architecture et de sculpture, élevés par les Romains, s'écroulent de toute part sous leurs coups, les bibliothèques qui renfermaient les dépôts des connaissances humaines, formées et augmentées depuis plusieurs siècles, deviennent la proie des flammes : perte fatale, à peine réparée aujourd'hui. Les villes furent détruites, les campagnes ravagées, les habitans exterminés, et les Barbares menacés de périr par la famine qu'ils avaient eux-mêmes causée dans le pays le plus fertile de l'Europe,

Cinquièm. siècle.

franchissent les Pyrénées et s'établissent en Espagne.

Ce pays, renommé par la beauté du climat, par une terre féconde, par un ciel pur et serein, par ses mines d'or et d'argent, exploitées long-temps par les Carthaginois et par les Romains, aujourd'hui, sinon taries, du moins abandonnées, était un lieu de délices et d'abondance que les Barbares se disputaient à l'envi, comme le prix de leurs travaux. Chacune de ces peuplades d'hommes avides et ambitieux, s'appropria la portion de terrain qu'elle put arracher aux indigènes. En sorte que toute la contrée, depuis les Pyrénées jusqu'à Cadix, fut occupée par différens peuples dont les mœurs et les coutumes n'étaient pas les mêmes.

La violence avait été le titre de ces colonies, la force fut leur ruine. Ces barbares tournèrent leurs armes les uns contre les autres. Orose assure qu'ils respectaient le nom romain, et que dans le temps qu'ils s'exterminaient, ils envoyaient des ambassadeurs à Rome pour traiter avec l'empereur. « Conservez la paix avec nous, fait dire cet historien à ces députés, et ne vous mêlez pas de nos dissentions. Les combats que nous nous livrons les uns aux autres, sont des victoires pour vous, puisque nous en sommes

affaiblis; et si nous nous exterminons réciproquement, ce serait un bonheur pour votre empire ». Ce raisonnement, s'il est vrai, apprenait à Honorius la conduite qu'il devait tenir. Cinquièm. siècle.

L'Espagne est tout-à-coup délivrée des Vandales. Ce peuple, qui avait désolé principalement les côtes de Tarragone et de la Catalogne, détruit Carthagène et Séville, passe le détroit de Gibraltar vers l'an 427, et sous la conduite de Genseric, s'établit en Afrique, appelé par le comte Boniface, gouverneur de cette province, soulevée contre le faible empereur d'Occident. Alors les Goths, qui commençaient à prendre le nom de Visigoths pour se distinguer des Goths d'Allemagne, furent la nation dominante en Espagne.

Les premiers rois visigoths faisaient leur séjour à Toulouse; on les regardait comme les successeurs d'Alaric. Ataulphe, époux de Placidie, avait obtenu d'Honorius tous les droits de l'empire sur l'Espagne et la Gaule aquitanique, à condition qu'il combattrait les autres peuples barbares, qui continuaient de sortir de la Germanie pour désoler les provinces occidentales de l'Europe. Ce fut le premier démembrement légal des provinces occidentales de la domination romaine. Il paraît que les Goths détrui-

Cinquièm. siècle.

sirent en effet les Turcilindes, les Alains; mais ils échouèrent contre les Francs et les Bourguignons.

CHAPITRE VI.

Règne de Pharamond sur les Francs. — Les Bourguignons s'établissent dans les provinces orientales des Gaules. — Irruption d'Attila. — Il est vaincu par les Francs et par les Romains.

On dit que Pharamond, fils de Marcomir, que Stilicon avait relégué dans la Toscane après l'avoir fait prisonnier en 394, régnait sur les Francs, à la gauche du Rhin, dans le temps qu'Alaric se rendait maître de Rome. Vaine allégation: il n'existe que des notions incertaines sur l'époque où les Francs s'établirent dans les Gaules. Les ravages des Goths, des Vandales, des Alains et des Huns, dont je vais bientôt parler, fixèrent toute l'attention des auteurs contemporains, ils leur firent oublier les Francs et les Bourguignons. La plupart des modernes, entraînés par leur imagination, ont fait un roman au lieu d'une histoire; mieux

vaut sans doute garder le silence que de répéter des fables.

Cinquième siècle.

Les Bourguignons, comme les autres habitans de la Germanie, étaient des peuples pasteurs et chasseurs. Le pays qu'ils habitaient dans la forêt d'Hircinie, était propre à leur genre de vie; mais s'étant prodigieusement multipliés, leur subsistance devenait plus difficile. Ammien Marcellin rapporte que vers l'an 370 ils franchirent le Rhin, au nombre de quatre-vingt mille combattans. Leur expédition ne fut pas heureuse; forcés de retourner sur les bords de la Sala, ils recommencèrent leur vie vagabonde. L'exemple des Goths les excita bientôt à de nouveaux efforts, ils repassèrent le Rhin en 407, sous la conduite de Gondicaire, et s'emparèrent, en peu d'années, des pays voisins du Rhin et des Vosges, qu'on appela dans la suite la haute Alsace et le canton de Bâle.

Valentinien III fit alliance avec ce peuple, et lui céda le pays des Allobroges, auquel dans les siècles suivans furent donnés les noms de *Dauphiné* et de *Savoie*. Cette cession fut faite à la charge que les Bourguignons défendraient les passages des Alpes contre les efforts des Barbares qui voudraient pénétrer en Italie.

Cinquièm. siècle.

Les Francs, sous les ordres de Mérovée, dominaient sur une partie des Gaules au milieu du quatrième siècle, lorsque le roi des Huns, Attila, fondit sur ce pays.

L'histoire générale desHuns par de Guignes, nous apprend que l'empire des Huns fut fondé par le chinoisTehung-Goei, environ douze cents ans avant l'ère vulgaire. Mais leur histoire n'est connue que depuis Theou-Mar-Tancho qui vivait environ deux cents ans avant Jésus-Christ. Les Huns soumirent alors les Tartares du nord de la Corée, et s'étendirent vers l'Occident jusqu'à la mer Caspienne. Ils possédèrent le vaste pays que nous connaissons sous le nom de *Tartarie*. Huns Hunni, vient du nom chinois *Hioung-Non*. Ayant vaincu les Ostrogoths en 376, ils portèrent bientôt l'alarme dans les provinces de l'empire d'Occident, sous la conduite d'Attila, qui monta sur le trône en 434.

Jornandès, et les autres historiens qui ont fait mention des peuples enrôlés sous les étendards de ce conquérant, en comptent un si grand nombre, qu'il fallait qu'Attila eût réuni tous ceux qui habitaient depuis les rives du Boristhène jusqu'à celles du Rhin, pour les conduire dans les Gaules. Cette multitude s'empara des villes de Trèves, de Strasbourg, de

Spire,

Spire, de Worms, de Mayence, de Besançon, de Toul, de Langres, de Metz, et dévasta le pays jusqu'à Orléans. Mérovée, roi des Francs, Gondioc, roi des Bourguignons, Théodoric, roi des Visigoths, ayant réuni leurs forces aux légions romaines, commandées par le patrice Aëtius, dans les provinces gauloises, encore soumises à l'empire d'Occident, défirent les Huns en 450, à la célèbre bataille des champs Catalauniques.

Cinquième siècle.

On dit qu'en cette occasion il périt trois cent mille hommes. Attila, après cette défaite, se retira dans la Pannonie, qui prit le nom de *Hongrie*.

CHAPITRE VII.

L'île d'Albion est séparée de l'empire Romain.

Dans le même temps, d'autres peuples de Germanie s'établissaient dans la Grande-Bretagne.

L'île d'Albion n'avait jamais été entièrement soumise aux Romains; ils la connaissaient à peine lorsque César y porta ses armes victorieuses. Après avoir conquis les Gaules, ce gé-

Cinquièm. siècle.

néral se contenta d'un tribut assez médiocre, imposé sur les insulaires, et dont le non-payement fut le prétexte des fréquentes descentes que les Romains exécutèrent dans cette île, sous la conduite d'Ostorius Scapula, d'Aulus Didius, de Suetonius Paulinus, et de Julius Agricola, dont les succès furent assez brillans.

Une partie de la Grande-Bretagne était soumise aux Romains sous l'empire d'Antonin et de Marc Aurèle. Claudius Albinus était gouverneur de cette île lorsqu'il fut décoré de la pourpre que lui disputèrent Pescennius Niger et Septimius Severus. Ce dernier mourut à Yorck, après avoir fait revêtir de pierres de taille le rempart construit par Adrien, pour défendre la partie de l'île soumise aux Romains, contre les incursions des Barbares.

Constantin, qui partagea l'empire Romain en quatre préfectures, réunit le gouvernement de la Grande-Bretagne à la préfecture des Gaules. Le gouvernement particulier de la Grande-Bretagne fut divisé en trois provinces; Londres était la capitale de la première, Caerleon ou Isca de la seconde, et Yorck de la troisième. Cette division subsista jusqu'à l'empire de Valentinien II.

A cette époque, les Pictes et les Ecossais se

jetaient sur la partie de l'île soumise aux Romains, comme les peuples de Germanie se jetaient sur les Gaules et l'Italie. Honorius, après la prise de Rome par Alaric, n'étant pas en état de protéger la Grande-Bretagne, remit aux habitans, par un acte solemnel, la foi qu'ils avaient jurée aux Romains. Enfin le patrice Aëtius rappela, en 426, la seule légion romaine qui restait dans la Grande-Bretagne. Dès-lors cette île fut considérée comme entièrement séparée de l'empire.

Cinquièm. siècle.

Les Bretons élurent successivement plusieurs chefs, dont les noms ne se trouvent pas dans les anciennes chroniques. Celui de Voltigerne, qui leur succéda, ne serait peut-être pas venu jusqu'à nous, si ce prince, en implorant le secours des Anglo-Saxons, n'avait forgé des fers à sa patrie.

Ces Saxons, chassés des environs de la Kersonnèse cimbrique par les Goths, qui donnèrent à ce pays le nom de *Goth-Land* ou de *Jut-Land*, s'étaient établis dans la partie de la Germanie appelée dans la suite la *basse Saxe*. Les Angles étaient une tribu qui habitait dans le petit pays d'Angelen. Ces Angles, réunis à quelques tribus de Saxons et à d'autres aventuriers, furent les alliés qu'imprudemment Voltigerne

Cinquièm. siècle.

appela à son secours contre les Pictes et les Ecossais.

Les Anglo-Saxons à peine débarqués dans l'île d'Albion, en 449, se signalèrent par des victoires. Bientôt le bruit de leurs exploits se répandit dans tout le nord de la Germanie. Des essaims de nouveaux aventuriers passent la mer pour se joindre à eux. Les Bretons s'aperçurent trop tard qu'ils s'étaient donnés des maîtres. Les Anglo-Saxons se firent céder des terres, bâtirent des forteresses, et traitèrent en peuples vaincus ceux qu'ils étaient venus protéger. Leurs possessions dans la partie méridionale de la Grande-Bretagne, s'étendait depuis le canal qui la sépare de la France jusqu'à la muraille bâtie par les empereurs Adrien et Sévère ; ils partagèrent le pays en sept souverainetés, et qu'on appela *l'heptarchie des Anglo-Saxons.*

Cinquièm. siècle.

CHAPITRE VIII.

Mort d'Honorius. — Ravage des Huns sous l'empire de Valentinien III. — Fondation de Venise.

PENDANT que les peuples de la Germanie s'établissaient en France, en Espagne, en Angleterre, l'empire romain s'éteignait en Italie: Honorius, également méprisé de ses sujets et des Barbares, était mort dans Ravenne sans postérité, en 423.

Quelques mois auparavant, Placidie, sur quelques mécontentemens éprouvés à la cour de Ravenne, s'était retirée à Constantinople avec son fils Valentinien et sa fille Honorie, auprès de son neveu Théodose II qui venait de succéder à son père Arcadius.

Cet asile pouvait lui devenir funeste: d'après l'usage établi depuis plusieurs siècles, lorsqu'un des deux empereurs d'Occident et d'Orient mourait avant d'avoir fait reconnaître son successeur, l'empire était censé réuni sur la tête du survivant: d'ailleurs Théodose II, en

Cinquièm. siècle.

qualité de neveu, par les mâles, et d'aîné de la famille impériale, croyait avoir un droit incontestable à la succession d'Honorius, au préjudice des enfans de sa sœur. Il faisait en conséquence ses dispositions pour passer en Italie, lorsqu'il apprit qu'un des ministres de son oncle, nommé *Jean*, avait pris la pourpre dans Rome, et que, pour se maintenir dans son usurpation, non-seulement il avait donné la liberté aux esclaves pour en faire des soldats, mais qu'il appelait les Huns à son secours.

Théodose sentant alors combien il lui serait difficile de contenir les deux empires sous son obéissance, se détermina à céder l'Occident à son cousin. Placidie eut la qualité d'auguste; Valentinien III, à peine âgé de cinq ans, fut créé césar; la mère et le fils furent accompagnés d'une armée assez nombreuse. Jean, généralement abandonné, périt dans les supplices.

Depuis que les Francs et les Bourguignons s'étaient emparés des Gaules, les Goths de l'Espagne et d'une partie de l'Afrique, et que les barbares désolaient l'Illyrie occidentale, l'empire d'Occident ne consistait que dans l'Italie et les îles de la Méditerranée.

Cinquièm. siècle.

Cet empire était gouverné par Placidie, mère de Valentinien III. Dans le même temps, Pulchérie, sœur de Théodose le jeune, créée auguste en 414, partageait avec son frère la puissance impériale. On avait vu dans les siècles précédens, les mères et les femmes des empereurs jouir d'un crédit immense, mais jusqu'alors les femmes n'avaient pas gouverné en leur nom. L'exemple de Pulchérie, sœur de Théodose le jeune, aiguillonnant l'ambition d'Honorie, sœur de Valentinien III, elle voulait aussi partager l'autorité souveraine et le titre d'auguste. Ayant essuyé un refus, on assure qu'elle offrit sa main au roi des Huns, Attila, et que ce fut le prétexte que prit ce prince pour envahir l'Italie.

Rien n'est comparable aux dévastations de ce guerrier féroce. Un ouragan de feu consuma les moissons, les villages et une partie des villes; Aquilée fut ensevelie sous ses ruines, et tous les habitans égorgés au milieu des flammes qui dévoraient leur patrie. Milan, Padoue, Vérone, Mantoue, Plaisance, Modène furent brûlées; mais les habitans de ces villes eurent le temps de se réfugier à la pointe du golfe Adriatique, avec une partie de leurs richesses. Ces malheureux fugitifs, chassés de la terre, se

Cinquièm. siècle.

réfugient dans la mer; ils parviennent, à force de travail, à réunir quelques îles auprès de celle de Rialto. Bientôt, dans un endroit inaccessible aux Barbares qui n'avaient point de vaisseaux, ils jettent les fondemens de Venise, aujourd'hui une des plus superbes villes de l'Europe.

Attila s'avance vers Rome; cette cité, d'une immense étendue, était presque sans défense. Léon, évêque de Rome, vient mettre à ses pieds tout l'or qu'il avait pu recueillir des Romains; il lui promet de la part de l'empereur un tribut annuel: à cette condition, Attila consent à faire retraite sans entrer au Capitole: il mourut quelque temps après, lorsqu'il préparait une nouvelle expédition contre l'Italie. Les guerres qui éclatèrent entre ses enfans, pour le partage de ses états, affaiblirent la nation des Huns; elle cessa d'être redoutable.

Cinquièm. siècle.

CHAPITRE IX.

Genseric livre Rome au pillage.

VALENTINIEN III, au lieu de s'opposer aux progrès des Barbares, passait sa vie dans la débauche : il fut tué, en 455, par le consul Petronius Maximus, dont il avait violé la femme. Le consul s'étant fait déclarer auguste, se flattait d'affermir sa domination en épousant Eudoxie, veuve de son prédécesseur. Cette princesse regardant cet hymen, auquel elle était forcée, comme un nouvel outrage, appelle à son secours Genseric, roi des Vandales en Afrique. Ce prince passe en Italie avec une armée formidable.

A son approche, Rome est dans la consternation, Maximus ne songe qu'à fuir, les soldats et le peuple, indignés de sa lâcheté, le mettent en pièces et jettent ses membres dans le Tibre. Flavius Moecitius Avitus, général romain, alors ambassadeur en Espagne auprès de Théodoric, roi des Visigoths, est décoré de la pourpre.

Genseric entre dans Rome le 15 juin 455.

Cinquièm. siècle.

Cette ville est livrée au pillage, les Vandales la dévastent pendant quatorze jours. Les Romains réduits en esclavage par les vainqueurs, virent brûler leurs maisons, renverser les édifices publics, que les Goths avaient respectés, enlever leurs femmes, massacrer leurs enfans. Eudoxie elle-même, victime de sa vengeance, fut menée en captivité en Afrique avec ses enfans.

Avitus ne fait que se montrer sur le trône, le Suève Ricimer, maître de sa milice, le déposa et le força d'entrer dans le clergé. Ricimer jouissait à Rome de toute l'autorité que les maires du palais exercèrent en France sous les derniers rois de la maison Mérovingienne. Il fait proclamer empereur Valerius Majorianus, qu'il traite bientôt comme son prédécesseur. Le même général élève sur le trône et fait assassiner successivement Libius Severus, Anthemius et Olybrius Anicius.

Les armées impériales étaient alors composées presqu'entièrement de soldats barbares Goths, Hérules, Turcilindes. Ricimer, à la tête de cette milice, se flatait de se faire proclamer empereur, lorsque la mort le surprit en 472.

Le désordre était extrême; les armées d'Italie, investies de tout le pouvoir dont jouis-

saient les légions romaines avant le règne de Dioclétien, déployaient les prétentions les plus étendues; elles n'ignoraient pas que les Francs, les Goths, les Bourguignons et les Anglo-Saxons avaient été mis en possession d'une partie des terres d'Espagne, des Gaules et de la Grande-Bretagne: à leur exemple, elles réclamaient la moitié des terres d'Italie. Cinquième siècle.

Flavius Glycerius et Julius-Nepos, qui occupèrent le trône pendant deux ans, négociaient avec les soldats. Nepos fut déposé en 475. Le patrice Oreste fit élire son fils Romulus Augustulus, âgé de cinq ans, et au nom de ce fantôme d'empereur, il osa déclarer aux armées que leurs demandes étaient injustes, et qu'il n'y aurait aucun égard.

CHAPITRE X.

Destruction de l'Empire d'Occident. — Odoard est proclamé roi d'Italie.

Tous les corps qui composaient l'armée, se soulèvent à la fois. Ils choisissent pour leur chef, *Odoard* ou Odoacer, un de leurs cama-

Cinquièm. siècle.

rades qui servait alors dans la garde de l'empereur.

Odoard vole dans les pays connus aujourd'hui sous le nom de *Brandebourg*, de *Poméranie*, de *Livonie*, d'*Autriche* et de *Hongrie*, rassemble une armée avide de pillage, rentre en Italie par les Alpes Noriques, et se joint aux révoltés qui l'avaient choisi pour leur général. On s'empare sans résistance de la Ligurie, qui comprenait l'état de Gênes, le Mont-Ferrat et le Piémont. On poursuit Orestius dans Pavie ; cette ville est prise d'assaut, livrée au pillage et aux flammes. Odoard est proclamé roi d'Italie dans Rome. Il se rend maître de Ravenne, où la cour impériale s'était enfermée.

L'empereur, sans secours, sans défenseurs, fut réduit à se dépouiller lui-même de la pourpre. Le vainqueur, au lieu de s'en revêtir, renvoya ces marques de la dignité impériale à l'empereur de Constantinople. Augustule, réduit à une condition privée, passa le reste de ses jours dans la Campanie, au château de Lucullane, près de Naples, où Odoard lui avait assigné une pension de six mille livres d'or. Ainsi finit l'empire romain en Occident, en 476.

Cinquièm. siècle.

Les peuples, accablés d'impôts sous les empereurs, gagnèrent d'abord à changer de domination. Odoard distribua à ses soldats la troisième partie des terres d'Italie; c'était la condition sous laquelle il avait été choisi pour leur chef : mais depuis que les Barbares ravageaient la péninsule, brûlaient les villes et assassinaient les habitans, la quantité de terres restées en friche était si immense, que les nouveaux venus pouvaient former de magnifiques établissemens sans être à charge aux Italiens. Au surplus, Odoard, accoutumé à la vie simple et frugale que menaient dans la Germanie les princes comme les particuliers, se contentant des domaines qui lui étaient échus par le sort, et chargeant les nouveaux colons des fatigues de la guerre, abolit presque tous les impôts. Cette mesure consolait les peuples, n'apercevant pas que ce nouvel ordre de choses rivait à jamais leurs chaînes, en établissant une distinction permanente entre les hommes qui portaient les armes et ceux qui ne les portaient pas.

Il ne nous reste aucun monument en preuve qu'Odoard ait publié des lois particulières pour gouverner le peuple qui l'avait placé sur le trône. Il paraît, au contraire, que les nouveaux habitans se soumirent aux lois romaines, comme

Cinquièm. siècle.

dans ces derniers siècles, les Tartares, vainqueurs de la Chine, en adoptèrent les institutions. La justice était rendue par le sénat romain, à la tête duquel on voyait des consuls, des préteurs : les formes républicaines subsistaient.

Tous les contemporains ont peint Odoard comme un prince juste et magnanime, dont l'occupation, pendant quinze ans d'un règne épineux, fut constamment de maintenir la paix entre les anciens et les nouveaux habitans d'Italie, et de faire renaître dans ses états l'abondance et le bonheur. Cependant la facilité avec laquelle il fut si souvent vaincu par Théodoric, roi des Ostrogoths, semble prouver que les peuples n'étaient pas satisfaits de son gouvernement; son impartiale équité pouvait être le principe de ce sentiment. Les hommes sont injustes. Les Barbares, accoutumés au despotisme inspiré par le métier des armes, pouvaient voir d'un oeil d'envie la balance que voulait tenir le prince entre eux et les Italiens, tandis que les Italiens, supportant impatiemment un joug étranger, soupiraient après une révolution dont quelques chances se montraient en leur faveur.

Depuis la mort de Théodose, l'empire d'O-

rient était presqu'entièrement étranger à celui d'Occident; l'un et l'autre avait ses alliances particulières et ses intérêts séparés. Les empereurs de Constantinople, presque toujours en guerre avec les Perses, étaient obligés de fermer les yeux sur les déprédations que les Goths établis dans la Mœsie et dans la Dace, commettaient jusqu'aux portes de Constantinople. Le Nord semblait être une pépinière inépuisable de guerriers. Le conseil de Constantinople, pour les éloigner de la Grèce, favorisait presque ouvertement leurs courses dans l'Europe occidentale. Pendant ce temps-là, l'Asie mineure, la Grèce, l'Égypte, vivifiées par la navigation et le commerce, acquéraient quelques forces.

Cinquième siècle.

L'empire d'Occident ayant été détruit par Odoard, le gouvernement de Constantinople se trouvait dans une grande perplexité. Le nouveau roi d'Italie offrait, à la vérité, de ne gouverner ses états que sous le nom de *patrice*. Il paraissait reconnaître l'autorité impériale, en demandant à l'empereur Zénon un diplome qui l'autorisât à nommer le conseil d'Occident, et à présider le sénat de Rome. Malgré cette modestie, dont la cause n'était pas équivoque, on ne pouvait se dissimuler que si les Germains

Cinquièm. siècle.

étaient solidement établis en Italie, de nouvelles émigrations, venues des bords du Danube, les mettraient en état non-seulement d'éteindre en Occident jusqu'au nom romain, mais qu'en s'alliant aux tribus des Gohs, établies depuis les bords du Danube jusque dans la Dace et dans la Mœsie, ils pouvaient envahir Constantinople.

Zénon prend un parti dont les suites pouvaient être très-avantageuses à l'empire. La Dace et la Mœsie étaient alors gouvernées par Théodoric, qui prenait le titre de *roi des Ostrogoths*, pour distinguer ses sujets des Goths occidentaux ou Visigoths, établis en Espagne. Théodoric, qui portait les armes au service de l'empire d'Orient, était parvenu deux fois à la dignité consulaire, et l'empereur l'avait adopté pour son fils d'armes; sorte d'adoption dont on trouve dès-lors des exemples dans l'histoire, et qui devint un usage fréquent en Europe, dans la suite. Le père donnait à celui qu'il adoptait, des chevaux et une armure complette. Le fils adopté n'acquérait pas le droit de succession; mais l'un et l'autre contractaient un étroit engagement de s'entr'aider dans les guerres qu'ils avaient à soutenir.

Les Goths, plus accoutumés à manier les armes que

que la charrue, murmuraient hautement de ce que leur roi, en acceptant les magistratures romaines, leur était le prétexte de piller des provinces regardées comme leur magasin de vivres. Théodoric, craignant un soulèvement général, propose à Zénon de lui permettre de chasser Odoard, et reçoit, pour lui et pour ses successeurs, le diplome de patrice d'Italie. Paul Diacre, qui rapporte cet événement, ne dit pas si l'empereur se réserva, dans cet acte, le domaine suprême; mais il nous reste des inscriptions de monumens érigés en Italie à cette époque; le nom de Zénon, auguste, y est placé avant celui du roi *très-glorieux Théodoric*. Au surplus, il est probable que Zénon, pouvant douter du succès de cette entreprise, abandonna au hasard les suites de cette concession. Il éloignait de la Grèce des alliés turbulens et redoutables, dont les Alpes pouvaient être le tombeau, et si, contre toute espérance, les Ostrogoths venaient à réussir, il était moins fâcheux pour lui de voir Rome entre les mains de son fils d'armes, que dans celles d'un ennemi dont il avait tout à craindre.

Cinquièm. siècle.

Cinquièm. siècle.

CHAPITRE XI.

Odoard est vaincu par Théodoric. — Règne de Théodoric.

Théodoric, muni du diplome impérial, assemble sa nation dans Noves, capitale de la Moesie. L'expédition d'Italie est unanimement approuvée, quelques mois suffisent pour en faire les préparatifs. Les Ostrogoths quittent, avec des cris de joie, les bords du Danube et de la Save. C'était moins la marche d'une armée que d'une nation entière cherchant une nouvelle patrie. Femmes, enfans, vieillards, meubles, richesses, tout est mis dans des chariots. La rigueur de l'hiver n'arrête pas des peuples chasseurs, accoutumés à l'inclémence des saisons. Des cohortes nombreuses, sorties de toutes les parties de la Germanie, se joignent aux Goths.

Théodoric menait avec lui sa femme, sa mère et sa sœur. Les Gépides et les Bulgares, qui pouvaient être excités sous main par l'empereur, s'opposent en vain à la course de ce torrent, ils sont entièrement défaits. Au mois de

février 489, les Goths franchissent les Alpes et pénètrent dans la Venétie.

Cinquièm. siècle.

C'est la première fois que l'histoire fait mention des Bulgares. Il paraît que ce peuple, ainsi que les Gépides, était Goth ou Scythe d'origine. Etabli autrefois au bord du Volga, dans le pays appelé depuis *Russie*, il s'était fixé dans la suite dans la Mœsie occidentale, qui prit le nom de *Bulgarie*.

Odoard attendait son ennemi au bord du fleuve Sontius, aujourd'hui *Sonzo*, entre Aquilée et les Alpes Juliennes. Il est vaincu et contraint de se retirer sous Vérone. Théodoric datait de cette journée le commencement de son règne, dont l'histoire ne compte les années que de la prise de Ravenne, en 493. En vain l'infortuné Odoard avait rassemblé au bord de l'Adige une nouvelle armée, elle fut encore défaite.

Ce prince éprouva d'une manière sensible, que les rois, comme les autres hommes, n'ont point d'amis lorsque la fortune leur est contraire. Il s'était rapproché de Rome, dont les citoyens avaient toujours été traités par lui avec des ménagemens désapprouvés par ceux de sa nation, il en trouve les portes fermées. Cédant

Cinquièm. siècle.

à sa destinée, il s'enferme dans Ravenne, dont le siége fut aussitôt entrepris par les Goths.

Il dura trois ans. La ville réduite aux dernières extrémités de la famine, ouvre enfin ses portes aux assaillans, à condition qu'Odoard partagerait avec Théodoric les honneurs de la royauté. Théodoric confirme par un serment, des promesses qu'il ne voulait pas tenir. A peine maître de Ravenne, il assassine Odoard de sa propre main. Presque tous les parens et les principaux officiers de ce prince furent massacrés le même jour: crime affreux que les écrivains vendus au roi des Ostrogoths ont en vain voulu pallier, sous le prétexte de la découverte d'une conspiration imaginaire! Le comte Marcellin et *l'Historia Miscellana* rapportent, de concert, que le vainqueur endormit le vaincu par des sermens parjures, et ensuite le massacra traîtreusement.

Sixième siècle.

Ce même prince qui avait commencé son règne, en 493, par égorger son prédécesseur malgré la foi de ses sermens, le finit en 526, en faisant assassiner Symmaque et Boëtius son gendre, les deux hommes les plus vertueux qui fussent alors en Italie: exemple de tyrannie qui peut rendre suspects les éloges exagérés dont comblèrent ce prince quelques contem-

porains, et sur-tout Cassiodore, qui lui fut long-temps étroitement attaché par les places qu'il occupait à la cour.

Sixième siècle.

Le règne de Théodoric fut une époque célèbre en Italie, et même dans toute l'Europe occidentale où ce prince eut une influence marquée, qu'il devait moins à la vaste étendue des provinces qui lui obéissaient, qu'aux habiles gens appelés auprès de lui, et qui formaient son conseil. On ne peut les faire connaître qu'autant que les auteurs de ce siècle, dans leurs ébauches confuses, fournissent des lumières sur un sujet digne d'être traité par de plus habiles écrivains.

Après la mort d'Odoard, toute l'Italie se soumit aux Ostrogoths sans résistance. La Rhétie, la Norique, la Dalmatie, se rangèrent sous les lois de Théodoric; la Sicile prit le même parti, gagnée par l'éloquence de Cassiodore. Les colons établis par Odoard en Italie, auraient donné de perpétuelles inquiétudes, et nul serment n'aurait pu les rassurer; ils furent chassés de leurs habitations. On assigna pour leur demeure la partie de la Ligurie, nommée aujourd'hui *le Piémont*.

Les héritages que cette émigration rendait vacans, facilitaient l'établissement des compa-

Sixième siècle.

gnons de Théodoric, auxquels fut abandonnée la troisième partie des terres d'Italie.

Du mélange de la langue romaine et des différens jargons que parlaient les nouveaux colons, se forma un nouvel idiome qui donna naissance à la langue italienne, devenue dans la suite une des plus parfaites et des plus agréables de l'Europe.

Les formes extérieures de la république romaine furent conservées. Théodoric prit lui-même l'habit romain et le fit prendre aux Goths établis à sa cour. Il renouvela dans Rome, en 500, le spectacle des anciens triomphes. Ce fut à cette occasion que parut un édit dont presque toutes les dispositions étaient tirées des lois romaines. Il s'agissait, dans cette loi, d'arrêter les difficultés élevées dans l'administration de la justice, entre les Romains et les Goths qui se gouvernaient par les usages de leur nation. Il fut statué que les procès qui naîtraient entre les uns et les autres, seraient jugés par un tribunal mi-parti de magistrats romains et goths.

Sixième siècle.

CHAPITRE XII.

Situation politique de l'Italie, au commencement du sixième siècle. — Règne de Clovis en France. — Mort de Théodoric.

Au milieu de ce siècle barbare, on cherche avec une triste curiosité, dit Montesquieu, le destin de la ville de Rome et des autres villes d'Italie. Rome était pour ainsi dire sans défense. Il y avait peu de ressource dans le peuple extrêmement diminué; elle occupait une si vaste étendue, qu'il était difficile de garder ses murailles. D'ailleurs la ville pouvait être aisément affamée. On avait transporté le siége du gouvernement dans Ravenne, ville autrefois défendue par la mer, comme Venise l'est de nos jours. Rome se croyait libre, parce que les lois romaines continuaient à la gouverner. Le sénat était respecté. A sa tête, un consul nommé annuellement par Théodoric, qui suivait en cela l'exemple des empereurs, représentait la majesté romaine. Aucun changement ne paraissait, à l'extérieur, ni dans la police générale, ni dans la division des provinces qui continuaient

Sixième siècle.

à être gouvernées par des consulaires et par des présidens choisis parmi les familles les plus puissantes de Rome et des autres grandes villes.

Il n'existait plus de traces de l'ancienne religion romaine. Cette destruction subite était l'ouvrage des peuples du Nord, qui, depuis Alaric, avaient dévasté l'Italie. Attachés superstitieusement à la religion chrétienne, ils avaient brisé toutes les statues et enlevé tous les ornemens précieux qui, dans les temples, faisaient tant d'impression sur le vulgaire. Ceux d'entre les Goths et les Hérules qui s'étaient établis dans les campagnes, y avaient porté le même esprit; en fort peu de temps cette révolution fut entièrement générale.

Milan et Ravenne, devenues le siége du gouvernement, avaient acquis une augmentation d'habitans; mais presque toutes les autres villes n'offraient que des monceaux de ruines. Théodoric en rebâtit quelques-unes; mais ses soins s'étendirent sur-tout à l'augmentation de l'agriculture et du commerce. Ses efforts eurent un succès si prodigieux, que, vers le commencement du sixième siècle, non-seulement l'Italie n'eut plus besoin de grains étrangers, mais qu'elle fut en état d'alimenter les armées du prince employées dans les provinces étrangères.

Cette observation suffit pour prouver que l'invasion des Goths en Italie, loin d'avoir plongé cette contrée dans la barbarie et dans la misère, comme on le dit tous les jours, arriva au contraire dans un temps où la dépopulation et la stérilité étaient si extrêmes que, sans ce surcroît d'habitans, l'Italie fût devenue entièrement déserte. Sixième siècle.

Dans le temps qu'une confédération de peuples germains, sous le nom d'*Ostrogoths*, fondait le royaume d'Italie, une autre confédération de ces mêmes peuples, sous le nom de *Francs*, achevait de soumettre les Gaules sous la conduite de Clovis.

Clovis, dans l'espace de moins de trente ans, depuis l'an 481 jusqu'en 509, forma le corps de la monarchie française, beaucoup plus étendu qu'il ne l'était avant la révolution de 1789. Cet empire ne renfermait pas les provinces qui composaient alors le royaume des Bourguignons de l'Alsace à la Durance, et des Alpes au Rhône; mais toute la Belgique et la moitié de la Germanie en faisaient partie. Cette immense conquête fut le fruit de trois batailles gagnées, l'une contre les Romains, la seconde contre les Allemands, et la troisième contre les Visigoths. On ne connaît pas précisément la date de la pre-

Sixième siècle.

mière bataille livrée dans les environs de Soissons. Syagrius qui commandait les Romains, fut fait prisonnier. Le vainqueur se rendit maître de toutes les provinces de la Gaule celtique, qui reconnaissaient encore l'autorité des empereurs.

Ces succès excitaient la jalousie et l'émulation de la confédération de Germanie, connue sous le nom d'*Allemands*. Ces peuples forment le projet de suivre les Francs dans leurs conquêtes, et de les partager avec eux; mais ils sont entièrement défaits, en 496, à Zulpich dans le pays de Juliers. Cette bataille est connue dans les annales françaises, sous le nom de *bataille de Tolbiac*. Les Francs poursuivent les Allemands à la droite du Rhin; et après une guerre des plus sanglantes, Clovis s'assujettit ces peuples belliqueux, de même que les Bavarois qui leur avaient porté des secours. D'autres peuples germains, connus dans la suite sous le nom de *Thuringiens*, faisaient aussi des incursions sur les rives du Rhin; Clovis se rendit maître de leur pays; et pour les contenir dans la dépendance, il envoya une colonie de Francs sur les deux rives du Mein, dans le pays qui porte aujourd'hui le nom de *Franconie*.

Clovis, de retour dans les Gaules, tourna ses

armes contre Alaric, roi des Visigoths; il gagna sur lui, en 507, la bataille de Vouillé, près de Poitiers, dans laquelle il tua de sa main le roi Alaric, et soumit la partie de la Gaule aquitanique, entre le Rhône et les Pyrénées. Sixième siècle.

Les Ostrogoths qui dominaient en Italie, se regardaient comme les compatriotes des Visigoths d'Espagne. Théodoric, pour resserrer cette alliance, avait donné en mariage sa fille Theudigotha au roi des Visigoths, Alaric. Ce prince ne laissait de ce mariage qu'un fils en minorité. Il eût été bientôt abandonné par un peuple qui ne voulait pour chef qu'un homme en état de le conduire à la guerre. Déja une partie des Goths appelait à la couronne un fils qu'Alaric avait eu d'une autre femme, lorsque Théodoric, se déclarant tuteur de son petit-fils, envoya sur les bords du Rhône une armée considérable. Thierri, fils aîné de Clovis, faisait alors le siége d'Arles, qu'il fut obligé de lever après avoir été battu par les Ostrogoths. Cette victoire fut suivie de la paix entre les Francs et les Goths: toutes les contrées où les Visigoths étaient établis, reconnurent l'autorité de Théodoric qui fit élever son petit-fils Amalaric, non comme un roi, mais comme l'héritier présomptif du royaume des Visigoths. Il chargea du gouvernement d'Es-

Sixième siècle.

pagne Theudis, un de ses officiers qui porta la couronne dans la suite, après la mort d'Amalaric.

Clovis mourut en 511, laissant ses états à ses quatre fils, Thierri ou Théodoric-le-Franc, Childebert, Clodomir et Clotaire. Théodoric-le-Franc eut l'Austrasie, qui comprenait la France orientale, ou la Germanie française.

Théodoric-le-Goth, roi d'Italie, était alors le monarque le plus puissant de l'Europe. Souverain de l'Italie, de la Sicile et des autres états de la Méditerranée, il régnait encore sur la partie de la Germanie entre le Danube et les Alpes, les deux Rhéties, la Norique, la Dalmatie et presque toute la Pannonie; il gouvernait, dans les Gaules, une partie de la Provence, la ville de Marseille, une partie de l'Aquitanique, entre le Rhône et Narbonne, et toute l'Espagne.

Cependant il ne prit pas le titre d'*empereur*; soit que la qualité de *fils d'armes* de l'empereur Zénon lui commandât une obéissance qui pouvait être dans les mœurs de ce temps-là, ou plutôt, qu'ayant à ménager les Goths qui faisaient toute la force de ses armées, il craignit de leur donner quelqu'ombrage en se décorant d'une dignité qui eût paru l'incorpo-

rer aux peuples vaincus par les Goths. Mais il exerça, sur les Romains, précisément la même autorité que les césars; nommant le préfet du prétoire d'Italie et le consul d'Occident, soumettant également aux lois civiles, catholiques, ariens, juifs et idolâtres; jugeant les Romains par les lois romaines, les Germains par les lois de Germanie, et les Espagnols par les lois visigothiques; présidant, par ses commissaires, aux élections des évêques des principales villes, appaisant les schismes. Deux papes se disputaient la chaire de Rome; il nomma Simmaque; et ce pape étant accusé, il le fit juger par ses *missi dominici*.

Sixième siècle.

Théodoric-le-Goth mourut en 526; ses états furent partagés. L'Espagne et la partie des Gaules qui obéissait aux Visigoths, reconnurent pour roi Amalaric, que les rois francs chassèrent bientôt au-delà des Pyrénées. Le reste de la monarchie gothique fut gouverné par Athalaric, petit-fils du dernier roi, sous la tutelle de la reine Amalazonte sa mère. Ce prince mourut avant l'âge de dix-huit ans. Bientôt les guerres civiles et une nouvelle révolution éteignirent la domination des Goths en Italie.

Sixième siècle.

CHAPITRE XIII.

Justinien parvient à l'Empire d'Orient.

A LA suite d'un grand nombre de princes faibles et superstitieux qui s'étaient succédés rapidement sur le trône de Bisance ; après Théodose le jeune, Marcien, Léon, Zénon, Anastase et Justin, on vit enfin environné de la pourpre un prince d'un grand caractère, et auquel un règne de près de quarante ans permit de rendre à l'empire romain un éclat qu'il n'avait pas eu depuis que Rome avait cessé d'en être le siége.

Justin, en mourant en 527, avait choisi pour son successeur son neveu Justinien, qui, depuis plusieurs mois, portait tout le poids de l'empire. Ce prince, parvenu à sa quarante-cinquième année, se trouvait dans l'âge où l'esprit est en état d'exécuter les conseils de l'expérience et de la sagesse. Les lois publiées au commencement de son règne, et qui ont survécu à la puissance romaine, annonçaient une administration florissante. Bientôt une brillante expédition contre les Perses augmenta la

célébrité de son nom, il effaçait ceux de tous ses contemporains. Il devait sa renommée au jurisconsulte Trébonien, pour les travaux de la jurisprudence, et pour la gloire des armes, au célèbre *Bélisaire*, qui, dès l'âge de vingt-cinq ans, déployait déja cette vaste combinaison de tactique, enseignée aux généraux ordinaires, par une longue et dure expérience. Sixième siècle.

Depuis les premières irruptions des Barbares dans le sud et dans l'ouest de l'Europe, la politique du conseil de Constantinople avait été constamment de les éloigner de la Thrace et de l'Italie. Rome et Constantinople étaient considérées comme la tête et le cœur de l'empire. On faisait passer les Barbares aux extrémités. Placés commodément dans des contrées fertiles, ils devenaient eux-mêmes un rempart qui protégeait le centre de la domination romaine contre de nouvelles invasions ; la conquête de l'Italie par les Huns et par les Goths, prouvait que ce rempart n'était pas inexpugnable.

Rome ayant passé sous une domination étrangère, les césars de Bisance affectaient en vain de se regarder comme les successeurs d'Auguste et de Trajan. Leurs prétentions ressemblaient aux pompes fantastiques des repré-

Sixième siècle.

sentations théâtrales. Constantinople était une ville grecque, les officiers du palais portaient des noms grecs, la langue grecque était la seule en usage à la cour et à la ville. Comment reconnaître pour Romains des hommes auxquels la langue même parlée à Rome était étrangère ?

Cependant, parce que Théodoric n'était entré en Italie que du consentement de Zénon, parce que ce prince avait gouverné les Romains d'après les constitutions impériales, parce que le consul d'Occident, élu dans le sénat de Rome sur la présentation de la cour de Ravenne, avait continué de correspondre avec le consul d'Orient, élu dans le sénat de Constantinople, sur la présentation de l'empereur, parce qu'enfin Théodoric avait toujours entretenu un commerce de civilité avec l'empereur d'Orient, on pouvait considérer à Constantinople l'état de l'Italie comme provisoire.

La faible santé du roi Athalaric, et les excès auxquels il se livrait malgré les conseils de sa mère, annonçaient sa fin prochaine. *Procope* assure qu'Amalazonte, en recevant de Justinien le titre de *reine d'Occident*, comme *Zénobie* avait autrefois porté celui de *reine d'Orient*, promit à ce prince de remettre entre ses mains le

le royaume à la mort de son fils, et d'aller finir ses jours dans la Grèce. Ce pouvait être le projet d'une princesse à laquelle une excellente éducation avait inspiré le goût des lettres et de la retraite, et qui craignait peut-être, après la mort de son fils, de rester exposée aux vengeances des grands, dont pendant sa régence elle avait arrêté avec vigueur les déprédations. Sixième siècle.

CHAPITRE XIV.

Expédition de Bélisaire en Afrique.

JUSTINIEN, persuadé qu'il allait rentrer sans combattre, dans la possession du berceau de l'empire, se rendait digne de ses hautes destinées par de grands succès. De toutes les provinces envahies par les Barbares, l'Afrique, dont les côtes baignées par la Méditerranée touchaient à l'Égypte, intéressait davantage les Romains-Grecs, maîtres de la mer par leurs flottes, et qui faisaient alors tout le commerce de l'Europe et de l'Asie.

Le génie des Vandales qui s'étaient emparés de cette province sous leur roi Genseric, n'était

Sixième siècle.

pas d'attaquer les places, encore moins de les défendre; toutes celles qui couvraient l'Afrique avaient été démantelées par ces conquérans, de peur que le peuple vaincu ne s'en servît pour tenter quelque révolte. Procope nous assure que ces hommes, accoutumés aux fatigues du Nord, s'étaient à peine établis dans les climats chauds, que, vaincus par la mollesse, ils étaient devenus incapables des fatigues de la guerre. Une table délicate, des habits efféminés, des bains, la musique, la danse, les théâtres, leur étaient devenus nécessaires.

Il est difficile d'allier cette peinture avec les efforts que fit Gélimer, et les extrémités auxquelles il se réduisit sans murmurer, avant de poser les armes. Il est plus naturel de supposer que les Vandales, professant l'arianisme comme les Goths, étaient détestés des Africains qui, de même que les Italiens, étaient attachés au culte appelé *orthodoxe* quand il domina, et que cette haine générale dont tous les historiens font mention, favorisa les prétentions des Romains.

Les Vandales se croyant affermis dans leur conquête, n'entretenaient plus ces armées formidables avec lesquelles Genseric prévenait ses ennemis étonnés. Ce prince, dans la vue sans

doute de donner à ses sujets des monarques plus expérimentés, avait réglé que le trône appartiendrait toujours à celui de ses descendans qui se trouverait le plus âgé, sans avoir égard à la ligne directe, ni aux droits de primogéniture. Cet usage, observé aujourd'hui, presque sans inconvénient, par la maison ottomane, dans une cour où tous les princes collatéraux, enfermés dès leur enfance dans un sérail, ne vivent qu'avec des femmes et des eunuques, devait produire, à chaque changement de règne, une guerre civile dans un pays où le maniement des armes et la liberté la plus étendue étaient l'apanage de tous les individus de la nation victorieuse.

Sixième siècle.

Ces guerres interminables entre plusieurs familles qui prétendaient au trône, occupaient la nation, lorsque les Romains orientaux se présentèrent en Afrique; elles empêchèrent une réunion qui seule pouvait couronner les efforts des Vandales. Le roi Trasamond avait épousé Amalafride, fille du roi d'Italie Théodoric. Hildéric, successeur de ce prince, sous prétexte d'une conspiration vraie ou prétendue, avait fait assassiner cette princesse et tous les Goths de sa suite. Amalazonte qui régnait en Italie, embarrassée dans une régence orageuse, s'était

Sixième siècle.

vu contrainte à dissimuler cet outrage ; mais elle cherchait une occasion de s'en venger. L'expédition des Romains orientaux en Afrique lui fournit cette occasion. Tous les ports de la Sicile furent ouverts à la flotte de Bélisaire, qui tira de cette île les munitions qui lui étaient nécessaires, et qu'il n'aurait pu se procurer que difficilement de Constantinople. D'ailleurs les Vandales se livraient à une si complette insouciance, que la flotte romaine approchait de Carthage, lorsque non-seulement ils n'avaient fait aucun préparatif de défense, mais qu'ils paraissaient ignorer le péril qui les menaçait.

Bélisaire conquit l'Afrique en trois mois, à compter depuis le débarquement jusqu'à la dernière défaite de Gélimer, au mois de décembre 533. Ce prince, après avoir perdu ses états et ses trésors, s'était réfugié avec sa famille aux extrémités de la Numidie, sur une montagne presqu'inaccessible. Quelques compagnons de ses infortunes l'avaient suivi dans cette retraite ; il y fut vaincu par un ennemi que la bravoure ne saurait surmonter. Les pays d'alentour ne fournissaient que du seigle et de l'orge. Quelques hordes de Maures qui parcouraient ce désert, ignoraient l'usage du pain et des autres alimens préparés par l'industrie ; ils mangeaient ce seigle,

et cet orge sans le moudre et sans le faire cuire. Cette nourriture manqua aux fugitifs, lorsque les Romains eurent bloqué la montagne, de manière que toutes les issues en étaient interceptées.

Sixième siècle.

Gélimer souffrit pendant plusieurs mois toutes les horreurs de la famine, dans l'espérance que le hasard lui procurerait quelque moyen de s'échapper. Cependant sa famille et ses compagnons expiraient autour de lui de faim et de misère. Procope rapporte que ce qui le toucha le plus sensiblement, fut de voir un jour un des enfans de sa sœur et un jeune Maure des plus misérables, se battre à outrance pour s'arracher de la bouche un petit gâteau d'orge écrasé, à demi cuit sous la cendre. Ce déplorable spectacle acheva de le dompter : il se remit, avec toute sa famille, entre les mains de Bélisaire qui le conduisit à Constantinople, où il entra avec la pompe des anciens triomphateurs. Gélimer, revêtu des habits royaux, suivait le char de son vainqueur. Justinien, assis sur un trône, l'attendait dans le Cirque : après avoir reçu les hommages du roi détrôné, il lui assigna des domaines dans la Galatie. Gélimer y finit ses jours, avec sa famille, dans l'abondance et dans l'obscurité.

Sixième siècle.

L'Afrique fut réunie à l'empire romain; cent sept ans après que Genseric, fuyant les Goths d'Espagne, y eut transporté sa nation, cette province y resta incorporée jusqu'à l'invasion des Sarrasins. L'histoire ne fait plus mention des Vandales; les prisonniers de cette nation se trouvaient en grand nombre à Constantinople; Justinien, pour leur ôter l'espérance de retourner en Afrique, en composa cinq corps de cavalerie qu'il envoya sur les frontières de Perse, ceux qui restaient en Afrique furent exterminés par les Maures, ou se mêlèrent avec eux.

CHAPITRE XV.

Expédition de Bélisaire en Italie.

ATHALARIC, roi des Ostrogoths, était mort à Ravenne en 554, à l'âge de dix-huit ans, sans avoir été marié. Théodat, gouverneur de Toscane, est élu roi. Ce prince oubliant les bons offices de la reine Amalazonte, auxquels il devait les suffrages qui l'avaient élevé au trône, fait arrêter cette princesse, la relègue dans

une des îles du lac de Bolsène en Toscane, où, quelque temps après, elle est étranglée dans un bain. Amalazonte était fille d'Audeflède, sœur de Clovis, rôi des Français. Théodebert, roi de la France orientale, prend les armes pour venger la mort de sa parente; cet événement présentait à Justinien un prétexte trop plausible de revendiquer les droits de l'empire sur l'Italie, pour ne pas en profiter.

Sixième siècle.

Après s'être ligué avec les Français, il fait marcher des forces dans la partie orientale de l'Italie, sous les ordres de Bélisaire, alors revêtu du consulat.

S'il faut en croire l'histoire secrète de Procope, la méchanceté et la jalousie de la femme de Justinien furent la cause première de cette expédition. Amalazonte, après l'élection de Théodat, se proposait de se retirer dans la Grèce pour y jouir de la paisible retraite que Justinien lui avait offerte dans le cours de leurs négociations. L'impératrice Théodora fut effrayée du projet d'Amalazonte : redoutant les impressions que pouvait faire sur le cœur et sur l'esprit de son mari une reine aussi célèbre par sa beauté que par ses talens, elle résolut de lui arracher la vie. L'empire qu'elle avait acquis sur son mari lui en facilitait les moyens.

xième siècle.

Elle persuada d'abord à Justinien qu'il était convenable d'envoyer un ambassadeur à la reine des Goths, pour traiter avec elle et avec Théodat. Il ne lui fut pas difficile de faire tomber le choix de ce ministre sur un individu qui lui était dévoué; il eut la commission secrète d'engager Théodat à faire périr Amalazonte. Procope avoue qu'il ignore les moyens employés par le ministre de Constantinople, pour déterminer Théodat à ce parricide, mais il laisse entrevoir que c'était en prévenant ce prince que la reine s'était engagée à faire tous ses efforts, après la mort de son fils, pour remettre l'Italie entre les mains de Justinien.

Aussitôt que ce meurtre fut consommé, l'ambassadeur grec, changeant de langage, menace Théodat de la vengeance prochaine de l'empereur. Théodat, devenu odieux à une partie de ses sujets, craignant d'être abandonné, offrait de reconnaître l'empereur pour son souverain, et de se contenter de la qualité de son lieutenant. Le roi des Goths s'épuisait à démontrer que Justinien n'avait plus aucune raison de lui faire la guerre. C'est bien fait à toi, lui répondait l'ambassadeur, qui te piques de philosophie, et qui lis Platon tous les jours, de regarder les combats comme un crime; mais

Justinien, qui voit les choses en empereur, envisage la gloire de conquérir un pays sur lequel ses droits sont les plus légitimes et les plus anciens.

Sixième siècle.

Procope ajoute que Théodat promit à l'ambassadeur, avec serment, que si l'empereur n'était pas satisfait de sa proposition, il abandonnerait ses états. « Si je ne peux conserver mon royaume sans guerre, disait le roi des Goths, je renonce à l'un et à l'autre; je ne vois pas ce qui me forcerait de sacrifier les douceurs du repos à la gloire dangereuse et pénible de régner : que me sert un royaume, lorsque j'ai des possessions qui me rapportent douze cents livres d'or? Envoie donc au plutôt les personnes entre les mains desquelles Justinien veut que je remette l'empire des Goths et de l'Italie. »

L'offre de cette cession fut communiquée à Justinien; mais un corps de troupes impériales ayant reçu un échec en Dalmatie, Théodat, reprenant quelque courage, congédia le ministre de l'empereur envoyé en Italie pour consommer le traité.

Bélisaire à la tête d'une armée peu nombreuse, mais qu'il avait lui-même disciplinée, était en Sicile quelques mois après la mort

Sixième siècle.

d'Amalazonte, il y prit possession du consulat, et se rendit maître de toutes les places de l'île en moins de deux mois. Ayant mis garnison dans Syracuse et dans Palerme, il passe de Messine à Rhegium. Toutes les villes de la Calabre lui ouvrent leurs portes; l'armée romaine traverse sans opposition le pays des Brutiens et la Lucanie, secondée par la flotte qui côtoyait le rivage. On arrive devant la ville de Naples, alors moins grande et moins belle qu'elle ne l'est de nos jours, mais très-forte et défendue par une garnison nombreuse. La mer d'un côté, de l'autre ses murailles, bâties sur un terrain escarpé, en rendaient les approches très-difficiles. Bélisaire fit entrer sa flotte dans le port, où elle jeta l'ancre hors de la portée du trait. Il campa sur le rivage avec ses troupes de terre; prit, par composition, un fort qui défendait l'entrée du faubourg, et fit approcher ses machines pour battre les murs.

Le siége durait depuis près d'un mois; Bélisaire se disposait à le lever, lorsqu'un hasard heureux vint lui offrir un succès sur lequel il ne comptait plus. Un soldat, Isaure, curieux d'examiner la structure intérieure d'un aqueduc, entra dans celui qui abreuvait la ville, et

dont Bélisaire avait détourné les eaux dans les premiers jours du siége ; en s'avançant il rencontra un rocher percé d'un canal assez large pour donner cours à l'eau, mais trop étroit pour laisser passer un homme. Il jugea qu'en élargissant ce canal, on pourrait pénétrer dans la ville, et revint communiquer sa découverte à un des gardes de Bélisaire. Le général fait travailler à élargir le canal, mais sans bruit, de peur d'avertir les assiégés. Il fut bientôt pratiqué un chemin assez large pour un homme armé : alors Bélisaire, maître d'entrer dans la place, somme de nouveau les habitans d'ouvrir leurs portes, et sur leur refus il profite de son avantage. Sixième siècle.

Quatre cents hommes eurent ordre de prendre les armes au milieu d'une nuit sombre, et d'attendre ses ordres. Ils entrent dans l'aqueduc, éclairés par des torches, et précédés de deux trompettes qui devaient se faire entendre lorsque la troupe aurait pénétré dans la ville ; dans le même temps un assaut général était préparé. L'aqueduc, couvert d'une voûte de briques, pénétrait bien avant dans la ville ; et les soldats étaient déja, sans le savoir, au milieu de Naples lorsqu'ils arrivèrent à la bouche du canal, qui se terminait à un bassin dont les bords étaient

Sixième siècle.

très-élevés et impraticables, sur-tout à des hommes armés. Ils étaient dans un grand embarras : ceux qui suivaient, poussant eux-mêmes leurs camarades pour gagner l'ouverture, étouffaient les uns les autres dans ce lieu étroit. Deux soldats s'étant dépouillés de leurs armes, montent sur le corps et sur les armes de leurs camarades, parviennent sur le revers du bassin; c'était deux heures avant jour. Ils entrent dans une maison qui ne se trouvait alors habitée que par des femmes; on les menace de les tuer au moindre bruit qu'elles feraient, on les lie, alors un des soldats jette dans la fosse des cordes attachées par un bout à des anneaux de fer qui se trouvaient au bord du bassin.

En moins de deux heures les soldats de Bélisaire étaient sortis du bassin; ils s'avancent vers les murs du côté du nord, suivant l'ordre qu'ils avaient reçu, surprennent une tour dont ils passent les gardes au fil de l'épée, et donnent avec les trompettes le signal de leur victoire.

Aussitôt Bélisaire fait appliquer les échelles, on gagne le haut des murs. L'escalade ne réussissait pas des autres côtés, et quoiqu'une partie des Romains fût déja dans la ville, les Goths continuaient de soutenir opiniatrément les attaques; mais dès que le jour fut venu, connais-

sant toute l'étendue de leur péril, ils prirent la fuite. Alors il n'y eut plus de résistance, l'armée entra par toutes les portes, et le soldat se livra à tous les excès de la fureur. On rapporte que ce fut aussi par un aqueduc, et peut-être par le même, qu'Alphonse d'Arragon se rendit maître de Naples en 1442.

Sixième siècle.

Bélisaire, maître de tous les pays qui composèrent dans la suite le royaume de Naples, marche à Rome où Théodat s'était enfermé. Les Goths, alarmés des succès des Romains, et persuadés que l'empereur ne leur faisait la guerre que pour venger la mort d'Amalazonte, déposent Théodat dans le camp de Regète, à quatorze lieues de Rome, ils élèvent Vitigès sur des boucliers, et le saluent pour leur roi : c'était un officier d'une naissance obscure, mais d'une valeur éprouvée. Théodat s'enfuit vainement vers Ravenne, il est atteint au bord du fleuve Vatrenus, aujourd'hui *Saterno*, on lui coupe la tête, toute sa famille est enveloppée dans sa disgrace.

Sixième siècle.

CHAPITRE XVI.

Bélisaire est reçu dans Rome. — Les Français pénètrent en Italie.

Cette révolution n'arrêtait pas les succès de l'armée romaine; Bélisaire est reçu dans Rome le dixième jour de décembre 536, soixante ans depuis que cette capitale avait été détachée de l'empire par la conquête d'Odoard. Toute l'Italie méridionale était alors soumise aux Romains; mais leur armée affaiblie par ses victoires et par les garnisons qu'il avait fallu laisser dans la Sicile et dans quelques villes maritimes d'Italie, était réduite à dix mille hommes. On s'étonnait qu'entouré d'un si petit nombre de combattans, Bélisaire, qui faisait relever les fortifications de Rome, parût décidé à soutenir un siége dans une place d'une si grande étendue. Le général romain entendait les murmures populaires sans interrompre ses dispositions. Sa flotte, maîtresse de Porto, dominait sur les embouchures du Tibre. Il fit serrer dans les greniers publics le blé qu'il avait apporté de Sicile, força les habitans à transporter dans la

ville les grains de leur récolte, et se prépara à défendre Rome en attendant les secours qu'il demandait à Constantinople, et qui lui étaient nécessaires pour continuer la conquête d'Italie. Sixième siècle.

Vitigès redoutant également les Francs et les Romains, s'était rendu à Ravenne pour rassembler ses forces, il prit sa route par la Toscane, et enleva les trésors que Théodat avait déposés dans l'île du lac de Bolsène, et dans la ville alors appelée *Urbs vetus*, et aujourd'hui *Orvieto*. Dès qu'il fut à Ravenne, il répudia sa femme; et pour s'affermir sur le trône en s'alliant à la famille de Théodoric, il épousa une fille d'Amalazonte, nommée *Matazonte*, qui ne consentit à ce mariage que par contrainte.

Théodat, pour se ménager des ressources contre l'inconstance de la fortune, avait proposé aux rois Francs de leur abandonner légalement toutes les provinces sur lesquelles l'empire romain avait encore des droits ou des prétentions dans les Gaules, aux conditions qu'ils lui prêteraient le secours de leurs armes quand il serait attaqué par ses ennemis. Le ressentiment du meurtre d'Amalazonte arrêta cette négociation; elle fut reprise par Vitigès. Il offrait non-seulement de conclure le traité proposé par Théodat, mais de donner encore aux

princes francs une somme de deux mille livres pesant d'or. Il paraît que cet arrangement fut conclu pendant l'hiver. Vitigès n'en obtint pas les avantages dont il se flattait, mais il eut la facilité de retirer les garnisons qu'il entretenait dans les Alpes, du côté de la France.

Sixième siècle.

Cependant les Goths, à la veille d'être chassés d'Italie, s'assemblaient en foule sous les drapeaux de Vitigès. Il se trouvait, au mois de février 537, à la tête d'une armée que Procope fait monter à cent cinquante mille combattans; calcul évidemment exagéré. Il eût été impossible à Vitigès de nourrir pendant un an, aux portes de Rome, une si grande multitude, lorsque les Romains étaient maîtres de la Sicile, de la Sardaigne, et que leurs flottes couvraient la Méditerranée. Au surplus, le siége de Rome, soutenu par Bélisaire, est un des plus mémorables dont l'histoire nous ait transmis les détails. Il dura treize mois, depuis les premiers jours de mars 537, jusqu'à la fin du même mois de l'année suivante. Une flotte de Constantinople, qui parut à l'embouchure du Tibre, apportant à Bélisaire des troupes et des munitions, força Vitigès à la retraite, après avoir perdu sous les murs de Rome les deux tiers de son armée. Bélisaire poursuit les Goths à son tour,

tour, il se rend maître de la Ligurie et de l'Emilie; Vitigès est contraint de s'enfermer dans Ravenne. Sixième siècle.

Il attendait dans cette place les secours promis par les rois francs. On apprit bientôt que Théodebert, qui régnait en Austrasie, passait les Alpes à la tête d'une armée de cent millle hommes. Ce prince avait envoyé, quelque temps auparavant, dix mille Bourguignons pour fortifier l'armée des Goths. Justinien, pour engager les Français à quitter l'Italie, avait cédé à la France, par un diplome impérial, les mêmes provinces dont Vitigès leur avait fait don. Théodebert était alors allié des deux partis; mais les progrès des Romains-Grecs l'alarmaient: il craignait que Justinien, après avoir subjugué les Goths et conquis l'Italie, ne réclamât la souveraineté des Gaules; il avait résolu de prendre, à la guerre d'Italie, la part la plus active, et d'agir suivant les circonstances.

Les Goths, en apprenant la marche de Théodebert, ne doutaient pas qu'il ne vînt à leur secours. Bien loin de lui disputer les passages des Alpes, ils l'accueillirent avec joie. Les Goths ne s'aperçurent des projets hostiles des Francs, que lorsque leur armée était au centre de la Ligurie, sous les murs de Milan et de Pavie. Le strata-

Sixième siècle.

gème fut poussé si loin, que Théodebert avait battu deux fois les Goths et les Romains-Grecs, avant qu'on connût positivement le motif qui l'amenait en Italie.

Cette incursion des Français ne fut qu'un orage violent, mais passager. Le vainqueur, au lieu d'assiéger Ravenne ou Rome, s'arrêta dans la Ligurie et l'Emilie, il dévasta la ville de Gênes. Bientôt le défaut de subsistances se fit sentir dans le camp français. Le soldat n'avait pour boisson que l'eau du Pô, et pour nourriture que du bœuf et des fruits du pays qu'il mangeait en abondance, sans attendre leur maturité. Une dissenterie du genre le plus fâcheux emportait les soldats par milliers; bientôt le bœuf manqua entièrement dans des pays déja dévastés par les Goths et par les Romains. Le tiers des soldats français était mort de faim ou de maladie, lorsque Théodebert reçut une lettre de Bélisaire, qui, pour ne pas irriter la fierté de ce prince, lui reprochait avec ménagement d'avoir oublié les sermens qui le liaient aux Romains. Il lui faisait entendre que l'empereur n'était pas tellement dénué de forces, qu'il ne pût encore repousser une insulte; il l'exhortait à ne pas exposer ses possessions légitimes pour mériter le titre d'usurpateur. Cette lettre fit

sans doute moins d'impression sur l'esprit fougueux du jeune roi, que la disette et la crainte d'une révolte dans ses troupes; elles murmuraient hautement de ce qu'on les laissait mourir de faim dans une contrée déserte, et où le sol n'était couvert que de cendres et de cadavres. Théodebert prit donc le parti de repasser les Alpes aussi promptement qu'il était venu. Sixième siècle.

CHAPITRE XVII.

Le roi Vitigès fait prisonnier, et conduit à Constantinople par Bélisaire.

APRÈS la retraite des Français, tout le pays s'était soumis à Bélisaire. Il ne restait plus à ce général, pour terminer la guerre, que de s'emparer de Ravenne où Vitigès se tenait renfermé. Cette place, étroitement bloquée par mer et par terre, fut bientôt réduite aux dernières extrémités de la famine. Vitigès, pour éviter sa ruine totale, traitait avec Justinien : il offrait de se contenter de la Ligurie, et d'abandonner ses prétentions sur le reste de l'Italie et sur la Sicile. Ces propositions transpirèrent; les Goths craignaient qu'après l'événement on ne les

Sixième siècle.

chassât des établissemens formés dans toutes les provinces d'Italie : les principaux d'entr'eux s'étant secrètement consultés, résolurent d'offrir la couronne des Goths à Bélisaire.

Vitigès n'osant former un voeu contraire à celui de ses capitaines, joignait ses instances aux leurs. Le bruit de cette négociation se répandit bientôt dans le camp romain. Les grandes actions de Bélisaire avaient déchaîné contre lui les serpens de l'envie. On le représentait à l'empereur comme un homme qui n'éloignait la conclusion de la paix, que pour avoir occasion de se former en Italie une souveraineté indépendante. Bélisaire avait été déja calomnié de la même manière pendant la guerre d'Afrique. La loyauté de sa conduite devait écarter des oreilles de Justinien tout soupçon sur le compte du général qu'on voulait faire passer pour un traître. Ce soupçon injurieux fut cependant écouté. Bélisaire était disgracié dans sa cour, tandis que pour respecter la foi jurée à son prince, il méprisait un diadème dont il ne tenait qu'à lui de ceindre son front.

La guerre que la Perse venait de déclarer à l'empire romain, était le prétexte dont Justinien s'était servi pour tirer Bélisaire du théâtre de sa gloire. Ce guerrier apprit qu'il était nom-

mé général de l'armée d'Orient, au moment où sa haute réputation achevait de ruiner les affaires de Vitigès. Les députés des Goths auprès de lui, offraient de livrer la ville, à condition que toutes les propriétés des Goths en Italie et en Sicile leur seraient conservées, et que Bélisaire accepterait le titre de *roi des Goths*.

Sixième siècle.

Le général, voulant tourner à l'avantage de l'empire les dispositions de l'armée ennemie, feignit d'être flatté de la proposition qu'on lui faisait: s'engageant, par serment, à remplir la première condition exigée de lui, il promit de se déclarer, à l'égard de la seconde, en présence de Vitigès et des chefs des deux armées dans Ravenne.

Les ennemis de Bélisaire publiaient hautement que ce général avait perdu la confiance de l'empereur, et que sa mission sur les frontières de Perse n'était qu'un voile qui cachait sa disgrace aux yeux du vulgaire. Les Goths ne paraissaient pas alarmés de ce bruit; aucun d'eux ne soupçonnait qu'un guerrier accoutumé au fracas du commandement, voulût préférer à l'éclat d'un diadème celui d'une fidélité stérile. Son entrée dans Ravenne ressembla plutôt à la marche d'un roi qui revenait dans sa capitale après une longue absence, qu'à celle

d'un conquérant. Il avait donné à ses capitaines les ordres les plus précis de traiter les habitans comme leurs camarades ; et voulant conduire avec lui l'abondance et la joie, sa flotte, chargée de vivres, se rendait en même temps dans le port de la ville.

Sixième siècle.

Le vainqueur s'assure de Vitigès et de sa famille, en les traitant avec beaucoup d'égards. Les richesses du palais sont saisies pour être présentées à l'empereur ; mais esclave de sa parole, Bélisaire fit respecter avec exactitude les propriétés particulières. Les garnisons de presque toutes les places fortes, situées dans les Alpes, apprenant que Ravenne et Vitigès sont au pouvoir des Romains, se hâtent d'assurer Bélisaire de leur obéissance.

Les Romains et les Goths s'attendaient également que Bélisaire allait s'asseoir sur le trône, lorsque, pour réponse aux empressemens des uns et aux soupçons des autres, il assemble son armée, remet le commandement à celui que Justinien avait nommé pour lui succéder, et fait voile pour Constantinople, après avoir transporté sur ses vaisseaux la famille royale, quelques chefs de l'armée des Goths, choisis pour être les garans de la fidélité de la na-

tion et les trésors trouvés dans le palais de Ravenne.

Sixième siècle.

Procope, témoin des campagnes de Bélisaire, en qualité de son secrétaire, rapporte que la conduite de l'empereur était dictée par la jalousie. Il craignait de donner trop d'éclat à Bélisaire. Ce fut pour cette raison qu'il ne lui fut pas permis d'entrer dans Constantinople en triomphe, comme au retour de sa conquête d'Afrique. Mais l'admiration du peuple lui rendait avec usure ce que la cour lui refusait. On ne parlait que de Bélisaire, dont les actions héroïques égalaient celles des plus célèbres capitaines de l'ancienne Rome. Il ne pouvait sortir de sa maison, sans attirer une foule de spectateurs qui ne cessait de le considérer. A côté de cette multitude et d'une troupe de Goths, de Maures, de Vandales, qui tenaient à honneur d'être ses prisonniers, tous les pas qu'il faisait dans Constantinople semblaient être la marche d'un triomphateur.

Les soldats toujours victorieux sous ses ordres, ne faisaient pas moins de cas de ses vertus sociales que de son héroïque valeur. C'était le père de ses soldats, et cependant la discipline la plus exacte était observée dans son armée. Sa présence r'assurait les laboureurs : nous

Sixième siècle.

sommes leurs gardiens, disait-il souvent. Une armée doit protéger les campagnes et non les ravager. Mais s'il s'opposait avec fermeté aux moindres exactions, aucun acte de bravoure et de générosité ne demeurait sans récompense. Non-content de faire guérir les soldats de leurs blessures, il les consolait par ses largesses. Les soldats se croyant invincibles sous ses ordres, l'auraient suivi au bout du monde. On le proclamait hautement le vengeur de l'empire, et lorsque Justinien l'avait fait représenter sur le revers de ses monnaies, avec cette inscription, *Bélisaire la gloire du nom Romain*, il n'avait été que l'écho de la voix publique.

Vitigès, décoré du titre de patrice, fut relégué vers les frontières de Perse. Les dépouilles des rois Goths furent étalées dans le palais impérial, mais la cour n'en permit la vue qu'aux sénateurs, sans y admettre le peuple.

Sixième siècle.

CHAPITRE XVIII.

Après le départ de Bélisaire, la guerre d'Italie traîne en longueur.

JAMAIS on ne s'aperçut d'une manière plus frappante, combien la conduite d'une guerre dépend de l'habileté du général qui en est chargé. L'intérêt de l'empire demandait que Bélisaire restât en Italie, pour accoutumer les Goths à courber leurs fronts sous les lois romaines, pour consulter les circonstances sur les impôts qu'on allait créer, et pour établir une administration impartiale, dont les avantages se fissent également sentir aux anciens et aux nouveaux sujets de l'empire. Sa valeur, qui le faisait redouter des étrangers, et son incorruptible équité qui lui conciliait l'affection des peuples, auraient détruit dans leurs racines les semences de mécontentement qui se changèrent bientôt en insurrection. Mais Justinien était obsédé d'un nombreux essaim de ces courtisans oisifs et pervers, qui, craignant une comparaison peu honorable pour eux, font leur étude d'empoisonner les succès des grands hommes, lorsqu'ils n'ont

Sixième siècle.

pas réussi à les traverser. Ils répétaient sans cesse que Bélisaire voulait se placer sur le trône d'Occident, et que ce but était le principe secret des ménagemens qu'il avait eus pour les peuples vaincus.

C'était, disait-on, pour se concilier la bienveillance des Goths, aux dépens de l'intérêt général de l'empire, qu'il n'avait pas imposé sur eux les taxes que les dépenses de la guerre semblaient nécessiter. On ne pouvait pas blâmer sa conduite guerrière, mais on observait qu'il était inutile que l'Italie, l'Afrique, et une partie de la Germanie fussent rentrées sous le domaine impérial, si les tributs levés dans ces contrées, ne venaient chaque année grossir le trésor de Constantinople. De nouveaux agens furent envoyés en Italie, et tandis que Bélisaire, chargé de défendre les provinces orientales de l'empire, faisait triompher les armes romaines sur les bords du Tygre, des exactions multipliées inspiraient en Italie l'aversion la plus prononcée et la plus générale envers le gouvernement impérial. Les Goths, revenus de leur première surprise, reprenaient les armes de toute part, favorisés en secret par le plus grand nombre des Italiens.

Les Goths avaient élu pour leur roi Ildo-

bald, gouverneur de Vérone, neveu de Theudès, qui régnait alors sur les Visigoths d'Espagne. Les généraux que Justinien avait chargés de la défense de l'Italie, occupés uniquement de leur intérêt particulier, ne songeaient qu'à piller également les Goths et les Italiens. D'ailleurs la cour, retenue par ses appréhensions, n'ayant pas nommé un chef auquel tous les autres généraux fussent tenus d'obéir, il n'existait aucun concert dans les opérations militaires. Cette espèce d'anarchie relevait les espérances des Goths, ils se rassemblaient autour de leur nouveau roi, une foule de déserteurs de l'armée romaine se joignait à eux. Bientôt tout ce qui restait de soldats dans la Ligurie et dans la Venétie, se rangea sous les drapeaux d'Ildobald. Déja ce prince avait remporté un avantage assez considérable sur les Romains, aux environs de Trévise, lorsqu'il fut assassiné dans un festin, après avoir régné environ un an.

Sixième siècle.

Le règne de son successeur, *Éraric*, fut encore plus court. Ce prince était Ruge de nation. Les Ruges s'étaient joints aux Goths lors de l'expédition de Théodoric, mais sans s'allier avec eux par des mariages; de sorte que la distinction des deux peuples se conservait de race en race. Les Goths ne se trouvant pas

Sixième siècle.

d'accord entr'eux sur le choix du successeur d'Ildobald, les Ruges mirent sur le trône *Eraric*, l'homme le plus puissant d'entr'eux. Pendant un règne de cinq mois, il ne s'attira que du mépris; on osait même lui reprocher en face, qu'il était un obstacle aux succès des Goths, commençant à se relever par le courage de son prédécesseur.

CHAPITRE XIX.

Les Goths choisissent Totila pour leur roi. — Bélisaire est renvoyé en Italie.

Tous les yeux se fixaient sur Totila, neveu d'Ildobald, prince qui se rendit célèbre par ses talens et par son humanité, et qui dès-lors, malgré sa jeunesse, jouissait d'une grande considération. *Eraric* ayant assemblé ses capitaines, proposa d'envoyer une ambassade à l'empereur, pour lui demander la paix aux mêmes conditions que Uitigès avait obtenues; c'est-à-dire, que les Goths ne conserveraient que la Ligurie, et céderaient le reste de l'Italie. Cette proposition avait été admise. Eraric fit partir les ambassadeurs. Il les chargea secrète-

ment d'assurer Justinien qu'il était prêt à lui abandonner l'Italie entière, et à renoncer au titre de *roi*, pourvu qu'on lui assignât une pension considérable, avec la qualité de patrice. Procope, qui me sert de guide, ne dit pas de quelle manière les Goths furent instruits de cette trahison; mais dès qu'ils en eurent connaissance, le roi fut assassiné, et Totila proclamé dans Pavie, vers le mois d'août 541.

Sixième siècle.

Ce prince, digne de succéder à Théodoric, portait le nom de *Baduella* ou *Baduilla*, comme on le voit dans ses monnaies. Totila n'était qu'un surnom sous lequel il est plus connu, et qui, dans le langage des Goths, signifiait *immortel.* Ses entreprises furent couronnées d'un succès d'autant plus rapide, que le roi franc Théodebert, indigné de la versatilité que montrait la cour de Constantinople, prêtait aux Goths le secours de ses armes. En moins de trois ans Totila s'était rendu maître des îles de Corse, de Sardaigne et d'une partie de l'Italie. Il assiégeait Naples, dont la prise devait leur faciliter la conquête de la Calabre, de la Lucanie et du pays des Brutiens.

Pour remédier à ces désordres, Justinien avait envoyé en Italie le patrice Maximin, avec la qualité de préfet du prétoire, et une auto-

rité absolue sur tous les généraux. On lui confia une flotte assez considérable ; une violente tempête en fit échouer les vaisseaux au rivage du Posilype, où les ennemis avaient leur camp. Les Goths s'y jettent aussitôt, et trouvant des hommes déja déconcertés par l'orage, ils massacrent les uns, précipitent les autres dans la mer. Toutes les provisions apportées de Constantinople aux Napolitains, tombent au pouvoir de Totila.

Sixième siècle.

Après cette défaite, Naples fut obligée de capituler. On admira dans cette occasion, la généreuse et touchante économie avec laquelle Totila fit distribuer des vivres aux Napolitains affamés et mourans, dans la crainte que l'abondance ne leur devînt funeste. On augmentait la ration chaque jour, et après avoir rétabli leurs forces par ce sage ménagement, il fit entrer dans la place tous les vivres qu'on pouvait desirer.

Bélisaire était regardé comme le seul général propre à rétablir les affaires dans cette contrée. L'extrême besoin qu'on avait de lui, fit taire la défiance qu'il inspirait. Justinien lui confia de nouveau la conduite de cette guerre, mais sans lui donner les moyens de la pousser avec vigueur. Il semblait que ses en-

nemis ne l'avaient mis en prise avec les Goths, que pour compromettre sa réputation. Procope nous a conservé une lettre qu'il écrivait à l'empereur en 545, et dans laquelle il exposait le déplorable état de ses troupes, l'impossibilité de tirer des subsides abondans de l'Italie dont les Goths étaient les maîtres, la désertion d'une partie des soldats, faute de paye, le découragement de ceux qui restaient, la difficulté de se faire obéir par des troupes auxquelles leur solde était due depuis plusieurs années. « S'il ne fallait qu'envoyer Bélisaire en Italie, ajoutait le général, tout est fait, me voici au centre du pays; mais s'il est question de vaincre les Goths, il reste encore beaucoup à faire. Un général ne peut rien sans soldats. Envoyez-moi du moins les compagnies de mes gardes que vous retenez à Constantinople; joignez-y des corps de troupes tirées de la Germanie : mais n'oubliez pas l'argent nécessaire pour les payer. »

sixième siècle.

Bélisaire, parti de Constantinople en 544, avait formé le dessein de prendre terre à Porto, et de s'établir à Rome, comme dans le centre de l'Italie; mais l'armée des Goths se trouvant répandue dans les pays d'alentour, et la sienne n'étant pas assez nombreuse pour risquer une

bataille, il prit le parti d'entrer dans Ravenne, et d'en faire sa place d'armes.

Sixième siècle.

Cependant Totila, après avoir pris Tibur et les autres villes des environs de Rome, se préparait à faire le siége de cette capitale. Par-tout où passait ce prince, loin de désoler les campagnes, il protégeait et encourageait l'agriculture. La seule chose qu'il exigeait des laboureurs, était de lui fournir en nature le revenu qu'ils devaient payer aux propriétaires. De cette manière son armée ne manquait jamais de vivres. Les subsistances devinrent bientôt rares dans Rome. Depuis que les Goths étaient maîtres de Naples, leurs barques armées infestaient les mers de Toscane et arrêtaient tous les convois destinés pour les Romains.

Justinien avait enfin envoyé en Italie une petite armée levée sur les rives du Danube; aussitôt Bélisaire résolut de marcher au secours de Rome; la ville de Porto, qui avait résisté à tous les efforts des Goths, favorisait l'entreprise des Romains. Le rendez-vous général de la flotte et de l'armée était à Dyrrachium. Un de ses lieutenans eut ordre de passer par la Calabre, d'en chasser les Goths qui n'y étaient qu'en petit nombre, et de se rendre à Porto par l'Apulie et la Campanie. Il conduisit lui-même sa

sa flotte et entra dans le port d'Ottrante que les Goths assiégeaient. Ils levèrent le siége à son approche et se retirèrent à Brindes.

Sixième siècle.

Rome était dans un état si déplorable, qu'on avait tout à craindre du désespoir des assiégés. Bélisaire était parvenu dans Porto; mais son armée n'était pas assez nombreuse pour offrir la bataille aux Goths, ou pour les attaquer dans leur camp. Totila, pour arrêter le passage des vivres qu'on aurait pu conduire de Porto à Rome, choisit, à quatre lieues au-dessous de cette capitale, l'endroit où le lit du fleuve était le moins large. Il y fit jeter des pièces de bois en travers d'un bord à l'autre, et après avoir assuré, par deux tours de bois, les extrémités de cette estacade, il y plaça un détachement de ses meilleurs soldats, et fit tendre une chaîne de fer devant cet ouvrage. Depuis lors, la famine était devenue si extrême dans Rome, que les habitans, après avoir dévoré les chiens et les rats, ne se nourrissaient que des herbes sauvages qu'ils arrachaient au pied des murailles et autour des masures. On ne voyait, dans les rues, que des fantômes décharnés et livides, que la mort moissonnait par milliers.

Bélisaire résolut d'employer les derniers ef-

Sixième siècle.

forts pour faire entrer dans Rome un convoi de vivres. Ce projet ne pouvait recevoir son exécution sans briser l'estacade construite par les Goths sur le Tibre. Le général romain joignit ensemble deux grands bateaux sur lesquels fut élevée une tour de bois plus haute que celle qui défendait les extrémités de l'estacade. Il fit entrer dans le Tibre deux cents barques remplies de blé et de soldats. Ces barques étaient bordées de planches percées d'embrasures, afin que les soldats, à couvert, pussent lancer leurs traits sur l'ennemi. A l'embouchure du Tibre furent placés, à droite et à gauche, deux corps de cavalerie et d'infanterie pour défendre les approches de Porto. Il laissa dans la ville sa femme et ses bagages, sous la garde d'un de ses lieutenans, auquel il recommanda de ne pas sortir de Porto, pour quelque raison que ce fût, quand même il apprendrait que le convoi, qu'il allait conduire lui-même, aurait été taillé en pièces par les ennemis.

Ses dispositions faites, Bélisaire se mit à la tête de sa flotte, faisant tirer par des bœufs les deux chaloupes chargées de la tour sur laquelle il plaça des caissons remplis de poix, de résine et d'autres matières combustibles. Sur le bord du Tibre, du côté de Porto, mar-

chait son infanterie. La flotte remontant le fleuve avec beaucoup de peine, parvint auprès de l'estacade. On accable de traits les Goths postés sur les deux rives; on brise la chaîne à coups de hache; on applique la tour contre celle que Totila avait élevée du côté de Porto; on y lance les matières embrasées, elle est rapidement consumée avec deux cents Goths qui la défendaient. Tout réussissait à Bélisaire, il se préparait à rompre l'estacade, c'était le seul obstacle qui lui restait à vaincre pour parvenir dans Rome; un accident imprévu fit échouer l'entreprise. Sixième siècle.

Le bruit se répandit à Porto, que Bélisaire avait forcé le passage et défait les Goths. A cette nouvelle le commandant de cette place, oubliant les ordres précis de son général, voulant participer à la victoire, sort de Porto avec un corps de cavalerie pour attaquer une division ennemie qui bloquait la ville. Cette charge imprévue jette le désordre parmi les Goths; mais bientôt revenus de leur terreur, et voyant le petit nombre des ennemis, ils les taillent en pièces, et poursuivent les fuyards jusque dans le port de Porto. Cette nouvelle est portée à Bélisaire, il se figure que les Goths sont dans Porto, que sa femme est leur prisonnière, et

Sixième siècle.

que la retraite vers la mer lui est coupée, il abandonne tout pour fondre sur les ennemis et reprendre la ville. En approchant de Porto, il sut que ses alarmes étaient vaines; mais l'opération était manquée; la quantité de troupes que Totila avait envoyées au bord du Tibre, pour défendre l'estacade, ne permettait plus de l'attaquer de nouveau avec quelque espoir de succès.

CHAPITRE XX.

Totila se rend maître de Rome.

Totila entra dans Rome par surprise, le 17 décembre 549. La ville était presqu'entièrement déserte. Procope rapporte que ce prince voulait la détruire entièrement et en disperser les habitans, pour anéantir un sujet éternel de jalousie et de guerre entre les Goths et les empereurs de Constantinople. Il ajoute qu'il fut détourné de ce dessein, par une lettre que lui écrivit Bélisaire, dans laquelle ce général, après avoir relevé la magnificence de Rome, dont la ruine ne pouvait que couvrir le destructeur d'un opprobre éternel, finissait ainsi : Supposé

que la guerre se termine à ton avantage, et que tu demeures vainqueur, en détruisant Rome, tu te prives d'une ville qui t'appartient, au lieu qu'en la conservant tu augmentes le prix de ta victoire, par la possession d'une cité qui formera la plus belle portion de ta conquête; si la fortune te devient contraire, le traitement fait à Rome servira de règle à l'empereur pour te traiter ou comme un ennemi généreux, ou comme un destructeur barbare. Songe que tous les hommes ont les yeux sur toi; ils attendent le parti que tu vas prendre, pour te donner le titre qui demeurera pour toujours attaché au nom de Totila. Sixième siècle.

Il est rare que la lettre d'un ennemi fasse changer de résolution à un vainqueur, sur-tout lorsque les intérêts les plus majeurs sont la règle de sa conduite. Il est plus probable que le caractère humain et bienfaisant de Totila étouffa dans son ame la raison d'état qui lui commandait d'anéantir une ville dont la possession était le prétexte de toutes les irruptions des Romains orientaux en Italie. Au surplus, s'il conserva les édifices publics, presque toutes les maisons particulières furent incendiées. Il fit sortir de Rome tous les habitans, avec leurs femmes et leurs enfans, et les dispersa dans la Campanie;

ensuite il fit abattre une partie des murs de cette capitale.

Sixième siècle.

Il restait Ravenne à prendre pour chasser entièrement les Romains orientaux d'Italie. Le roi franc, Théodebert, qui voulait favoriser cette entreprise, avait levé une grande armée dans la Franconie, la Suabe, la Thuringe, et les autres provinces de Germanie qui faisaient partie de l'empire français. Il se proposait de descendre le Danube et de marcher sur Constantinople, lorsqu'il fut surpris par la mort.

A peine Totila avait abandonné Rome et marchait vers Ravenne, que Bélisaire lui donna une leçon dans l'art de la guerre. Après avoir défait un corps de troupes que le roi des Goths avait laissé à six lieues de Rome, sur le mont Algide, il entre dans cette capitale : la chose n'était pas difficile; mais comment s'y maintenir contre un ennemi aussi actif que Totila? Tout cède aux efforts du génie de Bélisaire. Les brèches sont réparées en vingt-cinq jours, avec des pierres entassées à sec, et revêtues en dehors de fortes palissades. Cette faible enceinte n'était pas plutôt fermée, que les habitans, dispersés dans les campagnes d'alentour, revenaient dans les ruines de leurs maisons; ils y

trouvent des vivres que Bélisaire fait venir en abondance de la Sicile.

Sixième siècle.

A cette nouvelle, Totila repasse les Apennins, et se présente devant Rome, avant que Bélisaire, faute d'ouvriers, eût pu faire remettre des portes à la place des anciennes que Totila avait livrées aux flammes. Il campa au bord du Tibre, et le lendemain, dès le point du jour, la ville fut attaquée. Bélisaire avait retranché à la hâte ses plus vaillans guerriers à la place des portes ; les autres bordaient les remparts. Les Goths, repoussés, revenaient sans cesse à la charge. La nuit sépara les combattans ; les assaillans ne furent pas plus heureux les jours suivans.

Honteux de leur défaite, les principaux capitaines goths reprochaient à Totila son imprudence. Après avoir pris Rome, lui disaient-ils publiquement, il fallait ou la garder et la défendre, ou la ruiner de fond en comble. Jugeant sa conduite d'après l'événement, ils condamnaient, par une injustice très-ordinaire, ce qu'ils avaient approuvé eux-mêmes. Au lieu de répondre, Totila, pour rendre aux Romains les passages difficiles, rompit tous les ponts sur le Tibre, excepté le pont Milvius, qu'il n'aurait pu détruire si près de Rome, sans engager

Sixième siècle.

un nouveau combat qu'il voulait éviter. Il conduisit son armée à Tibur, dont il fit sa place d'armes. Cependant Bélisaire acheva de mettre Rome en état de défense, et pour marque de sa victoire, il en envoya les clefs à l'empereur.

Totila avait envoyé des ambassadeurs à Théodebalde, roi d'Austrasie, qui venait de succéder à son père Théodebert. Ce prince lui répond que les Francs ne reconnaissaient plus pour roi un guerrier qui, après avoir pris Rome, n'avait pas su conserver cette capitale.

Le mauvais état des affaires d'Orient avait rappelé de nouveau Bélisaire sur les frontières de Perse. Il semblait que cette fois on n'avait envoyé ce général en Italie que pour flétrir les lauriers cueillis dans sa première expédition. Sans troupes, sans munitions, sans autre argent que celui qu'il pouvait arracher aux Italiens; mal secondé par des lieutenans, les uns sans bravoure, les autres sans talens, et dont il n'avait pas eu le choix, il errait depuis cinq ans comme un fugitif, n'osant presque sortir de ses vaisseaux, hors d'état de hasarder une bataille contre un jeune roi, son égal en courage et en habileté, et dont les forces augmentaient tous les jours. Il s'éloigna des côtes d'Italie en soupirant, les yeux fixés sur cette

contrée qui avait été le théâtre de sa gloire. Son retour à Constantinople n'eut rien de cet éclat pompeux avec lequel il y était entré deux fois, suivi de Gélimer et de Vitigès. Ses envieux triomphaient de lui; et après l'avoir traversé par les mauvais conseils qu'ils donnaient à l'empereur, ils lui imputaient les mauvais succès dont ils étaient eux-mêmes la cause.

Sixième siècle.

Cependant le grand nom de Bélisaire en imposait aux Goths: mais à peine ce général avait quitté l'Italie, que Totila faisait ses dispositions pour rentrer dans Rome. Bélisaire y avait laissé trois mille de ses plus braves soldats; ils soutinrent un siége aussi opiniâtre qu'inutile. Totila se rendit maître de la ville en 549. Voulant faire en cette capitale le siége de son empire, non-seulement il employa tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour la repeupler, mais il fit réparer avec soin les fortifications, et ayant rétabli le sénat dans ses fonctions, et nommé un consul d'Occident à la manière des empereurs, il voulut présider aux jeux du Cirque.

Les Goths continuaient leurs conquêtes; une armée composée de Francs et de Germains, était venue à leur secours, commandée par le duc Buselin. La Sicile entière était sur le point

Sixième siècle

de tomber dans les mains de Totila; perte d'autant plus fâcheuse pour Justinien, que cette île était regardée comme le grenier de Constantinople.

CHAPITRE XXI.

L'eunuque Narsès est envoyé en Italie.

Les préparatifs les plus formidables se faisaient dans la Thrace. Les troupes s'assemblaient à Salone au mois d'avril 551. La voix publique appelait Bélisaire à diriger cette opération. On fut étonné d'apprendre que le choix de Justinien était tombé sur l'eunuque Narsès, vieux courtisan, plus exercé au service du palais qu'aux opérations de la guerre, et qui, treize ans auparavant, chargé de conduire un corps de troupes en Italie, n'avait signalé que sa jalousie contre Bélisaire.

Narsès était un eunuque persan, qui, du sein de l'esclavage, était parvenu aux premiers emplois de l'empire, et qui jouissait de la confiance intime de Justinien. Le grand rôle qu'il joua dans la suite, inspire quelque curio-

sité à son sujet. Voici le portrait qu'en fait Lebeau, dans son *Histoire du Bas-Empire*: Un génie aussi profond qu'étendu, un sens droit et infaillible dans ses vues, une activité sans inquiétude et toujours guidée par la prudence, la connaissance de lui-même et des autres hommes : tous ces avantages naturels assuraient le succès de ses démarches. Sans aucune teinture des lettres, il avait plus d'habileté, de vrai savoir et d'éloquence que l'étude n'en procure aux hommes ordinaires; il possédait à un degré éminent toutes les vertus qui ne sont pas incompatibles avec l'ambition. Comblé de richesses par son maître, il n'employait à son usage que ce qui était nécessaire à l'avancement et au soutien de sa fortune; le reste se répandait en libéralités. Sobre et frugal, ennemi déclaré de ceux que l'empereur regardait comme hérétiques, religieux et même dévot, il dépensa beaucoup en fondations, en réparations d'églises et de monastères. Les historiens ecclésiastiques disent que l'empire fut redevable de ses succès éclatans à l'efficacité de ses prières, encore plus qu'à la force de ses armes. Ses talens pour la guerre n'attendaient que l'occasion de se développer, et sans

Sixième siècle.

avoir été soldat, il n'avait besoin que d'une armée pour être un grand capitaine.

Sixième siècle.

On sait que presque tous les écrivains qui se sont amusés à nous peindre leurs héros, ont plus cherché à se distinguer par des tableaux brillans, qu'à transmettre aux races futures la vérité historique. Si Narsès n'avait pas tous les talens et toutes les vertus que lui donne libéralement l'historien du Bas-Empire, il y suppléait par cette souplesse de caractère, qui réussit mieux auprès des grands que le génie. Les princes, selon l'expression de Montesquieu, regardent toujours leurs meilleurs courtisans comme leurs meilleurs sujets. Au surplus, le grand avantage de ce choix consistait en ce que le nouveau général, qui avait en sa disposition les finances publiques, et qui gouvernait despotiquement l'empereur, appréhendant d'éprouver le sort de Bélisaire, qui s'était vu au milieu des ennemis de l'empire, sans argent et presque sans armée, puisa dans le trésor impérial toutes les sommes dont il avait besoin, et ne manqua jamais ni de soldats, ni de munitions.

Des corps nombreux levés dans l'Illyrie et dans la Thrace, se réunissaient à Salone, sous les drapeaux de Narsès. Les Lombards,

qui subjuguèrent dans la suite une partie de l'Italie, formaient une grande partie de cet armement. Chaque cavalier lombard était accompagné de quelques fantassins combattant sous ses ordres: ce qui semble annoncer que les guerriers connus dans les siècles suivans sous le nom d'*hommes d'armes*, doivent leur origine aux Lombards.

Sixième siècle.

Totila, instruit des nouveaux efforts faits par l'empereur, travaillait à mettre Rome et Porto en état de faire la plus vigoureuse résistance; il profita même du retard qu'éprouvait l'expédition de Narsès, pour ravager les côtes de la Grèce. Une flotte de trois cents barques aborde sur les côtes de Corcyre, aujourd'hui Corfou; les Goths, après l'avoir dévastée, passent en Terre-Ferme. Nicopolis et Onchesmus, en Épire, éprouvent toute leur fureur. Ils s'avancent jusqu'à Dodone, semant devant leurs pas l'épouvante et la mort. S'étant ensuite rembarqués, ils saisissent des vaisseaux qu'ils rencontrent en grand nombre; lsi portaient à Salone des vivres pour l'armée de Narsès.

Narsès était parti de Salone au commencement du printemps 552, à la tête de la plus belle armée que l'empire de Constantinople

Sixième siècle.

eût mise sur pied depuis plus d'un siècle. Il s'avance vers l'Italie par les bords de la mer Adriatique ; une flotte nombreuse accompagne et alimente l'armée de terre. Un grand nombre de bateaux plats formaient des ponts sur toutes les rivières qu'il fallait franchir. Narsès, après avoir traversé la Venétie, passé l'Adige et les différens bras du Pô, était parvenu sans obstacle dans Ravenne : il n'y fit que le séjour nécessaire pour donner quelque repos à ses troupes. L'armée prit la route de Rimini, pour passer le Marechia; mais, sans tenter le siége de cette place, elle continua sa route vers Rome, sans suivre la voie Flaminienne, pour éviter la forteresse de Petra. Étant arrivé à Fano, Narsès laissa sur sa gauche Fossombrone, et rentra dans la voie Flaminienne, près de l'endroit où se trouve aujourd'hui le bourg d'Aqualagna.

Sixième siècle.

CHAPITRE XXII.

Bataille de Lentagio. — Mort de Totila.

TOTILA, instruit de la route tenue par les Romains-Grecs, quitta Rome pour marcher à leur rencontre. Ayant traversé l'Apennin, il campa dans un lieu nommé *Tagines*, aujourd'hui *Pagina*, entre Urbin et Fossombrone. L'armée de Narsès occupait la plaine entre Aqualagna et Cagni. Cette plaine était environnée de petites éminences que Procope appelle *les tombeaux des Gaulois vaincus par Camille*. La bataille s'engagea au mois de juillet.

Les deux armées étaient en présence dès la pointe du jour. Totila attendait deux mille hommes qui n'étaient pas loin, et sans lesquels il ne voulait pas engager l'action. Pour gagner quelques heures, par un de ces défis qui servaient alors de prélude aux batailles, un cavalier, sorti des rangs des Goths, était venu offrir le combat au plus vaillant des Romains. Il trouva sur-le-champ un adversaire et fut tué.

Sixième siècle.

Les Romains jettent un cri de joie, ils s'ébranlaient pour charger leurs ennemis, lorsqu'ils furent arrêtés par un spectacle nouveau. Totila s'avançait, non pour défier Narsès, mais pour différer encore le combat, en faisant montre de sa force et de son adresse. Sa bonne mine, sa contenance fière, la vigueur qui paraissait dans toute sa personne, étonnaient les regards; l'or éclatait sur ses armes, et les ornemens de sa lance brillaient de la pourpre la plus vive. Il montait un cheval vigoureux et parfaitement dressé, qu'il maniait avec beaucoup d'adresse; tantôt il lançait sa javeline en courant, la reprenait par le milieu, la changeait de main, tantôt il se renversait sur la croupe de son cheval, fléchissait son corps à droite et à gauche avec tant de souplesse, qu'on voyait bien que dès son enfance il s'était formé avec soin aux exercices militaires. La matinée s'étant passée de la sorte, il voulut encore gagner du temps en faisant demander à Narsès une entrevue. Narsès répondit que sans doute la demande de Totila n'était pas sérieuse; qu'il était absurde de parler d'accommodement lorsqu'on était sur le point de combattre.

Ces délais avaient donné le temps d'arriver aux deux mille hommes qu'attendait le roi des Goths.

Goths. La bataille s'engagea vers midi; elle fut longue et sanglante. Les Goths furent vaincus. Totila, après avoir fait de vains efforts pour rallier ses soldats, fut contraint de fuir lui-même pour la première fois, accompagné de peu de personnes. Il se retira dans Capra, village éloigné de huit milles du champ de bataille; il y mourut quelque temps après, d'une blessure reçue, ou dans la bataille, ou dans sa fuite. Les Goths ralliés autour de lui, l'enterrèrent sans pompe dans cet endroit. Sixième siècle.

Si on en croit Procope, Totila fut défait par sa faute, pour avoir défendu à son infanterie de se servir d'aucune autre arme offensive que de la demi-pique ou du javelot. Procope avait quitté l'Italie avec Bélisaire; et, fidèle à son plan de jeter une sorte de ridicule sur les princes goths, il n'a pas fait difficulté d'adopter un ouï-dire qui favorisait ses vues, et que le bon sens devait lui faire rejeter. Narsès se hâta d'envoyer à Constantinople la cuirasse de Totila, teinte de sang, avec sa couronne enrichie de pierreries. L'empereur, assis au milieu du sénat, reçut à ses pieds les dépouille d'un prince qui lui était supérieur en plusieurs genres de mérite.

Sixième siècle.

CHAPITRE XXIII.

Theïa est élu Roi des Goths.

Les Goths échappés à la bataille, s'étant rassemblés à Pavie, choisirent pour leur roi un général nommé Theïa. Ce prince s'empare des trésors déposés par son prédécesseur avait dans cette ville ; il en emploie une partie à lever des troupes : il fait offrir de grandes sommes aux Français qui, sous la conduite de Bucelin, s'étaient établis dans la Ligurie ; mais ils ne songeaient qu'à profiter des dépouilles des Goths.

Narsès, avec son armée victorieuse, continuait sa route vers Rome. Il s'empare de Narni, de Spolette, de Pérouse. Rome est enlevée par escalade ; les Goths restés à la garde de cette capitale, se voyant en trop petit nombre pour la défendre, s'étaient retirés, avec leurs effets les plus précieux, dans une petite enceinte qu'ils avaient formée, et qui, s'étendant du mole d'Adrien jusqu'aux murs de la ville, renfermait le pont sur lequel on passait le Tibre en cet endroit ; ils furent obligés de se rendre. C'était la cinquième fois que Rome était prise

sous le règne de Justinien. Bélisaire et Totila s'en étaient emparés chacun deux fois.

Sixième siècle.

Narsès, maître de Rome, continuait ses conquêtes au midi de l'Italie : il s'empara successivement de Porto, de Népi, de Pietra-Pertusa, de Tarente, et vint mettre le siége devant Cumes, que l'on savait renfermer une partie des trésors de Totila.

Theïa, pour sauver cette place, ayant rassemblé son armée au mois de décembre 552, s'avançait vers les Apennins. Narsès avait fait occuper les passages vers la Toscane. Theïa, averti de cet obstacle, et jugeant que la route la plus longue lui deviendrait la plus facile, suivit les côtes de la mer Adriatique, et vint en Campanie par le Picenum et le pays des Samnites. Il campa au pied du mont Vésuve, au bord de la Dragonne, s'empara d'un pont qui se trouvait à cet endroit, et en fortifia les deux extrémités.

Narsès arrivait presque en même temps. Il s'arrête auprès de Nocera. Les Goths recevaient des vivres par mer ; mais leur flotte ayant été livrée aux Romains par celui qui la commandait, les Goths commencèrent à sentir la disette. On était au mois de mars 553, et depuis deux mois, les armées se trouvaient en présence. Theïa, manquant de subsistances, prit le parti

Sixième siècle.

de se retirer sur des hauteurs escarpées, qu'on nommait alors les *montagnes de lait*, à cause des nombreux troupeaux qui s'engraissaient dans ces pâturages. La difficulté du terrain, et la crainte de s'éloigner de la flotte qui nourrissait l'armée romaine, empêchait Narsès de suivre Theïa.

CHAPITRE XXIV.

Bataille du Vésuve. — Mort de Theïa.

Le défaut de subsistances obligea bientôt les Goths d'abandonner ce poste. Leur unique ressource est d'en venir aux mains. Malgré l'infériorité de leur nombre, ils se jettent sur les Romains avec l'impétuosité des tigres. Ce fut d'abord un choc confus, où les combattans, sans division d'escadrons et de bataillons, sans être disposés par rangs et par files, se chargeaient, se repoussaient en foule. Les Goths ayant renvoyé leurs chevaux, forment un bataillon serré; les Romains les imitent. Theïa marche le premier aux ennemis, et suivi de l'élite des Goths, il renverse tout ce qui se pré-

sente sur son passage. Ce prince avait déja plusieurs fois changé de bouclier, lorsque, ne pouvant qu'à peine faire usage du sien, chargé de douze javelots, il appela son écuyer pour lui en fournir un nouveau : dans le prompt mouvement qu'il fit pour le prendre, sa poitrine étant restée découverte, il fut percé d'une flèche qui lui ôta la vie. Les Romains qui l'environnaient lui coupèrent la tête et la présentèrent, au bout d'une lance, aux deux armées.

Sixième siècle.

Ce spectacle, au lieu de mettre les Goths en fuite, avait embrasé leur rage. Les deux armées passèrent la nuit sur le champ de bataille, sans que la victoire fût décidée. Le combat recommença avec le jour. Les Goths, sans chef, ne prenant d'ordre que de leur désespoir, couraient au-devant du péril ; leurs blessures semblaient redoubler leurs forces ; ils s'attachaient aux Romains, les entraînaient dans leur chute, ils mouraient en les déchirant. Cette cruelle mêlée dura jusqu'à la nuit.

Les Goths se retirent enfin fumans de carnage, et encore ivres de sang et de fureur. Le repos qui succédait à deux journées si meurtrières, leur fit sentir leur faiblesse ; ils consentirent à mettre bas les armes, à condition

Sixième siècle.

qu'ils conserveraient leurs propriétés, et qu'ils vivraient désormais sous les lois de l'empire.

Ceux auxquels cette capitulation ne convenait pas, s'étant retirés à Pavie, songeaient à choisir un nouveau roi. La couronne fut offerte à Aligerne, frère de Theïa, qui, depuis plusieurs mois, défendait la ville de Cumes contre Narsès; mais ce prince sachant que Narsès était maître de toute la Toscane et de la Campanie, et qu'il ne pouvait recevoir aucun secours, loin d'accepter un honneur dangereux, remit aux Romains la place qu'il commandait; toutes les autres villes se soumirent successivement aux Romains. L'armée française, qui s'était cantonnée dans la Ligurie, revint par les Alpes dans la Souabe. Ainsi finit la monarchie des Ostrogoths en Italie, n'ayant duré que soixante-quatre ans depuis la conquête de Théodoric.

Sixième siècle.

CHAPITRE XXV.

Etendue de l'empire d'Occident, sous le règne de Justinien. — Disgrace et mort de Bélisaire.

L'EMPIRE d'Occident sortait de ses cendres vers la fin du règne de Justinien : il comprenait toute l'Italie, les îles de Sicile, de Corse et de Sardaigne, une partie de la Germanie, l'Afrique, et quelques côtes maritimes d'Espagne, où les Romains avaient été reçus à la faveur des guerres civiles élevées parmi les Visigoths. Si l'empereur eût fait sa résidence alternativement dans Rome et dans Constantinople, pendant une partie de l'année, il est probable que les anciennes liaisons qui unissaient le grand corps de l'empire romain, se seraient rétablies ; mais l'Italie était destinée à de perpétuelles vicissitudes. A peine une révolution était terminée dans cette contrée, qu'une autre lui succédait. L'Italie était l'objet de la cupidité de tous les Barbares, non que cette contrée fût en effet un meilleur pays que les

Sixième siècle.

Gaules, l'Espagne et le midi de l'Allemagne, mais alors elle était mieux cultivée et plus opulente. Les villes bâties, accrues, embellies par un peuple riche et industrieux, subsistaient. Ces habitations commodes tentaient des nations à demi sauvages, qui ne connaissaient que des maisons de terre ou de bois, couvertes de chaume.

Narsès gouverna l'Italie pendant seize ans, sans avoir été décoré d'un titre particulier. Il s'occupait à rebâtir les villes qui avaient le plus souffert du fléau de la guerre. Deux magnifiques inscriptions qu'on lit encore sur le pont Salaro, à une lieue de Rome, nous apprennent que Narsès rétablit ce monument détruit par Totila. On ouvrit à Rome des écoles de philosophie, de médecine, de jurisprudence et de belles-lettres. Les actes de Théodoric, d'Amalazonte, d'Athalaric et de Théodat, furent ratifiés. L'édit ne parle pas de Vitigès, mais toutes les dispositions de Totila furent abrogées. Ce prince était traité de brigand, sans doute parce que l'empereur prétendait avoir acquis un nouveau droit sur l'Italie, par la cession de Vitigès et par celle d'Eraric. Narsès voulait rendre à Rome une partie de son ancien lustre; cependant le centre du gouvernement était à

Ravenne, ville plus aisée à défendre, et dont le port, qui n'existe plus aujourd'hui, favorisait les relations de l'Italie avec la Thrace. Sixième siècle.

Tandis que ce célèbre eunuque réparait, par sa patience et par ses talens, les malheurs d'une longue guerre, Bélisaire, parvenu à une vieillesse avancée, taillait en pièces une foule de Barbares qui s'étaient avancés jusque sur le territoire de Constantinople, et les contraignait à repasser le Danube. Cette victoire rappelant le souvenir de ses autres exploits, tout l'empire, à l'envi, lui payait un juste tribut de louanges. Les courtisans, jaloux, accusent ce grand homme d'avoir tramé une conjuration contre l'empire dont il était l'honneur et le soutien. L'empereur, alors âgé de quatre-vingts ans, ouvrant l'oreille à la calomnie, dépouilla cet illustre guerrier de ses dignités. Il demeura prisonnier pendant sept mois; son innocence fut enfin reconnue, et Justinien lui rendit la justice qu'il lui devait.

C'est à l'occasion de cette disgrace de Bélisaire, que les moralistes débitent, depuis six cents ans, un conte absurde, comme si on manquait d'exemples incontestables et fréquens, pour démontrer la fragilité des grandeurs humaines. On répète sans cesse que Justinien fit

Sixième siècle.

crever les yeux à Bélisaire, et que ce grand capitaine fut réduit à mendier son pain dans les rues de Constantinople. Un contraste si frappant a saisi l'imagination des artistes, qui n'ont guères représenté Bélisaire que mendiant, aveugle et misérable. Marmontel a répété cette fable, dans un roman philosophique, dont quelques chapitres sont pleins de force. Cependant aucun des auteurs contemporains, ni de ceux qui les ont suivis pendant plusieurs siècles, n'ont parlé d'un événement aussi remarquable.

Jean Tzèlzès, qui vivait dans le douzième siècle, est le premier garant de cette étrange tradition.

Depuis que la critique a éclairé l'histoire, presque tous les écrivains se sont accordés à réfuter cette aventure romanesque ; néanmoins elle s'est maintenue et se maintiendra en crédit. Le seul nom de Bélisaire rappellera sans cesse ce prétendu trait de sa vie à ceux qui en ignoreront tout le reste.

L'époque certaine de la mort de Bélisaire n'est pas connue : on la place ordinairement en 565, à peu près dans le même temps où Justinien cessa de vivre à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Sixième siècle.

CHAPITRE XXVI.

Caractère de Justinien ; éclat de son règne.

Le règne de Justinien est célèbre dans l'histoire de l'empire, mais son caractère est devenu un problème. Il est peu d'hommes dont on ait dit autant de bien et autant de mal. Les admirateurs de ce prince, et ceux qui le regardent comme un monarque médiocre, s'appuient également du témoignage de Procope, auteur contemporain, et sous les yeux duquel s'étaient passés les événemens dont il nous a transmis la peinture.

Cet historien, qui avait accompagné Bélisaire dans ses principales expéditions, nous a laissé trois ouvrages qui se démentent mutuellement. Le premier renferme l'histoire des guerres soutenues par Justinien contre les Perses, les Vandales et les Ostrogoths. L'auteur y expose, avec les traits de l'impartialité, les actions louables et blâmables de cet empereur. Dans le second, intitulé, *Histoire secrète ou Anecdotes pour l'intelligence de la grande histoire*, la réputation de Justinien est déchirée

Sixième siècle.

d'une manière aussi atroce qu'invraisemblable; les actions, même les plus dignes d'éloge, sont noircies, en leur supposant des motifs odieux et criminels; la sottise est poussée à un tel degré d'extravagance, que l'auteur décide que Justinien fut un génie mal-faisant, déguisé sous une forme humaine, et entreprend de prouver cette dégoûtante assertion.

Quatre ans après la composition de l'*Histoire secrète*, Procope publia un *Traité des Edifices*, dans lequel il se proposait de rendre compte des monumens publics d'architecture élevés, réparés ou embellis par Justinien. L'empereur est comblé, dans cet écrit, des plus pompeux éloges. Ce prince n'est plus un génie mal-faisant; c'est un ange de lumière, envoyé de Dieu pour le bonheur des hommes.

Quelques critiques, révoltés par ces contradictions, ont supposé, sans preuves, que le livre intitulé *Histoire secrète*, ne doit pas être attribué à Procope. Ce sentiment ne saurait prévaloir contre le témoignage formel de Suidas, de Nicéphore, et de tous les écrivains de ce siècle : d'ailleurs ceux qui entendent la langue dans laquelle Procope a écrit, et qui connaissent sa manière fort supérieure à celle

Sixième siècle.

des autres historiens grecs du Bas-Empire, ne peuvent la méconnaître dans cet ouvrage.

Lebeau donne une raison ingénieuse des contradictions qui se trouvent entre les ouvrages de Procope : il suppose que cet écrivain, secrétaire de Bélisaire, n'étant pas payé de son traitement, soit par les infidélités des trésoriers, soit à cause des besoins de l'état, prit de l'humeur contre Justinien, et composa ses *Anecdotes secrètes*, qu'il n'acheva pas, parce que sa pension fut rétablie, mais que son écrit satirique ayant transpiré contre son vœu, il voulut dissiper les soupçons, par des éloges non moins hyperboliques. Ce ne serait pas la première fois qu'on aurait vu la flatterie basse et tremblante, s'efforcer de réparer l'outrage d'une satire indiscrète : au surplus, ce n'est ni dans les panégyriques, ni dans les satires, qu'il faut chercher le caractère d'un prince qui régna quarante ans; la postérité le juge par ses seules actions.

Sous le règne de cet empereur, l'empire romain reprit son ancien éclat. Les Perses furent vaincus et forcés à demander la paix; les Vandales furent exterminés, leur roi, Gélimer, fait prisonnier, et l'Afrique reconquise. L'acquisition de la Sicile, de la Corse et de la Sar-

daigne, suivit celle de l'Afrique. Enfin on attaqua l'Italie; guerre longue et cruelle, qui dura près de vingt ans. Cependant, malgré la valeur des trois derniers monarques ostrogoths, qui périrent les armes à la main, en se défendant contre Bélisaire et Narsès, l'Italie et Rome passèrent sous le sceptre de Justinien.

Sixième siècle.

Ce prince s'occupait, dans le même temps, d'étouffer les dissentions intestines qui déchiraient l'empire, et de réduire à un abrégé d'une juste étendue, les lois et les maximes judiciaires, accumulées par les Romains depuis douze cents ans; entreprise immense, qui suffisait seule pour immortaliser son règne.

Quelques écrivains ont pensé que le jurisconsulte Tribonien, qui fut chargé de la principale direction de ce grand ouvrage, était de l'ancienne religion romaine. Cette conjecture annonce du moins que cette ancienne religion était encore professée dans l'empire au sixième siècle.

Justinien commença la publication de ses lois par le *Code* qui renfermait douze livres des lois impériales, données depuis le règne d'Adrien. Il fut sanctionné le 7 avril 529, dans une constitution adressée à Mennas, préfet du prétoire de Constantinople. Le Code fut suivi

du *Digeste*, auquel on donna encore le nom de *Pandectes*. C'était un recueil d'anciennes décisions impériales, répandues dans plus de deux mille volumes. Le Digeste fut revêtu du caractère de loi publique, par un édit du 16 décembre 533, adressé au sénat de Constantinople et à tous les peuples de l'empire. Sixième siècle.

Pendant qu'on travaillait au Digeste, des commissaires impériaux avaient été chargés d'extraire des anciens jurisconsultes, et de rassembler, en quatre livres, les premiers élémens de la jurisprudence, pour servir d'introduction à cette étude. C'est ce qu'on appelle *les Institutes*, ouvrage regardé comme la partie du corps du droit romain la plus parfaite. Il fut achevé avant le Digeste, et publié le vingt-un novembre de la même année.

Justinien s'était réservé le droit d'ajouter dans la suite les constitutions qu'il jugerait nécessaires. La collection de ces lois subséquentes fut appelée les *Novelles*, recueillies dans un volume en 565, quelques mois avant la mort du législateur. Le jurisconsulte Julien en fit une nouvelle édition, dans laquelle il inséra vingt-sept lois qui avaient été rejetées du premier recueil. Georges Haloander, jurisconsulte saxon, qui donna, en 1531, une édition *des Pandectes*,

Sixième siècle.

y joignit encore quarante novelles qu'il avait retrouvées. Cujas en a découvert trois autres.

Le *corps du droit* fut publié en grec par Justinien, et traduit en latin sous le règne de Justinien II. Il servit de base à tous les jugemens, jusqu'au règne de Bazile le Macédonien, en 867. Ce prince, jaloux de la gloire de Justinien, voulut modifier différemment le droit romain. Il fit composer quarante livres de jurisprudence, auxquels son fils Léon en ajouta vingt; c'est ce qu'on appelle les *Basiliques*, qui furent le seul droit en usage en Orient, jusqu'à la destruction de l'empire. Cette collection fut diversement abrégée et porta différens noms.

Depuis lors, les lois de Justinien, tombées en désuétude, furent insensiblement oubliées, même à Constantinople. Ce monument littéraire demeura caché jusqu'au douzième siècle. Un exemplaire du Digeste fut trouvé dans la ville d'Amalsi, en 1127, pendant la guerre que l'empereur Lothaire II faisait en Italie contre Roger, comte d'Apulie et de Sicile. Les Pisans qui avaient fourni des secours à l'empereur pour cette expédition, obtinrent ce livre en récompense de leurs services. Les Florentins, maîtres de Pise trois siècles après, apportèrent dans

leur

leur ville ce manuscrit, devenu l'original de toutes les pandectes qui se sont multipliées lors de l'invention de l'imprimerie.

Sixième siècle.

Vers le même temps, on découvrit à Ravenne un exemplaire du *Code*, et on rassembla les novelles qui se trouvaient dispersées dans différentes bibliothèques d'Italie. Telles furent la naissance et les révolutions de ce corps de législation qui, malgré ses défauts, est encore le plus complet que la prudence humaine ait produit, et dans lequel presque toutes les nations de l'Europe ont puisé le supplément de leurs lois particulières.

Le même homme dont le génie avait présidé à cet ouvrage, dans le même temps qu'il arrachait aux Barbares une partie des provinces par eux enlevées aux Romains, faisait encore fleurir les arts et les sciences dans l'empire. Il ne cessa, pendant un long règne, de fortifier des places, d'embellir des villes, d'en bâtir de nouvelles.

Sixième siècle.

CHAPITRE XXVII.

Construction de l'église de Sainte-Sophie.

Tous les empereurs d'Orient ensemble ont à peine élevé ou rétabli autant d'édifices publics que Justinien. Un seul suffisait pour rendre sa mémoire immortelle, c'est le temple de Sainte-Sophie, construit dans l'espace de six ans, et auquel la seule église de Saint-Pierre de Rome peut être comparée. L'architecte Anthémius, de Tralles, qui avait tracé le plan de cette superbe basilique, mourut après en avoir jeté les fondemens. L'ouvrage fut terminé par Isidore de Milet. Sainte-Sophie, convertie en mosquée par les Ottomans, subsiste depuis plus de douze cents ans; et son extrême solidité qui l'a fait résister aux tremblemens de terre dont les secousses ont, plusieurs fois, bouleversé Constantinople, atteste les talens de ceux qui en conduisirent la construction.

De la plus grande place de Constantinople, nommée l'*Augustéon*, on arrivait dans un parvis environné de quatre portiques, au milieu desquels s'élevait une fontaine où les Grecs

avaient coutume de se laver le visage et les mains avant d'entrer dans le temple. Ce parvis conduisait dans l'intérieur de la basilique, par neuf portes d'un bois précieux. Elles furent brûlées dans un violent incendie, sous le règne de Michel Curopalate. Il en substitua d'autres de bronze, où son nom se lit encore aujourd'hui en gros caractères. L'édifice est une rotonde ou dôme, dont le diamètre et de cent trente pieds. Ce dôme est environné de deux galeries l'une sur l'autre. La première est supportée par soixante colonnes de marbre blanc, et la seconde par un pareil nombre de colonnes de porphire. Les femmes se plaçaient dans les galeries, suivant l'usage des églises chrétiennes d'Orient, d'après lequel que les deux sexes étaient séparés dans les cérémonies religieuses.

Sixième siècle.

La hauteur de l'église est de cent quarante-deux pieds, sans y comprendre la coupole du dôme, dans la forme d'un demi-globe parfait. Le dôme est revêtu de mosaïques figurées et ornées d'or ; non-seulement le temple entier est pavé de marbre, mais les murs en sont revêtus à l'intérieur.

L'unique autel élevé dans cette église, était d'or et d'argent, fondus ensemble et mêlés de pierreries : il n'existe plus aujourd'hui,

parce que les Turcs n'ont point d'autels dans leurs temples; mais derrière la place qu'il occupait, on voit encore, sous un demi-dôme orné de mosaïques et enrichi d'or, une grande image de la Vierge, assise dans un trône, tenant sur ses genoux l'enfant Jésus, dont les mains élevées semblent bénir les assistans. Au-dessus, dans les cintres, sont quelques autres peintures conservées par les Turcs, peut-être à cause de la grande beauté du dessin, tandis qu'ils ont effacé toutes les autres.

Sixième siècle.

Pour exécuter de si grandes entreprises, Justinien dépensa sans doute des sommes immenses. Trois cent vingt mille livres pesant d'or qu'Anastase avait laissées dans le trésor impérial, furent bientôt dissipées. Procope rapporte qu'il fallut exiger les anciennes impositions avec rigueur, en établir de nouvelles, se saisir des sommes que les villes réservaient pour leurs besoins particuliers, chicaner les soldats sur leur paye, priver les pauvres des distributions de pain établies par les autres empereurs, vendre les graces, chercher des prétextes pour envahir la fortune des particuliers, mettre en œuvre toutes sortes de moyens de remplir le trésor

public qui s'épuisait sans cesse, et prêter l'oreille aux projets ruineux de ces hommes avides qui achètent du prince, au plus bas prix la liberté d'un immense et cruel pillage.

Sixième siècle.

Ces observations, peut-être exagérées par la malignité, ne font que prouver une vérité qui n'a pas besoin de preuves, c'est que les règnes les plus glorieux sont précisément ceux où les peuples ont été les plus foulés, les plus à plaindre ; mais il n'en est pas moins certain que le prince qui fit de si grandes choses, n'était pas un homme médiocre.

Les entreprises de Justinien furent constamment couronnées de succès, aussi long-temps que la force de l'âge lui permit de tenir les rênes de l'état d'une main ferme. Parvenu dans un âge avancé, il ne vit plus que par les yeux d'autrui : de là, l'étonnante faiblesse où se trouva le gouvernement, faiblesse qui augmenta progressivement sous les règnes de Justin, de Tibère et de Maurice.

Justinien mourut le 14 novembre 565. Quelques écrivains prolongent son règne jusqu'à l'année suivante. Nicetas Choniate rapporte que, lorsque les Latins se rendirent maîtres de Cons-

Sixième siècle.

tantinople, pendant les croisades : comme ils fouillaient jusque dans les tombeaux, le corps de Justinien fut trouvé en son entier, sans qu'une durée de plus de six cents ans en eût altéré aucune partie.

FIN DU TROISIÈME LIVRE ET DU TOME PREMIER.

TABLE

DES CHAPITRES.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

Fin de la Table.

FAUTE A CORRIGER.

Page 173, appelé Jésus par quelques nations, et Christ en Grec : *lisez*, appelé Jésus par quelques mythologistes.

